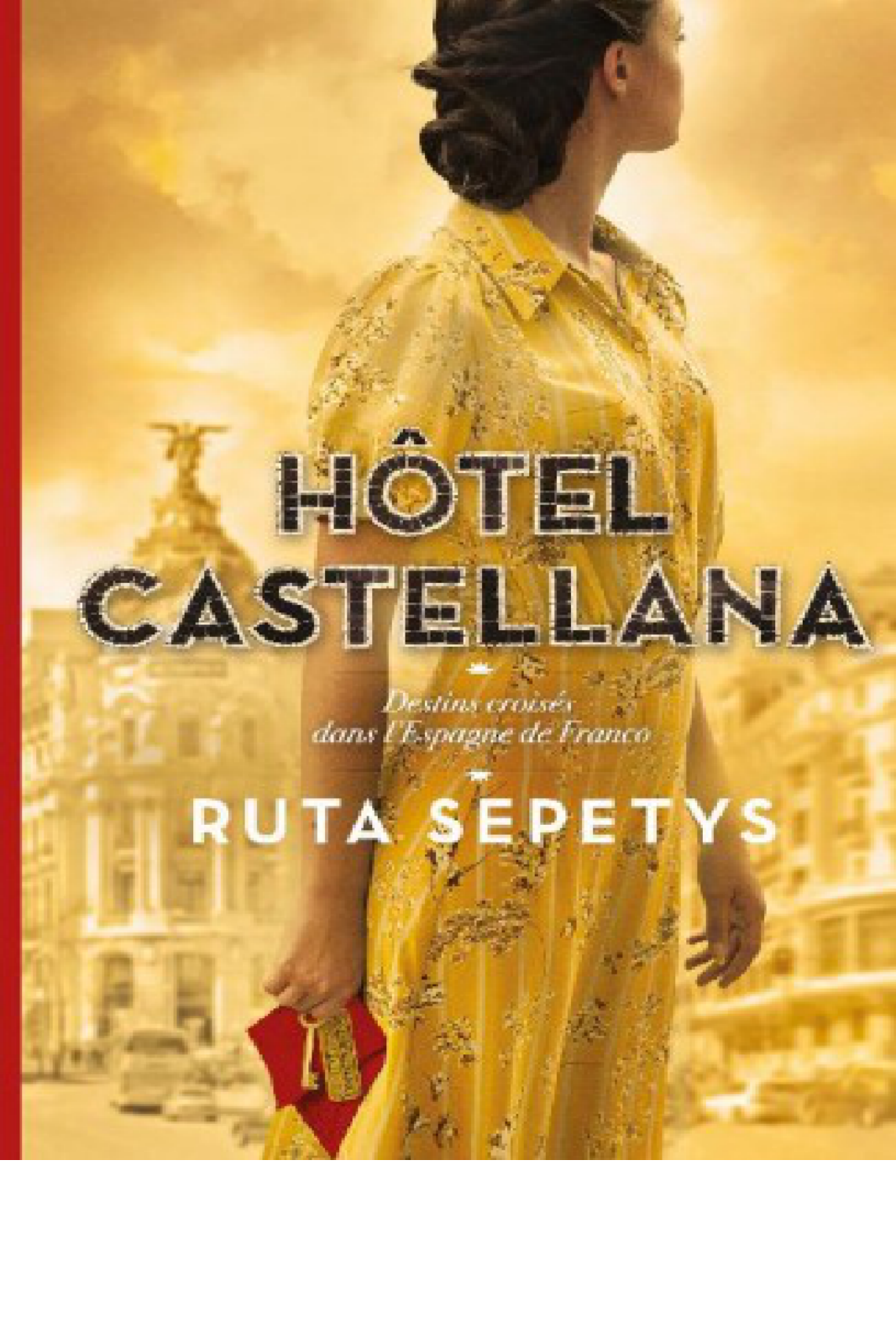


Hôtel Castellana

Sepetys, Ruta

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HÔTEL CASTELLANA

*Destins croisés
dans l'Espagne de Franco*

RUTA SEPETYS



HÔTEL CASTELLANA

*Destins croisés
dans l'Espagne de Franco*

RUTA SEPETYS

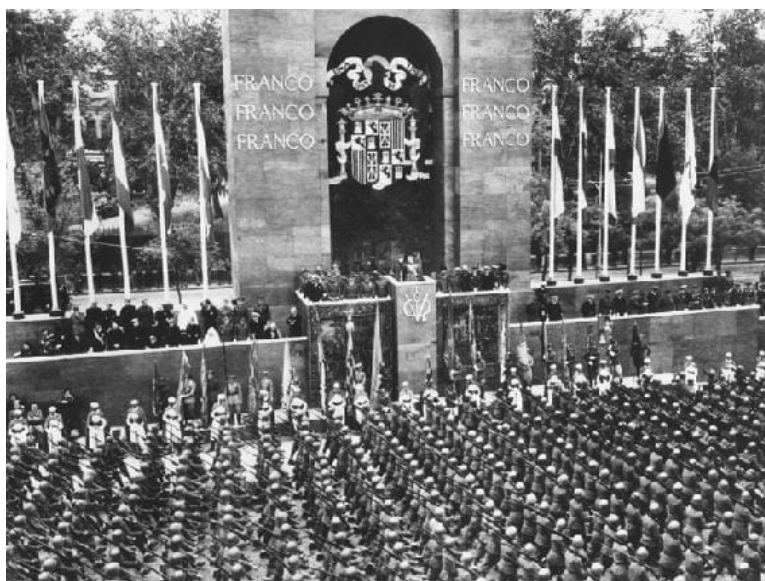
RUTA SEPETYS

HÔTEL CASTELLANA

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Faustina Fiore*

Gallimard Jeunesse

À Kristina et John



Le défilé de la victoire de Francisco Franco à Madrid, célébrant son triomphe dans la guerre d'Espagne. Mai 1939.

La guerre d'Espagne, ou guerre civile espagnole (1936-1939), commença par un coup d'État militaire contre la Seconde République espagnole démocratiquement élue et se poursuivit sous la forme d'un conflit armé entre les nationalistes et les républicains. Les nationalistes étaient dirigés par le généralissime Francisco Franco et soutenus par Hitler et Mussolini. Les républicains étaient menés par le gouvernement démocratique de l'époque, et soutenus par le Mexique, par l'Union soviétique et par des volontaires venus de plus de cinquante pays, avec l'appui de chercheurs, artistes, travailleurs, syndicats et partis de gauche. Souffrant de divisions internes, les républicains ne purent empêcher la progression des nationalistes et se rendirent en mars 1939.

La dictature de Franco dura trente-six ans.

*Nous ne sommes vraiment morts
que si vous nous avez oubliés.*

Épitaphe anonyme,
fosse commune de la guerre d'Espagne



PREMIÈRE PARTIE

1957,
Madrid, Espagne



Je n'ai jamais aimé envoyer un ambassadeur en Espagne, et je continue à ne pas aimer ça, et à moins que Franco ne change la manière dont sont traités les citoyens en désaccord religieux avec lui, je serais grandement tenté de couper toute communication avec lui, malgré la nécessité de défendre l'Europe.

HARRY S. TRUMAN, 33^e président des États-Unis,
2 août 1951

Mémoire de Truman au secrétaire d'État Dean Acheson
Documents d'Acheson – dossier du secrétaire d'État
Archives de la bibliothèque Harry S. Truman

(1)

Elles veulent du sang.

Le soleil matinal de juin éclôt sur une file de femmes qui attendent patiemment devant le *matadero*¹. Les éventails s'ouvrent et s'agitent contre la chaleur de Madrid et l'odeur de plaie ouverte qui provient de l'abattoir.

Le sang va servir à faire de la *morcilla* : du boudin. Il faut le mesurer soigneusement. Trop de sang, et le boudin n'est pas ferme. Trop peu, et il s'effrite comme de la terre séchée.

Rafael essuie la lame sur son tablier. Son esprit est à des kilomètres de la *morcilla*. Il se détourne lentement de la file de clientes et lève le visage vers le ciel.

Dans sa tête, on est dimanche. L'aiguille de l'horloge frôle le six.

C'est l'heure.

La trompette s'élève, et la cadence du *pasodoble* résonne dans l'arène.

Rafael sort sur le sable, en pleine lumière.

Il est prêt à affronter la Peur.

Dans la loge centrale de l'amphithéâtre est assis le dictateur d'Espagne, le généralissime Francisco Franco. On l'appelle *El Caudillo*, chef des armées, héros par la grâce de Dieu. Franco baisse le regard vers l'arène. Leurs yeux se rencontrent.

Tu ne me connais pas, généralissime, mais moi, je te connais.

Je m'appelle Rafael Torres Moreno, et aujourd'hui, je n'ai pas peur.

– Rafa !

Le chef donne une tape sur la nuque moite de Rafael.

– Tu es aveugle ? Il y a la queue. Arrête de rêvasser. Le sang, Rafa. Donne-leur du sang.

Rafa hoche la tête et s'avance vers les clientes. L'image de l'arène se dissipe.

« Donne-leur du sang. »

Des souvenirs de la guerre lui reviennent, exigent son attention. La petite voix moqueuse s'élève, transformant les rêveries en cauchemar.
Tu te rappelles, n'est-ce pas, Rafa ?

Oui, il se rappelle.

Leur silhouette est reconnaissable entre toutes.

Des hommes en cuir verni, avec des âmes en cuir verni.

La Guardia Civil. En secret, il les surnomme « les Corbeaux ». Ce sont les sbires du généralissime Franco, et ils viennent d'apparaître dans la rue.

– Pitié, pas ici, murmure Rafael dans sa cachette derrière les arbres.

Le vagissement d'un bébé se fait entendre à l'étage. Il lève les yeux et voit Julia devant la fenêtre ouverte, avec leur plus jeune sœur, Ana, dans les bras.

La voix de leur père tonne à l'intérieur :

– Julia, ferme la fenêtre ! Verrouille la porte et attends ta mère. Où est Rafa ?

– Ici, papa, chuchote Rafael, ses petites jambes repliées contre lui. Je suis ici.

Son père se dresse sur le seuil. Les Corbeaux avancent sur le trottoir.

Le coup de feu éclate. Un éclair. À l'étage, Julia hurle.

Le corps de Rafa se fige. Il ne peut plus respirer. Il n'a plus d'air.

Non.

Non.

Non.

Ils tirent le corps inerte de son père par le bras.

– Papa !

Trop tard. Au moment où le cri sort de sa gorge, Rafa comprend qu'il s'est trahi.

Deux yeux se tournent vers lui.

– Son fils est derrière l'arbre. Attrapez-le.

Rafa cligne des paupières pour chasser ces souvenirs douloureux et dissimule son cœur brisé derrière un sourire.

– *Buenos días, Señora.* Vous désirez ?

– Du sang, répond la cliente.

– *Sí, Señora.*

« Donne-leur du sang. »

Cela fait plus de vingt ans que l'Espagne donne son sang. Et parfois, Rafa s'interroge : que lui reste-t-il à donner ?

. Un lexique définissant les principaux mots et expressions espagnols se trouve en fin d'ouvrage.

(2)

C'est un mensonge.

C'est forcément un mensonge.

Je sais ce que tu as fait.

Debout dans le deuxième sous-sol, à l'étage des domestiques, Ana Torres Moreno déchire le bout de papier en petits morceaux, les met dans sa bouche et les avale.

Une voix l'appelle dans le couloir :

– Ana, vite ! On nous attend.

La jeune femme s'enfonce dans le labyrinthe de murs aveugles et se force à presser le pas. Se force à sourire.

La faible lueur d'une ampoule nue éclaire l'étagère des fournitures. Ana repère le petit nécessaire à couture et le jette dans son panier. Elle monte l'escalier en courant et rejoint Lorenza, qui porte un assortiment de cigarettes sur un plateau.

– Tu es toute pâle, chuchote Lorenza. ¿ *Estás bien ?*

– Oui, ça va, répond Ana.

Dis toujours que ça va, surtout quand ça ne va pas, pense-t-elle.

Le haut de l'escalier apparaît. La lumière joyeuse d'un lustre de cristal les accueille dans le hall étincelant.

Elles montent lentement, en rythme, et émergent en parfait unisson sur le sol en marbre du hall de l'hôtel, visages souriants. Ana se récite sa liste mentale. Le New-Yorkais veut un journal et des allumettes. La Pennsylvanienne a besoin de glaçons.

Les Américains adorent les glaçons. Certains prétendent qu'ils en ont à disposition dans leur propre cuisine. C'est possible. Ana a vu des publicités pour toutes sortes d'appareils dans les magazines au papier

glacé laissés par les clients. « Frigidaire ! Étagère en aluminium inoxydable, compartiment beurre à température idéale. »

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Tout ce qui se passe en dehors de l'Espagne est un mystère.

Sans que les clients s'en doutent, Ana entend chaque mot. Elle s'affaire, exauce les désirs des visiteurs rapidement afin qu'ils n'aient pas le temps de jeter un coup d'œil hors de leur monde, dans son monde à elle.

Julia, la matriarche de leur famille brisée, ne cesse de la mettre en garde :

– Tu es trop confiante, Ana. Tu racontes trop de choses. Garde le silence.

Ana en a assez du silence, assez des questions sans réponses, assez des secrets, assez de se sentir comme un patchwork de morceaux mal cousus entre eux. Elle rêve d'un nouveau départ. Elle rêve de quitter l'Espagne. Mais sa sœur a raison. Ses rêves se sont déjà révélés dangereux.

« Je sais ce que tu as fait. »

– Pour une fois, suis les règles et pas tes impulsions, supplie sa sœur.

Suivre les règles. Être invisible quoique toujours présente, telle est sa mission. Elle est bien payée pour cela : cinq pesetas l'heure. Son grand frère, Rafael, travaille à la fois à l'abattoir et au cimetière. En cumulant ces deux emplois, il ne gagne que douze pesetas pour toute une journée de travail : vingt centimes de dollar, d'après le bureau de change de l'hôtel.

Ana tend le nécessaire de couture au concierge et se dirige rapidement vers l'ascenseur des employés. La matinée se termine, mais pas sa liste de tâches. La saison estivale est officiellement entamée, déversant des milliers de nouveaux touristes sur l'Espagne. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent au septième étage. Ana cale son panier contre sa hanche et s'élance dans le long couloir.

– Des serviettes pour la 760, chuchote une gouvernante en la croisant.

– Des serviettes pour la 760, confirme-t-elle.

L'hôtel américain a quatre ans, mais pour Ana, il sent encore le neuf. Au fond de son panier est rangée une pile de prospectus de l'hôtel où figure un beau torero brandissant une cape rouge. Sur la cape est écrit en caractères élégants : « Castellana Hilton Madrid, votre château en Espagne ! »

Elle se rappelle les châteaux d'autrefois. Elle a vu de vieilles cartes postales, quand elle était petite. Des images défilent dans sa mémoire : l'avenue bordée d'arbres du Paseo de la Castellana, où s'alignent les palais somptueux de la famille royale. Ensuite, les couleurs se fanent.

1936. La guerre civile éclate. Le conflit fait pâlir les joues de Madrid. Les grands palais ne sont plus que des fantômes gris. Jardins et fontaines disparaissent. Tout comme les parents d'Ana. La faim et l'isolement projettent une ombre noire sur le pays. L'Espagne est derrière un rideau, séparée du reste du monde.

Et puis, voilà qu'après vingt ans d'atrophie nationale, le généralissime Franco autorise les touristes à entrer dans le pays. Les banques et les hôtels plaquent des façades neuves sur les vieux bâtiments. Les touristes ne verront pas la différence. Ce qu'il y a dessous est bien caché, comme le papier qui se désintègre dans l'estomac d'Ana.

Elle lit les journaux et magazines que les clients abandonnent dans les chambres. Elle a appris par cœur le prospectus, prête à le réciter au besoin : « Autrefois un palais, Castellana est le premier hôtel Hilton en Europe. Ses trois cents chambres contiennent chacune une radio diffusant trois chaînes, et même un téléphone. »

– Si on vous confie le client d'une suite, vous devez satisfaire ses moindres désirs, leur a recommandé la gouvernante. Rappelez-vous que les Américains sont moins formels que les Espagnols. Ils ont l'habitude de bavarder. Vous devez être chaleureuses, serviables et loquaces.

– Ay, je suis toujours chaleureuse et serviable, lui a soufflé Lorenza avec un clin d'œil.

Ana ne demande pas mieux que d'être loquace, mais la consigne de sa sœur de garder le silence contredit les instructions de l'hôtel. Tirillée entre des injonctions contradictoires, elle se sent comme une poupée de chiffon qui va finir par perdre un bras.

Un homme en chemise blanche impeccable franchit une porte et sort dans le couloir. Ana s'arrête et fait une petite révérence.

– *Buenos días, Señor.*

– *Hí, doll !*

Doll : poupée. *Kitten* : chaton. *Baby* : bébé. *Sugar* : sucre. Les Américains ont beaucoup de petits noms pour les femmes. Chaque fois qu'Ana croit les connaître tous, elle en découvre un autre. Dans les cours d'anglais qu'on leur donne à l'hôtel, ces mots sont qualifiés de « sobriquets affectueux ».

Après ce qui s'est passé l'année dernière, Ana s'en méfie.

Les diplomates, acteurs et musiciens américains arrivent dans les tourbillons de poussière de l'aéroport Barajas. Ils se mêlent et discutent jusqu'au petit matin. Ana prend discrètement note de leurs préférences. Les starlettes ont des suites favorites. Les politiciens ont des starlettes favorites. Bon nombre d'entre eux n'ont aucune idée de ce qui s'est passé en Espagne deux décennies plus tôt. Ils sirotent de la cava et fantasment sur Hemingway et le flamenco. En de rares

occasions, quelqu'un interroge Ana sur la guerre civile. Elle change alors poliment de sujet. Non seulement c'est la règle, à l'hôtel, mais elle l'a promis à sa sœur.

Elle regarde vers l'avenir. Le passé doit être oublié.

Son père exécuté. Sa mère emprisonnée. Pas à cause de leurs actions, mais de leur ambition : professeurs, ils espéraient fonder une école Montessori, avec des méthodes fondées sur le développement de l'enfant plutôt que sur la religion. Mais le généralissime Franco exige que toutes les écoles d'Espagne soient contrôlées par l'Église catholique. Les sympathisants républicains doivent être éradiqués.

Le crime commis par ses parents force Ana à naviguer sur les eaux noires de secrets enfouis. Née dans l'ombre de la honte, elle ne doit jamais évoquer ses parents en public. Elle doit vivre dans le silence. Mais parfois, une question obsédante s'élève dans un coin de son cœur :

Que peut-on bâtir sur le silence ?

On surnomme ici l'hôtel Castellana Hilton « le quarante-neuvième État », et à raison, car il n'y a qu'en Amérique qu'on peut trouver davantage d'Américains.

(...) Il y a des diplomates et des généraux, des amiraux et des vieux schnocks, des faux comtes et des vrais, des actrices de films qui jouent aux actrices et d'autres femmes qui essaient aussi de ressembler à des actrices. Certains clients réguliers sont ici depuis si longtemps qu'il faut les décoller des tabourets de bar à la scie. Et on y rencontre souvent une belle collection de gens bizarres.

(...) J'ai vu dans le coin des trognes qui n'étaient plus réapparues depuis la vieille époque des trafics d'influence de la Seconde Guerre mondiale. Elles s'agglutinent autour du bar, organisent des réceptions et passent leur temps à chercher des « contacts », car l'Espagne s'ouvre de plus en plus au commerce extérieur, et bien sûr, il y a beaucoup de fric à se faire dans la construction de bases militaires ici.

ROBERT C. RUARK

Extrait de « L'hôtel Hilton, le 49^e État »

Defiance Crescent News, Defiant, Ohio

1^{er} mars 1955

(3)

Les gens savent que c'est un touriste.

Ce n'est pas l'appareil photo qui attire leurs regards. Ce sont ses vêtements. Les yeux des Madrilènes se posent d'abord sur ses bottes décolorées par la boue. Puis ils remontent sur son jean, s'arrêtent brièvement sur la boucle de sa ceinture à l'effigie du Texas. Leur examen remonte le long de sa chemise à carreaux, mais dès qu'ils remarquent son appareil photo, ils se détournent.

On l'observe, mais personne ne lui parle.

Deux petits garçons passent devant un kiosque à journaux. Un portrait du chef d'État figure en première page. Les garçons s'arrêtent et lèvent le bras droit pour saluer l'image.

¡ Franco ! El Caudillo de España.

Daniel les photographie.

Ces mots et le portrait de Franco apparaissent un peu partout : sur les pièces de monnaie, les timbres, les wagons du tramway, les plaques de rue. Daniel contemple la photo du journal. Le général Franco est petit, avec un visage quelconque et un crâne dégarni. Sa discrète moustache est peut-être son seul trait distinctif. Malgré son gabarit modeste, son emprise sur le pays est immense, absolue.

– Dan mesure désormais un mètre quatre-vingt-sept ! se vantait récemment son père. Pas vrai, mon grand ?

Il se trompe. Ce n'est pas la taille qui fait qu'un homme est grand ou puissant. Son père et lui voient les choses différemment.

Lorsqu'il sort du parc du Retiro, le vacarme l'entoure comme une meute de chats hurlants. Des mobylettes brûlent le pavé, se fauillent entre les souffles des autobus et les klaxons des voitures. Une petite fille en robe à volants est assise sur le guidon d'une moto qu'un

homme conduit à folle allure au milieu de la circulation.

Daniel s'arrête un instant sur le trottoir. Madrid vibre d'une énergie exotique, aux couleurs intenses. Le noir des chaussures et des voitures se fond dans la fresque de la rue avec le gris charbonneux, le brun de Goya, le cassis sombre. Le tourbillon des scènes est accentué par les nuages de gaz d'échappement et des bribes d'espagnol. Sa mère, née en Espagne, tenait à tout prix à ce qu'il parle sa langue. Durant les cinq premières années de sa vie, elle ne lui a parlé qu'en espagnol. Mais si les mots lui sont familiers, tout le reste à Madrid lui est étranger.

Au coin du parc, des ânes fatigués tirent de lourdes charrettes. Des vendeurs à la sauvette proposent des souvenirs. Un homme se tient derrière un assortiment d'éventails. Il en brandit plusieurs qu'il déplie d'un geste, les faisant osciller dans le vent comme des papillons peints. Le vendeur désigne le badge accroché à la lanière de l'appareil photo de Daniel et lui demande s'il est journaliste :

– ¿ Periodista ? ¿ Americano ?

Une demi-vérité. Daniel hoche la tête et poursuit son chemin. L'appareil photo lui a été offert par sa mère quand il a eu son baccalauréat. Le badge est celui d'un journal local de Dallas.

– Je veux être photojournaliste, a-t-il annoncé récemment au cours d'un dîner.

– Crois-moi, ça te passera, a répliqué son père.

Ça ne lui passera pas. Les photographies sont spontanées, fascinantes ; il les crée, n'en hérite pas. C'est une histoire qu'il raconte lui-même, et non le récit ancestral d'une famille baignant dans une fortune pétrolière. Il pense à la lettre dactylographiée qu'il a rangée dans le tiroir de son bureau.

Cher Mr. Matheson,

Félicitations : vous avez été sélectionné parmi les cinq finalistes du prix de photographie Magnum de 1957.

Il doit leur transmettre son portfolio en septembre.

Son père ne comprend pas. Daniel ne se lassera pas de la photographie, mais il s'est lassé des gens avares en écoute et généreux en opinions. Et ces opinions sont nombreuses :

« Il devrait faire du football plutôt que de la boxe. »

« La photographie est une perte de temps. »

« La compagnie pétrolière de sa famille sera à lui un jour. »

Ceux qui croient le connaître ne savent en réalité rien de lui.

Pareil avec les filles. « Daniel Matheson ! Oh là là, où te cachais-tu ? », plaisantaient les cœurs à prendre qui entouraient le jukebox de chez Nelson.

Il ne se cachait pas. Il avait toujours été là, mais les filles ne l'avaient jamais remarqué – jusqu'à ce qu'il soit en dernière année d'études, avec dix centimètres de plus et des biceps bien développés. Son téléphone s'était mis à sonner régulièrement. Elles adoraient son pick-up, ses photos, et l'entendre parler espagnol avec les serveurs de *El Fenix*. Tout à coup, il était devenu « intéressant ». Et il avait été assez bête pour y croire.

Il est sorti trois mois avec Laura Beth. Jusqu'à ce que le garçon « intéressant » n'intéresse plus celle-ci.

– Et si tu mettais des mocassins, plutôt que des bottes ? suggérait-elle. Et si on prenait la Cadillac de ton père plutôt que ton pick-up ?

Et finalement :

– Oh, lui ? Ne t'inquiète pas, c'est juste un ami de ma famille...

Ses camarades de St. Mark's avaient bien ri.

– Tu t'attendais à quoi ? Elle aime les chevaux bien dressés. Tu aimes les rodéos. Tout le monde sait que c'est une coureuse. Elle n'en vaut pas la peine.

Heureusement, son héritage espagnol a mis fin à sa relation avec Laura Beth. Il est « trop ethnique ». *Gracias, Madre*.

Daniel passe devant un bistrot. Le vent sec se remplit d'odeurs d'huile, d'ail, de paprika. Des montagnes de crevettes, d'anguilles, de poivrons frits et de saucisses épicées remplissent la vitrine. Il prend une photographie. La brise brûlante agite ses cheveux. Il fait aussi chaud à Madrid qu'à Dallas. Il tourne dans une étroite rue pavée et se glisse dans le renfoncement d'une porte. Puis il jette un coup d'œil à sa montre et à la position du soleil. Ses parents l'attendent à l'hôtel pour déjeuner. Son père va lui en vouloir. Une fois de plus.

Un bruit de pas résonne au loin, s'approche. Daniel colle l'appareil contre son œil.

Une religieuse.

Elle marche vite, avec détermination, un petit paquet entouré de tissu dans les bras. Elle ne cesse de regarder par-dessus son épaule, comme si on la suivait. Daniel reste dans son renfoncement, hors de vue, attendant le bon cadrage. Une rafale gonfle la robe noire de la religieuse. Elle baisse une main pour la rabattre. À ce moment-là, le vent soulève le tissu et révèle le contenu du paquet.

Daniel voit le visage d'un bébé, d'un gris de cendre.

Il cesse de respirer et appuie sur le déclencheur.

L'enfant est mort.

Les yeux de la religieuse se posent sur son objectif, écarquillés par l'angoisse.

Presser à nouveau le bouton, encore et encore, ne produit que des

déclics vides. Il est arrivé au bout de la pellicule.

Sa main plonge dans sa poche à la recherche d'une remplaçante. Il la met en place aussi vite que possible, mais quand il relève la tête, la religieuse a disparu, remplacée par deux hommes vêtus de capes et de chapeaux semblables à des ailes repliées. Ils portent des fusils.

La Guardia Civil. La force militaire aux ordres de Franco.

Le poète favori de Daniel, Federico García Lorca, les décrit ainsi :

Qui pourrait vous voir et ne pas s'en souvenir ? Des hommes en cuir verni, avec des âmes en cuir verni.

– Évite-les, lui a recommandé son père.

Mais leur aspect sinistre de corbeaux humains aimante l'objectif de Daniel. Il recule encore plus dans le renforcement pour se cacher. Ce n'est pas illégal de photographier la Guardia Civil, si ?

Une fois, une seule. Pour le concours.

Daniel appuie sur le déclencheur. Ça a marché ?

Un battement d'ailes. L'explosion d'une bombe silencieuse.

Instantanément, les hommes fondent sur lui, le plaquent contre la porte, lui arrachent le badge accroché à la lanière de son appareil photo.

– ¿ *Americano* ?

– *Sí, Señor. Americano*, répond Daniel en réprimant son envie de les repousser et en s'efforçant de rester poli. *Yo hablo español*.

Un des gardes le toise.

– ¿ *Y qué* ? Sous prétexte que tu parles espagnol, tu penses que tu as le droit de photographier ce que tu veux ? Donne-moi cette pellicule. Tout de suite !

Daniel ouvre nerveusement l'arrière de l'appareil et ôte le film. Vont-ils l'arrêter ?

Le garde lui arrache le rouleau des mains.

– Ton badge ne vaut rien du tout, ici. Tu loges où ?

– Au Castellana Hilton.

Attendez.

Non.

Dès que les mots sortent de sa bouche, Daniel voudrait les rattraper, les ravalier, les cacher.

Trop tard.

(...) Le système était très rigide. C'était l'Espagne de Franco. Il ne fallait vraiment pas tomber dans les mains de la Guardia Civil ou de la police. Les prisons étaient affreuses et on y jetait les gens pour un oui pour un non.

ALEXANDER F. WATSON, agent consulaire des États-Unis,
Madrid (1964-1966)

Extrait d'entrevue, septembre 1996
Collection d'histoire orale des Affaires étrangères
Association for Diplomatic Studies and Training
Arlington, VA www.adst.org

(4)

Puri tient un bébé sur ses genoux. Elle attache les lacets des petits chaussons assortis à la joue rose pâle de l'enfant. Cette petite fille aime les sons, donc Puri fait claquer sa langue. La fillette gazouille et sourit, pleine de joie et d'émerveillement.

Un médaillon de cuivre est suspendu à son cou par un cordon blanc. Puri le retourne et passe le pouce sur le numéro gravé dessus.

20 116.

20 116 n'a pas conscience qu'elle est orpheline. Elle ne sait pas qu'elle a été déposée à l'Inclusa, l'orphelinat de Madrid. Elle ignore que la femme qui la tient s'appelle Purificación Torres Pérez, ou que Puri porte un tablier noir orné des flèches rouges de la Phalange, le mouvement fasciste espagnol.

« Servir est ton devoir, ta mission en tant que femme », lui ont toujours seriné ses professeurs. Puri est contente de servir en travaillant avec des enfants.

– Nous allons prendre des photos. Ça va être amusant ! promet Puri au bébé.

20 116 est vêtue de beaux habits qui ne lui appartiennent pas. Puri va l'emmener dans la petite salle blanche au troisième étage. Là, un homme avec un appareil photo cubique noir va se planter devant l'orpheline pour faire son portrait. Puri la consolera après le flash effrayant. Elle fera claquer sa langue.

20 116 retournera ensuite dans son berceau à la pouponnière. Les beaux vêtements seront rangés dans le placard sombre de Sœur Hortensia.

Une tenue pour les filles. Une tenue pour les garçons.

Sœur Hortensia veille sur chaque enfant avec une affection et une dévotion sincères. Des photos de la fillette seront transmises à des

couples aimants partout en Espagne. Puri lisse les mèches duveteuses de l'enfant, heureuse qu'il y ait tant de familles disposées à adopter de malheureux orphelins.

Un grand portrait encadré de Franco est suspendu à l'entrée de la pièce.

– Notre protecteur, *El Caudillo*, nous regarde, chuchote Puri au bébé. Il prend soin de nous.

Elle lève le minuscule bras droit de la fillette pour lui faire saluer la photographie. Puis elle la fait sauter sur ses genoux en rythme, en chantant l'hymne :

– *C'est Franco, Franco, Franco. C'est notre guide et notre capitaine...*

Une religieuse d'un hôpital proche entre en coup de vent dans la pièce et réclame Sœur Hortensia, l'air affolé. Toutes deux échangent des hochements de tête, des murmures.

– Dans la rue. Oui, à l'instant. Et la Guardia Civil...

Puri tend l'oreille.

20 116 commence à geindre. Puri fait claquer sa langue.

Les deux religieuses la regardent.

Elle se détourne.

(5)

Ana consulte le registre dans la poche de son tablier pour vérifier le nom du client qu'on lui a attribué.

Daniel Matheson.

Elle frappe doucement à la porte. Pas de réponse.

Avec son passe-partout, elle entre dans la chambre.

Chaleur. Silence. La climatisation est éteinte, et la porte du balcon, ouverte. Le voilage gris perle s'agite dans la brise brûlante.

La plupart des touristes veulent des chambres avec l'air conditionné, en plus des glaçons. Mais celui-ci est différent. Il laisse volontiers entrer le souffle chaud et sec de Madrid dans sa vaste suite. Ses vêtements n'ont pas encore été rangés dans la commode ou le placard. Ils débordent des valises ouvertes, avec d'autre bric-à-brac. Des journaux et des magazines sont empilés sur la table basse. Le titre d'un magazine, *LIFE*, attire Ana. Une boîte jaune étiquetée « Ampoules flashes photo » est posée à côté.

Les clients de l'hôtel apportent toujours plein d'affaires coûteuses. Un homme de l'Illinois, qui travaille pour une société appelée Zenith, a des « transistors », des radios assez petites pour tenir dans une poche, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Plus loin dans le couloir, un musicien transporte un mange-disque portable dans un étui. Comment gagnent-ils assez d'argent pour acheter ce genre de choses ? Le hors-d'œuvre au homard qui figure sur le menu de l'hôtel coûte plus que ce que la plupart des Espagnols gagnent en plusieurs mois.

– Souvent, ils laissent la nourriture sur leur plateau sans même y toucher, a-t-elle raconté à son frère, Rafael.

– Forcément : ce n'est pas cher pour eux, lui a-t-il expliqué. Les Américains qui travaillent ont ce qui s'appelle un « salaire minimum ». Ils gagnent au moins un dollar de l'heure. Tu te rends compte ? Ces

Americanos friqués sont heureux. Ils n'ont pas faim. La prochaine fois, glisse un peu de homard dans ta poche pour moi ! a-t-il réclamé avec un clin d'œil complice.

Ana a ri de sa plaisanterie. Pas Julia, leur sœur aînée. Julia s'inquiète. Quand elles ne tiennent pas son bébé, ses mains se tordent d'angoisse.

– Nous sommes cinq bouches à nourrir, à présent. Personne ne peut se permettre de perdre son travail !

Ana aime son métier, y compris les cours d'anglais et l'atmosphère détendue qui règne à l'hôtel américain. Elle ne supporterait pas d'être renvoyée. Mais Rafa a raison. La plupart des clients de l'hôtel n'ont jamais connu la faim. Ni faim de nourriture, ni faim de vie.

Sa famille a connu les deux.

Un magazine est ouvert sur un fauteuil. Sur une photo, une famille américaine fixe Ana. Elle pose les serviettes et ramasse la revue.

Aux États-Unis, les filles portent des chaussettes à revers et des chaussures blanc et noir. Elles admirent les photos des chanteurs d'une musique appelée « rock and roll », considérée comme indécente en Espagne. Que se passerait-il si les Espagnoles portaient des pantalons en public ? Se feraient-elles arrêter ?

Une femme espagnole non mariée a-t-elle la moindre chance d'obtenir un passeport ? Ana rêve de voyager, un jour ; de quitter l'Espagne. Tout ce qui se trouve au-delà des frontières est hors d'atteinte pour des familles comme la sienne. Pendant deux décennies, Francisco Franco a soutenu que l'influence extérieure risquait de corrompre la pureté et l'identité du pays. En Espagne, les rails des trains sont plus larges que dans le reste de l'Europe, exprès pour empêcher les entrées et sorties indésirables.

– Mais maintenant, l'Espagne a besoin d'argent et d'investissements étrangers, dit Rafa. Voilà pourquoi Franco a autorisé l'implantation de cet hôtel américain. Ay, un château en Espagne pour les *Americanos* !

C'est vrai. Après des années d'isolement, certaines industries américaines triées sur le volet ont été admises dans le pays : le tourisme, le cinéma et le pétrole. Les Américains logent au Castellana Hilton. Mais le Hilton ne contient pas que des chambres. On y trouve aussi un bureau d'affaires. Ana est bonne en anglais. Quand elle aura travaillé deux ans à l'hôtel, elle pourra demander un poste dans un autre département. Les secrétaires du bureau voyagent avec leurs chefs dans toute l'Espagne. Elles sortent de Madrid.

Une clef tourne dans la serrure, et un jeune homme aux cheveux sombres entre brusquement. Ils sursautent tous les deux. Le magazine tombe par terre.

– Bienvenue, Señor, salue Ana, comme on le lui a appris.

Appareil photo à la main, le jeune homme la dévisage, puis il parcourt d'un regard nerveux la pièce. Ses vêtements ne ressemblent pas à ceux des magazines. La plupart des Américains sont élégants et propres sur eux. Ce garçon est beau, mais peu soigné. Ses cheveux n'obéissent à personne.

Sa voix grave brise le silence :

– *Lo siento. No era mi intención asustarla.*

– Vous ne m'avez pas fait peur, assure Ana en souriant.

– Oh, vous parlez anglais ?

– Et vous parlez très bien espagnol, Señor, mais pas celui qu'on parle en Espagne. Peut-être celui... du Mexique ?

Un coin de sa bouche se soulève ; c'est presque un sourire.

– Du Texas. Ce doit être mon accent. Mais ma mère vient d'Espagne. Mes parents sont dans la suite d'à côté, complète-t-il en désignant la porte.

Il essaie d'aplatir ses cheveux ébouriffés, et c'est alors qu'Ana remarque que sa manche est déchirée.

Il pose l'appareil photo et se penche pour ramasser le magazine. Ana se précipite avant lui. Elle sent ses yeux qui la suivent tandis qu'elle remet la revue à sa place.

– Ah, oui, vos parents sont les Matheson, de Dallas. Vous êtes arrivés hier. Bienvenue au Castellana Hilton, Señor. J'espère que votre séjour se passe bien ?

– Oui, *ma'am*.

Ana a appris que contrairement à *sugar* ou *doll*, *ma'am* est un terme de respect, et non un sobriquet affectueux. Elle examine le jeune homme tout en reprenant les serviettes. Il doit avoir deux ans de plus qu'elle, tout au plus.

– Mes parents..., dit-il à voix basse, sont-ils passés par ma chambre ?

– Non, Señor.

Ses épaules s'abaissent de soulagement.

On frappe à la porte. Le jeune homme écarquille ses yeux bleus et pose un doigt sur sa bouche pour la supplier de garder le silence. Ana reste face à lui, serviettes à la main.

Les coups reprennent, puis une voix de femme se fait entendre de l'autre côté de la porte :

– Daniel, tu es rentré ?

Il regarde Ana et secoue la tête. Ses lèvres forment le mot « non », suivi par un sourire penaud.

Ana retient son hilarité et essaie de ne pas sourire trop largement. Elle déteste l'éclat doré qu'on aperçoit dans sa mâchoire inférieure.

– Peut-être qu'il a laissé la radio allumée et que c'est ça que tu as entendu, lance une voix d'homme.

– Radio ? demande silencieusement Daniel.

Ana la lui désigne. Il se penche devant elle et allume l'appareil, à bas volume. Il sent... bon.

Après quelques instants, Daniel tend l'oreille vers la porte.

– Je pense qu'ils sont partis, chuchote-t-il.

Il inspire profondément, comme pour se calmer.

– Désolé. J'essaie d'éviter mes parents.

– Je vois ça ! rit-elle.

Elle va ranger les serviettes dans la salle de bains. Le téléphone se met à sonner.

– Oh, non, maintenant ils m'appellent de leur chambre ! soupire Daniel.

Elle a terriblement envie de discuter avec lui, de découvrir pourquoi il fuit ses parents, mais elle se remémore l'avertissement de sa sœur.

– Avez-vous besoin de quelque chose, Señor ? Sinon, je vais me retirer.

– Non. Merci beaucoup de votre aide. (Il fait une pause et la regarde.) Votre anglais est meilleur que mon espagnol. Vous êtes de Madrid ?

Ana le fixe dans les yeux, sourit, et ment :

– Sí, *Señor*, de Madrid.

Quand je suis allé pour la première fois en Espagne, en 55, on sentait une atmosphère de dépression quand on entrait dans le pays, de répression. Vraiment. Tous les gens faisaient attention à ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient, comment ils s'amusaient.

WILLIAM W. LEHFELDT, vice-consul des États-Unis,
Bilbao (1955-1957)

Extrait d'entrevue, avril 1994

Collection d'histoire orale des Affaires étrangères

Association for Diplomatic Studies and Training

Arlington, VA www.adst.org

(6)

– « Rebelle, bohème, vulgaire. Ce sont les mots utilisés pour décrire Miguelín, le nouveau torero. »

Rafael lève les yeux du journal. Assis sur une caisse dans le cimetière, son ami Fuga hoche la tête pour l'inciter à continuer.

– « Après sa présentation à Las Ventas à Madrid, lit Rafa, ce torero prometteur mérite que le public s'intéresse à lui. »

Fuga désigne une photo de matador dans le journal. Rafa confirme :

– Oui, c'est lui : Miguelín. Tu veux que je te montre comment écrire son nom ? Je te l'ai déjà dit : si tu veux être un torero célèbre, il faut que tu apprennes à lire.

Fuga ignore son offre. Il retombe sur la caisse qui gémit sous son poids et enfonce une pelle dans la terre. Sa crinière de cheveux noirs, sauvage et hirsute, ne parvient pas à cacher ses yeux féroces. Ceux qui le croisent le remarquent. Ils ne font pas que le voir : ils le sentent. C'est une boule de tempête.

Le regard de Fuga va de Rafa à un cercueil miniature en contreplaqué, de la taille d'une grande boîte à chaussures, posée à ses pieds.

– Ay, encore un bébé ? demande Rafa.

Fuga ne dit rien. Il fixe le petit cercueil.

Certaines amitiés naissent de points communs. D'autres, de proximité. Et certaines amitiés, souvent les plus improbables, naissent d'un instinct de survie. Rafa et Fuga sont des camarades d'infortune. Ils refusent de parler du foyer où ils se sont connus, à Barcelone. Ce n'était pas un « foyer ». C'était un taudis, un abattoir d'âmes. Les « frères » et les « matrones » qui géraient l'institution prenaient plaisir à humilier les enfants. Ce simple souvenir est un poison.

Les sévices subis continuent à ramper dans l'esprit de Rafa, comme

des cafards mentaux. On le forçait à appuyer une pièce de monnaie contre le mur avec son nez, à s'agenouiller sur des pois chiches et à rester immobile tandis qu'on le brûlait avec des cigarettes. Il se rappelle la terreur qui le faisait uriner au lit, puis les frères qui lui attachaient le drap souillé autour du cou et l'obligeaient à arborer sa poltronnerie comme une cape pour que tout le monde la voie. Il avait perdu du poids, perdu ses cheveux, perdu son courage.

– *¡ Basta !*

« Stop. » Le mot l'atteint juste avant le coup de poing donné par son ami. Comme toujours, la douleur constitue un antidote efficace, une promesse de soulagement quand les souvenirs le suffoquent. Et les souvenirs sont du poison. On n'avale pas du poison.

– *Gracias.*

Fuga hoche la tête et ses yeux fous s'adoucissent sous ses cheveux ébouriffés. Sa main saisit quelque chose dans sa poche et se tend, offrant une petite mandarine à Rafa.

Rafa désire intensément les bienfaits de l'agrumes, mais c'est trop généreux. Il ne peut pas priver son ami de son seul repas. Il secoue la tête.

Fuga hausse les épaules et enchaîne :

– *Entonces*, tu lui demanderas ?

« Lui » désigne Julia, la sœur aînée de Rafa. C'est la seule à pouvoir lui accorder la faveur requise.

– Oui, je lui demanderai.

Rafa déchire le journal en petits carrés qu'il empile.

– Ana m'a raconté qu'ils n'utilisaient pas les journaux, dans les toilettes de son hôtel américain. On fournit aux clients des rouleaux de papier blanc et doux. Quand tu deviendras célèbre, *amigo*, tu nous achèteras à tous du papier blanc pour les toilettes ?

Fuga fixe le cercueil du bébé.

– Non. Quand je serai célèbre, je révélerai la vérité sur ces affreux foyers, et je sauverai les enfants.

Il enfonce à nouveau la pelle dans la terre.

– Répète-moi les mots de ton livre.

Il parle d'un mince volume très précieux pour Rafa. C'était l'un des livres préférés de son père, qui contient la philosophie de Sénèque.

– « C'est au feu qu'on éprouve l'or, et c'est au malheur qu'on éprouve les hommes braves », récite Rafa.

– Oui, murmure Fuga. Je sortirai de ce feu, et quand j'en sortirai...

Sa tête se lève vers Rafa, et ses yeux féroces flamboient.

– Je les brûlerai tous.

(7)

Daniel s'assied à contrecœur dans la suite de ses parents. Comment a-t-il pu se montrer aussi stupide ? Pourquoi ne pas avoir dit aux gardes qu'il logeait au Ritz ? Ils l'auraient raccompagné jusque-là, et personne ne l'aurait su. Ils doivent avoir mieux à faire que chaperonner un gamin avec un appareil photo. Ce n'est pas un drame.

Mais si ce n'est pas un drame, pourquoi transpire-t-il encore ? Les images ne cessent de défiler devant ses yeux.

Le bébé gris. Le visage de la religieuse qui se tourne vers l'objectif. Son air effaré tandis qu'elle prend la fuite. L'apparition soudaine des gardes.

Daniel contemple l'appareil sur ses genoux. Par bonheur, ils n'ont pas remarqué la pellicule dans sa poche. L'image de l'enfant apparaîtra-t-elle sur le film aussi nettement qu'elle s'est fixée dans son esprit ?

Il porte l'appareil à son œil et cadre son père aux larges épaules devant le petit bureau de l'hôtel. L'homme lève les yeux et secoue la tête. Sa déception provoque comme toujours un sentiment de culpabilité chez Daniel. Pourquoi ne peut-il se passionner pour les puits de pétrole ? Ce serait tellement plus simple.

Sa mère, occupée à choisir ses robes, ravale son agacement d'un raclement de gorge.

– Ce n'est qu'un incident, Martin. Daniel ne pouvait pas savoir.

– J'en ai assez de ces « incidents », María. Deux jours avant notre départ, il y a eu cette bagarre au cinéma...

– Ce n'est pas moi qui l'ai provoquée, papa, proteste Daniel. Je défendais un ami.

C'est vrai : il a défendu un ami... et profité de l'occasion pour corriger un caïd qui terrorisait le quartier depuis trop longtemps.

– Tu as de la chance que la police de Dallas se soit contentée d'un simple avertissement. Tu as dix-huit ans. Tu peux être jugé comme un adulte. Et là ? continue son père en écartant les bras. Ça fait à peine vingt-quatre heures que nous sommes à Madrid, et le réceptionniste m'annonce que tu as été ramené par la Guardia Civil ?

– Si seulement les domestiques ne t'avaient pas vu, regrette sa mère.

– Si seulement tu ne lui avais pas acheté cet appareil photo, réplique son père.

– Si seulement vous pouviez arrêter de vous disputer, dit Daniel.

Sa mère soupire et se tourne vers lui.

– Nous ne nous disputons pas. Ton père et moi avons prévu plein de déplacements et de rendez-vous dans les prochaines semaines, *cariño*. Je pensais que ça te plairait d'explorer Madrid tout seul. Mais peut-être est-ce trop dangereux. Je n'ai plus de famille en Espagne pour t'aider s'il t'arrive quelque chose en notre absence. Et ici, tu es si loin de Laura Beth.

Il n'a toujours pas avoué leur rupture à ses parents. Ils poseraient toutes sortes de questions. Daniel évite le sujet et fixe son appareil en regrettant de ne pas avoir photographié la jolie fille dans sa chambre d'hôtel.

– Désolé. C'était une erreur stupide. Je suis tout à fait capable de me débrouiller seul. Promis.

Il adresse un signe d'excuse à sa mère. Dernièrement, elle parle d'une voix tendue, fatiguée. C'est elle qui a insisté pour revenir en Espagne, mais depuis leur arrivée, elle semble nerveuse. Daniel reconnaît son attitude : c'est celle qu'elle a quand elle a le sentiment de ne pas être à sa place.

María Alonso Moya Matheson est née en Galicie, en Espagne, mais elle a grandi au Texas. En public, c'est l'épouse d'un magnat du pétrole, américaine jusqu'au bout des ongles. Elle prépare des gâteaux à vendre pour financer la campagne d'Eisenhower, elle soutient le très chic lycée privé Hockaday School et la Junior League, et est acceptée par le beau monde de Preston Hollow et même du Tout-Dallas. Mais en privé, sa mère ne lui parle qu'en espagnol. Elle l'appelle *cariño*, mon chéri, ou *tesoro*, mon trésor. Plusieurs de leurs domestiques sont d'origine espagnole. Sa mère veille à ce que la nourriture et les coutumes de son pays d'origine soient bien présentes dans la vie de son fils.

– C'est difficile de naviguer entre deux cultures, lui a-t-elle dit un jour. J'ai l'impression d'être un marque-page coincé entre deux chapitres. J'habite aux États-Unis, mais je n'y suis pas née. Je suis espagnole.

Sa mère est enchantée que leurs affaires les aient poussés à venir en

Espagne. Elle veut leur présenter le pays que ses parents décédés adoraient tant. L'Espagne, pure, noble.

Son père ouvre son porte-documents d'un geste brusque.

– Je ne suis pas ici pour te tirer d'affaire si tu te fourres dans le pétrin, Dan. Ce ne sont pas des vacances, pour moi. Franco n'octroiera des droits de forages qu'à quelques compagnies américaines. Je dois faire le tour des sites et conclure un accord d'ici la fin de l'été. Tu as compris ?

– Oui, père.

Daniel vient de passer son baccalauréat à St. Mark's School of Texas. À l'automne, il entrera à l'université A&M du Texas, et après son diplôme, il rejoindra la compagnie pétrolière de sa famille ; c'est la condition au financement de ses études.

Daniel repense à l'image du bébé mort. Cette photographie pourrait enrichir son portfolio. La somme versée en récompense du prix Magnum suffirait largement à payer un an d'école de journalisme à la place de l'université A&M du Texas.

– Nous sommes invités à dîner chez les Van Dorn, annonce son père. Ils ont un fils de ton âge, qui revient d'un pensionnat suisse.

– Les Van Dorn. Des diplomates d'Oyster Bay, de la haute société de Long Island, précise sa mère. Plusieurs membres de ces familles prestigieuses ont des postes dans des ambassades des États-Unis. Daniel, *mi amor*, mets un beau pantalon et une cravate. Je préférerais que tu ne portes pas ce jean à longueur de temps. On dirait un garçon de ferme, dit-elle avec une grimace. Tiens, ta chemise est déchirée ?

Daniel examine rapidement le tissu.

– Ah, j'ai dû l'accrocher sans m'en rendre compte...

Le garde lui a volé sa pellicule ET déchiré sa manche ? Si c'est ainsi qu'ils traitent les touristes, que font-ils aux Espagnols ?

Il se dirige vers la porte. Sa mère l'attrape doucement par le bras.

– J'ai vu qu'ils ont des cartes postales, à la réception. N'oublie pas d'en envoyer une par jour à Laura Beth. C'est ce à quoi s'attend sa famille.

Daniel sort de la pièce avec son appareil photo. Il ne veut pas provoquer une scène. Inutile d'inquiéter sa mère en lui racontant la vérité au sujet de Laura Beth.

La Puerta del Sol. Le cœur de Madrid.

Le soir rassemble des touristes et des Madrilènes qui traînent près de la fontaine et des marches du métro. Au-dessus d'un bâtiment, les mots GONZÁLEZ BYASS brillent en vert sur la publicité pour un xérès, le Tío Pepe, projetant une clarté étrange dans le ciel pâle.

Ana chemine dans une étroite rue pavée. Le message reçu n'existe plus, mais le goût lui reste.

« Je sais ce que tu as fait. »

Elle regarde par-dessus son épaule avant de franchir une porte anonyme. En bas d'un escalier obscur, une douce lumière filtre sous une autre porte. Elle s'arrête pour écouter, puis pousse le battant.

Elle est accueillie par un arc-en-ciel de couleurs. Des rouleaux de soie et de satin sont empilés du sol au plafond. Des tissus chatoyants bleu turquoise, améthyste ou or débordent des plans de travail usés. Des croquis et motifs sont punaisés aux murs. Trois femmes sont assises devant les tables, tandis que deux autres font passer de lourds tissus à travers des machines à coudre.

Ana se penche pour ramasser une petite perle par terre. Dans cet espace confiné naissent des cérémonies. Les superbes tissus et bijoux ne servent pas à fabriquer des tenues de soirée ou des robes de mariage. Ils sont utilisés par une seule personne.

El torero.

Traje de luces. Habit de lumière. Ainsi nommé parce que les pierres précieuses et les perles cousues sur le tissu miroitent et scintillent, comme allumées par un interrupteur caché. Chaque costume compte d'innombrables pièces et prend des mois à confectionner ; chaque élément est réalisé par une personne différente. Une femme est spécialisée dans les pantalons, une autre dans les capes, d'autres

encore dans les broderies élaborées. La spécialité de la sœur d'Ana : les perles et gemmes.

Son frère Rafa et sa cousine Puri adorent les toreros. Ana, elle, aime les taureaux. Elle hait les corridas. Ces divergences d'opinions sont courantes dans les familles, mais tues.

L'atelier, généralement rempli de bavardages, est à présent silencieux. Cela signifie que Luis, le maître couturier et propriétaire de la boutique, fait un essayage avec un torero dans la pièce d'à côté.

Julia, la sœur d'Ana, est assise sur une chaise en bois dans un coin. Une lampe projette un halo de lumière tranquille sur ses genoux. Elle pousse une aiguille à travers le tissu raide, composé de sept couches, pour coudre un saphir parmi cent autres sur une courte veste.

Les doigts de Julia sont des narrateurs silencieux, brodés de cicatrices. Ana tire une chaise vide à côté de sa sœur. Elle attrape une petite pince sur une table proche et lui pose une main sur l'épaule.

– Termine avec ça, lui souffle-t-elle. Tes doigts vont bientôt saigner.

Julia acquiesce, reconnaissante, et accepte la pince pour tenir l'aiguille.

Ana fait un geste du menton vers le cabinet d'essayage. Quel torero se tient derrière la porte ?

– Ordóñez, chuchote Julia.

Ana examine sa sœur. Son visage, affamé de couleur, aurait besoin de repos et de soleil. Julia a eu un bébé, une fille, qui vient d'avoir quatre mois. Le bébé n'a pas encore beaucoup de forces. Julia non plus. Elle s'agrippe désespérément à son enfant, et elles pleurent ensemble, la nuit.

La doctrine fasciste affirme que le destin ultime d'une femme est le mariage, la maternité, la vie domestique. Dans les familles pauvres comme la leur, cependant, la faim fait oublier ces injonctions. De nombreuses femmes de milieux misérables sont embauchées dans des manufactures.

Julia est une exception. Son talent pour la couture lui a donné la possibilité de travailler dans cet atelier. Luis a besoin de ses dons pour satisfaire ses clients. Elle a besoin de ce salaire pour nourrir sa famille et éponger leurs dettes.

– Nous devons mettre nos revenus en commun, leur rappelle souvent Antonio, l'époux de Julia. Tous les salaires et pourboires doivent être déposés dans cette vieille boîte à cigares.

L'objectif : quitter le quartier pauvre de Vallecas pour un petit appartement à Lavapiés. Julia rationne tout, compte la moindre peseta. Pour l'instant, quatre adultes et un nouveau-né partagent une unique pièce sombre. Mais ils sont ensemble. C'est ce que leur mère voulait.

Ana n'a pas de souvenir de la guerre, mais elle se rappelle les

larmes de la séparation après la disparition de ses parents. Elle se rappelle avoir pleuré désespérément le jour où elle a quitté Saragosse pour être élevée par sa tante et son oncle à Madrid. Sa tante et son oncle ont eux-mêmes une fille, sa cousine Puri. Cependant, celle-ci ne lui ressemble pas. Elle est obéissante. Puri ne connaît ni le chagrin ni la honte. Ne porte aucun secret. Ana l'envie.

– Comment c'était, dans ton palace, aujourd'hui ? demande Julia.

Des mensonges et des menaces. Mais ne t'inquiète pas, je les ai avalés.

– Comme d'habitude. Des glaçons, et encore des glaçons, rit Ana avant de détourner la conversation : Je vais être au septième étage, cet été. On m'a confié une famille richissime, qui va rester jusqu'à fin août. Ils ont un garçon qui a environ mon âge.

Julia hoche la tête.

– Il vient du Texas, ajoute Ana. Il a apporté des magazines américains.

L'expression de son aînée passe de la fatigue à l'inquiétude.

– Cet hôtel n'est pas la vraie vie, Ana. Pas pour les gens comme nous.

– Julia, je sais que ça nous paraît incroyable, mais pour eux, c'est la vraie vie ! En Amérique, les femmes conduisent leur propre voiture et font le tour du monde en avion. Ce n'est pas considéré comme un péché. Elles n'ont pas besoin d'un *permiso marital*. Elles peuvent chercher du travail, ouvrir un compte en banque et voyager sans l'autorisation de leur mari.

Sa sœur jette un coup d'œil autour d'elle avant de murmurer :

– Ana, s'il te plaît, arrête de fouiller dans les poubelles des chambres de l'hôtel. Arrête de lire ces livres et ces magazines ! Tu sais parfaitement que leur contenu est interdit en Espagne. Nous ne sommes pas aux États-Unis.

Julia a raison. Ici, les femmes doivent se cantonner à des rôles subordonnés, dans la sphère domestique. Ana se rappelle les leçons de la *Sección Femenina* : « N'aspirez pas à être les égales des hommes. » On leur apprend aussi que la chasteté doit être absolue. Les maillots de bain des femmes doivent descendre jusqu'aux genoux. Si une fille est surprise en compagnie d'un garçon dans un cinéma, sans chaperon, on envoie à sa famille une carte jaune de prostitution.

Le front de Julia se plisse tandis qu'elle saisit la main d'Ana. Même son chuchotement est chevrotant :

– Le monde de l'hôtel est un conte de fées. Je suis désolée, Ana, mais ce n'est pas notre monde. S'il te plaît, garde-le en tête. Fais attention à qui tu parles.

– Discuter fait partie de mon métier.

– D'accord, du moment que c'est une conversation à sens unique. Tu peux poser des questions, mais essaie de ne pas répondre si on

t'interroge.

Cela pourrait fonctionner. Les clients aiment parler d'eux. Du moment qu'elle ne révèle rien sur sa propre vie, il n'y a pas à s'inquiéter. L'estomac d'Ana se contracte, digérant les bouts de papier.

– Quelque chose ne va pas ? s'inquiète Julia.

– Non, sourit-elle. Rien du tout.

La vie de chaque femme, quoi qu'elle prétende, n'est qu'un désir continu de trouver quelqu'un à qui elle puisse se soumettre.

Semanario de la Sección Femenina, 1944

Tout au long de sa vie, la mission d'une femme est de servir les autres. Quand Dieu a créé le premier homme, il a pensé : il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Et il a créé la femme pour l'aider et lui tenir compagnie, et pour qu'elle serve de mère. L'homme était la première idée de Dieu. Il a pensé à la femme ensuite, comme un complément nécessaire, donc quelque chose d'utile.

Formación Político Social (manuel), 1962

Daniel se tient dans le salon élégant de la villa madrilène. De hautes portes en verre ornées de motifs floraux en fer forgé s'ouvrent sur la terrasse et les jardins en dessous. La petite aiguille de l'horloge de marbre approche le neuf. Le dîner n'est pas encore servi. Daniel regarde à travers le viseur de son appareil photo. Son œil passe en revue la délicate marqueterie du plancher, les meubles du ^{xix}^e siècle, et les splendides tapis tissés à la main. Puis il se pose sur Nicholas Van Dorn, le fils du diplomate qui l'a accueilli à son arrivée.

Daniel constate que ses parents avaient raison : les deux garçons sont d'un âge proche. Nick Van Dorn a la peau bronzée, des cheveux blonds gominés et des yeux marron et vifs. Il porte un blazer, un pantalon repassé et des mocassins tout neufs. Sur ses chaussettes, ce motif de losanges que sa mère aime tant et que son père qualifie d'« efféminé ». Le viseur s'arrête sur la main de Nick, qui tient un verre. Jointures écorchées. Une bagarre ? Intéressant. Cette éraflure semble contredire le reste de son apparence. Daniel prend une photo.

– Mes amis détestent être fils de diplomate. Moi, ça me plaît. Quand je reste trop longtemps au même endroit, je m'ennuie. (Le regard de Nick se pose sur l'appareil.) Viens, Dan, je vais te montrer un bon endroit pour faire des photos.

Nick conduit Daniel à l'écart des autres invités, sur la terrasse dallée de la villa de ses parents. Il désigne le paysage. Des palmiers éclairés par des lampes projettent des ombres qui s'allongent jusqu'à une fontaine miroitante. Mais les arbres trop bien taillés n'intéressent pas Daniel. Ce qui l'intéresse, ce sont les gens : des paysages qui vivent, qui respirent. Quand on les capture au bon moment, la vérité éclate devant l'objectif.

– Ton père travaille pour l'ambassade des États-Unis ?

Nick acquiesce.

– Il est officier des Affaires publiques. Madrid est un bon poste. Il y a plein de choses à faire, ici. Beaucoup d'animation la nuit, et le vin coûte moins cher que l'eau.

Nick sirote son verre. Un domestique en gants blancs surgit soudain et leur tend un plateau d'olives marinées à l'ail. Il disparaît comme il est apparu : en silence.

– Et hors de Madrid ? demande Daniel.

– Ça reste très pauvre. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui se sont entassés en ville. C'était rude, après la guerre civile. Mais les choses ont l'air de s'améliorer. L'Espagne a autorisé les Américains à construire des bases militaires. Enfin, tu sais déjà tout ça, j'imagine. Ta mère est espagnole, non ?

– Elle est née ici, mais elle a vécu toute sa vie aux États-Unis.

Leur conversation est interrompue par l'arrivée du père de Nick. Costume léger en lin blanc, cravate bleu clair, rasé de près. Il a l'air de sortir d'un catalogue de prêt-à-porter pour hommes.

– Tu dois être Daniel Matheson, dit-il avec un sourire chaleureux bien étudié.

Il prend son cocktail et sa cigarette d'un côté et lui serre la main de l'autre.

– Shep Van Dorn. Bienvenue à Madrid.

– Merci, monsieur.

Shep aspire longuement sa cigarette en examinant Daniel. Le garçon remarque son air de connivence subtil, son sourire impeccable : l'attitude d'un homme politique.

– C'est un sacré appareil photo que tu as là, Dan. Le dernier modèle de Nikon ? Tu dois prendre des photos intéressantes. Ton père m'a raconté que tu avais déjà eu maille à partir avec les autorités...

En tant qu'officier des Affaires publiques, Shephard Van Dorn travaille avec la presse. Il connaît tous les appareils photo, tous les médias, tous les journalistes. Il parle la langue que Daniel voudrait tant apprendre. Pourquoi a-t-il fallu que son père lui raconte cet incident ?

– J'avais le badge d'un journal local américain sur mon appareil. Ça a attiré le regard des gardes, explique Daniel en omettant de parler de la pellicule confisquée. J'ai reçu cet appareil en cadeau pour le bac. J'espère prendre de belles photos à Madrid au cours de l'été.

Van Dorn acquiesce en faisant tourner la boisson dans son verre.

– Il y a plein de choses à raconter, ici. Des choses importantes. Mais n'oublie pas que la géographie est déjà une information en soi. Les différences entre un Catalan, un Madrilène et un Basque sont plus prononcées que les différences entre un New-Yorkais et un Texan. Essaie de le percevoir.

– Oui, monsieur.

Van Dorn marche vers la porte et appelle un invité assis dans le salon. L'homme fume, seul, et des auréoles de transpiration tachent les aisselles de sa chemise élégante. Ses cheveux noirs, argentés sur les tempes, sont coiffés d'une raie sur le côté et domptés avec du gel Brylcreem. Au-dessus des épaules, il est « photographiable ». Au-dessous, son apparence est relâchée, comme un ballon qui aurait été percé. Sa chemise est débraillée, en liberté sur sa taille épaisse. Son pantalon est froissé, comme s'il avait été roulé en boule et non rangé sur un cintre. Daniel voit deux portraits différents.

– Stahl, venez nous rejoindre ! appelle le père de Nick.

L'homme prend son verre et sort sur la terrasse. Mr. Van Dorn pose une main sur l'épaule de Daniel.

– Ben, voici le fils de Martin, Daniel Matheson. Je viens d'apprendre que c'est un aspirant reporter à la recherche d'un bon sujet.

– Photojournaliste, corrige Daniel.

– Ah, photojournaliste, toutes mes excuses. Je te présente Benjamin Stahl. Ben travaille pour l'agence madrilène du *New York Herald Tribune*.

– Je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur, dit Daniel.

– Et Ben, vous connaissez mon fils Nick, bien sûr.

Ben ajuste sa cravate, trouée d'une brûlure de cigarette, et sourit.

– Oh, oui, on est copains, Nick et moi.

Ben Stahl parle comme s'il mâchait un chewing-gum. Il se tourne vers Daniel.

– J'apprécie ta politesse, mon garçon. Je dois avoir l'air d'un vieux schnock, mais pas la peine de m'appeler « monsieur », ni de me vouvoyer. Je sais que tes salamalecs sont obligatoires dans des États comme le Texas, mais garde-les pour vos fêtes de rupins.

Daniel ne trouve pas que Ben ait l'air vieux. Bien moins raffiné que Shep Van Dorn, il est plutôt décalé, comme un professeur de philosophie rondouillard qui aurait dormi tout habillé.

– Alors, voici le fils plein aux as d'un magnat du pétrole avec son appareil photo chicos qui rêve du prix Pulitzer. En quoi ça m'intéresse ?

Nick s'esclaffe. Un silence se fait jusqu'à ce que Daniel réplique :

– Un fils à papa avec des joujoux coûteux. Oui, on m'a déjà dit ça. En réalité, je déteste les salamalecs et les fêtes de rupins. Je suis l'un des finalistes du prix Magnum.

– Holà, Dallas a sa fierté ! commente Nick. Il me plaît, ce type !

Ben Stahl sifflote entre ses dents.

– Finaliste du prix Magnum, à ton âge ? Tu as dû présenter une sacrée candidature !

Daniel lui sourit, reconnaissant.

– Eh bien, dit Shep, je vous laisse, messieurs les journalistes. Ben, rendez-nous un service, à son père et à moi : apprenez-lui les règles du jeu de la presse en Espagne, histoire qu'il ne se retrouve pas au trou. Et Daniel, pendant que tu es ici, à Madrid, enseigne un peu tes bonnes manières à mon fils. Peut-être qu'aller à Dallas te ferait du bien ! lance-t-il en plaisantant à Nick.

Ce dernier fronce les sourcils.

– Dallas ? Pourquoi, la Suisse n'est pas assez loin à ton goût, Shep ? Van Dorn ignore sa pique et retourne à l'intérieur.

Nick va et vient rageusement sur la terrasse. Ben s'appuie contre la rambarde, encadré par les ombres de trois grands palmiers.

– C'est ton père, Nicky. Laisse tomber.

Les doigts de Nick se crispent autour de son verre.

– « Laisse tomber, Nick. » « Ne fais pas attention, Nick. » J'en ai assez d'entendre ça !

Il vide son verre et le jette dans le vide. Daniel ouvre de grands yeux et attend un fracas de verre brisé qui ne vient pas.

Ben rit et se tourne vers Daniel :

– Et voilà le titre de ton prochain reportage photo : « Le cri silencieux de l'Espagne » !

L'accord sur les bases [militaires] avait été négocié en 1952, et je contribuais à le faire appliquer. Parmi les objectifs de l'Espagne – non dits, à ma connaissance –, il y avait le soutien des États-Unis pour sa réhabilitation politique. L'Espagne dirigée par Franco était un peu un État paria. En échange des droits pour les bases, les États-Unis acceptaient d'aider Franco à redorer son blason. Ce ne fut pas facile à faire avaler, parce qu'il y avait plein de gens aux États-Unis qui étaient tellement antifranquistes qu'ils bloquaient toute tentative de rapprochement avec l'Espagne.

WILLIAM K. HITCHCOCK, assistant spécial de l'ambassadeur
des États-Unis, Madrid (1956-1960)

Extrait d'entrevue, juillet 1998

Collection d'histoire orale des Affaires étrangères

Association for Diplomatic Studies and Training

Arlington, VA www.adst.org

Le bébé dort enfin. Puri la regarde respirer, ses tout petits doigts agrippés à la fine couverture. À l'âge de quelques mois, 20 116 est plus menue que la plupart des autres enfants. Puri ressent une affection particulière pour elle. Elle possède un caractère calme et charmant. 20 116 est *sin datos* : sans données. Quand elle est arrivée à l'orphelinat, aucune information ne précisait son identité. Depuis son baptême à l'Inclusa, elle se prénomme María, comme une bonne partie des petites filles *sin datos*. Mais Puri lui donne un surnom secret : elle l'appelle Trèfle. Elle fera partie des chanceux.

À leur arrivée à l'orphelinat, certains enfants, comme Trèfle, ne sont accompagnés d'aucune information. Pour d'autres, quelques mots sont épinglés à leurs langes :

Il a été baptisé Manuel.

Prenez-la dans vos bras, s'il vous plaît. Elle aime être portée.

Bébé mange pas. Pleure tout le temps.

Que Dieu me pardonne.

En plus des enfants, il y a des jeunes mères à l'Inclusa. L'orphelinat accueille aussi des mères miséreuses et leurs nouveau-nés. Ces femmes servent de nourrices et allaitent les autres enfants.

Sœur Hortensia dit qu'un prêtre de San Sebastián va venir chercher Trèfle. Il l'amènera à ses parents adoptifs. Elle vivra à côté de rivages radieux, sous la magnifique statue de Jésus qui contemple depuis peu la baie du haut du mont Urgull. Pas de doute : elle a de la chance.

Puri circule entre les berceaux alignés. Des dizaines de bébés, tous de moins d'un an. C'est ce qu'elle préfère dans ce travail. *Auxilio Social*, l'Assistance publique espagnole, fournit une aide humanitaire,

avec une attention particulière envers les veuves, les orphelins et les pauvres. Le devoir de chaque bon Espagnol est d'aider ceux dans le besoin.

Puri veut être une bonne Espagnole et servir le noble pays que *El Caudillo* a bâti avec tant d'efforts. Son travail à l'Inclusa la préparera à son destin de mère. Elle aime les bébés, et ils le lui rendent bien. Les médecins de l'Inclusa ont remarqué que les bébés privés de tendresse et de lien physique semblaient se développer moins vite. Le travail de Puri consiste à leur fournir ce lien. Sauver des enfants innocents et leur donner un avenir... Oui, elle sera une bonne Espagnole.

Derrière la fenêtre, le ciel s'assombrit. Puri est restée trop longtemps avec les petits, aujourd'hui. Elle suspend son tablier à un crochet et se dirige vers l'accueil pour prendre son sac à main.

Ses yeux se posent sur l'ouverture carrée dans le mur près de la porte.

Cette niche est appelée *el torno* : le tour.

À l'extérieur, dans la rue animée, une entrée privée mène jusqu'à l'Inclusa de manière que les visiteurs puissent accéder au *torno* sans être vus. Il suffit d'ouvrir la porte de la petite niche dans le mur et de placer le nouveau-né sur un grand disque pivotant. Quand la roue tourne, l'enfant passe du mur extérieur à l'intérieur du bureau de l'accueil. Au moment où la porte du *torno* se referme, le bébé est devenu un orphelin.

C'est le processus habituel, que Puri connaît bien. À moins qu'une religieuse ou un médecin apporte un bébé par la porte de service. Comme pour Trèfle.

Puri a demandé un jour d'où venaient les enfants qui arrivaient par la porte de service, mais elle s'est fait réprimander. « Ne sois pas si indiscreète. C'est un péché. Ne pose pas tant de questions. » Elle n'était pas indiscreète, juste curieuse. Il y a une différence. Mais d'après sa mère, la curiosité aussi est un péché.

Puri sort du bâtiment. Elle a encore tout son temps. À Madrid, les *portales*, les larges portails en fonte des immeubles, ne ferment qu'à dix heures et demie du soir. Après cette heure, il faut frapper trois fois dans ses mains dans l'obscurité pour appeler *el sereno*, le gardien de nuit. Puri n'a jamais appelé *el sereno*. Elle ne sort jamais si tard. Elle reste à la maison, à lire des articles de journaux sur des matadors.

– ¡ *Espere* !

Une femme qui guettait sur le trottoir se précipite vers Puri et l'attrape par la manche.

– S'il vous plaît, je vous en prie, aidez-moi !

– Que se passe-t-il, Señora ?

– Mon bébé, chuchote la femme. On a pris mon bébé pour le

baptiser. C'était il y a deux jours. Je l'attends encore. L'avez-vous vu ?

La femme resserre sa prise sur le bras de Puri. La jeune fille essaie de se dégager.

– Où est mon bébé ? Là-dedans ? supplie la femme.

– Bien sûr que non. C'est un orphelinat.

Sœur Hortensia apparaît devant la fenêtre.

– Et si vous alliez parler à Sœur Hortensia ? suggère Puri.

Mais la femme recule précipitamment et s'enfuit dans la pénombre.

Pauvre femme, pense Puri. Elle doit être folle.

La table s'étend sur toute la longueur de la salle à manger. À chaque nouveau plat, le volume sonore augmente. Vingt visages, éclairés par des bougies, oscillent et bougent en parlant, dessinant des jeux de lumière sur le plafond. Il est question de résidences secondaires, des meilleurs pensionnats, de qui connaît qui... Chaque invité bavarde, tire la couverture à lui.

Ben Stahl, assis près de Daniel, sirote son whisky et observe intensément les convives. Il se penche, sa cigarette dangereusement proche de la manche de Daniel.

– Alors, monsieur le journaliste en herbe, qu'est-ce que tu vois ici ? En un seul mot ?

Daniel triture le nœud de sa cravate, hésitant.

– Vite, qu'est-ce que tu vois ?

– De la compétition, dit Daniel.

– Tout juste !

Ben agite la main pour manifester son accord, ce qui projette des cendres sur son assiette.

– Un long couloir obscur de fragiles ego. Allez, un autre mot.

Daniel passe le regard sur les invités.

– Richesse ?

– Oui, richesse, mais ce n'est pas exactement ça. Pour faire un bon article, il faut trouver le mot parfait. Le mot parfait recouvre toutes les subtilités. Le mot parfait prouve une compréhension parfaite.

La main de Ben scande les syllabes de « mot parfait », lançant des confettis de cendre sur la nappe. Daniel regarde les points rougeoyants qui brûlent le tissu luxueux. Il rêve de capturer cette image sur une pellicule.

– Tu m'écoutes, Matheson ?

– Oui, pardon. Le mot parfait.

– Exact. Le bon mot, ici, ce n'est pas « richesse », Matheson. Le mot, c'est « fortune ». Penses-y, quand tu prendras des photos en Espagne.

Ben repousse sa chaise.

– Il faut que je trouve les pipi-rooms.

Ben a raison. Un mot parfait équivaut au cadrage parfait d'une photo : il exprime la vraie nature d'une situation. Il suffit parfois de changer légèrement la position de l'appareil photo pour que l'image raconte une histoire. Daniel pense à l'instantané qu'il a pris de la religieuse et du bébé. Peut-être devrait-il en parler à Ben.

En face, la mère de Daniel est assise près de Mrs. Van Dorn. Leurs visages sont animés, mais elles conversent à voix basse. Soudain, sa mère baisse les yeux et inspire profondément. Daniel reconnaît son expression lasse, celle du marque-page coincé entre deux chapitres. Elle essaie de ne pas le montrer à son interlocutrice. Daniel se retourne vers Nick et cherche un sujet de conversation.

– Tu as des frères et sœurs ?

– Une sœur. Elle est à New York. Ma mère part demain lui rendre visite.

– Et tu es scolarisé en Suisse. C'est comment ?

– Le Rosey ? Mieux qu'un pensionnat américain miteux. On passe les week-ends à voyager. Plein de trucs à photographier. Et plein de visites à Madame Claude à côté des Champs-Élysées, tu vois ?

– Non. C'est qui ?

Nick rit.

– Tu as une petite amie, à Dallas ?

– J'en avais une, répond Daniel après avoir jeté un coup d'œil à sa mère pour vérifier qu'elle ne l'entend pas. Mais nous avons rompu juste avant la fin de l'année.

– Quelle veine ! Maintenant, tu es libre pour ton été à Madrid. Dis à ton père que tu as besoin de louer une voiture à l'hôtel. Celle de ma famille est un véhicule diplomatique, donc on ne peut pas l'utiliser. Mais avec une voiture à nous et tes relations, on va passer du bon temps, se réjouit Nick avec un sourire espiègle.

– Mes relations ?

– Bien sûr. L'important, cow-boy, c'est les gens qu'on connaît. Ton père est un magnat du pétrole et négocie des droits de forage en Espagne. À ton avis, qui autorise cette transaction ?

Daniel fait un petit signe du menton.

– Voilà, reprend Nick. Franco. Visiblement, ton richard de père a de l'influence. Mon père m'a dit que l'ambassade était en train de s'occuper du dossier pour l'orphelinat.

Daniel le regarde.

– Attends, tu étais au courant, hein ? s'inquiète Nick.

– Oui, répond Daniel en hochant lentement la tête. Bien sûr.

Les bruits de midi montent de la rue et pénètrent dans la chambre de Daniel par la porte du balcon. Des rayures de soleil glissent sur le fauteuil où il est assis avec un livre.

L'orphelinat.

– Tu es fils unique, Dan, lui a rappelé son oncle. La compagnie a besoin de toi.

Mais même si le fils unique ne montre aucun intérêt pour l'entreprise familiale, on n'en adopte pas un autre, si ? Daniel rit. Non, c'est ridicule. Nick a dû mal comprendre. Comment pourrait-il savoir quoi que ce soit, de toute façon ? Néanmoins, cela le tracasse. Ils sont venus pour le pétrole, pas pour un orphelinat, n'est-ce pas ?

On frappe doucement à la porte de la suite. Daniel se lève et va ouvrir. C'est l'employée de l'hôtel qui était dans sa chambre hier.

– *Buenos días, Señor*, le salue-t-elle avec un doux sourire. Votre mère voudrait vous voir.

L'éclat doré de sa dent est assorti aux boutons de ses manches. Elle est énergique, et pourtant gracieuse, avec de beaux cheveux noirs en anglaises. Il coince son livre sous son bras et la suit dans le couloir.

– Comment vous appelez-vous ? demande-t-il.

– Ana, répond-elle en se tournant pour lui faire face.

Ses yeux sont beaux, eux aussi. Il pense à son appareil photo.

– C'est bien ? demande Ana en désignant le livre.

Il acquiesce et le lui montre. Robert Capa, *Juste un peu flou*.

La mère de Daniel est assise au bureau et note une liste sur un calepin de l'hôtel.

– Le rendez-vous de ton père a été décalé, *cariño*. Nous partons ce soir pour Valence. Préfères-tu rester ici ?

Sans attendre la réponse, elle montre à Ana un chemisier sur le lit.

- J’ai perdu un bouton. Serait-il possible de le recoudre ?
- Bien sûr, Señora, répond Ana en inspectant le vêtement.
- Voulez-vous me rappeler votre nom, chère enfant ?
- Elle s’appelle Ana, dit Daniel.
- Ana, j’attends un télégramme. Pouvez-vous faire en sorte qu’on me contacte dès qu’il arrivera ?
- Certainement, Señora.
- Par ailleurs, j’aimerais acheter un présent aux gens qui nous invitent à dîner à Valence. Que pourrais-je leur apporter de charmant ?

Ana hésite, réfléchissant.

- Peut-être des bonbons de La Violeta ? Ils sont très appréciés.
- Pourrais-je vous demander d’aller nous en chercher deux boîtes ?
- Maman, je suis sûre qu’elle est très occupée, proteste Daniel.
- Cela ne vous dérange pas, j’espère, chère enfant ? demande Mrs. Matheson en examinant sa liste.
- Pas du tout. On m’a chargée d’aider votre famille.
- Merveilleux, parce que mon fils cherche un laboratoire de photographie.

Daniel adresse un sourire d’excuses à Ana. À Dallas, sa mère se comporte de manière bien plus naturelle avec leurs domestiques. Les gens qui travaillent pour eux ne sont pas des employés : ils font partie de la famille. Au Texas, Mrs. Matheson est souvent décrite comme « élégamment espagnole ». Mais ici, son attitude semble condescendante face à la douceur sincère d’Ana.

Comme si elle devinait sa gêne, Ana s’empresse de le rassurer :

- Je vais souvent faire des courses pour les clients de l’hôtel. Je connais le patron du laboratoire de photo. Je vous y emmène volontiers, Señor.

Mrs. Matheson pousse un lourd soupir et se retourne.

- « Señor »... Mon mignon petit garçon est-il déjà un Señor ?

Daniel lève les yeux au ciel.

- Excuse-moi, mon chéri. Bien sûr que tu n’es plus un petit garçon. Laura Beth et toi allez entrer ensemble à l’université à l’automne.

Non, pas ensemble. Nous avons rompu. Devrait-il le dire, une bonne fois pour toutes ? La réaction de sa mère ne peut être pire que la culpabilité qu’il commence à ressentir à cause de ce secret.

- *Perdón*, mais nous devons nous dépêcher, Señor. Les magasins vont bientôt fermer pour le déjeuner.

- D’accord. Donnez-moi juste le temps d’aller chercher mon sac.

Daniel est pressé, lui aussi. Plus vite ses photos seront développées, plus tôt il saura s’il a une image digne du concours Magnum, une histoire à lui ayant de la valeur, et – plus important encore – une issue potentielle au monde du pétrole.

Ana et Daniel attendent en silence que l'ascenseur arrive au septième étage. Le garçon est en train de chercher quelque chose à dire quand les portes s'ouvrent.

– *Buenos días, Señor*, le salue le liftier.

Il accueille d'un geste de ses gants blancs les clients dans la petite cabine. Son uniforme vert sapin est orné de l'emblème doré du Castellana Hilton entre deux rangées de boutons de cuivre étincelants.

L'ascenseur descend et s'arrête au cinquième étage. Un homme corpulent, aux lunettes à la monture d'acier, entre.

– *¡ Buenos días, Señor Lobo !* le salue Ana.

Elle recule pour lui laisser de la place, à tel point qu'elle effleure Daniel. Sur les parois tapissées de miroirs, Daniel voit Ana sous de multiples angles. Il lève son appareil et déclenche la prise.

– Ah, voilà qui devrait faire une bien jolie photo ! commente l'homme en adressant un clin d'œil à Daniel.

Les portes s'ouvrent, et les employés de l'hôtel saluent avec enthousiasme le client à lunettes qui sort de l'ascenseur.

– Qui est-ce ? chuchote Daniel.

– Señor Paco Lobo, répond Ana. Le client préféré de l'hôtel. Cela fait trois ans qu'il habite ici. Señor Lobo entretient deux orphelines, et récemment, il a adopté tout un village.

– Il a adopté un village ?

– Oui, il a adopté les habitants de Navalperal de Tormes, dans la Sierra de Gredos. Il est très généreux et les soutient financièrement.

Bien sûr. Voilà le lien entre ses parents et l'orphelinat dont Nick lui a parlé. Ils financent toutes sortes d'œuvres de bienfaisance.

Daniel regarde le client tant apprécié traverser le hall. Pour quelle raison un homme peut-il préférer vivre à l'hôtel plutôt que dans une

maison ou un appartement ?

Ana fait un signe à un jeune groom vêtu d'un uniforme semblable à celui du liftier, un chapeau vert rond comme un petit tambour posé de travers sur sa tête. Le garçon se précipite vers elle.

– *Hola, Ana.*

– *Hola, Carlitos.* La Señora Matheson, au septième étage, attend un télégramme important. Quand il arrivera, apporte-le-lui aussitôt.

Le garçon hoche la tête avec enthousiasme et se tourne vers Daniel.

– *¡Hola, Señor !*

Il désigne l'image sur la boucle de ceinture de Daniel et s'écrie, tout excité, en tendant deux doigts comme un revolver :

– *¡ Tex-has ! ¡ Pan, pan !* fait-il.

– Oui, Texas, confirme Daniel en riant. Quel âge as-tu, Carlitos ?

– Douze ans, répond Carlitos en se mettant au garde-à-vous. En Espagne, on appelle les grooms des *botones*, des boutons. La plupart des clients m'appellent Bouton, Señor.

– D'accord, Bouton. Je peux te photographier ?

Le garçon accepte aussitôt et prend la pose. On voit qu'il a l'habitude.

– Carlitos, s'il te plaît, préviens la réception que je suis sortie faire une course pour la famille Matheson, ordonne Ana.

Carlitos acquiesce et s'éloigne.

– C'est un garçon gentil et consciencieux, commente-t-elle.

Une employée apparaît avec un seau de glaçons. Ses lèvres sont d'un rouge éclatant contre sa peau pâle et ses cheveux sombres. Voyant Ana et Daniel, elle hausse un sourcil et change de direction pour s'approcher d'eux.

– *Hola, Lorenza,* dit Ana. Je te présente le Señor Matheson. Ses parents et lui viennent du Texas.

Lorenza hoche la tête sans cesser de contempler Daniel. Ses yeux se baissent sur son jean et ses bottes de cow-boy, pétillants de curiosité.

– *Bienvenido a Madrid, caballero.*

Elle sourit et s'éloigne. Sa démarche aguicheuse rappelle au jeune homme Laura Beth. « Elle n'en vaut pas la peine », se souvient-il.

La chaleur estivale s'intensifie et se plaque sur eux quand ils sortent du bâtiment. Des grooms gèrent la circulation des taxis qui amènent ou emmènent des clients. Des bagagistes vont et viennent, portant des piles de boîtes colorées et des sacs de spécialités locales. Daniel cherche d'éventuels gardes du regard. Il n'y en a aucun en vue.

– Cela fait longtemps que vous êtes employée à l'hôtel ?

– Presque un an, répond Ana.

– Et avant ?

– Je travaillais pour une famille.

– Ah ? Et que préférez-vous ?

– Ce que je préférerais, c'est que vous me parliez de votre appareil photo. Il a l'air de très bonne qualité, dit Ana en souriant.

Daniel la suit sur le trottoir noir de monde bordé d'acacias et lui décrit son appareil en détail. Il s'arrête pour photographier une vieille arche en briques.

– C'est l'entrée du musée Sorolla, Señor. Il faut que vous le visitiez. Il est merveilleux.

Ils s'approchent d'un café décoré de mosaïques aux couleurs vives. Un touriste rougi par le soleil est assis, seul, à une table en terrasse. Il dodeline de la tête, un verre contenant une dernière gorgée de vin à la main. Quand il cède au sommeil, le verre et le liquide s'inclinent dangereusement vers son pantalon.

Daniel s'arrête. Ana glousse et hoche la tête :

– *Sí, sí.*

Juste au moment où Daniel appuie sur le déclencheur, l'homme ouvre les yeux et les surprend. Ils s'éloignent à toute allure, en riant.

– Pensez-vous qu'il était ivre, ou juste fatigué ? demande Daniel.

– Les deux ! Mais quelle aurait été la meilleure photo ? Le touriste endormi, ou nos têtes quand il a ouvert les yeux ?

– Bonne question ! Je voudrais pouvoir les comparer. C'est si facile de rater un bon cliché.

Le sourire de Daniel s'efface quand ils croisent deux hommes en uniforme gris à un tournant. Ils ont des matraques et un air féroce.

– Il y a aussi des clichés qu'il vaut mieux éviter, Señor, dit Ana à voix basse. Les policiers en uniforme gris, *los grises*, et bien sûr, la Guardia Civil.

– D'accord. *Gracias*. La Guardia Civil est-elle nombreuse ?

Ana réfléchit.

– Peut-être quarante mille hommes ?

Il déglutit avec difficulté.

– Quarante mille ?

– Oui, mais vous ne les verrez sans doute pas. Ils font surtout des rondes hors du centre-ville.

Pourtant, il les a bien vus *dans* le centre-ville. Pourquoi suivaient-ils la religieuse et le bébé ? Bizarrement, le fait qu'ils lui aient confisqué sa pellicule lui donne encore plus envie d'avoir cette image.

Dans les rues embouteillées, les klaxons résonnent, et les radiateurs des moteurs bouillonnent.

– Comment avez-vous découvert la photographie ? demande la jeune fille.

– Par mon professeur d'arts plastiques, Mr. Douglas. Il m'a convaincu de participer au journal du lycée.

Leur conversation continue, alternant naturellement entre l'anglais et l'espagnol. Ana l'écoute avec attention. C'est la première fois depuis

longtemps que quelqu'un s'intéresse à sa passion.

– Désolé, je vous ennue avec ces histoires de photos, s'excuse-t-il.

– Pas du tout, Señor. C'est moi qui vous ai posé la question.

Ana lui fait descendre le large escalier en ciment du métro et lui explique comment acheter un ticket et quelle ligne ils doivent emprunter pour traverser la ville. Daniel sent les regards des Madrilènes sur lui, même s'ils restent discrets. Ceux d'Ana aussi. Qu'est-ce qui attire l'attention : le jean, la ceinture avec sa grosse boucle, ou les bottes ?

Le métro est un tube vibrant carrelé de blanc. Des lampes suspendues éclairent les réclames colorées peintes sur les murs voûtés. Le quai est bondé, mais ordonné. Dans une société si sage, est-il nécessaire qu'il y ait tant de policiers et de gardes dans les rues ?

– Voici notre métro. Vite, attrapons-le avant qu'il parte.

Ana tire Daniel par la manche au milieu de la foule qui monte à bord d'un wagon. Les portes se referment et pressent les passagers les uns contre les autres.

Ana s'agrippe à la barre métallique au plafond lorsque le métro démarre. L'air dans la voiture est lourd et moite. Daniel sent une goutte de sueur couler de ses cheveux jusqu'à son oreille. Les deux jeunes gens sont si proches l'un de l'autre qu'on pourrait difficilement glisser une feuille de papier entre eux.

– Il fait trop chaud pour vous, Señor ? souffle Anna.

Daniel sent son haleine sur son cou. Il tente de s'essuyer le front.

– Non. Il fait aussi très chaud au Texas.

– Y a-t-il un métro à Dallas ?

– Seulement des lignes de bus.

Daniel pense à son mémoire de journalisme. Il y a un an, la Dallas Transit Company a annoncé la fin de la ségrégation à bord de ses autobus : les écriteaux « Blancs » et « Personnes de couleur » allaient être supprimés. Mais ils ne l'ont pas été. Daniel a pris des photos et écrit chaque semaine des rapports sur ce retard pour le siège national de l'agence de presse Associated Press. Il a reçu la meilleure note pour son mémoire, mais ses efforts ont déçu à beaucoup de monde.

Ana interrompt ses pensées :

– Il y a un métro à New York, par contre.

Le wagon cahote soudain ; les passagers chancellent, et Ana se retrouve pressée contre lui. En la sentant si proche, il en oublie presque de répondre.

– Oui... un métro à New York.

– Grand Central Station est une énorme gare.

– Oh, vous êtes déjà allée à New York ?

Ana lève les yeux. Son nez touche presque le menton de Daniel. Elle secoue la tête.

– Non. Je ne suis jamais allée à New York. Je n’ai jamais quitté l’Espagne, Señor.

Elle détourne rapidement le regard. Daniel a du mal à déchiffrer son changement d’expression.

Est-ce de la tristesse... ou de la peur ?

– Ay, Julia. C’est juste pour quelques heures.

– Rafa, je t’ai dit non !

Julia secoue la tête. Pourquoi son frère est-il impossible ?

– Demande à Luis, c’est tout. Il comprendra. Un torero ne peut pas entrer dans l’arène sans un habit de lumière.

– Torero ?

Julia regarde dans un coin, où un jeune homme sauvage en haillons dort profondément sur deux chaises branlantes. Il est pieds nus, le visage et les bras noirs de saleté. Des ronflements sonores sortent de sa bouche ouverte.

– Cet orphelin misérable n’est pas un torero. C’est un fossoyeur.

– D’accord, pour le moment, nous sommes des fossoyeurs. Et pour le moment, je travaille à l’abattoir. Mais tu peux me croire, Julia, cet homme est un matador. C’était le plus courageux de nous tous, au foyer. Tu sais pourquoi on le surnomme *Fuga*, Fuite ? Parce qu’il n’arrêtait pas de fuguer. Chaque fois, il se faisait rattraper et punir, mais il s’échappait de nouveau. Il m’a aidé à reprendre courage. C’est grâce à lui que j’en suis sorti et que j’ai pu vous retrouver. Il m’a protégé. Si j’avais été tout seul en pleine campagne, je n’aurais pas survécu.

– Ne sois pas mélodramatique, lui dit Julia sur un ton de reproche en essorant un linge mouillé au-dessus d’un seau en bois.

– Ce n’est pas mélodramatique, c’est vrai. (Rafa baisse la voix.) Nous étions affamés, et pourtant, *Fuga* vomissait sa nourriture en signe de résistance. Il préférerait mourir de faim qu’être nourri par la main qui le battait. Tous les garçons l’idolâtraient. Nous scandions son nom à voix basse pour l’encourager. Son intrépidité nous permettait de garder le moral. Et puis, un jour où j’étais puni, on m’a enfermé

avec lui. Je n'oublierai jamais les premiers mots qu'il m'a adressés. Il m'a regardé, au fond de ce trou à rats, et tu sais ce qu'il a dit ? « *Voy a ser torero.* » Je serai torero. Il s'est battu toute sa vie. Il n'est pas contaminé, comme tant de gens : il n'est pas malade de peur.

– C'est facile de ne pas avoir peur quand on n'a rien à perdre, objecte Julia.

Rafa lève les mains au ciel.

– Il a *tout* à perdre ! On lui donne une chance. C'est si rare. Tu sais avec quoi il s'entraîne ? Il n'a pas de cape rouge. Il utilise une couverture qu'il a teinte avec des briques rouillées, et même comme ça, je l'ai vu faire tourner en bourrique des taureaux de sept cents kilos dans des champs. Et maintenant, après bien des supplices, le père Fernández m'a envoyé un homme avec des relations. Il veut bien donner sa chance à Fuga.

Julia réfléchit. Elle pense au carnet où elle note la comptabilité, à la somme dont ils ont besoin pour déménager.

– S'il gagne, on le paiera ?

– Il aura peut-être quelques grappes de raisin.

– Des grappes de raisin ?

– Oui, mais il sera honoré et aura une chance de se battre à nouveau un jour. C'est un début. Il faut qu'il ressemble à un torero, pas à un paysan. Louer un habit de lumière coûterait plus de cinq cents pesetas. Vous en avez des dizaines, à l'atelier. Parle à Luis. Demande-lui si nous pouvons emprunter un vieux costume. Juste pour quelques heures.

– C'est où, cette corrida ?

– Près de Talavera de la Reina.

– Rafa, c'est à plus de cent kilomètres de Madrid. Comment vous rendrez-vous là-bas ?

– Ça ne m'inquiète pas. Nous irons à pied, s'il le faut.

Il en est capable. Julia le sait. Il a beau se montrer énergique et joyeux en public, Rafa rumine. C'est lui, le taureau. Il observe, rassemble silencieusement des morceaux de lui, les recolle. Mais il manque encore des pièces. Les Corbeaux détiennent des bouts de son frère dans leurs poches. Et il tient désespérément à les leur reprendre.

– Je vais y réfléchir, annonce-t-elle. Mais si je vais voir Luis, il faut que tu fasses quelque chose pour moi.

– Tout ce que tu voudras.

– Parle avec Ana.

– Ay, il n'y a rien à dire à Ana. C'est la plus maligne de nous tous.

– Rafa, toi, elle t'écouterait. Cet hôtel est une société américaine. Les hommes et les femmes travaillent ensemble sans chaperons. Elle n'arrête pas de regarder des magazines américains. C'est une jeune femme très belle au milieu d'un conte de fées. Ça la rend de nouveau

vulnérable.

– Ce qui s'est passé l'année dernière n'était pas sa faute, la défend Rafa.

Il a raison, mais auraient-ils pu la protéger, d'une manière ou d'une autre ?

– Où qu'elle aille, ta sœur trouve les ennuis, insiste Julia. Elle n'est pas bavarde, en ce moment. J'ai peur qu'elle cache quelque chose.

Un ronflement ondule et interrompt la conversation. Le bébé se met à pleurer. Julia s'éloigne de son frère avant qu'il puisse lui rappeler l'évidence.

Bien sûr qu'Ana cache quelque chose. On est dans l'Espagne franquiste. Tout le monde cache quelque chose.

Ana désigne une boutique minuscule et élégante : La Violeta. Des vitrines encadrées de chêne poli s'arrondissent de chaque côté d'une porte en verre. Sur la devanture, chocolats, berlingots et fruits confits reposent sur des nuages de tissu violet. Une petite fille aux vêtements fanés, plantée devant, admire les friandises. Daniel la prend en photo.

– Entrez, l'incite Ana. C'est un lieu très pittoresque.

À l'intérieur, le magasin miniature sent le sucre. Les étagères sont remplies de bocaux de bonbons violets. Ana désigne sur le comptoir un saladier en cristal contenant des pétales de violette cristallisés.

– Goûtez-y, insiste-t-elle avant d'en mettre un dans sa propre bouche.

Elle choisit ensuite deux petites boîtes, demande au vendeur de les emballer et de mettre la note sur le compte de l'hôtel.

Daniel prend l'une des petites violettes cristallisées.

– On dirait un trèfle violet...

Il goûte et fait la grimace.

– Vous trouvez ça comment ? demande-t-elle.

– Ma mère va adorer.

– Pas vous ?

Il secoue la tête.

– C'est comme manger une fleur.

Le portrait qui se matérialise devant Ana la fait sourire. Avec son jean, ses bottes et tout le reste, Daniel jure avec l'intérieur lavande de la boutique.

– Puis-je prendre une photo, Señor ?

– Bien sûr. Ce sera bien d'avoir une autre paire d'yeux.

Daniel lui passe l'appareil avec des instructions. À l'extérieur, la fillette les observe à travers la vitrine.

Ana colle son œil au viseur.

– Maintenant, dites : « Les garçons texans aiment les violettes cristallisées. »

– Hein, quoi ? rit-il.

Et c'est juste à ce moment-là, quand il a un large sourire et des yeux intimidés, qu'Ana prend la photo.

– Dépêchons-nous, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Miguel va bientôt fermer son laboratoire.

Mais Daniel est devant le comptoir, en train d'acheter un marron glacé enveloppé dans du papier doré.

– C'est pour la petite fille dehors, explique-t-il en désignant la vitrine. Vous pensez qu'elle va aimer ça ?

Ana hoche la tête.

Bien sûr qu'elle va aimer. N'importe quelle fille aimerait ça.

Le labo photo a la taille d'une penderie. Il y a de la place pour une personne, tout juste pour deux. Un comptoir de bois divise l'espace étroit. Entre des rangées d'étagères couvertes de pellicules et d'accessoires est tendu un rideau noir. De l'arrière-boutique émane l'odeur âcre et métallique du révélateur.

– Cette odeur... j'adore, dit Daniel.

– Ana !

Miguel émerge de derrière le rideau, coiffé d'un panama usé. Les heures passées dans la chambre noire ont conservé son teint, encore frais pour un homme sur la fin de la cinquantaine, mais ses cheveux et ses sourcils ont des teintes de photo en noir et blanc.

Il accueille Ana avec un grand sourire.

– J'étais sur le point de fermer.

– Je suis désolée, Miguel. Je t'amène un client de l'hôtel. Il parle espagnol, donc ça ne sera pas long.

Miguel indique d'un geste de la main que ça ne le dérange pas. Ses yeux se posent sur l'appareil photo de Daniel.

– *j Caray !* C'est un appareil bien sophistiqué pour un jeune homme. Vous savez l'utiliser ?

– Ce sera à vous d'en juger, monsieur.

Daniel sort un rouleau de pellicule de son sac et un deuxième de son appareil après l'avoir rembobiné.

– Je n'ai vu que deux exemplaires de ces nouveaux Nikon, commente Miguel. Ils appartenaient à des journalistes américains qui m'ont dit qu'ils leur avaient coûté plus de trois cents dollars. J'espère que cela les vaut.

Une vague de tristesse familière serre le cœur d'Ana. Trois cents dollars ? Cela fait dix-huit mille pesetas. Plus que ce qu'un Espagnol gagne en moyenne en cinq ans. Avec cette somme, leur famille

pourrait quitter leur taudis à Vallecás et emménager dans un appartement correct à Lavapiés, plus proche du centre-ville. La valeur de cet appareil pourrait éliminer les doutes et les menaces qui étranglent sa vie. Elle repense au message qu'elle a avalé dans le sous-sol de l'hôtel. Un frisson lui remonte l'échine.

– Oui, il est sans doute trop beau pour moi, admet Daniel. C'est un cadeau de mes parents. Mais en réalité, mon vieil appareil me suffisait. (Il sort un portfolio de son sac.) Ces images ont été prises avec.

Miguel tourne lentement les pages de l'album.

– ¡ *Ave María purísima* ! s'exclame-t-il en désignant une photo.

– Oui, il y a eu une tornade à Dallas, en avril. Elle a avancé sur vingt-cinq kilomètres et a dévasté des centaines de maisons.

Ana observe le cyclone, énorme, tourbillonnant. Il a quelque chose de démoniaque. Et Daniel était juste devant.

– Vous n'étiez pas terrifié ? souffle-t-elle.

– Je n'ai pas eu le temps d'y penser. Je tenais vraiment à prendre cette photo.

Miguel continue à feuilleter. Il s'arrête devant le cliché de plusieurs dizaines d'hommes aux chapeaux de cow-boys. Ils sont alignés dans la pénombre, sous une lumière unique, les mains levées au-dessus de leurs têtes. Leurs visages sont marqués par la fatigue et le soleil.

Ana examine l'image.

– Qui est-ce ?

– Des *braceros*, des ouvriers agricoles venus du Mexique travailler au Texas. À la fin de la journée, on les fouille pour vérifier qu'ils n'ont rien volé.

Miguel contemple l'image.

– *Qué duro*, murmure-t-il.

Daniel acquiesce. Oui, c'est dur.

– C'est donc ça, le Texas ? demande Ana.

– Pas tout. Juste une partie. Le Texas, c'est aussi ça.

Daniel tourne plusieurs pages d'un coup. Ana regarde les photos en noir et blanc. Un paysage désertique hérissé de puits de pétrole, baignant dans un coucher de soleil incandescent. L'image est si puissante qu'on imagine facilement les couleurs. Il passe à la page suivante. Une fête somptueuse. Un tapis d'herbe épaisse entoure une piscine qui scintille comme un habit de lumière. Des groupes de personnes élégantes boivent et s'amusent, avec une énorme maison en toile de fond.

Miguel montre une jeune femme allongée en bikini près de la piscine.

– En Espagne, elle se ferait réprimander.

– D'après ma mère, les Américaines ainsi vêtues mériteraient elles

aussi d'être réprimandées, rit Daniel.

Ana examine la photo. La femme est belle et détendue. Les bikinis n'ont rien de choquant, mais bien entendu, elle ne pourrait jamais l'admettre à voix haute.

Miguel saisit les rouleaux de pellicule sur le comptoir.

– Comment vous appelez-vous, *Americano* ?

– Daniel Matheson.

Miguel lui serre la main par-dessus le comptoir.

– Moi, c'est Miguel Mendoza. Vous avez l'œil vif, Daniel. Vous voyez sous de nombreux angles différents.

– *Gracias, Señor*. J'ai eu un très bon professeur. J'ai participé à un concours avec ces photos. Ce n'est peut-être pas très juste : je vous ai montré ce que j'ai fait de mieux.

Miguel désigne les deux pellicules.

– Qui sait, c'est peut-être ça, ce que vous avez fait de mieux. Elles seront prêtes dans un jour ou deux.

Ces mots ne sont que du bruit indistinct pour Ana. Elle est concentrée sur la photo de la fête, dont elle absorbe le moindre détail. Des tables couvertes d'innombrables mets. Des gilets de laine, des rangées de perles, des dents blanches, des visages radieux, l'éclat de la liberté. Des jeunes garçons et des jeunes filles entourent un phonographe, disques à la main. Des femmes fument. Des dizaines de personnes insouciantes, non pas solitaires mais heureuses, qui ne prêtent pas attention à l'appareil. Et puis, elle la voit. Dans un coin de l'image, une très jolie fille aux yeux aguicheurs regarde droit vers l'objectif. On dirait une star de cinéma. Elle envoie un baiser au photographe.

– Il faut que je rentre à l'hôtel, annonce Ana. Je dois raccommoder le chemisier de votre mère.

– D'accord, dit Daniel en rangeant l'album dans son sac.

Ils saluent Miguel. Dans la rue, Ana fonce vers la station de métro. Daniel doit courir pour la rattraper.

– Je suis désolé. Je vous fais perdre trop de temps. Je suis sûr que vous avez plein de choses à faire.

Elle secoue la tête.

– Mon travail consiste à m'occuper de votre famille, Señor. L'hôtel vous a confiés à moi. Et de toute façon, j'aime vraiment vos photos.

Elle ralentit le pas, puis se tourne sur le trottoir et lève les yeux vers lui.

– Puis-je vous demander une faveur, Señor ?

Elle fait une pause pour rassembler son courage avant de se lancer :

– La photo que vous avez prise ce matin dans l'ascenseur... S'il vous plaît, ne la donnez à personne.

Ses yeux sont plantés dans les siens. Le vent chaud agite ses

cheveux épais.

– Non, je ne partagerais jamais votre portrait sans votre autorisation. Je vais vous la donner, à vous.

Ana soupire de soulagement. Ils se remettent en route vers le métro. Au bout de quelques pas, Daniel lui renvoie la balle :

– Et moi, je peux vous demander une faveur ?

– Bien sûr, Señor. Laquelle ?

– Ne m'appellez pas « Señor ». Appelez-moi Daniel. Et si on se tutoyait ?

Il lui faut une seconde avant de réussir à prononcer à contrecœur sa réponse :

– Je suis désolée, Señor, mais c'est impossible.

Et elle détourne le regard, dans l'espoir que dissimuler son visage cachera ses pensées.

Puri est assise sur l'herbe. Elle porte son tablier d'uniforme noir avec le faisceau de flèches brodées. Une petite fille tend le doigt.

– Regarde, les flèches de ton tablier sont comme celles sur la maison !

– Bien vu !

Puri lève les yeux vers l'emblème familial gravé sur la façade de l'Inclusa. L'orphelinat se compose de trois grands bâtiments de pierre en U, avec un jardin au centre. Puri s'amuse parfois à ôter mentalement les murs extérieurs et à imaginer l'Inclusa comme une maison de poupée. Au rez-de-chaussée : les réfectoires, les bureaux, l'aile médicale, les salles de classe. Les étages supérieurs sont divisés en sections, avec une capacité totale de cinq cents enfants et cent mères.

Puri regarde les fenêtres du sous-sol, à ras de terre. Dans le coin le plus éloigné, il y a une salle d'archives privée. La pièce est fermée, uniquement accessible aux religieuses et aux médecins. Elle ne peut s'empêcher de s'interroger : pourquoi est-elle toujours verrouillée ?

– *j Toro !* crie un garçon qui court près de Puri.

La plupart des enfants adorent être à l'extérieur pour courir et sauter. Les jours où il fait beau, Puri et les mères les conduisent donc dans le jardin, par petits groupes. Les médecins ont expliqué que s'ils n'étaient pas suffisamment exposés au soleil, les orphelins risquaient de souffrir de rachitisme, une déformation du squelette qui rend les os mous et tordus. Heureusement, l'attention médicale est rigoureuse, à l'Inclusa. Mais Puri a entendu des médecins se lamenter sur le fait que le taux de mortalité des nouveau-nés était particulièrement élevé en Espagne. Les cas de polio augmentent chaque année.

– Certains pays ont un nouveau vaccin contre la polio, a signalé

l'une des jeunes mères. Pourquoi ne l'utilise-t-on pas en Espagne ?

– Peut-être que les autres pays ont besoin d'un vaccin parce qu'ils n'ont pas la foi pour écarter la maladie par la prière, a répondu Sœur Hortensia. Le Saint-Esprit éloignera la polio.

Vraiment ? se demande Puri. Elle se demande beaucoup de choses, mais quand elle pose des questions, on la gronde.

Quand on dit à la radio que « l'Espagne est le pays élu de Dieu », cela signifie-t-il que Dieu a abandonné les autres pays ? Et si les étrangers sont indécents, pour quelle raison l'Espagne ouvre-t-elle ses portes aux touristes ?

– Pourquoi faut-il toujours que tu questionnes tout ? la chapitre sa mère. N'as-tu donc aucune foi ?

Puri a une foi solide, mais elle a aussi des questions. Ne peut-on avoir les deux ?

Elle se tourne vers un groupe d'enfants de six ans assis sous les rameaux argentés d'un olivier. Elle s'inquiète pour les enfants déjà grands. Les nouveau-nés sont plus demandés pour des adoptions ; il est plus difficile de trouver un foyer pour les orphelins plus âgés. Si ses parents ou grands-parents étaient républicains et se sont opposés à Franco pendant la guerre, l'enfant doit être rééduqué pour redevenir un être humain rationnel. Puri a entendu un couple d'adoptants dire à Sœur Hortensia qu'ils ne voulaient pas d'un enfant « souillé ». Ils voulaient « une toile vierge et pure ».

Cela ne semble pas logique à Puri. Les enfants les plus vulnérables ne devraient-ils pas être sauvés en premier ? Quand elle en a parlé à sa mère, même cette dernière s'est montrée d'accord avec elle.

Puri connaît tous les enfants de six ans par leur nom. Bientôt, ils vont partir. Quand ils atteignent l'âge de sept ans sans avoir été adoptés, ils sont envoyés dans un pensionnat pour garçons ou pour filles. On s'occupe davantage des orphelines. Puri a entendu dire qu'à quatorze ans, on leur trouvait un mari.

– Ce n'est pas un peu jeune ? a-t-elle hasardé un jour.

– Assez de questions, a répliqué Sœur Hortensia. On n'est jamais trop jeune pour honorer sa patrie.

Heureusement, les enfants posent autant de questions que la jeune fille.

– Est-ce que les flèches sur l'immeuble sont une cicatrice ? Moi, j'ai une cicatrice, dit un garçon en montrant son bras.

– Non, *chico*. Sur le bâtiment, c'est une gravure. Ta cicatrice est spéciale. Tu as une peau de guerrier, très forte, jure Puri en frottant le bras mince de l'enfant et en regrettant de ne pas pouvoir leur ôter à tous leurs cicatrices.

Aux yeux de Puri, la beauté des enfants éclipse largement la sienne. Elle-même est plus épaisse que sa mère. Ses cheveux châains ne

chatoient pas comme ceux d'autres filles et sont bien moins beaux que ceux de sa cousine Ana. C'est injuste qu'Ana et Julia aient hérité de toute la beauté familiale. Mais Puri ne voudrait en aucun cas échanger sa place avec elles. Leurs parents étaient des républicains. À l'école, Puri a appris que les républicains ont tué beaucoup de prêtres pendant la guerre. Comment peut-on tuer un prêtre ou une religieuse ?

Sœur Hortensia apparaît dans le jardin. Elle marche lentement au bord de l'herbe, les mains cachées dans les replis de sa lourde robe blanche. Seul son visage est découvert, encadré par sa coiffe amidonnée. Les religieuses ne risquent-elles pas de devenir rachitiques ?

Sœur Hortensia est courtaude, avec une mâchoire prononcée adoucie par ses yeux bons. Elle consacre toute son existence à la protection et aux soins des orphelins. Avec les enfants, elle se montre ferme mais gentille. Certaines jeunes mères de l'Inclusa parlent d'elle à voix basse. Elles préfèrent Sœur Pilar, une femme de leur âge, au rire affectueux et au cœur patient. Bien que Puri respecte Sœur Hortensia, au fond d'elle-même, elle la redoute. Si ce que les jeunes mères chuchotent est vrai, Sœur Hortensia a un pouvoir impressionnant.

Du coin de l'œil, la jeune femme regarde le chapelet de bois qui se balance à la ceinture de la religieuse en train de s'approcher. Un petit garçon prend Puri par la main pour attirer son attention. Une fillette essaie de lui tresser les cheveux. Un troisième enfant grimpe sur son dos.

– Bonjour, ma sœur, la salue Puri.

Sœur Hortensia lui adresse un signe du menton, puis elle s'arrête pour la regarder. Puri sent ses nerfs se tendre. Elle jette un coup d'œil à son tablier. On y voit des taches de crème et de talc utilisés lors des changes. La propreté est signe de pureté intérieure.

– Je suis désolée, ma sœur.

Sœur Hortensia hoche la tête avec indulgence et tourne son regard vers la rangée d'oliviers. Elle parle sans regarder Puri :

– Je t'ai vue par la fenêtre, hier. Une femme t'a abordée dans la rue. Que voulait-elle ?

Puri est contente de raconter cet étrange incident. Peut-être Sœur Hortensia aura-t-elle une explication.

– Elle n'avait pas toute sa tête. On lui a dit qu'on emmenait son bébé pour le baptiser et on ne le lui a pas rendu. Elle désirait savoir s'il était ici.

– Et que lui as-tu répondu ?

– Eh bien, je lui ai expliqué que ce n'était pas possible, car c'est un orphelinat. Alors elle s'est enfuie. Je pense que la pauvre femme souffrait de troubles psychiques.

– En effet. Prie pour elle, ordonne Sœur Hortensia avant de

s'éloigner.

Puri voudrait lui demander si la prière peut éliminer les troubles de l'esprit aussi bien que la polio, mais elle ravale sa pensée. Elle pose trop de questions.

– Rebonjour, Señor !

Carlitos accueille Ana et Daniel à l'entrée de l'hôtel.

– Toujours pas de télégramme, annonce-t-il.

– *Gracias*, Carlitos, répond Ana.

Le vestibule supérieur de l'hôtel grouille de gens qui bavardent en anglais. Daniel aperçoit sa mère, ainsi que Shep Van Dorn et Ben Stahl, le journaliste.

– C'est le déjeuner mensuel du Club américain de Madrid, lui chuchote Ana.

Une voix s'élève derrière eux :

– Et qu'est-ce que vous faites, tous les deux ?

C'est Nick Van Dorn. Il adresse un signe de tête à Daniel et fixe intensément Ana.

– Bonjour, Ana.

Daniel lui rend son salut et remarque que l'autre ne quitte pas la jeune fille des yeux.

– Bonsoir, répond Ana à voix basse.

Après une pause trop longue, elle ajoute :

– J'ai fait des courses pour la famille Matheson. Excusez-moi, mais je suis pressée. J'ai quelque chose à faire pour la Señora Matheson.

– Merci encore de votre aide, dit Daniel.

– De rien, Señor.

Elle se retourne et se faufile à travers la foule.

– Comment la connais-tu ? demande Daniel.

– Oh, c'est juste une amie. Viens déjeuner avec nous.

Daniel regarde les hommes en costume et cravate.

– Il vaut mieux que j'aille me changer, alors.

– Mais non, tu deviendrais aussi ennuyeux que nous tous. Laisse, les

filles te prendront pour l'homme de Marlboro.

Daniel suit Nick vers le vestibule supérieur, où l'on sert des boissons. Des serveurs circulent avec des plateaux d'argent à travers les dizaines de convives huppés. Nick prend un verre de sangria.

– La plupart de ces gens sont des membres de familles de diplomates américains ou d'officiers des bases aériennes, explique-t-il. L'hôtel n'arrête pas d'organiser des réceptions pour eux.

Daniel aperçoit Paco Lobo, le résident permanent de l'hôtel, en train de caresser le perroquet bilingue qui sert de mascotte au Castellana Hilton. Il est sur le point de lever son appareil photo quand il entend un rire. C'est celui de sa mère, et ce n'est pas un rire franc ; elle semble nerveuse. Daniel se tourne vers elle : Shep Van Dorn est en train de lui raconter une histoire.

Nick lâche un soupir écoeuré.

– Où est ton père ? demande-t-il.

Daniel hausse les épaules.

– Il travaille, j'imagine. Il est toujours en train de travailler.

Et toujours contre moi, d'une manière ou d'une autre, songe-t-il. Le jeune homme aimerait pourtant lui parler de Miguel et du labo photo, mais il sait qu'il s'entendrait répondre que tout cela est une perte de temps.

Il suit Nick à travers la foule en direction du journaliste.

– Tu sais à qui Ben est en train de parler ? demande Nick.

– Non.

– Il s'agit de Max Factor Junior, le magnat des cosmétiques de Hollywood. Sa femme et lui logent à l'hôtel. Franco autorise quelques studios de Hollywood à tourner des films ici.

Nick s'approche, assez près pour les écouter, sans les interrompre.

– Quand j'ai vu les chapeaux noirs à ailes et les longues capes, j'ai pensé que c'étaient des costumes et qu'ils étaient en train de jouer dans un film, raconte Factor en riant. J'étais sur le point de mentionner nos nouveaux produits.

– Croyez-moi, assure Ben, ce ne sont pas des acteurs, dans la Guardia Civil. Où les avez-vous croisés ?

Daniel fait un pas en avant. Son estomac fait un pas en arrière.

– À l'angle de la rue, il y a une heure, en train de parler à une employée de l'hôtel. Heureusement, le petit groom m'a arrêté avant que j'aie leur vanter notre nouveau fond de teint Hi-Fi, plus clair que le maquillage Pan-Cake qu'on utilise pour les Technicolors. Vous ne voudriez pas parler de notre nouvelle collection Hi-Fi dans le *Herald Tribune*, par hasard, Ben ?

Les cheveux du journaliste sont impeccables, mais il manque un bouton à sa chemise, et on y distingue de petites taches de son repas précédent. Son ventre proéminent fait paraître sa cravate trop courte.

– Désolé, Max, je m'occupe plutôt des nouvelles internationales.

Max suit le regard de Ben et se tourne vers Daniel.

– Eh, salut, collègue ! s'exclame Factor. Vous venez tout droit d'un tournage de film ?

– Non, monsieur, je suis juste mal habillé, vu les circonstances.

– Ridicule. Il n'y a pas de mal à se mettre à l'aise, jeune homme.

Mais Daniel n'est pas à l'aise. Malgré le compliment de Mr. Factor, il sait que sa mère n'appréciera pas de le voir en tenue aussi négligée.

– Il faut qu'on lui trouve un rôle dans un film de Hollywood, lance Factor.

– Dan est photographe, pas acteur, fait observer Ben.

– Vraiment ? À mon avis, il serait tout aussi bien de l'autre côté de l'objectif.

Daniel se retient de lever les yeux au ciel. Pourquoi tout le monde ressent-il le besoin de le ranger dans des catégories, et de manière erronée, en plus ? Laura Beth était particulièrement douée pour cela.

– Excusez-moi, je monte dans ma chambre, annonce-t-il.

Sa tenue inadaptée mise à part, entendre parler de la Guardia Civil l'a rendu nerveux.

Ben Stahl le suit.

– Dan, attends une minute. Je ne vais pas au déjeuner de gala, moi non plus. Et si on allait manger au café de l'hôtel ? C'est le seul endroit de tout Madrid où on peut trouver un hamburger et un milkshake.

Dan hésite, soupesant l'invitation. Est-ce de la générosité, ou un autre arrangement de son père ? Il décide de le découvrir.

– D'accord, un hamburger me tente bien.

Ana coud le bouton sur le chemisier de soie de la Señora Matheson. L'étiquette blanche sous le col lui apprend qu'il vient de Neiman-Marcus. Un client de l'hôtel a un jour parlé de Neiman-Marcus à Lorenza : ce fastueux magasin, situé à Dallas, vend des objets de luxe aux Texans enrichis par le pétrole. Depuis que Franco a accordé des droits de forage en Espagne, l'hôtel est envahi de Texans. La fortune du pétrole apporte avec elle des discussions où il est question de « bals des débutantes », de camps de vacances très chics, de dollars en argent, et de quelque chose appelé « sandwich pimento-cheese ».

Ana revoit Daniel avec le marron glacé. La fillette sautillait de joie et regardait la friandise comme si ç'avait été un diamant. Les diamants sont également chose courante chez les Texans. Daniel est-il un Texan ordinaire ? En tout cas, il est différent des autres clients de l'hôtel. Il la regarde quand elle parle. Il lui tient la porte. Il a porté le sac de La Violeta comme si c'était à lui de le faire et non à elle. Si gentil soit-il, Nick n'a jamais rien fait de tel. Elle repense aux photos de Daniel et à son jean usé. Non, il n'est pas ordinaire. Était-ce malpoli de lui poser des questions au lieu de répondre aux siennes ?

Ayant soigneusement replié le chemisier, Ana le dépose près de la valise préparée pour le voyage à Valence. Elle place les deux boîtes de friandises de La Violeta sur le bureau, puis contemple un instant l'emballage en repensant à l'atmosphère enchanteresse de la boutique. Le Valencien à qui on fera ce présent a bien de la chance.

Valence. Une ville au bord de la mer, lieu de naissance de son peintre préféré, Sorolla. Les clients de l'hôtel parlent de la beauté tranquille de Valence, de ses orangers odorants, de ses eaux bleues. Quel bruit, quelle odeur produit une énorme masse d'eau ? Ana

aimerait le savoir. Emprisonnée par les circonstances à l'intérieur des terres, elle n'a jamais vu la mer. Elle ne connaît l'Espagne qu'à travers les cartes postales que les clients collectionnent dans leurs chambres. Si on la transfère au bureau d'affaires de l'hôtel, peut-être pourra-t-elle un jour marcher sur la plage de Valence, elle aussi. Pour cela, il lui faudrait des lettres de recommandation. Si elle travaille bien, peut-être que la famille de Daniel acceptera de lui en écrire une ? Une lettre d'une famille américaine accélérerait sa candidature.

Ana range la chambre. Elle pense aux oranges, elle pense à Valence. Dans la commode, elle aperçoit un paquet turquoise.

NOUVEAU !

Grâce aux recherches pour la télévision en couleur,
une grande découverte :
le maquillage fluide Hi-Fi de Max Factor

Lorenza lui a soufflé que Max Factor et son épouse logeaient à l'hôtel. Ana a hâte de lui raconter qu'elle a vu les nouveaux produits de beauté.

Elle va vider les ordures. La petite poubelle ne contient qu'une seule chose : un flacon en verre, de taille réduite, vert. Ana l'examine et regrette aussitôt de l'avoir fait. Elle n'a pas besoin de connaître les secrets des Texans. Les siens lui suffisent.

Il y a de nos jours plus de Texans que d'Espagnols à Madrid. Au bar du Castellana Hilton, on se croirait dans un rassemblement à Panhandle. Jusqu'ici, aucun Texan n'a bondi sur la Plaza de Toros pour montrer aux Espagnols comment un vrai mec peut maîtriser un bœuf à mains nues. Et je n'ai vu personne entrer dans un hall d'hôtel à cheval. Mes amis, la richesse est en train d'affaiblir la souche qui vous rendait exceptionnels. Des rapports constants avec des hommes d'affaires yankees vous ont changés en mauviettes. À mon avis, la faute en revient surtout aux femmes. Elles essaient de vivre à la hauteur de Neiman-Marcus et obligent leurs maris à en faire autant, eux qui portaient autrefois leurs éperons jusque sur la piste de bal. Les filles disent : « Comporte-toi bien ! », et les pauvres garçons se comportent bien.

ROBERT C. RUARK

Extrait de « Les voyages internationaux
transforment les Texans en mauviettes »

Abilene Reporter-News, Abilene, Texas, 30 juillet 1954

Ben choisit un box dans le petit restaurant compartimenté.

– C'est plus tranquille, ici. Personne ne parle de maquillage.

Il tire sur le nœud de sa cravate pour la desserrer et allume une cigarette.

– Cet hôtel est d'une taille trompeuse, observe Daniel. De l'extérieur, il n'a pas l'air si grand, mais une fois qu'on y entre, il est énorme.

– Trompeur. C'est le bon mot, approuve Ben.

Un serveur apparaît et glisse discrètement un cendrier sous la main du journaliste, prévoyant l'avalanche grise qui va tomber de sa cigarette.

– Je m'y suis perdu, poursuit Ben, alors que je ne suis même pas descendu dans le labyrinthe en dessous. Ce lieu est stratégique, tu sais.

– Comment ça ?

Ben soupire.

– Réfléchis. Un hôtel américain dans un pays dirigé par un dictateur fasciste ? Ce n'est pas une coïncidence si l'ambassade des États-Unis est quasiment en face. Il y a plusieurs étages de sous-sols, ici. Demande à la jolie fille avec laquelle tu es arrivé, plaisante-t-il avec un sourire.

– Elle est chargée de s'occuper de ma famille. Elle m'a juste emmené dans un labo photo.

– Lequel ?

– Celui de Miguel Mendoza.

Ben hoche la tête.

– Miguel. Un type bien. Il possède une bonne petite chambre noire. Je te proposerais bien d'utiliser la chambre noire de notre agence, parfaitement obscure, mais il te faudrait passer par les censeurs.

– Miguel a l'air gentil. Je suis content de lui donner du travail. Il doit me développer deux pellicules, et il a regardé mon portfolio.

– À mon tour, alors. Passe-moi ça.

Daniel se dépêche d'attraper l'album dans son sac et de le faire glisser sur la table. C'est une occasion unique. L'homme en face de lui travaille pour l'un des journaux les plus importants du monde.

Rien, chez Ben Stahl, n'est rapide. Il lui faut une éternité pour lire le menu et passer commande, même s'il sait déjà ce qu'il veut. Il lui faut encore plus longtemps pour feuilleter le portfolio. Il tourne les pages lentement et analyse chaque image comme si elle contenait un message codé.

Daniel se tortille sur place, mal à l'aise qu'on examine son œuvre. Ben le sait. Il arrive au bout de l'album, étudie la dernière photographie et le referme. Puis il prend une longue bouffée de cigarette, en silence, avant de regarder Daniel.

– Tu es un imposteur, cow-boy.

– Pardon ?

– Ton père m'a dit que tu allais travailler dans le pétrole. Mais la vérité, elle est là. Tu t'intéresses à peu près autant au pétrole que moi au maquillage Hi-Fi.

– Je n'ai pas envie de travailler dans le pétrole.

– Alors pourquoi as-tu assuré à ton père que tu le ferais ?

– Je n'ai rien dit de tel. Il sait que j'adore la photographie. Je veux être photojournaliste, mais il refuse de me soutenir. Il ne financera mes études que si je prépare un diplôme d'ingénieur à l'université A&M.

– A&M ? Non. Tu dois intégrer une école de journalisme.

– C'est mon rêve. J'ai été accepté à celle du Missouri, mais mon père refuse de payer. (Daniel s'interrompt.) À propos d'argent, mon père te paie-t-il pour garder un œil sur moi ?

– Ton père ? Non. Mais Shep et l'ambassade pourraient me faire quelques faveurs si tu passes ton temps libre dans une chambre noire plutôt que dans une prison.

Daniel hoche la tête. Bien sûr. Son père a conclu un arrangement avec Mr. Van Dorn et l'ambassade. Un filet de sécurité discret, en cas de problème.

Mais il n'y aura pas de problème, n'est-ce pas ? Ana affirme que les gardes-corbeaux ne sillonnent pas le centre-ville. Et pourtant... Max Factor racontait qu'il les avait vus aujourd'hui...

– Écoute, oublie un peu ton père, reprend Ben. Moi aussi, on a tenté de me décourager de me lancer dans le journalisme. Mais il est clair que tu as attrapé le virus. Ce que contient ton portfolio est aussi redoutable que ma tension.

Ben essuie la sueur sur son front. Son débit s'accélère.

– La sincérité. C’est important. Si tu prends des photos avec cette sincérité, c’est comme si tu tenais un pistolet. Il y a une histoire importante, ici, en Espagne ; une histoire humaine. Malheureusement, elle est à peu près impossible à expliquer, et encore plus difficile à comprendre pour quelqu’un d’extérieur. Il faut être malin. Nous sommes en dictature. Le régime de Franco censure tout. La liberté de la presse n’existe pas, ici. Et crois-moi, les censeurs lisent le moindre mot que j’écris avant que mes textes soient envoyés à New York. Je suis trop visible. Mais toi... TOI !

Ben frappe du plat de la main sur la table. Un serveur accourt. Ben s’excuse :

– Tout va bien. Désolé, Pepe.

Il se penche pour chuchoter :

– Mais *toi*... Tu peux réaliser un vrai reportage, ici. Un reportage en photos, qui montre une Espagne différente de celle des cartes postales. Tous les correspondants étrangers pourchassent les mêmes scoops – Hitler aurait survécu et Franco l’aurait fait passer discrètement en Amérique latine ; la compagnie pétrolière Texaco aurait secrètement financé Franco pendant la guerre civile...

Daniel écarquille les yeux.

– C’est vrai ?

– On s’en fiche. Ils foncent tous sur les mêmes proies, donc un jour, ils les attraperont. Mais ils ratent quelque chose. Et le peuple espagnol ? C’est comment, la vie sous une dictature ? Qu’est-ce que ça fait quand les manuels scolaires sont dictés par le gouvernement ? Quels sont les espoirs et les rêves des jeunes, quand il n’y a pas d’élections libres et que la religion est imposée ?

Le serveur leur apporte leurs hamburgers et leurs milk-shakes. Ben désigne son assiette avec sa cigarette.

– Tout le monde semble comprendre ce qu’est l’Amérique moyenne dans les années 1950. Hamburgers et milk-shakes, hein ? Depuis des années, j’essaie d’expliquer au monde ce qu’est l’Espagne pour un citoyen ordinaire.

Daniel regarde Ben. Il n’est pas sûr de comprendre. L’homme essaie-t-il de le faire marcher ou de le motiver ?

– Mais la vie a l’air bien, ici. Ma mère est espagnole, et elle dit que Franco est bienveillant. D’après Nick, les choses vont mieux, maintenant.

– Franco est un architecte, chuchote Ben. Peut-être que les choses vont mieux qu’à la fin de la guerre, mais les salaires... ils sont encore inférieurs à ce qu’ils étaient en 1936. Enfin, ce n’est pas le sujet, se reprend-il en tapotant du doigt la couverture du portfolio. Tu es un photographe. Tu racontes des histoires. En quelques photos, tu m’as montré dix visages différents du Texas. Choisis un point de vue, et

montre-moi dix visages différents de Madrid.

Daniel fixe le journaliste et essaie d'interpréter ses conseils.

– Et tu publieras mes photos dans le *Herald Tribune* ?

– Fichtre, non. Je ne peux pas faire ça. Je suis un correspondant permanent, ici. Je dois obéir aux règles. J'ai les censeurs sur le dos. À ton avis, pourquoi est-ce si difficile de raconter l'histoire de ce pays ?

Il regarde par-dessus son épaule avant de poursuivre :

– Mais des photos qui en disent long, des êtres humains qui vivent des situations très dures, ça attirera l'attention des juges du prix Magnum. Tu gagneras la récompense, et ça financera tes études de journalisme. Et qui sait, quand tu retourneras à Dallas, il se pourrait que tu rencontres par hasard quelqu'un du magazine *LIFE*. Madrid vue par un jeune Américain... Ça mérite qu'on s'y intéresse, tu ne crois pas ?

LIFE.

Daniel reste figé, ayant du mal à croire ce que Ben lui suggère. Un éventuel essai photo pour le magazine *LIFE* ? Robert Capa, Eugene Smith, Gerda Taro... Tous ses héros ont photographié l'Espagne. *LIFE* a publié leurs photos. L'image de la religieuse avec le bébé lui revient. Pourquoi hésite-t-il à en parler à Ben ?

Le journaliste prend une grosse bouchée de son hamburger. Il sort un paquet d'antiacides Bisma-Rex de sa poche et le pose sur la table. Il tend sa cigarette vers Daniel et baisse la voix jusqu'au murmure :

– Concentre ton objectif sur le peuple espagnol, sans faire l'idiot. Il y a une part d'ombre, ici. Bien sûr, on vend aux touristes du soleil et des castagnettes, mais Franco a d'autres cordes à son arc. Au moindre faux pas, la police te tombera dessus et on retrouvera ton cadavre au fond d'un fossé.

Le but principal de la section politique, je crois, était de donner à Washington une idée de la manière dont les Espagnols ordinaires vivaient sous le régime, ce qu'ils en pensaient, et quelles étaient les relations du régime avec les pays européens. Bien entendu, les relations entre l'Espagne et nous à l'époque étaient assez controversées, vu qu'il y avait beaucoup de gens dans notre pays, en particulier au Congrès, qui étaient fortement opposés au régime de Franco.

STUART W. ROCKWELL, chef de la section politique des États-Unis, Madrid
(1952-1955)

Extrait d'entrevue, octobre 1988
Collection d'histoire orale des Affaires étrangères
Association for Diplomatic Studies and Training
Arlington, VA www.adst.org

L'un des trucs qui m'amusaient le plus, c'est qu'il y avait un ministère appelé « ministère de l'Information et du Tourisme », dirigé par un ancien phalangiste dont je parierais qu'il n'avait pas eu une seule idée nouvelle depuis un bon bout de temps. En fait, c'était le chef de la censure ; c'était ça que voulait dire « information ». L'information, ce n'était pas donner des informations, c'était contrôler l'information.

FRANK ORAM, officier des Affaires publiques, USIS,
Madrid (1959-1962)

Extrait d'entrevue, avril 1989
Collection d'histoire orale des Affaires étrangères
Association for Diplomatic Studies and Training
Arlington, VA www.adst.org

Julia porte un paquet enveloppé dans un épais papier marron. Avant même d'arriver devant la porte ouverte, elle entend le bébé qui commence à pleurer.

– *Mamá* arrive, Lali.

Son mari, Antonio, berce l'enfant en allant et venant sur le sol en terre battue. Le boitillement de sa jambe gauche est un souvenir de son adolescence ; merci à la Guardia Civil. À quatorze ans, Antonio et ses amis se croyaient mûrs. Ils partageaient des cigarettes et analysaient la camisole de force que portait l'Espagne. Un jour qu'ils discutaient de la manière dont Franco utilisait les souvenirs de la guerre pour contrôler la population, leur conversation secrète s'est terminée par un passage à tabac brutal qui a coûté un œil à un garçon, une dent à un autre, et sa belle démarche à Antonio.

Julia ferme la porte. Une lampe en fer-blanc à kérosène est suspendue par un fil de fer au plafond qui s'affaisse. Sans le soleil qui entrerait par la porte, la seule lumière provient de cette lampe primitive et d'une petite fenêtre cassée.

– Pourquoi rentres-tu si tôt ? demande Antonio, le visage barré d'inquiétude. Et pourquoi fermes-tu la porte ? Il fait trop chaud.

Julia embrasse son mari et le bébé. Elle pose le paquet sur une chaise et prend un tissu plié dans une caisse. D'un geste du poignet, elle déploie le tissu et l'étale sur la table de bois rayée.

– Luis nous a fait partir de l'atelier. Une actrice américaine voulait lui parler d'une cape personnalisée. Elle a exigé de s'entretenir avec lui en privé.

Antonio pousse un soupir de soulagement.

– Laisse-moi deviner. Ava Gardner. Pauvre Luis, commente-t-il en secouant la tête. Une demande d'un petit ami torero d'Ava, je suppose.

Julia déplace le gros paquet sur la table.

– Oui. Quant à la porte, c'est pour ça que je la ferme.

Elle tire sur la ficelle, et le papier rêche s'ouvre, telle une fleur qui éclot. Même dans la pénombre, les habits contenus à l'intérieur flamboient et rutilent comme de la lumière d'étoiles électrique.

– ¡ *Maravilloso* ! s'exclame Antonio. C'est magnifique.

Julia hoche la tête en prenant la *chaquetilla*, la veste courte et brodée du matador.

– Je ne vais pas dormir, cette nuit. Il faut que je termine de coudre les perles sur l'ourlet. Ordóñez vient la chercher demain.

Antonio désigne du tissu turquoise toujours dans le papier.

– Et ça ?

Julia sourit.

– Pour le torero de Rafa.

– Non ! Luis accepte de prêter un habit de lumière à l'orphelin farouche ?

– Pas exactement. L'année dernière, Rafa a enterré le frère de Luis au cimetière. Luis dit qu'il fait ça pour Rafa, pas pour le torero. L'habit est trop grand. Je vais le retoucher pour qu'il lui aille.

– Pendant ton temps libre inexistant. Tu es une grande sœur merveilleuse.

Julia replie le papier sur le costume turquoise afin de le cacher et tend les bras vers son bébé.

– Elle va mieux, aujourd'hui, dit Antonio en lui passant Lali. Elle prend des forces. Ça s'entend dans sa voix.

– C'est ce qui m'a semblé ce matin, mais je me suis demandé si je me faisais des idées.

Julia serre son bébé et s'assied sur une chaise pour lui donner le sein. Lali couine et remue ses poings minuscules.

– Et toi, *mi amor* ? interroge Antonio.

– Moi aussi, je reprends des forces.

Elle voudrait qu'il puisse la croire. Julia sait que les bras d'Antonio sont meurtris de chagrin. Ressent-il la souffrance de sa femme quand il l'embrasse, comme elle ressent la sienne, comme elle ressent celle de Lali ? Les pleurs du bébé, lourds de séparation, la hantent.

Antonio verse de l'eau d'un seau dans un gobelet en terre glaise et le lui apporte. Puis il se sert à son tour.

Julia regarde la petite pièce et soupire. Des mèches de cheveux imprégnées de sueur lui collent au visage.

– Je me répète que c'est temporaire. Mais nous nous tuons à la tâche, jour et nuit, et rien ne change. Pas étonnant qu'Ana et Rafa rêvent. Pas étonnant que Rafa idolâtre son ami Fuga. « Fuite ».

Julia baisse les yeux sur sa fille.

– C'est normal qu'ils veuillent s'enfuir. Je me demande souvent ce

que mes parents nous conseilleraient de faire.

– Ils nous diraient de rester ensemble, et qu'ici, à Vallecás, nous sommes parmi les nôtres.

– Mais c'étaient des enseignants, Antonio. *Mamá* serait désolée de voir Rafa cumuler deux emplois et creuser des tombes. Il aurait dû aller à l'université.

– Je sais, et mon père libraire, assassiné dans son propre magasin, serait horrifié de me savoir éboueur, tout comme il serait horrifié de constater que ses enfants ont hérité des chagrins et des châtiments de la guerre. Mais le tourisme qui reprend en Espagne redresse l'économie. Et la fréquentation des étrangers aide aussi. Les gens prennent conscience des restrictions qu'ils subissent en Espagne, et découvrent qu'il pourrait en aller autrement.

– Et si cette prise de conscience est dangereuse ? Regarde Ana.

– Parfois, la vérité est dangereuse, Julia. Pourtant, il faut quand même la chercher. (Il soupire.) Nous allons courber l'échine, économiser un peu plus longtemps.

Il désigne Lali, désormais profondément endormie dans les bras de sa mère.

– Et mesurer notre chance.

Un groupe de voix masculines se fait entendre à l'extérieur. La porte s'entrouvre, et la voix de Rafa lance :

– Antonio, je vais me laver à la fontaine et après je m'occupe de Lali.

Son beau-frère s'habille pour partir travailler, et le relais s'organise. La famille travaille en silence, mais de concert. Ana passe deux nuits par semaine à l'hôtel tandis que Rafa s'occupe de Lali. Avant la naissance du bébé, leurs difficultés et leurs dettes étaient soutenables. Julia se rappelle l'air sombre du docteur qu'elle a vu lors de la seule visite médicale de sa grossesse.

– Vos difficultés dépassent vos bonnes intentions. Comment allez-vous vous débrouiller ? a-t-il demandé en secouant la tête.

– Comme toujours, a répondu Antonio. Ensemble.

Seulement, avec le temps, leurs dettes augmentent. Les familles doivent payer un droit d'occupation pour chaque tombe. Et bien que la localisation du corps de leur père soit inconnue, il leur faut verser un loyer important pour l'emplacement de celui de leur mère. S'ils ne peuvent plus payer, les restes de *Mamá* seront déterrés et jetés dans une fosse commune. Julia ne supporte pas cette idée. Sa mère a déjà été torturée en prison ; savoir qu'elle repose en paix dans un espace privé est d'un grand réconfort.

Rafa revient, sans chemise, et mouillé de la taille à la tête ; de l'eau coule de ses boucles brunes. Antonio lui tend la seule serviette qu'ils possèdent, avant de partir au travail.

En apercevant sa sœur, Rafa se fige.

– Ay, Julia, pourquoi es-tu à la maison ? Il y a un problème avec Lali ?

– Non, tout va bien. Luis a fermé l’atelier plus tôt pour un rendez-vous. Je vais finir la veste pour Ordóñez ici, ce soir.

Les yeux de Rafa s’allument, et il s’approche de sa sœur.

– Ordóñez ?

– Arrête ! Sèche-toi complètement, d’abord. Je ne veux pas la moindre goutte sur cette veste.

Rafa se frotte énergiquement les cheveux et la peau avec la petite serviette usée jusqu’à la corde. Il ne quitte pas des yeux le tissu étincelant posé sur les genoux de sa sœur.

– Regarde ça ! ¡ *Sensacional* ! Il doit y avoir un millier de pierres et de perles sur cette veste. Ce tissu est aussi épais qu’une armure. Tu as cassé combien d’aiguilles ?

– Beaucoup trop, répond Julia.

Elle baisse les yeux sur ses mains ravagées. Quand une aiguille se casse, les morceaux s’enfoncent dans ses doigts.

– Le pantalon est dans le paquet ? demande Rafa en montrant le papier brun.

– Non, il s’agit d’autre chose.

Elle fait signe à Rafa de l’ouvrir. Il déballe et soulève la veste turquoise, puis regarde sa sœur.

– De la part de Luis. Pour ton torero.

Le sourire de Rafa se fige de stupéfaction. Il dépose le vieil habit sur la table avec d’infinies précautions, comme s’il était en verre. Puis il demeure immobile à le contempler, incrédule.

– Julia, murmure-t-il. *Gracias*, Julia.

Lentement, il lève une main à son visage et laisse ses larmes couler.

Daniel se réveille en entendant un klaxon. L'horloge lui apprend qu'il est une heure du matin. Son corps ne s'est pas encore accoutumé au décalage horaire. La porte ouverte du balcon laisse entrer l'air frais nocturne dans sa chambre surchauffée. Il sort sur la terrasse et regarde le patio noir de monde. À Preston Hollow, tout le quartier est plongé dans l'obscurité à dix heures du soir. Ici, à Madrid, la ville est aussi vivante à une heure du matin que si c'était à peine l'heure du dîner.

Il se demande si ses parents sont arrivés à Valence.

– Ce n'est que pour quelques jours, *cariño*. Tu peux nous appeler à l'hôtel Alhambra, lui a dit sa mère en l'embrassant.

– Je t'ai réservé une voiture de location, comme tu voulais, a ajouté son père d'un ton bourru.

L'estomac de Daniel proteste, lui rappelant qu'il a sauté le dîner. Il enfle son jean et ses bottes pour aller chercher quelque chose à manger.

Le hall de l'hôtel bourdonne de musique et de conversations.

– C'est encore la fête, ici ! dit-il au liftier.

– Oui, Señor. C'est le matin tôt que tout est tranquille. La nuit, la ville s'anime.

Près des ascenseurs, une ouverture étroite dans le mur attire l'attention de Daniel. En s'approchant, il distingue un escalier. Peut-être conduit-il à l'un des restaurants ?

Les paroles de Ben lui reviennent. « Je m'y suis perdu, alors que je ne suis même pas descendu dans le labyrinthe en dessous... Il y a plusieurs étages de sous-sols, ici... »

« Labyrinthe ». Cette description est trop tentante. Daniel descend l'escalier.

Il arrive au premier niveau, ne voit rien, continue. Le deuxième

sous-sol est plus sombre, l'air y est plus lourd. Contrairement aux étages supérieurs, cette cave n'a rien de chic. Les murs et les sols sont en pierre grise. De vieilles lampes à gaz clignotent, pas encore remplacées par leur équivalent électrique. C'est bien plus intéressant que le hall distingué. Il songe à aller chercher son appareil photo.

Après avoir dépassé plusieurs pièces de stockage, un placard d'uniformes et une grande buanderie, il arrive devant une salle de classe. Des rangées de chaises font face à un grand tableau noir. Une carte du monde, froissée par le temps, est fixée au mur. Il continue le long du couloir de pierre, dépasse une salle de bains et un débarras rempli d'ustensiles de ménage.

Au bout du couloir, une lumière brille derrière la petite vitre d'une porte. Daniel s'approche et jette un coup d'œil de l'autre côté. Des membres du personnel au repos fument et jouent aux cartes devant une table. Dans un coin, une fille est assise, seule. Ses boucles brunes mouillées pendent devant son visage. Elle lit un magazine. Le hublot carré de la porte forme un cadre parfait. Pourquoi n'a-t-il pas apporté son appareil photo ?

La fille remonte ses cheveux derrière une oreille, et c'est à ce moment-là qu'il la reconnaît. Ana.

– ¿ *Que hay, amigo ?*

Des mains saisissent Daniel par-derrière.

Daniel franchit en trébuchant la porte battante. Derrière lui, l'homme qui l'a poussé dans la pièce crie :

– Deux hommes de plus pour la partie de cartes !

Ana bondit de sa chaise.

– Señor Matheson ?

Son regard va de Daniel aux hommes qui jouent. Elle explique :

– Ce monsieur est un client de l'hôtel.

Les employés lâchent leurs cartes et se lèvent. L'homme qui a empoigné Daniel remarque ses vêtements, et ses yeux s'agrandissent de crainte.

– Je vous présente mes excuses, Señor. L'hôtel emploie des centaines de personnes. Le couloir est très sombre. J'ai pensé que vous travailliez ici et que vous aviez envie de jouer, mais que vous étiez trop timide pour entrer. Je ne voulais pas vous manquer de respect.

– Il n'y a pas de problème, le rassure Daniel.

Tout le monde reste debout, dans un silence gêné. Ana consulte l'horloge au mur.

– Vous avez besoin de quelque chose, Señor ?

Daniel se trémousse, cherchant une réponse.

– Je suis désolé, je... je crois que je me suis perdu.

Les épaules des hommes, qui étaient remontées jusqu'à leurs oreilles, se détendent lentement. Ils regardent Ana.

– Je vais le reconduire, dit-elle.

Elle fait signe à Daniel de la suivre dans le couloir et lui demande :

– Attendez-moi un instant.

Elle disparaît derrière une porte. Quand elle revient, ses cheveux mouillés sont attachés, et elle porte un tablier vert avec le C doré, emblème de l'hôtel.

– Je suis désolé, s'excuse-t-il. Je vous oblige à faire du travail supplémentaire. Vous venez d'aller nager ?

Ana éclate de rire, ce qui dévoile l'éclat d'or de sa dent.

– Nager ? Bien sûr que non. Vous êtes drôle !

– Ah bon ?

Toujours souriante, Ana baisse la voix :

– Les employés n'ont pas le droit d'utiliser la piscine de l'hôtel, Señor. Elle est réservée aux clients.

– Oh ! J'ai cru... Alors, pourquoi vos cheveux sont-ils mouillés ?

Ana fait la grimace et change de sujet :

– Vous êtes arrivé récemment. Vous n'êtes pas encore habitué au décalage horaire. Je vous ramène dans le hall ?

Ana précède Daniel dans le double sous-sol. C'est une véritable ville souterraine, avec d'innombrables couloirs et salles, comme l'avait averti Ben. La vie nocturne de ce monde caché est un spectacle en soi. Ils passent devant deux cuisines bourdonnantes d'activité, un atelier consacré à la pâtisserie puis une pièce abritant une énorme machine à fabriquer de la glace.

Daniel regarde avec envie la nourriture dans les cuisines.

– Avez-vous faim, Señor ? Voulez-vous que nous apportions un dîner dans votre suite ?

– Je peux très bien manger ici.

– Je suis désolée, mais les clients n'ont pas le droit de manger dans la cuisine. Quelqu'un va vous apporter un vrai repas dans votre chambre. Cela ne pose aucun problème.

Daniel hésite, se lance :

– Et vous, vous avez faim ?

Ana le regarde, les yeux ronds. Elle fait un petit pas en arrière.

– Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, se reprend aussitôt Daniel. C'est juste que... mes parents sont partis. Je ne connais encore personne, ici.

Ana hoche lentement la tête. Elle va parler au personnel dans la cuisine, et ayant reçu l'autorisation, entreprend de remplir une assiette.

– Suivez-moi, dit-elle en emportant un plateau chargé de mets.

Elle entre dans le réfectoire du personnel, vide, et choisit une petite table près de la porte.

– Peut-être qu'on peut s'asseoir là-bas ? propose-t-il en désignant une grande table dans un coin. C'est plus tranquille.

Ana regarde le coin à l'écart, hésitante.

– Hum... Oui, je pense. Après tout, je suis censée m'occuper de votre famille.

Daniel observe le plateau qu'Ana a préparé. Du pain rustique frotté d'ail et surmonté de tomates hachées et d'huile d'olive, du jambon

ibérique, des petits poivrons rôtis. Il sourit.

– Comment avez-vous deviné ?

– Votre mère est espagnole. Ce sont des classiques. Quels sont les plats traditionnels, à Dallas ?

– Du poulet grillé, des barbecues, des tartes aux noix de pécan. Quoi, qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

– Vous avez un accent texan très prononcé quand vous dites « poulet grillé ».

– Vraiment ? Ça ressemble à quoi ?

Ana tente de l'imiter, ce qui se termine par un fou rire partagé.

– Si c'est vraiment comme ça que je parle, pas étonnant que les gens me regardent, glousse Daniel. C'est horrible !

Pendant qu'il mange, Ana dirige la conversation avec ses questions.

– Et pourquoi la photographie ?

– Je ne suis pas très doué avec les mots, mais j'ai découvert que je pouvais dire beaucoup de choses avec une photo, répond Daniel avec un haussement d'épaules. Chaque nouvelle pellicule est une aventure, quand j'attends que les photos soient développées. Ma mère me soutient, mais pas mon père.

– Ah, non ?

– Non, il veut que je travaille dans le pétrole. Il veut toujours tout décider. Quand j'avais quinze ans, j'étais trop petit pour jouer au football américain. Mon père avait peur que je ne me fasse pas respecter, alors il m'a inscrit à un cours de boxe – tout, pourvu que ça n'ait rien à voir avec la photo et l'art. J'étais assez doué, et j'aimais bien la technique des combats. À présent que j'ai beaucoup grandi, il a brusquement décidé qu'il ne veut pas non plus que je fasse de la boxe. D'après lui, ce n'est pas un sport qui convient à l'université.

– Dans quelle université irez-vous ?

– Je suis censé aller à l'université A&M du Texas, mais en toute confiance, j'ai été accepté dans une école de journalisme. Je participe actuellement à un concours de photos. Si je gagne, la récompense pourrait financer mes études. Sauf que, pour le moment, mes parents ne sont pas exactement au courant...

Ana acquiesce. Daniel sourit.

– Maintenant que vous connaissez mes secrets, en toute justice, vous devez me dire l'un des vôtres !

Ana baisse la voix et regarde rapidement autour d'elle.

– Mon secret... (Elle fait une pause pour ménager le suspense)... c'est que je suis très bonne pour garder des secrets.

Il avait remarqué. Quand il lui pose une question, elle l'esquive aussitôt. Leur conversation est un balancier, une danse. Il avance avec une question ; elle pivote, demeure un instant en retrait, puis se rapproche avec une question à son tour. Malgré la prudence dont elle

fait preuve, il perçoit en elle un enthousiasme naturel, une vivacité cachée.

Elle se penche en avant et change de sujet :

– Dites-moi, pourquoi les Américains aiment-ils tant les glaçons ?

Daniel se penche également et imite son ton grave :

– Dites-moi, pourquoi posez-vous des questions aussi difficiles ?

Elle rit.

– Je suis sérieuse, Señor !

Il hausse les épaules.

– J’imagine qu’on s’habitue aux glaçons, c’est tout.

Elle hoche la tête.

– J’imagine qu’il y a plein de choses agréables auxquelles s’habituer, au Texas.

Daniel se recule sur sa chaise et observe son expression curieuse et solennelle. Il voudrait pouvoir faire son portrait.

Ana ouvre la bouche pour poser une nouvelle question, puis change d’avis.

– Quoi ? l’encourage-t-il avec un sourire.

– J’aime lire des magazines et des journaux américains. Ça me permet d’améliorer mon anglais. Récemment, j’ai lu quelque chose dans un magazine. Qu’est-ce que ça veut dire « étagère en aluminium inoxydable, compartiment beurre à température idéale » ? récite-t-elle d’un trait avant de reprendre sa respiration.

– On dirait bien que c’est une publicité pour un réfrigérateur, s’amuse Daniel.

Elle rit avec lui. Il la dévisage. Ils sont proches en âge. C’est agréable de parler avec elle, mais elle reste constamment sur ses gardes. Il pense aux questions de Ben : « Et le peuple espagnol ? C’est comment, la vie sous une dictature ? »

– Ana, travaillez-vous toujours si tard ?

– Non, je passe la nuit ici deux fois par semaine. Parfois, je sers de baby-sitter aux clients qui...

Elle cesse de parler, se lève brusquement et débarrasse le couvert.

– Je vais vous reconduire en haut.

Daniel regarde la porte. Pourquoi a-t-elle brusquement mis fin à leur conversation ?

Ils montent l’escalier côte à côte. Daniel essaie de croiser son regard, mais Ana garde les yeux fixés droit devant elle.

– Je vous ai beaucoup parlé du Texas. J’aimerais en savoir davantage sur l’Espagne.

– Oh, pour ça, je ne suis pas la personne qu’il vous faut. Le concierge pourrait vous aider, lui.

Ils débouchent dans le hall. Daniel en est convaincu : Ana est au contraire exactement la personne qu’il lui faut. Elle ne cesse de

l'interroger. Par curiosité, ou pour engranger des informations ? Peu importe, il se sent plus à l'aise avec Ana au bout d'une seule journée qu'avec Laura Beth au bout de plusieurs mois. Ana a un côté naturel et joyeux, mais elle le refoule sans cesse. Pour suivre les règles de l'hôtel, ou de quelqu'un d'autre ?

À moins qu'elle n'obéisse à celle qui, selon Ben, règne en maître sur l'Espagne.

La peur.

Ana voudrait dire tant de choses. Poser tant de questions. Est-elle malpolie ? Daniel est un client de l'hôtel. Devrait-elle s'excuser de ne pas lui répondre ? Elle pense au message qu'elle a avalé, aux avertissements de Julia, et décide de se taire. Elle doit garder le silence.

C'est si fatigant.

Elle désigne un couloir.

– À présent que vous avez trouvé la sortie du sous-sol, peut-être désirez-vous aller au night-club de l'hôtel, Señor ? Il est ouvert jusqu'à quatre heures du matin.

– Les clubs ne me plaisent pas beaucoup.

– Vous êtes sûr ? Nick y est sans doute.

– Ne devriez-vous pas dire « le Señor Van Dorn » ? la taquine Daniel.

Le visage d'Ana perd ses couleurs. Elle regarde ses pieds.

– Oui, bien sûr. Le Señor Van Dorn. Je vous demande pardon.

– Ana, je plaisante. Vous pouvez appeler Nick par son prénom et le tutoyer. Je voudrais que vous en fassiez autant avec moi.

Elle continue à fixer ses bottines, refusant de croiser son regard. Il lui touche le bras.

– Ana, ce n'était pas une réprimande ! Vous le savez, non ? Je blaguais !

Un réceptionniste s'approche.

– Un télégramme est arrivé pour la Señora Matheson.

Ils tendent tous les deux la main.

– Votre mère m'a demandé de le déposer dans sa chambre, explique Ana en tirant sur le papier.

– J'ai une clef. Je vais le monter, répond Daniel en tirant de son

côté.

Ana respire plus vite.

– Mais votre mère a beaucoup insisté. Elle appellera peut-être de Valence pour être tenue au courant.

– Ne vous inquiétez pas, je le lui donnerai.

Ana cherche ses mots.

– Je... j'ai le sentiment que ça pourrait être important.

– Dans ce cas, vous pouvez me faire confiance.

Daniel s'empare du papier plié.

– Merci pour tout, Ana. Et encore une fois, je vous assure que je plaisantais.

Ana hoche lentement la tête et regarde Daniel traverser le hall avec le télégramme. Quand il arrive devant l'ascenseur, il lui fait un signe de la main. La joie furtive éprouvée dans le sous-sol s'envole. Les portes dorées de l'ascenseur se referment, laissant Ana avec son unique compagne.

La solitude.

Ils sont en train d'examiner 20 116, la préférée de Puri, la fillette qu'elle surnomme Trèfle. Sœur Hortensia fait grise mine. Debout près du berceau, elle se dispute avec un médecin. Tout en changeant la couche d'un bébé à l'autre bout de la salle, Puri tend l'oreille pour essayer d'entendre la conversation.

– Ça fait presque un mois. J'ai droit à une explication ! exige Sœur Hortensia.

Sous les mains de Puri, le bébé gigote. Elle lui consacre à nouveau toute son attention. C'est un bagarreur. Ses courtes jambes sont des bourrelets de gras rose. Il lutte tant qu'il peut et apprécie l'exercice. Cela fait rire Puri.

– Purificación !

Puri se raidit en entendant son nom. Elle se hâte d'épingler la couche et prend le bébé sur la table à langer. Épuisé par son combat, il pose sa toute petite tête sur l'épaule de Puri. Elle se retourne et sourit à Sœur Hortensia.

– Il est à bout de forces.

– Couche-le et viens tout de suite.

Puri n'a pas envie de lâcher le bébé. Elle voudrait qu'il se détende sur son épaule ; qu'après la bagarre du change, il se sente tranquille, en sécurité, aimé. En le posant, elle craint de provoquer en lui le traumatisme de la solitude dont parlent les médecins. Mais elle obéit. Son premier devoir est de se conformer aux ordres.

Puri se penche sur le berceau de Trèfle. La fillette réagit immédiatement en ouvrant de grands yeux et en souriant.

– Elle est très mignonne ainsi, remarque Sœur Hortensia.

– Elle est si jolie. Enfin, ils le sont tous, se hâte d'ajouter Puri, qui n'est pas censée avoir de préférés.

Le médecin hoche la tête et s'éloigne. Sœur Hortensia soupire :

– Pas assez, apparemment. Le prêtre de San Sebastián m'a informée qu'il y avait un changement.

– Oh, non ! dit Puri. Elle ne sera pas adoptée ?

Elle essaie de cacher son chagrin. Trèfle est une fillette hors du commun, qui mérite un destin hors du commun. Il était prévu qu'elle habite à San Sebastián, au milieu des montagnes d'un vert velouté, face à la mer d'un bleu de cobalt.

C'est alors que Puri se souvient.

Elle se rappelle l'article, et la conversation chuchotée de ses parents dans la cuisine. Le béret basque mou face au raide képi militaire. L'affiche illégalement collée à un mur de San Sebastián, où était écrit : « Rappelez-vous, ceci n'est pas l'Espagne. »

Le peuple basque est un peuple autochtone, avec sa propre langue et sa culture. Or, *El Caudillo* veut que toute l'Espagne soit uniformisée. La langue basque a donc été interdite et certaines écoles ont servi de prison.

Est-ce pour cela que Trèfle n'ira finalement pas à San Sebastián ? Le fragment de conversation qu'elle a surpris l'a déconcertée, et à présent, elle l'est encore plus. Pourquoi tout est-il si compliqué ?

– Purificación, cesse de rêvasser ! Il nous faut d'autres photos. Demande qu'on se concentre sur des portraits, cette fois.

Elle montre Trèfle, emmaillottée dans une couverture rose.

– Tu vois, comme ça, elle est parfaite.

Sœur Hortensia soupire et quitte la pièce.

Que veut-elle dire par « comme ça » ? se demande Puri.

Une sonnerie.

Qui retentit à intervalles réguliers. Qui commence, s'arrête, recommence. Les paupières de Daniel papillotent. Son corps semble cloué au lit, ses membres trop lourds pour pouvoir être soulevés. Juste au moment où ses yeux se referment, le son perçant résonne de nouveau. Ivre de sommeil, il sort du lit et titube jusqu'au salon de la suite. La lumière du jour filtre entre les lourds rideaux qui recouvrent les voilages. Il trouve le téléphone et soulève le combiné.

– Daniel ? C'est toi, *cariño* ? dit la voix de sa mère, aussi perçante que la sonnerie.

– Oui, maman.

– Je n'ai pas arrêté de téléphoner !

– Je dormais.

– Il est déjà midi, pourtant. Tu dois être encore à l'heure du Texas.

– Ou peut-être suis-je plus espagnol que je ne le croyais...

– J'ai appelé la réception, et on m'a avertie que mon télégramme était arrivé.

– Oui, je l'ai pris. Attends, je vais le chercher.

– Non, non ! Ce sont des affaires... oh, des affaires de femme. Je sais que tu détestes ce genre de choses.

Elle rit, de son rire faux, son rire nerveux.

– Tu n'as pas besoin de l'ouvrir, mon chéri. Il y a un bureau de télégraphe au rez-de-chaussée de l'hôtel. Apporte-le-leur et demande-leur de me le faire suivre à l'hôtel Alhambra, à Valence.

Daniel bâille et regarde son lit. Sa fatigue est plus impérieuse que sa curiosité.

– Tu m'as entendue, Daniel ? Inutile de l'ouvrir. Je vais attendre.

– Entendu, maman. Je vais le faire suivre. Au revoir.

Son lit l'appelle. La voix de sa mère est encore en train de babiller dans le combiné quand il raccroche.

Nouvelle sonnerie du téléphone.

Daniel lève la tête de l'oreiller pour jeter un coup d'œil au réveil. Il a dormi deux heures de plus. Anticipant les reproches de sa mère, il ne répond pas. Il se dirige vers la douche, mais s'arrête en chemin. Le télégramme sur la table lui rappelle la note d'urgence dans la voix de sa mère, ainsi que l'insistance d'Ana.

« J'ai le sentiment que ça pourrait être important », a dit Ana.

« Tu n'as pas besoin de l'ouvrir », a répété sa mère.

Daniel prend son appareil photo. Il photographie le télégramme sur la table basse, avec le lit défait en arrière-plan. Il pose l'appareil photo et saisit le télégramme.

Et il l'ouvre.

Miedo. Peur.

Cela reste dans le sang. Rafa en est certain.

Il arrive au *matadero*, l'énorme abattoir, et enfille les vêtements de travail qu'on lui a donnés : un pantalon blanc, une chemise blanche, un tablier blanc et des sabots de bois. Il les porte toute la semaine. Le sixième jour, les employés emportent leur uniforme, raide et puant la mort, pour le laver chez eux.

Tous les dimanches, Rafa se lève avec le soleil. Il se rend au puits avec une bassine en tôle galvanisée. À l'aide d'un savon de Castille et de citrons, il frotte les traces de sang, d'excréments et de tripes. Il regarde les résidus de mort filer dans l'eau. Quand il a terminé, la bassine est un bain marron sale, les vêtements ressemblent un peu plus à ce qu'ils étaient à l'origine, et le tablier est une nuance pâle de sang mort à l'odeur d'agrumes.

Fuga dit qu'il y a de bonnes morts et de mauvaises morts. La peur provoque une mauvaise mort : elle imprègne les organes et la peau. Les bouchers affirment qu'elle corrompt la viande. Une bonne mort, paisible ou soudaine, sépare rapidement le Saint-Esprit de son bagage de peau et d'os.

Le cimetière est plein d'os. Au début, Rafa en avait peur. La plupart sont enfermés dans des cercueils, mais il y a des fosses communes pour les pauvres, et d'autres plus anciennes pour les protestants. Cimetière et abattoir obligent Rafa à affronter sa peur de la mort. Voilà pourquoi il les supporte.

– Tu comprends, dit-il à Fuga, en affrontant la peur, je me purifie : je libère mon passé des horreurs dont je suis infecté.

Tous les jours, Rafa se choisit un sourire gai et courageux. Il affronte la peur et gagne. Sa victoire temporaire est silencieuse, mais

fait chanter son âme.

– Rafael ! l'appelle son chef. Tu cherches toujours un moyen d'aller à Talavera de la Reina pour la corrida ?

– Oui. Pas ce dimanche, mais le suivant.

– Nous faisons un transport d'abats pour une usine de cosmétiques, la veille. On pourrait peut-être vous déposer au passage.

Rafa court vers son chef.

– C'est confirmé ?

– Pas encore, mais si tout se met en place, vous arriverez à Talavera de la Reina le samedi soir. Tu sauras où loger ?

– Nous dormirons à l'air libre.

– Ton torero sera d'accord ?

– Vous ne connaissez pas Fuga ! Mais vous le connaîtrez bientôt, sourit Rafa. *Por favor*, sans moyen de transport, il faudrait qu'on y aille à pied ou qu'on fasse du stop. Nous n'avons pas de quoi payer le bus.

– Quel genre de publicité est-ce que tu fais pour cette corrida ?

– Du bouche-à-oreille. Dites à tous ceux que vous connaissez que dans quelques jours, la population de Talavera de la Reina sera témoin d'un moment historique. Elle assistera à la naissance d'une star !

Rafa entend déjà mentalement la foule qui scande. Il doit aller au cimetière et parler de cette aubaine à Fuga.

– Mais quel est son nom ? Un torero ne peut pas s'appeler « Fuite ».

Rafa réfléchit. Son nom ? Depuis des années, il ne répond qu'à « Fuga ».

Son chef secoue la tête.

– Si tu veux que la nouvelle se répande, commence par son nom. J'en saurai plus au sujet du transport dans un jour ou deux. Allez, maintenant, au boulot.

Rafa noue son tablier et va travailler. Un transport d'abats vers une usine de cosmétiques. Cela veut dire qu'ils seront assis à l'arrière d'un camion au milieu de tas de cervelles d'animaux, de peau, de poils, d'os, de sabots, et de toutes sortes de résidus utilisés pour fabriquer des produits de beauté. Des mauvaises morts. Mais ça vaut mieux que marcher.

Son chef a raison. Il est indispensable de faire de la publicité à cette corrida. Pourquoi n'y a-t-il pas réfléchi plus tôt ? Il faut qu'on parle de Fuga, la tempête en marche. Il réfléchit, fouille dans sa mémoire à la recherche du nom de naissance de son ami, qui ne ressurgit pas.

Les voix du passé, si.

Y a-t-il d'autres gens, en Espagne, qui vivent avec des fantômes dans un grenier de leur esprit ? Essaient-ils de leur faire face, comme lui ? La porte du grenier grince constamment, et un long doigt crochu fait signe à Rafa d'approcher, de replonger dans son enfance. De

retourner à l'époque de la guerre. Dans l'escalier sombre qui mène au grenier, il croise des maisons qui explosent sous les bombes, un homme avec un cratère à la place du nez, des ventres gonflés par la famine, et les « frères » du foyer des orphelins qui frottent avec satisfaction leurs paumes grasses.

« Approche-toi, Rafa. »

Ce n'est pas réel, se répète-t-il. Tu peux les vaincre.

En haut de l'escalier, un cimetière plein de murmures, d'os sans repos, de tombes sans nom. Son cœur bat la chamade. Son corps vibre de transpiration. Tout cela n'est pas réel. Ce n'est pas réel.

« Approche-toi, Rafa. Nous avons quelque chose à te montrer. Plus près. »

Le doigt crochu désigne un petit tas grouillant sur le sol. Au milieu de la cervelle de son père est planté... le drapeau de la Phalange.

« Bouh. »

J'ai eu une conversation avec l'ambassadeur Griffis avant qu'il ne parte, et je l'ai informé que l'attitude de Franco sur ces questions était parfaitement ignoble à mes yeux. Il y eut un temps, et je crois que cette pratique a toujours cours, où les protestants ne pouvaient pas avoir de funérailles publiques. Ils doivent être inhumés de nuit et n'ont droit à aucune pierre tombale. On les enterre dans des champs labourés, des sortes de fosses communes. Je pense qu'en ces temps modernes où nous faisons tout notre possible pour défendre la liberté religieuse, c'est un très mauvais exemple à donner au monde.

HARRY S. TRUMAN, 33^e président des États-Unis
2 août 1951, Mémoire du président Harry S. Truman
au secrétaire d'État Dean Acheson
Documents d'Acheson – dossier du secrétaire d'État
Archives de la bibliothèque Harry S. Truman

Daniel retourne dans le hall, perturbé par le télégramme qu'il vient de faire suivre à sa mère. Il a été envoyé par leur prêtre de Dallas. Le père Brodd fait partie de la famille depuis des décennies.

WESTERN UNION TELEGRAM
PAR CÂBLOGRAMME

EXPÉDITEUR : DIOCÈSE CATHOLIQUE DE DALLAS
POUR : MRS. MARÍA MATHESON, CASTELLANA HILTON
MADRID
VAIS ENVOYER DOCUMENTS DEMANDÉS. VU MALHEUR
CRUEL EXHORTE À RÉFLÉCHIR ET PRIER.
IN DOMINO, P. BRODD

« Malheur cruel » ? Est-il arrivé quelque chose à la compagnie de son père ? De quels documents de l'Église catholique sa mère peut-elle avoir besoin ?

Il n'aurait jamais dû l'ouvrir. Si les affaires de son père vont mal, on va faire encore plus pression sur lui pour qu'il rejoigne la compagnie.

– ¡ *Hola, Texano !*

Carlitos, le groom, court jusqu'à Daniel. Il se plante devant lui et se met au garde-à-vous.

– J'ai un message pour vous ! Señor Mendoza a appelé. Vos photographies sont prêtes.

Cette nouvelle remonte le moral de Daniel.

– Super. Merci, Bouton.

Il fouille dans sa poche et lui donne un pourboire avant de

remonter.

Pendant sa courte absence, la suite a été nettoyée. Les rideaux ont été tirés et attachés. Les draps emmêlés sont désormais bien tendus, le lit refait et respectable. Sur le banc au pied du lit est posée sa ceinture, soigneusement enroulée autour de la boucle. Il la prend, et quelque chose voltige : une coupure de journal.

Il y a aujourd'hui plus de Texans que d'Espagnols à Madrid. Au bar du Castellana Hilton, on se croirait dans un rassemblement à Panhandle.

Dans la marge a été ajouté à la main : « Et certains garçons de Dallas se “perdent” dans les sous-sols. »

Il rit en regardant l'écriture féminine. Ana est jolie et intelligente. À son tour de lui écrire. Il prend un magazine sur la table et commence à chercher.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le hall. Paco Lobo, l'homme qui a adopté un village et que l'on croise partout, se tient debout dans un coin et bavarde avec des employés. En voyant Daniel, il le salue de la main.

Carlitos apparaît et désigne l'enveloppe que tient Daniel.

– Vous voulez que je poste votre lettre, Señor ?

– Non, mais tu peux la porter. Quel est le nom de famille d'Ana ?

– Ana ici, à l'hôtel ? Ana Torres Moreno.

Daniel prend un stylo dans la sacoche de son appareil photo et ajoute le nom de famille d'Ana sur l'enveloppe ornée de l'emblème de l'hôtel.

– Depuis combien de temps parles-tu anglais ? demande-t-il en tendant la lettre à Carlitos.

– Plus d'un an. (Avec un sourire complice, le jeune garçon fait signe à Daniel de s'approcher.) Il y a une salle de classe au sous-sol. Señor Hilton est très bon pour ses employés.

Daniel hoche la tête et poursuit la conversation chuchotée :

– J'ai vu la salle de classe. Je suis descendu hier soir. Vous y apprenez aussi les bonnes manières, non ? Les gens sont si polis, ici. Ils insistent tous pour m'appeler « Señor ».

– Bien sûr ! Nous sommes obligés d'appeler tout le monde comme ça.

Tout le monde. Apparemment, pour Ana, Nick n'est pas « tout le monde ».

– Écoute, Bouton, si tu peux remettre cette lettre discrètement, je te donnerai un bon pourboire à mon retour.

– Bien sûr, Señor. L'un des premiers mots anglais qu'on nous a enseignés, dans la salle de classe, c'est *privacy*, vie privée. Un hôtel est

une maison pleine de secrets.

Daniel déteste les secrets, mais les siens se multiplient rapidement. La photo de la religieuse avec un bébé, sa rupture avec Laura Beth, son projet d'aller à l'école de journalisme, et maintenant, le télégramme ouvert.

Il prend une inspiration et admet la réalité.

Un secret ne le reste jamais très longtemps.

Carlitos descend au sous-sol à la recherche d'Ana. Son sifflement joyeux résonne dans le labyrinthe souterrain. La jeune fille est introuvable. Il se dirige vers la salle de repos du personnel. Lorenza, debout sur le seuil, fume une cigarette. En Espagne, les femmes ne fument pas, surtout en public : c'est considéré comme vulgaire et indécent. Mais quelques employés de l'hôtel profitent de certaines coutumes américaines. Lorenza semble profiter de toutes.

– Tu as vu Ana ? demande-t-il.

Lorenza souffle un voile de fumée, laissant une trace de rouge à lèvres couleur sang sur la cigarette.

– Oui, elle a dû aller en haut, à la *Placita*. Pourquoi ?

– Pour rien. Si tu la vois, dis-lui que je la cherche.

Lorenza lui arrache l'enveloppe des mains.

– Ça vient de qui ?

– Ay, Lorenza, rends-la-moi !

Elle lève l'enveloppe devant la lumière et essaie d'épier l'intérieur.

– Ne t'inquiète pas, *pequeñín*, je la lui remettrai.

– Non, le client m'a demandé de la lui apporter moi-même.

Lorenza presse l'enveloppe contre sa poitrine et baisse la voix :

– C'est de la part d'un client ? Lequel ? Max Factor ?

Le visage du garçon se ride d'inquiétude : il vient de réaliser son erreur. Il presse ses mains l'une contre l'autre en un geste suppliant.

– C'est privé, Lorenza. Si tu t'en mêles, je n'aurai pas mon pourboire.

– D'accord, *chico*. Je voulais juste aider Ana. Il ne faut pas qu'elle ait de nouveaux ennuis.

Le garçon ouvre de grands yeux.

– Ana a eu des ennuis ?

Lorenza aspire une autre bouffée de sa cigarette.

– Uy, tu n’as rien entendu, d’accord ? Disons simplement que son doux sourire n’est peut-être pas si doux que ça...

– Ay, arrête !

Carlitos reprend l’enveloppe et laisse Lorenza avec sa cigarette. Il emprunte l’ascenseur de service et monte deux étages jusqu’à la Placita. C’est une large rotonde pavée entourée de boutiques de luxe. Autrefois cour intérieure, ce petit centre commercial comporte désormais un magasin de chapeaux pour hommes, un salon de coiffure, une boutique de spécialités espagnoles et l’atelier du célèbre couturier Pedro Rodríguez.

C’est là qu’il trouve Ana.

À travers la vitrine, Carlitos voit une femme mince vêtue d’une longue robe rose ornée de fleurs de cristal. Ana est en train d’assister le couturier pour un essayage. Carlitos reste sur le seuil, peu désireux d’entrer dans ce monde mystérieux de paillettes et de soie. Le luxe n’est pas la seule chose qui l’intimide. En Espagne, dans la plupart des magasins, les vêtements sont montrés sur des silhouettes plates. Les mannequins de la boutique de l’hôtel, eux, ont une silhouette humaine et féminine, tout en courbes. Et certains de ces mannequins aux formes pleines portent des robes très décolletées.

– J’apporte quelque chose, lance-t-il en détournant le regard.

À son grand chagrin, le couturier lui fait signe d’entrer. Ana est agenouillée sur le sol près de l’ourlet de la robe et suit les instructions de l’homme.

– Qu’est-ce que c’est ? demande ce dernier d’une voix indistincte à cause des épingles qu’il tient dans la bouche.

– Une lettre.

Le couturier tend la main vers Carlitos.

– Pas pour vous, Señor. Pour Ana.

La jeune fille lève brusquement la tête.

– Pour moi ?

– Attends une minute, ordonne le couturier. Nous avons presque fini. Magnifique, n’est-ce pas ?

Carlitos déglutit avec peine.

– Presque fini ? Mais il manque encore la moitié de la robe, Señor, chuchote-t-il.

– Il ne manque rien du tout. C’est une robe au dos plongeant.

– Ah, dit Carlitos en faisant semblant de comprendre. Pour plonger où ?

– Non, *chico*, ça veut dire qu’elle est décolletée dans le dos, corrige Ana. Cette robe est destinée au défilé de mode à l’ambassade américaine.

– Ay, c’est une robe pour les Américaines, reprend Carlitos en

s'efforçant d'avoir l'air mûr. Tant mieux. Il ne faut pas que les filles espagnoles comme toi aient des ennuis.

– Ana, des ennuis ? rit le couturier. Ana est bien trop gentille pour avoir des ennuis.

A-t-elle des ennuis ? Quelqu'un a-t-il vu les messages qui lui étaient destinés ?

Ana regarde du coin de l'œil l'enveloppe serrée dans la main moite du garçon. Un emblème doré.

Son cœur se serre.

Une enveloppe officielle de l'hôtel.

Comment est-ce possible ? Elle a avalé ce message il y a plusieurs jours. Elle n'en a parlé à personne, pas même à Rafa.

Elle arrache la lettre des mains de Carlitos et l'enfonce dans la poche de son tablier.

– *Bueno*, vous pouvez enlever la robe, mais doucement, dit le couturier à la modèle en ouvrant la fermeture éclair latérale.

Ana suit la femme dans le vestiaire et l'aide à se déshabiller.

– ¡ Ay ! Vous me piquez avec les épingles. Faites attention ! s'énerve la femme.

– *Perdón*. Excusez-moi, Señorita.

– Vous pouvez vous excuser, lance la mannequin. Avec une robe pareille, je ne peux pas avoir de griffures sur la peau.

Elle rend le vêtement à Ana et la renvoie du vestiaire.

Ana regarde ce vêtement rose magnifique, cette robe qu'elle ne pourra jamais s'acheter, cette robe trop décolletée pour l'Espagne. La lettre de l'hôtel dépasse de la poche de son tablier, et les mises en garde de sa sœur lui reviennent. Elle ne peut pas se permettre de perdre ce travail. Ils ont cinq bouches à nourrir.

Ana se dirige vers l'arrière de la boutique, et après avoir déposé la robe sur la table du couturier, elle se glisse derrière un portant de robes décorées de bijoux. Pendant une seconde, elle fixe son nom sur l'enveloppe. L'écriture est artistique, singulière.

Les doigts tremblants, elle soulève le rabat. Elle a peur de regarder à l'intérieur, mais elle prend le papier.

Ce n'est pas une lettre de renvoi. C'est une publicité.

Ana la reconnaît immédiatement. Elle provient du magazine *LIFE*, un numéro qu'elle a feuilleté dans la chambre de Daniel.

L'illustration représente une famille parfaite réunie autour d'une table, dans une cuisine américaine. Tout est éclatant, surtout les sourires. La publicité a été annotée. Une flèche désigne un appareil électroménager. Au-dessus, il est écrit « Réfrigérateur – thermostat électrique, beurre à température idéale ». Des bulles de pensées sont dessinées au-dessus des têtes des membres de la famille : « Ana, nous aimons les glaçons ! » « Est-ce qu'il reste des glaçons ? » « Vive les glaçons ! »

Et au-dessus de la tête de l'homme, il est écrit : « Ana, j'ai eu une idée ! »

Le soulagement l'envahit. C'est une plaisanterie. De Daniel. Elle sourit, puis éclate de rire. Un miroir sur le mur lui renvoie son reflet, et son rire s'étrangle dans sa gorge. Les robes chatoient près de ses cheveux bruns et de sa peau mate. Ces tissus précieux n'ont jamais touché son corps, n'ont jamais été tendus sur ses épaules.

Tout à coup, Ana ne pense plus à elle-même, mais à quelqu'un d'autre. Elle a vu des photographies. Sa mère, avec des tenues et des bijoux superbes. Sa mère dans des soirées élégantes. Sa mère en train de danser près de ceux qui, plus tard, la feront arrêter et torturer.

Sa vie et celle de sa famille pourraient être complètement différentes. Pourquoi n'ont-ils pas fui vers le Mexique ou la France, comme tant d'autres ? Elle ne parle jamais de politique, mais parfois, les touristes le font et commentent :

– Ce petit général fait du bon boulot. L'économie espagnole est en train de se redresser. Vous voyez, les choses ne vont pas si mal ici, en fin de compte.

Elle a besoin de toute sa volonté pour garder le silence, pour se retenir de leur signaler qu'ils n'étaient pas en Espagne après la guerre. Ils n'ont pas vu l'espoir dévoré par la faim, la dignité annihilée.

À présent, en décrivant Madrid, le nouveau guide touristique écrit : « Tous ceux qui ne sont pas domestiques eux-mêmes en ont un. »

Ana est domestique. Pour l'instant. Bientôt, elle sera transférée dans le bureau d'affaires. Mais c'est encore un rêve secret. Un jour, elle a fait l'erreur de partager un secret. Combien de papiers devra-t-elle avaler à cause de ça ?

Le regard d'Ana retourne au miroir.

Qu'est-ce qui lui a pris de laisser à Daniel cette coupure de magazine ? C'est un client de l'hôtel. Certes, elle est chargée de s'occuper de sa famille, mais de là à se mettre à plaisanter par écrit

avec un garçon américain qui vit comme un prince... C'est de la folie. Mais il est si gentil, et ils s'entendent si bien, tous les deux. Ils s'amuse un peu, rien de plus... Elle est censée faire la conversation, pas vrai ? Et c'était malpoli de sa part d'ignorer les questions du jeune homme, dans le réfectoire. Or, ses parents ne lui donneront pas de lettre de recommandation si elle est malpolie.

Non. Pourquoi essaie-t-elle de se trouver de bonnes raisons ? Parce qu'il est beau garçon ? Elle se ment à elle-même.

Même dans un pays où l'on vouvoie aussi bien Dieu que les paysans, la frontière entre « avoir » et « ne pas avoir » est profondément tracée. C'est une vérité qui projette une lumière crue sur tout le reste.

Sa sœur a raison.

La vie et la liberté que voit Ana à l'hôtel ne sont pas les siennes. La manière dont la guerre s'est terminée va dicter son avenir, pour toujours.

Pourtant... Ils ne font que plaisanter. Cela ne fait de mal à personne.

Elle replie le message de Daniel et le range dans la poche de son tablier.

Personne ne le saura.

La *siesta* de trois heures se termine. Les volets s'écartent ou se relèvent, dévoilant les vitrines des magasins qui se réveillent. Daniel se dirige vers le laboratoire photo. Il cherche d'autres prises de vue sur le chemin, pour chasser de son esprit le télégramme de sa mère.

La terre de Madrid est dure et sèche. Dans cette chaleur, des taches de couleur attirent son objectif : toutes les nuances de la palette des enfants. Dans la rue, des filles sautent à la corde en jolies robes. Des garçons font rebondir des balles multicolores.

– Les enfants sont très appréciés, ici, lui a expliqué Ben pendant leur déjeuner. La contraception est illégale. La politique familiale de Franco récompense les parents qui ont le plus grand nombre d'enfants. En avoir six ou dix n'a rien d'exceptionnel. Ça fait de grandes photos de famille !

Daniel a une photo de famille bien plus réduite. Quand il était petit, il réclamait sans cesse des frères et sœurs. Un soir, son père s'est assis sur son lit et lui a expliqué avec douceur que ses demandes répétées chagrinaient sa mère. « N'en parlons plus, d'accord, fiston ? N'attristons pas davantage maman. »

Même des années plus tard, sa mère a toujours l'air triste. Peut-être est-ce pour cela que ses parents subventionnent un orphelinat.

Madrid a les couleurs de la beauté, mais aussi celles de la souffrance. Les fantômes de la guerre hantent les rues. Daniel croise des aveugles qui vendent des billets de loterie, des hommes auxquels il manque un membre, des jeunes qui marchent avec une canne. Vaut-il mieux les regarder en face pour montrer qu'il a conscience de leur sacrifice, ou détourner le regard pour protéger leur dignité ? Les vétérans sont-ils traités différemment en Espagne et aux États-Unis ? Quand Daniel avait cinq ans, il a dit à ses parents qu'il voulait devenir

soldat et aller se battre contre l'Allemagne. Ils lui ont acheté un casque et des grenades en plastique. Son père, lui, n'a pas combattu pendant la guerre et semble bien content d'avoir les pieds plats, ce qui lui a permis de se faire réformer.

La porte en bois de la petite boutique de Miguel est ouverte, mais il n'y a personne à l'intérieur.

– *Hola*, appelle Daniel en posant son appareil sur le comptoir.

Il se tourne vers les photos encadrées au mur. L'une d'elles attire immédiatement son regard. De jeunes enfants assis sur le trottoir, en train de jouer. Derrière eux, un bâtiment en ruine avec des trous de mitraille grands comme des pamplemousses. La porte du bâtiment est effondrée. Quelques éclats d'obus entourent les enfants qui jouent. La photographie est signée à l'encre noire.

Robert Capa.

– Vous connaissez son travail ? demande Miguel en entrant.

– Oui, très bien. Comment avez-vous eu une photo signée ?

– C'est moi qui l'ai développée.

Miguel sourit, et ses sourcils, deux ailes noires et grises, s'élèvent comme s'ils pouvaient s'envoler.

– Vous l'avez rencontré ? s'extasie Daniel.

– Plusieurs fois. Il avait des photos personnelles sur certaines pellicules ; il ne voulait pas confier le travail de labo aux journaux. À propos de pellicule, je vais chercher vos tirages.

Miguel disparaît derrière le rideau.

Robert Capa fascine Daniel. Né Endre Friedmann, ce Juif hongrois s'est réfugié en France. Pendant qu'il était en exil à Paris, Endre et sa compagne, Gerda Taro, ont créé l'identité « Robert Capa ». Ils vendaient leurs photos aux agences d'information en se faisant passer pour un photographe américain.

– Vous le connaissez sous le nom d'Endre Friedmann ou de Robert Capa ?

– Ah, vous connaissez son histoire ! dit Miguel derrière le rideau. Pour moi, il a toujours été Capa. Sa ruse a finalement été découverte et abandonnée, mais son pseudonyme est resté.

Daniel réfléchit. S'il voulait lui-même un alias, quel nom choisirait-il ?

– Vous savez quelle était sa devise ? lance Miguel de l'arrière-boutique.

– Oui. « Si vos photos ne sont pas assez bonnes, c'est que vous n'êtes pas assez près. »

Le regard de Daniel retourne aux photos sur le mur. Celles de Capa lui donnent l'impression qu'il est dedans. Mais à partir de quand est-on *trop* près ? Trois ans plus tôt, Capa est mort en marchant sur une mine en Indochine.

Miguel revient avec un étui.

– Les photographies sont personnelles. Vous désirez peut-être les regarder en privé.

– Pas du tout. Je suis finaliste d'un concours de photographie aux États-Unis. Votre aide serait la bienvenue.

Le jeune homme ouvre l'étui de papier et en retire les photos. Il ne les regarde pas ; il les étale sur le comptoir, comme s'il distribuait un jeu de cartes. Une fois toutes les photos visibles, Daniel fait un pas en arrière pour les examiner. Il se rend compte immédiatement qu'il en manque une.

Celle de la religieuse et du bébé. Elle n'est pas parmi les autres. Il est pourtant certain d'avoir appuyé sur le déclencheur. La photographie devrait être là. Il remarque que Miguel l'observe derrière le comptoir.

Daniel choisit rapidement un cliché et le met à part, côté verso. Il en prend deux autres et change leur position. Puis il crée deux groupes, qu'il dispose en ligne. Miguel regarde avec fascination Daniel fabriquer une histoire avec les images.

– ¿ *Que piensa ?* lui demande le jeune homme.

Miguel étudie les rectangles comme s'il s'agissait d'un échiquier. Il écarte les mains pour demander l'autorisation d'intervenir. Daniel fait un signe affirmatif.

– *Por favor.*

Miguel place la photo de la fillette affamée devant la boutique de friandises à côté d'un cliché de la table à dîner luxueuse des Van Dorn.

– Oui, approuve Daniel. C'est bien.

Certaines juxtapositions créent une histoire par des images semblables. D'autres le font en montrant des opposés.

Daniel et Miguel réfléchissent en silence, bras croisés, fronts plissés. Soudain, Daniel fait un bond en avant. Il forme une nouvelle rangée avec les photos des enfants. La fillette devant la vitrine de bonbons, Carlitos qui pose fièrement dans le hall de l'hôtel, et le jeune fils d'un diplomate américain vêtu d'un costume miniature et d'une cravate.

– Oui, approuve Miguel. La prochaine génération. L'avenir.

Miguel prend la photo du garçonnet américain et la place entre celles des deux enfants espagnols.

– C'est ça, confirme Daniel. L'Amérique en Espagne.

Ils sourient tous les deux, satisfaits du récit qu'ils ont inventé. Miguel s'écarte du comptoir.

– *Muy bonito.* Vous procédez toujours ainsi ?

– Ce n'est pas ce que je fais, c'est ce que je vois, explique Daniel. Une photo unique doit être très forte pour raconter une histoire par elle-même, comme celles de Capa. Je n'ai pas encore maîtrisé cet art. Pour le moment, je crée des histoires en en mettant plusieurs côte à

côte. Mais... il me semble qu'un tirage manque.

– ¿ Ah si ?

Daniel sort les négatifs de l'enveloppe. Miguel garde le silence tandis que le garçon les inspecte. Elle est là. L'image est là. Pourquoi Miguel ne l'a-t-il pas développée ?

Avant que Daniel puisse l'interroger, Miguel montre la photo posée à l'envers à l'écart des autres. Il la retourne. C'est celle d'Ana, avec son grand sourire reflété dans les nombreux miroirs de l'ascenseur.

– Et celle-ci ? Où la case-t-on ?

Daniel regarde la photo. Elle est parfaite. Naturelle, charmante, drôle, comme leur conversation au sous-sol.

– Je pense que celle-ci constitue une histoire à elle toute seule.

Il entreprend de rassembler les photos. Miguel éclate d'un rire jovial qui sort dans la rue et rebondit au milieu des ballons.

– C'est ce que dirait Rafael !

Daniel glisse les photos dans l'étui de papier.

– Rafael, c'est son fiancé ?

Miguel remarque que Daniel évite son regard, mais qu'il attend la réponse.

– Non, *Texano*, dit-il doucement. Rafa est son grand frère. Elle a aussi une grande sœur, ajoute-t-il après une pause.

Daniel acquiesce sans lever les yeux. Il sort son portefeuille pour payer.

– *Gracias*, Miguel. Mais... je crois que vous avez oublié l'un des négatifs.

Miguel prend l'argent et pianote sur le comptoir avec ses doigts tachés de tabac. Il disparaît derrière le rideau. Quand il revient, il tient une photo.

– Ay, j'ai pensé que celle-ci était peut-être une erreur, déclare-t-il en la posant sur le comptoir.

La robe tournoyante de la religieuse. Le regard vide de l'enfant mort. Tout est là, tel que dans le souvenir de Daniel. L'image est bouleversante, inoubliable. C'est une histoire, mais laquelle ? Il aurait dû faire plus attention à ce qui l'entourait, aux immeubles de la rue.

Miguel s'éclaircit la gorge.

– Vous avez beaucoup de talent. Mais rappelez-vous que l'Espagne n'est pas votre pays. Faites attention, *amigo*.

La Guardia Civil lui a dit à peu près la même chose. Daniel sait que cet avertissement devrait le dissuader.

Mais ce n'est pas le cas.

Mr. Capa, spécialiste des photographies sous la mitraille, était le genre d'artiste du gros plan qui faisait grimacer d'inquiétude et d'incrédulité les troupes de combat les plus expérimentées. (...) Il a sauté avec des parachutistes en Allemagne ; il a accosté en Normandie le jour du Débarquement ; il faisait partie des premiers arrivés à Anzio. Et il balayait les risques d'un haussement d'épaules en lançant que « Pour un correspondant de guerre, rater une invasion, c'est comme refuser un rendez-vous avec Lana Turner après avoir passé cinq ans dans la prison de Sing Sing. »

« Le reporter Capa tué au Vietnam : le photographe de *LIFE* meurt dans l'explosion d'une mine au bout de quelques jours au front. »

The New York Times, 26 mai 1954

Debout sur le trottoir près de l'hôtel, Ana rit de la curiosité de sa cousine.

– Ay, ne te moque pas de moi ! proteste Puri. Julia doit connaître Ordóñez. Elle fabrique des costumes pour tous les toreros célèbres. L'a-t-elle rencontré ? Réponds !

Ordóñez. Pour sa cousine, c'est l'Espagnol idéal : torero, mari, père.

– Julia ne parle jamais aux clients. Tu le sais bien !

Ana sourit. Puri est si naïve ! La *Sección Femenina*, la section féminine du mouvement fasciste, a été efficace avec elle.

Les femmes sont censées aspirer à ressembler à l'archétype culturel suprême : la Vierge Marie. Pour certaines jeunes filles, quand des garçons commencent à les remarquer, la nature fait oublier la doctrine. Le monde innocent de Puri pourrait-il se compliquer ? Ana repense à la photographie de la fête texane prise par Daniel, avec cette jeune fille sensuelle qui envoie un baiser vers l'objectif. Est-ce sa fiancée ?

– Est-ce vrai que l'ami de Rafa va combattre près de Talavera de la Reina ?

Ana écarte un cheveu qui s'est égaré devant les yeux de sa cousine et lui prend la main.

– Puri, nous n'avons que quelques minutes, alors parlons d'autre chose que de corridas. Comment vont tes parents ?

– Bien, soupire Puri. Maman voudrait voir Julia et Lali. Ça fait déjà un mois.

La mère de Puri est leur tante Teresa, la sœur cadette de leur mère. Teresa s'est occupée d'Ana quand sa mère était en prison. Ana souhaiterait en savoir davantage sur les derniers jours de celle-ci, mais sa tante refuse obstinément de lui donner des détails. Parce que c'est

douloureux ou parce que c'est dangereux ? Ana refuse d'envisager la troisième possibilité : parce que c'est honteux.

– ¡ *Dios Mío* ! Ana, regarde, le grand, là ! Est-ce un acteur célèbre ?

Ana suit son regard. Ce n'est pas un acteur. C'est Daniel. Il la voit et la salue d'un geste, qu'elle lui rend.

– C'est un client de l'hôtel, chuchote Ana.

– *Ay, mi madre*, tu le connais ?

Puri s'empresse de lisser ses cheveux et sa jupe alors que Daniel s'approche.

– Bonjour, Ana. Vous êtes en pause ?

– Oui. Voici ma cousine, Purificación. Elle me rend visite pour quelques minutes. Elle ne parle pas anglais.

Daniel se présente à Puri en espagnol. Elle ouvre des grands yeux.

– D'où venez-vous ?

– Du Texas. Mais ma mère vient d'Espagne. De Galicie.

– *El Caudillo* vient de Galicie, lui aussi, signale Puri, approbatrice.

– Ah, oui ?

Elle le dévisage.

– Quel âge avez-vous ?

Ana lui adresse un regard d'excuse, mais Daniel sourit.

– Bientôt dix-neuf ans.

– Dix-neuf... Êtes-vous catholiques, au Texas ?

– Puri ! se récrie Ana.

– J'ai entendu dire que certains Américains n'étaient pas catholiques.

– En effet, confirme Daniel. Beaucoup, même.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a aussi des protestants, des juifs... Il y a de nombreuses religions aux États-Unis.

Puri fronce les sourcils. Ana s'excuse en anglais :

– Je suis désolée, Señor. Elle n'a pas souvent rencontré d'Américains. Elle est curieuse. Elle ne voulait pas être insolente.

– Il n'y a pas de problème. Ma mère est catholique. Mon père a dû se convertir pour l'épouser. Ce n'est pas chose facile, au Texas.

Puri fronce les sourcils en les entendant parler anglais : elle se sent exclue de la conversation. Mais Daniel continue :

– Je viens d'aller chercher mes photographies chez Miguel.

– Vous êtes satisfait ? demande Ana.

– Je crois. J'aimerais bien avoir votre opinion. Mais je dois faire attention. (Il baisse la voix.) Vous êtes au courant ? Il paraît que des garçons de Dallas se perdent dans les sous-sols.

– Oui, j'ai entendu dire ça. Ils doivent chercher des glaçons...

Elle tourne nonchalamment la tête vers la rue pour cacher le rouge qui envahit ses joues. Pourvu qu'il ne le remarque pas.

Il a remarqué. Son sourire le prouve.

Puri tente de comprendre ce qui se passe, essaie de se joindre à la conversation. Ses yeux se posent sur les bottes de Daniel. Couleur caramel, à bout carré, elles ne méritent même plus d'être cirées.

– Vous faites du cheval, au Texas ?

– Oui. J'ai un cheval bai, un *quarter horse*, qui s'appelle Tony.

– Vous avez un cheval qui s'appelle Tony ?

Puri se met à glousser nerveusement. Daniel regarde Ana.

– On dirait que c'est drôle ? Allez, je remonte dans ma chambre.

Il salue les deux filles de la main et commence à s'éloigner. Puri attrape Ana par le bras.

– Je viens de rencontrer un Américain ! chuchote-t-elle.

– Oui, je sais.

– Heureuse de faire votre connaissance, Daniel ! lance-t-elle.

– Enchanté d'avoir fait votre connaissance, Puri.

Daniel se retourne vers Ana et lui signale en anglais :

– Elle m'a appelé Daniel. C'est plutôt sympa, non ?

Il sourit, hausse les épaules, et repart.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demande Puri.

– Il a dit au revoir, répond Ana à voix basse en regardant la silhouette de Daniel Matheson qui projette une ombre allongée sur le trottoir.

Puri observe sa cousine. Ana ment. Encore.

Le jeune Américain a dit autre chose qu'au revoir. Ana parle-t-elle avec beaucoup de garçons, à l'hôtel ? Est-elle chaperonnée convenablement quand elle nettoie leur chambre ? Ana a les joues rouges. Cette expression dans ses yeux... Est-ce contre cela qu'on a mis Puri en garde ?

Elle pense à tout ce qu'Ana peut voir au Hilton. Certains clients sont-ils protestants ou juifs, comme l'a dit Daniel ? D'après Sœur Hortensia, les Américains sont réputés pour être indécents et libertins. Pitié et fascination se mêlent chez Puri. Qu'est-ce qui définit l'indécence, exactement ? A-t-elle été indécente en s'adressant à Daniel de la sorte ?

Ses parents parlent parfois d'Ana à voix basse. Ils disent que ce n'est pas sa faute. Qu'Ana est une très jolie fille, maudite par le sang de son père. Le sang d'un Espagnol républicain. Les « rouges » ont essayé d'abolir toute vertu en Espagne, raconte-t-on. Mais qu'est-ce que ça signifie, exactement ? Et pourquoi personne ne répond à ses questions ?

– Merci d'être venue me rendre visite, lui dit doucement Ana.

Puri serre sa cousine dans ses bras. Pauvre Ana. Mais peut-être tout n'est-il pas perdu. Peut-être peut-elle aider Ana, comme elle aide les orphelins à l'Inclusa.

Peut-être peut-elle la sauver.

La femme sensuelle a les yeux enfoncés, les joues roses, les oreilles translucides, le menton pointu, la bouche sèche, les mains moites, la taille déhanchée, la démarche hésitante, et dans l'ensemble, une allure triste. (...) Seule son imagination souillée reste active, avec la représentation d'images lascives qui la remplissent entièrement. La femme sensuelle ne peut s'attendre à un travail sérieux, à du respect véritable, à des sentiments purs ou à une tendresse affable.

PÈRE GARCÍA FIGAR

Medina, magazine de la *Sección Femenina*, 12 août 1945

Rafa trouve Fuga dans la cabane à outils du cimetière. La plupart des nuits, quand Fuga n'est pas en train de vagabonder dans les champs ou en visite chez Rafa, c'est là qu'il dort. Une lanterne et une botte de foin sont posées dans un coin de l'abri en métal rouillé, entre des monceaux de pelles. À part ses haillons, Fuga ne possède que deux choses : une coupure de journal représentant un taureau de combat, et une petite médaille dorée sur laquelle est peinte une Vierge à l'Enfant sereine.

L'atmosphère dans la cabane est bouillonnante, volcanique.

– ¿ *Qué pasa* ? demande Rafa.

Fuga fait les cent pas dans l'espace réduit, les narines enflées, les doigts tour à tour tendus et crispés. La colère parcourt son corps avec une telle force qu'il vibre.

– *Cálmate*. Dis-moi ce qui ne va pas.

Fuga tend lentement la main vers un cercueil miniature en contreplaqué posé sur le sol. De la taille d'un bébé.

– *Ay*, c'est triste, s'apitoie Rafa. Pauvre *niño*.

Rafa comprend la colère de son ami. Tous les enfants malades, handicapés, orphelins, vulnérables déclenchent un sentiment d'injustice intense chez Fuga. Il voudrait les protéger. « Personne ne nous protégeait, nous, répète-t-il souvent. Personne. »

– Je vais t'aider à l'enterrer. À deux, ce sera vite fait.

Rafa fait un pas vers le cercueil, mais Fuga l'arrête. Il secoue la tête.

– ¿ *Por qué* ? demande Rafa.

La rage explose chez Fuga. De toutes ses forces, il donne un coup de pied dans le cercueil. La petite caisse vole à travers la cabane et se brise contre le mur.

– Arrête ! crie Rafa. Qu'est-ce que tu fais ?

Fuga recommence son va-et-vient. Rafa est horrifié.

– *¡ Ay, no ! ¡ Ay, no !*

Il court vers le mur et cherche frénétiquement le petit cadavre au milieu des morceaux de bois. Il ramasse un pan de mousseline sale et regarde autour de lui. Finalement, il s'arrête, haletant, angoissé :

– Fuga, où est l'enfant ?

Fuga secoue la tête.

– Où est le bébé ? Qu'as-tu fait du bébé ?

– Il n'y a pas de bébé, gronde Fuga.

Le cœur de Rafa s'emballe. Il prend une inspiration profonde pour essayer de retenir les voix au-delà de sa barrière mentale. En vain. Les souvenirs grimpent par-dessus.

– La caisse est vide ! Il n'y a pas de bébé ! crie Fuga en le poussant avec fureur. Tu as compris ? Il n'y a pas de bébé !

Rafa prend son ami par les épaules.

– *Tranquilo, amigo*. Je ne comprends rien. On t'a demandé d'enterrer un cercueil vide ?

Fuga fait un signe affirmatif. Il marche vers son lit de paille et donne un coup de pied dedans, soulevant un tourbillon de poussière.

– Qui te l'a apporté ?

– L'hôpital. Ils apportent souvent des cercueils bien trop légers.

– Ils te font enterrer des cercueils vides ? Ça n'a aucun sens. Pourquoi ?

Fuga se plante face à lui.

– Parce que les bébés ne sont pas morts.

– Livraison pour la chambre 760.

760. La chambre de Daniel.

– *Gracias*, dit Ana.

Le concierge dépose une petite boîte dans son panier. Une fois dans l'ascenseur, Ana y jette un coup d'œil. C'est un rouleau de ruban adhésif. Elle est contente de cette occasion de voir Daniel et de lui présenter ses excuses pour les questions de Puri.

Il ouvre la porte dès qu'elle frappe.

– *Hola, Señor*. On m'a prié de vous apporter ceci.

Ana lui tend la boîte. Daniel tient la porte grande ouverte avec sa botte.

– Merci. Vous pouvez entrer un moment ?

– Votre chambre a-t-elle besoin d'être nettoyée ? demande-t-elle en restant sur le seuil.

– Nettoyée ? Non, je voudrais vous montrer mes photos.

– Peut-être voulez-vous que je refasse le lit ?

– Non, c'est bon.

Ana demeure dans le couloir en souriant jusqu'à ce que Daniel comprenne. Elle n'a pas le droit d'entrer dans sa chambre s'il n'a pas une tâche à lui donner.

– Oh, euh, vous pouvez m'ouvrir la porte du balcon ?

– Bien sûr, Señor.

Ana pose son panier sur sa hanche et entre. La suite, déjà chaude, va devenir étouffante. Elle ouvre néanmoins la porte vitrée.

Sur le sol, près du mur, est étalée une mosaïque de photos. Daniel lui fait signe d'approcher.

– Je les ai mises en ordre avec Miguel. Chaque groupe raconte une histoire. Ce sera plus facile à voir quand je les aurai scotchées au mur.

Ana hoche la tête, les yeux fixés sur les photos. En effet, elles racontent une histoire. Plusieurs, même.

– Elles vous plaisent ? demande-t-il en essuyant une goutte de sueur sur son front.

– Oui. Beaucoup, Señor. Surtout les photos des enfants.

Mais ce sont les photos du dîner chez les Van Dorn qu'elle ne quitte pas du regard. La longue table élégante, les verres de cristal étincelants, les grappes de raisin frais entre les candélabres en argent. Tout y est.

L'air dans la pièce lui paraît soudain épais, oppressant. Elle sort un petit éventail pliant de la poche de son tablier et s'évente avec.

– Fait-il trop chaud avec la porte ouverte, Señor ? Dois-je allumer la climatisation ?

– Non, c'est bon.

Daniel tire sur les boutons-pression de sa chemise. Ils s'ouvrent avec de petits claquements.

– Vous avez reçu mon message, alors ?

– Oui. Encore des glaçons !

Ana rit faiblement en s'interdisant de le regarder. Elle sent les yeux de Daniel sur elle, très sérieux, comme s'il essayait de fixer ce moment sur une pellicule.

– J'évoquais une idée.

– Oui. C'est une très bonne idée, le félicite Ana. J'aime la manière dont ces photos sont organisées.

– Ah. En fait...

Daniel fait une pause et passe une main dans ses cheveux moites. Il baisse la voix, les yeux plantés dans les siens.

– Ce n'était pas de cette idée-là que je parlais.

Une sonnette d'alarme retentit dans la tête d'Ana, tandis qu'un mélange d'espoir et de crainte fait battre son cœur. Daniel se rapproche. Sa chemise à carreaux est ouverte sur un tee-shirt blanc humide.

– Je pensais... Enfin, j'espérais...

Ana contemple les photos pour éviter son regard. Elle sait qu'elle devrait partir, mais des racines ont poussé sous ses pieds et se sont enfoncées dans le sol. Elle ne devrait pas le laisser s'approcher autant. Elle ne devrait pas remplir ses poumons de l'odeur de son après-rasage. Mais les racines descendent jusqu'en bas, s'agrippent aux pierres des fondations.

– J'espérais que vous pourriez participer à un projet avec moi, achève Daniel.

– Un projet ?

La voix d'Ana n'est plus qu'un chuchotement. Son éventail s'agite comme un papillon.

– J’aimerais faire un reportage sur la vie en Espagne, mais à travers le regard des gens de notre âge.

Un reportage. Sur l’Espagne. Les racines craquent. Le cœur d’Ana fait une pirouette dans sa poitrine. La déception et le soulagement l’envahissent à parts égales.

– Pourquoi ? demande-t-elle en rangeant l’éventail et ses sentiments dans sa poche.

– Pour illustrer les différences et les points communs entre nous, entre les États-Unis et l’Espagne.

Ana fait un pas en arrière.

Quels points communs peut-il voir entre eux ? Lui a le droit de voyager n’importe où dans le monde. Il est l’héritier d’une riche dynastie pétrolière, mène une vie de privilèges, bénéficie de toutes les libertés imaginables. Il peut voter aux élections, prier le Dieu de son choix et exprimer ses opinions en public.

– Nous garderions l’anonymat, s’empresse de préciser Daniel. Comme Robert Capa et Gerda Taro. Vous pourriez être « Jane Doe ».

– Jane Doe ?

– Ça veut dire « une femme anonyme ». En tant que Jane, vous fourniriez un regard sur l’Espagne qu’il m’est impossible d’avoir seul. Nous pourrions travailler ensemble. Vous êtes un bon sujet, et une bonne photographe. Regardez.

Il désigne deux photos posées sur le bureau. L’une d’elles est celle d’Ana dans l’ascenseur. Il la lui passe, et elle grimace.

– Ma bouche est vraiment si grande que ça ?

Elle déteste la dent en or qu’on entrevoit sur sa mâchoire inférieure. Elle repose la photo sur le bureau.

– Elle n’est pas trop grande. On appelle ça « un sourire éclatant ». Vous ne voulez pas la garder ?

Elle secoue la tête. À côté de cette photo, il y a celle qu’elle a prise de Daniel dans le magasin de bonbons. Le coin de sa bouche se relève en un sourire, un rire esquissé. Il regarde l’objectif avec des yeux parfaitement honnêtes, si incongrus au milieu des jolies friandises. Oui, la photo est bonne. Mais cela n’est pas dû à ses talents de photographe.

Ce projet... Si Daniel présentait une demande officielle à son chef, pourraient-ils s’y consacrer ensemble ?

L’avertissement de sa sœur murmure avec insistance à son oreille.

Ana reprend son panier et se dirige vers la porte.

– Je suis vraiment désolée, Señor, mais je ne peux pas vous aider. Je suis très occupée à l’hôtel.

Les mains enfoncées dans les poches de son jean, Daniel fait signe qu’il comprend.

Quand Ana passe devant la table basse, elle s’arrête à la vue d’une

image dans la revue de l'hôtel qui fait naître des frissons dans sa nuque.

L'énorme croix de granit.

Perchée au sommet d'une colline au nord-ouest de Madrid, haute de cent cinquante mètres, elle peut être vue à plus de trente kilomètres de distance.

El Valle de los Caídos. « La vallée de ceux qui sont tombés ».

Le texte du magazine lui aboie à la figure.

Au bout de près de trente ans de travaux, el Valle de los Caídos est presque terminé. Les visiteurs pourront bientôt visiter ce lieu magnifique de repos et de méditation, en souvenir de tous ceux qui sont tombés lors des glorieux combats.

Les roseaux du panier craquent sous ses mains crispées. Elle montre le magazine.

– Vous savez ce que c'est ?

– Oui, un site où les touristes pourront découvrir l'histoire de la guerre civile.

– C'est ce que vous croyez ?

– Est-ce faux ? J'avais l'intention d'y aller pour réaliser quelques photos. Vous voyez, c'est pour ça que j'ai besoin de votre aide. Je n'y connais rien. Jane Doe, elle, pourrait m'expliquer.

Ana le dévisage, un nœud dans la gorge. C'est donc ainsi que le monde voit l'Espagne ? Ils pensent que el Valle de los Caídos est un lieu pour acheter des souvenirs ? Ce mémorial a été bâti par des prisonniers républicains.

Ana revient à la série de photos et ramasse celle qui a tout de suite attiré son regard. Elle jette le cliché de la religieuse et du bébé sur la table basse.

– Parfois, il n'y a pas d'explication, Señor. Bonsoir.

En sortant de la chambre, elle a du mal à respirer. Elle tourne à l'angle du couloir, s'adosse au mur et tente de toutes ses forces de retenir ses larmes.

Dans el Valle de los Caídos s'épanouit un village qui abrite deux mille travailleurs et leurs familles. (...) Une combinaison merveilleuse de splendeur, magnificence et simplicité. Nous recommandons fortement une visite.

Castellana Magazine, Hilton Hotels, juillet 1957

Ils cheminent dans l'obscurité, sous le ciel nocturne de Madrid, immense et profond. Le bruit de leur pas est étouffé par le sable sec du sentier. Rafa essaie de faire la conversation, mais Fuga marche comme s'il était en transe. Il ne prononce qu'un seul mot : *mentirosos*.

Menteurs.

Cet après-midi, ils ont exhumé le corps d'un garçon de quatre ans dont la sépulture n'était plus payée. La famille, trop pauvre pour s'acquitter de la location, les a regardés en pleurant recueillir les restes de l'enfant et les jeter dans la fosse commune. La grand-mère proférait des malédictions.

– S'il vous plaît, Señora, a plaidé Rafa, ce n'est pas notre faute. C'est notre travail. Si nous ne travaillons pas, nous ne mangeons pas.

– Puissiez-vous vous étouffer avec le pain que vous aurez gagné en faisant ça ! a craché la malheureuse femme.

À présent, Rafa essaie de raisonner son ami :

– Fuga, ce n'est pas après nous qu'elle en avait. Elle était triste à cause de l'enfant.

Rafa sait que Fuga n'est pas seulement triste : il se revoit dans chaque enfant pauvre, dans chaque fosse pleine d'os. À chaque pelletée, il s'enterre lui-même.

– *Mentirosos*, répète Fuga.

– Pense à ce que tu m'as dit toi-même. Nous ne devons pas nous laisser empoisonner par les circonstances. Ton projet est louable.

Fuga hoche la tête et crache sur le bord de la route.

Rafa pense au serment qu'a fait son ami. Fuga jure qu'il se battra pour les enfants – les innocents, ceux dont personne ne veut, les enfants perdus de l'Espagne. Il utilisera l'argent qu'il gagnera en tant que torero pour payer le loyer des places de cimetière. Et il tirera les

garçons abandonnés de ces horribles « foyers ». Voilà son projet.

Fuga s'arrête brusquement et lui fait signe de garder le silence. Était-ce une voix ou un oiseau ? Ils courent vers une rangée de cyprès, s'allongent sur le ventre et écoutent.

Rafa n'entend que Fuga. Les narines enflées comme un combattant, Fuga brûle de détermination. La devise des toreros est : « Pour devenir un torero, il faut d'abord devenir un taureau. » Fuga en est un depuis longtemps. Il a le courage et la force de combattre n'importe quel homme ou animal, et le fait avec une grande finesse même si, parfois, Rafa craint que son ami n'ait pas la grâce inhérente requise.

Le pâturage de Don José Isasa Cuadros n'est pas loin. Pourvu que Fuga n'ait rien entendu de plus qu'un hibou. Rafa espère qu'à cette heure tardive, les Corbeaux sont endormis dans leurs casernes. Les Corbeaux sont tellement haïs qu'ils ne travaillent pas dans la région où ils résident : leurs familles courraient trop de risques.

– Peut-être vaut-il mieux remettre l'entraînement à une autre nuit, chuchote Rafa.

Fuga ne dit rien. Au bout de quelques secondes, il se lève et recommence à marcher en direction du champ. Rafa le suit, avec le clair de lune pour seul guide.

La plupart des matadors sont des fils de bonne famille qui ont suivi un entraînement classique. Joselito, Belmonte ou Manolete, le bien-aimé de l'Espagne : Rafa les révère tous. Quand Manolete est mort, un pan d'Espagne est mort avec lui. Il s'est fait transpercer la cuisse, et toute l'équipe de médecins n'a pu le sauver. Fuga et Rafa, eux, n'ont pas de médecins attitrés. Il n'y a personne pour leur venir en aide.

Ils poursuivent leur chemin dans l'obscurité. Rafa reprend la parole :

– Le monde dans lequel nous voulons entrer est un monde d'hommes aux gros cigares, aux voitures coûteuses et aux multiples relations tissées depuis des générations. Tu le sais. Mais c'est aussi un monde où le courage et le talent valent plus que l'ascendance. Si un torero a un vrai talent, on ne méprisera pas le sang qui coule dans ses veines. Il sera protégé.

Fuga acquiesce.

S'entraîner avec des taureaux dans le champ d'un éleveur est totalement illégal. Si on les surprend, ils seront punis immédiatement – et définitivement. Rafa ira se confesser avant la messe, dimanche. Une fois de plus, il demandera au prêtre de Vallecas de réclamer pour lui pardon et courage. Rafa s'est promis que quand il gagnerait de l'argent en tant que membre de la *cuadrilla* de Fuga, il compensera en secret les éleveurs dont ils ont fatigué les taureaux.

Ils arrivent devant le champ. Le souffle rauque et les pas lourds des taureaux se font entendre distinctement dans l'air nocturne. Fuga

déroule sa couverture couleur rouille. Il regarde Rafa et hoche la tête.

– Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, amen, récite Rafa avec un signe de croix.

Ensemble, ils escaladent la barrière.

Un garçon de six ans aperçoit Puri et lui fait de grands gestes.

– Qu’y a-t-il, *chico* ?

Il lève son petit poing serré, fait signe à Puri de le suivre dans un coin et ouvre les doigts. Sur sa paume est posée une dent. Puri applaudit.

– Merveilleux ! Montre-moi.

Le garçon sourit fièrement, dévoilant un trou à l’avant de sa mâchoire.

– Tu sais ce que ça veut dire, n’est-ce pas ? demande Puri. Ce soir, tu mettras ta dent sous ton oreiller, et la petite souris viendra te rendre visite pendant la nuit. Elle prendra la dent et te laissera une surprise.

Puri embrasse l’enfant, qui sautille de joie. Les enfants plus âgés de l’Inclusa ont moins de chance d’être adoptés, alors Puri saisit la moindre occasion de les câliner. Elle aime beaucoup jouer à la petite souris.

Une religieuse passe près d’elle.

– Ne traîne pas ! Il y a des couches à changer, des bébés à laver et à nourrir.

Puri se dirige vers la pouponnière. Elle a hâte de parler à Sœur Hortensia de la dent tombée.

Sœur Hortensia se tient à côté du berceau de Trèfle, en pleine conversation avec une femme enceinte et son mari. Puri entre sans se faire remarquer. Elle s’occupe des bébés non loin d’eux et en profite pour les écouter.

– Ma femme en a assez de porter un coussin sur le ventre, chuchote l’homme. Nous n’aimons pas beaucoup cette situation.

Puri a envie de regarder la femme, mais elle sait qu’il vaut mieux

l'éviter.

– Cette enfant pourrait être la réponse, répond Sœur Hortensia. Elle est encore très petite.

– Elle est petite, mais pas assez pour qu'on croie qu'elle vient de naître, surtout s'il s'agit d'un accouchement prématuré. Vu la somme considérable que nous payons, nous voulons un nouveau-né.

– Vous en aurez un, chuchote Sœur Hortensia. Je vous présente simplement cette option parce que votre épouse souhaite que ça se termine vite. Allons en discuter dans mon bureau.

Puri écoute leurs pas s'éloigner sur le sol dallé et se retourne pour les regarder. Ce n'est pas la première fois qu'une telle chose arrive. Sœur Hortensia lui a expliqué que certains couples ont honte de ne pas réussir à concevoir d'enfant. La pression sociale est si forte que, parfois, les femmes préfèrent simuler une grossesse plutôt que reconnaître qu'elles ont eu recours à l'adoption. Dans ces occasions, il faut protéger le secret de la femme à tout prix : révéler le secret de quelqu'un d'autre est un péché.

Puri pense à la famille d'Ana. En tant qu'enfants de républicains, ils doivent porter de nombreux secrets. Alors comment Ana a-t-elle fait pour être embauchée dans ce grand hôtel américain ?

Trèfle pleure, et Puri vient inspecter sa couche. Elle est soulagée que le couple n'ait pas choisi la fillette. L'homme avait un visage flasque et maussade. La manière dont il a parlé d'argent ne lui a pas plu, de même que son insistance face à Sœur Hortensia. Trèfle mérite une famille belle et gentille. Si seulement l'un des courageux matadors l'adoptait ! Une famille espagnole haut placée adoptant une orpheline, ce serait incroyablement touchant.

Cette pensée lui rappelle son rêve de cette nuit. Puri fouille sa mémoire et essaie de retrouver les images qui s'effacent déjà. Un grand torero marchait vers elle, beau et élégant. Il portait un habit de lumière couleur saphir, couvert d'éclats dorés. Elle le regardait et souriait, et il lui rendait son sourire. Tout à coup, Puri se rend compte que le matador de son rêve n'était pas Ordóñez. C'était Daniel, le cowboy texan qu'elle a rencontré dans la rue.

Pourquoi la mention d'El Valle de los Caídos semble-t-elle bouleverser Ana ?

Daniel observe les photos qu'il a collées au mur de sa suite. Il n'aurait pas dû lui demander de participer à son projet. Ça l'a embarrassée. Mais quand ils parlent, quand elle sourit, il oublie que c'est une employée de l'hôtel.

Il se tourne vers son père, assis sur le petit canapé.

– Comment c'était, Valence ?

– Très belle ville. Une mer magnifique. Je serais bien resté un jour de plus, mais ta mère voulait revenir pour le défilé de mode à l'ambassade. Tiens, d'ailleurs, tu devrais t'habiller. Costume et cravate, ce soir.

Daniel acquiesce. Martin Matheson se lève et vient regarder les photos de son fils. *S'il te plaît, pense Daniel. Juste un compliment, un seul.*

Mais son père se met à rire. Il désigne la photo des jointures écorchées de Nick Van Dorn.

– Pas très diplomatique, pour un fils de diplomate. Ce garçon a le diable au corps, non ?

Daniel hausse les épaules. Son père se racle la gorge.

– Et que penses-tu de Ben, le journaliste ?

– Il me plaît. Il a l'air intelligent. À fond dans son travail.

– Comme la plupart des journalistes. Quand ils veulent un article, ils feraient n'importe quoi pour l'obtenir. C'est un milieu cruel, sache-le.

Son père se dirige vers la porte.

Le mot « cruel » rappelle à Dan le télégramme.

– Attends, papa. Je voulais te parler de quelque chose.

Son père s'arrête.

– Je sais.

– Ah bon ?

– Je suis désolé, Dan.

Son ton d'excuses sincère dissipe le mécontentement de Daniel.

– J'attendais que tu me le dises, poursuit son père. Je comprends que tu l'aies caché à ta mère. Elle adore Laura Beth. Ça va lui faire beaucoup de peine.

Laura Beth ? Son père pense qu'il voulait lui parler de Laura Beth ?

– Papa...

– Je suis au courant. Quelqu'un en a parlé à ton oncle. Laura Beth ne sait pas bien ce qu'elle veut, c'est tout. Elle était stressée par les examens... Vous formez un couple parfait, tous les deux, et elle vient d'une excellente famille. Ne t'inquiète pas : je suis sûr – sûr et certain – qu'elle va changer d'avis.

Un couple parfait ? Ils n'ont rien en commun. Ils sont sortis ensemble pendant quelques mois, durant lesquels elle a embrassé d'autres garçons. Son père sait-il que Laura Beth trouve sa mère « trop ethnique » et que, par conséquent, leur famille ne lui paraît pas un parti intéressant ?

– Ce n'est pas grave, papa. Nous avons des problèmes.

– Tous les couples ont des problèmes. À ce propos...

Son père marque une pause, comme s'il choisissait soigneusement ses mots.

– Daniel, ta mère et moi traversons une mauvaise passe, ces derniers temps. Laisse-la respirer, si possible. C'est important pour elle que tu sois heureux ici, à Madrid.

Cette demande prend Daniel par surprise. Une mauvaise passe ? Comment ça ? Il repense au télégramme. Il voudrait poser des questions, mais l'expression de son père l'en dissuade. Il est plus aimable, moins autoritaire que d'habitude.

– D'accord.

– Merci, mon grand. On part pour l'ambassade dans un quart d'heure.

Il sort. Daniel fixe la porte. Mr. Matheson peut se montrer têtu, et leur relation père-fils est assez tendue depuis quelques années, mais il n'y a jamais eu de problèmes entre ses parents.

Qu'entendait-il par « une mauvaise passe » ?

L'ambassade américaine est bâtie en gros blocs de grès blanc. Sa forme donne une impression à la fois de durabilité et de raffinement. Un grand drapeau rouge, blanc et bleu avec ses quarante-huit étoiles se dresse au-dessus de l'entrée.

– Bienvenue à l'ambassade, Daniel. Je suis content que tu aies pu nous rejoindre.

Le père de Nick, Shep Van Dorn, les accueille formellement un par un à l'entrée. Il serre la main de Daniel et se tourne ensuite vers sa mère.

– Bonsoir, María. Vous êtes ravissante. Êtes-vous sûre de ne pas participer au défilé ce soir ?

Toujours policé et professionnel, Shephard Van Dorn n'a pas été coulé dans le même moule que son fils. Nick se tient au milieu d'un groupe de jolies jeunes femmes et pousse un grand sifflement en apercevant Daniel. Son geste grossier fait rire les filles. Pas son père.

– Regardez-moi ça ! s'esclaffe Nick. Notre cow-boy a échangé ses bottes contre un costume. Tu es d'un chic, Dan !

L'enthousiasme du jeune homme, nourri par le vin, amuse le groupe pendant les présentations.

– Je me suis arrangé pour qu'on assouplisse certaines règles. On va jouer du Elvis au club de l'hôtel, ce soir. Tu devrais te joindre à nous.

Comme les bikinis, Elvis et ses déhanchements sont considérés comme indécents en Espagne.

Daniel acquiesce, l'esprit ailleurs, et parcourt le hall du regard. Il voudrait avoir son appareil photo pour capturer l'ambiance guindée de la soirée. Même si c'est un événement diplomatique, avec des participants de nombreux pays différents, l'atmosphère lui paraît clairement américaine ; on dirait une soirée à Dallas.

Les jeunes femmes, en robe de taffetas raides et gants blancs, sont filles de diplomates, d'hommes d'affaires et d'officiers militaires. Elles font leur entrée dans le monde. Elles fréquentent des pensionnats comme Wellesley ou Bryn Mawr. Leurs robes sont de couleurs différentes, et cependant, Daniel a le sentiment que leurs destinées sont toutes semblables. Elles vont faire des mariages avantageux et seront nommées dans le *Social Register*, la publication semestrielle qui liste les membres de la haute société américaine. Mais est-ce ce qu'elles désirent vraiment ?

Daniel regarde sa mère. Il est heureux qu'elle sorte du lot, qu'elle ait conservé en privé des coutumes espagnoles, même s'il sait que ça lui complique les choses à Dallas.

– Ta mère descend-elle de la noblesse espagnole ? lui a demandé le chroniqueur mondain du *Dallas Morning News* quand il a travaillé pour ce journal.

Être relié à un titre de noblesse augmente considérablement l'influence de quelqu'un dans les cercles les plus privés. À Dallas, certains embauchent des généalogistes dans l'espoir qu'ils leur dénichent parmi leurs lointains ancêtres un baron quelconque qui leur fournirait une porte d'entrée pour les meilleurs clubs.

Les femmes de Dallas suivent la chronique mondaine aussi passionnément qu'un courtier suit le cours de la Bourse. Laura Beth parle *ad nauseam* du bal des débutantes qui va être donné pour la petite-fille de Henry Ford. Daniel sait que le fait qu'il soit associé à la famille de Laura Beth a donné à sa mère le sentiment d'appartenir enfin à la bonne société. Quant à lui, ça ne lui a apporté que de la lassitude, tout comme ce défilé de mode à l'ambassade.

Il repère Ben Stahl dans un coin de la pièce, en pleine conversation avec Paco Lobo. Juste au moment où Daniel se dirige vers eux, on les fait tous entrer dans la grande salle de réception.

Plus d'une centaine de chaises ont été disposées en rangs. Daniel fait asseoir sa mère et prend place près de ses parents. Un homme vient présenter l'événement et les couturiers concernés. Les lumières baissent.

– N'est-ce pas merveilleux ? s'extasie sa mère.

Daniel confirme, même s'il n'en pense pas un mot. Ce doit être si pénible d'être diplomate. Lui serait incapable d'aller de soirées officielles en discussions interminables. Tandis que des femmes portant toutes sortes de robes se dandinent dans l'allée, il se remet à penser aux photos qu'il vient de faire développer.

Soudain, le public pousse une exclamation étouffée.

– Éblouissant, chuchote sa mère.

Daniel se concentre à nouveau sur la scène. Une jeune modèle en robe rose chatoyante est apparue au centre. Elle tourne lentement sur

elle-même pour montrer la robe étroite, et Daniel cesse un instant de respirer. L'arrière de la robe est absent, dévoilant tout le dos de la femme jusqu'à sa taille. Le tissu moule son buste mince et plonge de manière suggestive pour former un V juste au-dessus de son sacrum. Sa peau mate impeccable luit sous les lampes. Daniel ne peut quitter son dos des yeux. Il rêve de photographier cette courbe subtile, ce creux si doux. Elle pivote, et il passe le regard sur sa taille fine, remonte jusqu'à son cou. Elle brille, comme éclairée de l'intérieur. Ses cheveux noirs sont relevés, à l'exception de quelques anglaises qui encadrent ses pommettes hautes, ses yeux sombres, sa bouche charnue.

Elle avance le long de l'allée centrale.

Toutes les têtes se tournent.

Sa beauté est incontestable.

C'est alors qu'il la reconnaît.

Ana.

Daniel quitte son siège avant que la lumière revienne. Les mannequins sortent par une porte à l'avant de la pièce, et il les suit. D'autres l'ont déjà devancé. Shep Van Dorn, l'officier des Affaires publiques, rassemble les journalistes pour organiser les prises de vue. Un couturier pose avec les femmes devant un photographe officiel.

– Tu regrettes de ne pas avoir ton appareil ? demande Nick en rejoignant Daniel.

Tu ne sais pas à quel point, pense Daniel.

– Tu sais qu'elles n'embrassent pas, hein ? dit Nick.

– Pardon ?

– Ici, en Espagne, les filles n'embrassent pas. Les jeunes filles convenables ne font que des bisous sur la joue jusqu'à leur mariage. Et toutes les rencontres doivent être chaperonnées. Ils ne grandissent pas vite, ici... Ma mère trouve que c'est très bien. Moi, ça me paraît bizarre. Mais ne t'en fais pas, il y a plein de filles américaines qui ne demandent pas mieux ; tu as l'embarras du choix.

Nick vide son verre de xérès et suit le regard de Daniel.

– Tu la reconnais ?

– Oui.

– À ce que j'ai compris, la modèle était malade. Comme la robe allait à Ana, ils lui ont demandé de la porter. Viens, allons nous faire photographier.

Nick se dirige avec assurance vers Ana.

– Salut, ma jolie. Bravo.

Il adresse un sourire étudié à l'appareil. Le photographe les prend tous les trois.

– *Gracias*, répond Ana. *Buenas noches, Señor*, dit-elle à Daniel avec un sourire poli.

– *Hola*, Ana. Vous êtes magnifique.
– Ça s'est fait à la dernière minute. La robe, le maquillage... J'étais très nerveuse.

– Vous n'en aviez pas l'air.

– C'est vrai ? demande Ana, dont le sourire s'accroît.

– C'est vrai, confirme Nick. Ça ne se voyait pas.

Shep Van Dorn s'avance vers eux avec un groupe de gens.

– Et figurez-vous que le clou du spectacle n'est rien qu'une femme de chambre du Hilton ! Incroyable, non ?

« Rien qu'une femme de chambre. » Le sourire d'Ana s'évanouit.

– Ce qui est incroyable, Shep, c'est à quel point tu peux être idiot, réplique Nick.

Le silence est instantané, gêné. Puis Shep Van Dorn éclate d'un rire forcé.

– Ne faites pas attention à mon fils. Je crois qu'il a un faible pour elle. Et franchement, comment lui en vouloir ?

Les adultes gloussent. Nick foudroie son père du regard et secoue la tête avant de s'éloigner à grands pas furieux.

– Voulez-vous aller respirer un peu d'air frais ? propose Daniel.

– Oh, oui, merci, s'empresse d'accepter Ana.

Daniel lui fait franchir une grande porte en verre qui débouche sur une cour intérieure paisible. Ana regarde le ciel sombre.

– J'ai trouvé la réponse, dit-elle à voix basse.

– Pardon ?

– Je sais pourquoi les Américains adorent les glaçons. Ici, en Espagne, on boit du vin. Mais les Américains boivent des cocktails élaborés pour lesquels il faut des glaçons. Gin tonic, whisky-soda...

– Ana...

Elle se tourne vers lui.

– Excusez-moi de vous avoir demandé de travailler avec moi sur ce reportage. J'ai remarqué que ça vous perturbait. Je me sens très coupable depuis hier.

– Ne vous en voulez pas, Señor. Vos photographies sont très belles. Mais c'est compliqué parce que...

– Le voici !

Shep Van Dorn surgit dans la cour avec les parents de Daniel.

– Dan, ta mère et moi allons rentrer à l'hôtel, annonce son père. Il faut qu'on se lève tôt, demain matin.

La mère de Daniel se précipite vers Ana.

– *Querida*, vous êtes absolument ravissante ! Je me présente : María Matheson.

– Maman, c'est Ana ! lui signale Daniel.

– Je suis ravie de vous rencontrer, Ana, s'exclame sa mère, sans reconnaître l'employée qui obéit à tous ses ordres à l'hôtel. Je vois que

vous avez fait la connaissance de mon fils.

Daniel et Ana échangent un regard.

– Enchantée, Señor, dit-elle au jeune homme qui doit se retenir de rire.

– Quel dommage que tu n'aies pas ton appareil, Daniel, regrette sa mère. J'aurais adoré avoir une photo de cette robe.

Mr. Matheson touche le coude de son épouse pour la presser de partir. Elle lance un dernier compliment :

– Vous étiez vraiment superbe ce soir, Ana. Je suis très heureuse de vous avoir parlé.

Elle lui adresse un signe de tête approbateur avant de s'éloigner. Daniel, atrocement gêné, n'ose imaginer ce que ressent la jeune fille.

– Je suis désolé.

– Ne vous inquiétez pas, Señor. Quand je ne suis pas en uniforme... je ne suis pas moi-même.

– Vous êtes tout à fait vous-même. C'est moi qui suis différent.

Il desserre sa cravate. Elle examine son costume chic.

– Je crois que je vous préfère en jean.

– Tant mieux. Moi aussi. Avez-vous besoin que je vous raccompagne ?

Ana ouvre la bouche pour répondre, mais s'interrompt. Mr. Van Dorn donne une tape amicale dans le dos de Daniel.

– Quel gentleman ! C'est bien aimable de ta part, Dan, mais nous avons prévu une voiture de l'ambassade pour ramener les filles chez elles.

Ana demeure silencieuse. Daniel essaie de déchiffrer son expression étrange.

– Alors à demain ? demande-t-il, dans l'espoir qu'elle réponde oui.

Elle se contente de prendre une inspiration profonde. Le regard qu'elle lui lance lui donne envie de s'approcher d'elle, de la réconforter, mais elle se retourne et part rapidement.

Daniel la regarde s'éloigner, les yeux fixés sur son dos superbe, furieux contre lui-même. Il sait qu'il vient de commettre une erreur, même s'il ne sait pas exactement laquelle.

Ana voit le message, mais fait semblant de rien. Le coin blanc dépasse de la poche de son sac, comme une petite flèche destinée à attirer son attention. Elle essaie de déterminer à quel moment le papier a été glissé là. Était-il déjà dans son sac quand elle a quitté l'hôtel ?

Sa main caresse la jupe verte de son uniforme. Ce sont les plus beaux habits qu'elle possède mais, tout à coup, le tissu lui paraît raide et rugueux, si différent de la robe soyeuse. La mannequin était malade. Le couturier était désespéré. Il a supplié le responsable d'Ana de la laisser prendre sa place.

C'était un coup de chance, rien de plus. Comme dit Mr. Van Dorn, elle n'est rien de plus qu'une femme de chambre. Elle sort un mouchoir fané de sa poche et s'essuie la bouche, ôtant soigneusement la moindre trace de son rouge à lèvres.

Néanmoins, malgré les avertissements de sa sœur, Ana ne regrette pas cette soirée. Elle a porté une robe superbe, qu'elle ne pourra jamais s'offrir. Elle a parlé en tête à tête avec un beau garçon, dont la mère lui a témoigné du respect. Durant quelques heures, elle s'est sentie belle. Et pendant ce bref moment, tout lui semblait possible.

La route pavée s'achève, et la voiture continue à rouler sur la chaussée en terre battue.

– Arrêtez-vous, s'il vous plaît, demande Ana.

– Vous êtes sûre ? s'enquiert le chauffeur. Il fait nuit. Ça ne me dérange pas de vous emmener jusqu'au bout.

– *Gracias*, mais j'ai envie de prendre l'air. Je préfère faire le reste du chemin à pied.

L'homme se gare, et Ana sort du véhicule.

Cette voiture diplomatique luisante attirerait bien trop l'attention à

Vallecas. Les enfants courraient derrière, les hommes s'inquiéteraient, et les femmes – c'est surtout aux femmes que pense Ana – se précipiteraient chez Julia pour l'interroger et lui donner leur opinion.

Ana voudrait tant raconter la soirée à Julia. Sa sœur est passionnée de couture. Elle a passé des années à étudier les motifs et coupes de grands couturiers espagnols tels que Pedro Rodríguez ou Cristóbal Balenciaga. Ana voudrait pouvoir lui décrire cette robe magnifique dans les moindres détails. Mais c'est impossible. La soirée s'est déroulée à l'ambassade américaine. Julia s'inquiéterait.

La Sedan noire s'en va. Ana marche seule sur la route, et ce n'est que lorsque le bruit du moteur a complètement disparu qu'elle sort le message de son sac.

Ça va mal se terminer pour toi.

Ana déchire le papier en mille morceaux qu'elle éparpille sur son chemin. Elle cligne des yeux pour refouler ses larmes et regarde derrière elle afin de vérifier qu'elle est bien seule, que personne ne voit les miettes de menace qui conduisent jusqu'à sa porte.

Deux heures et demie du matin.

Daniel est assis à une table dans un coin avec son appareil photo et observe la foule. Au night-club de l'hôtel pulsent la musique, les conversations, la fumée de cigarette. Des cadavres de bouteilles de champagne, aux collerettes de papier métallisé déchirées et froissées, traînent dans des seaux à glace en argent. Ben Stahl a si chaud qu'il est rouge comme une tomate. Il oscille sur la piste de danse, cigarette allumée dans une main, whisky dans l'autre. Ses mouvements sont sans rapport avec le rythme de la musique, comme s'il entendait quelque chose de tout différent. Il semble malgré tout beaucoup s'amuser, sans se rendre compte qu'il danse tout seul. Daniel prend une photo.

Nick se laisse tomber sur une chaise près de lui.

– Tu ne dances pas, mon petit Danny ?

– Je suis très bien ici, avec mon appareil photo. Il y a plein de clichés intéressants à prendre.

– Est-ce qu'au Texas aussi, vous avez des leçons de danse de salon comme à New York ?

– Deux ans de suite.

– Et vous dansez aussi ces danses country bizarres ?

– Ce sont les meilleures. Si je dois danser, je préfère le faire en bottes.

Nick boit une gorgée dans son verre.

– Alors, raconte un peu, qu'est-ce qui s'est passé avec ta copine à Dallas ? C'était sérieux ?

– En tout cas, elle avait sérieusement... l'intention de me changer !

– Aïe. Bon débarras ! rit Nick.

– Peu importe. Nous avons d'autres problèmes. Et toi ? demande

Daniel, sautant sur l'occasion. Ton père a dit que tu avais un faible pour Ana. Vous formez un couple, tous les deux ?

– Nan. J'aime rester libre. Les diplomates déménagent tous les deux ou trois ans. Pourquoi m'attacher à quelqu'un alors que je vais devoir partir ? Sans compter que ce n'est pas exactement le genre de filles qui figurent sur le *Social Register*.

– Vous n'êtes jamais sortis ensemble, donc ?

Nick pose son verre.

– Pourquoi tu es aussi curieux à propos d'Ana ?

– Pour rien. C'est elle qui s'occupe de ma famille, ici, à l'hôtel. Elle a l'air intéressante.

Nick fixe son verre vide. Un sourire soulève soudain les coins de sa bouche.

– C'est vrai, elle est intéressante. Et tu sais, Ana habite dans un quartier de Madrid tout à fait unique. C'est un endroit génial pour prendre des photos. Tu devrais aller la voir.

– Tu crois ? Je ne voudrais pas m'imposer.

– Ça lui ferait plaisir. Elle ne peut pas vraiment nouer des amitiés, au boulot. Il y a toujours quelqu'un qui la surveille, pas vrai ?

Daniel repense à son dernier échange avec Ana. Peut-être Nick a-t-il raison. Elle lui a dit qu'elle était très occupée à l'hôtel. Et elle n'a pas le droit d'entrer dans sa chambre sans une bonne raison.

– Tu as un stylo ? Je vais te donner son adresse.

Il gribouille quelques mots sur une serviette en papier et jette le stylo sur la table.

– J'ai soif. Tu veux quelque chose ?

– Non, répond Daniel en regardant la serviette. Je pense que je vais bientôt aller me coucher.

Nick disparaît dans la foule. Daniel passe encore un quart d'heure à prendre des photos et à refuser de danser. Il est en train de se diriger vers la porte quand Ben le rattrape.

– Dan, viens vite ! Nick a des ennuis !

Ben tire Daniel et franchit avec lui une porte de service qui donne sur une impasse derrière l'hôtel. Nick se tord sur les pavés sous les coups de pied et de poing de deux hommes.

– Hé ! crie Ben en s'approchant. Arrêtez !

– Ce ne sont pas tes affaires, *culón*. Va-t'en.

Poussé par l'adrénaline, l'un des agresseurs repousse violemment Ben tandis que l'autre continue à frapper Nick. Son poing provoque un craquement affreux juste au-dessus de la mâchoire du garçon.

– Ils vont le tuer ! gémit Ben en chancelant. Arrêtez, j'ai dit !

Nick ne résiste plus. Daniel passe son appareil photo à Ben.

– Je pense que ça suffit, dit-il en s'avançant.

Il tire en arrière l'homme qui frappe Nick. Aussitôt, ils lui font face

tous les deux.

– Écoutez, je n'ai aucune raison de me battre contre vous, plaide Daniel. Vous devriez partir.

– *Nenaza*, crache l'un des deux hommes.

Ce mot provoque une étrange pulsation dans la gorge de Daniel. Il ne veut pas d'ennuis avec son père. Il ne veut pas d'ennuis avec les gardes. Mais non, il n'est pas une mauviette.

Les hommes se ruent sur lui, poings levés. Daniel croit entendre la voix de son entraîneur.

Les poings dressés. Les coudes en bas. Bouge la tête.

Gauche-droite sur la figure ; droite-gauche dans le ventre. *Esquive. Souffle quand tu portes les coups.* Ce sont des bagarreurs, pas des vrais boxeurs.

Nez cassé. Un premier homme à terre. *Remue sans cesse les pieds. Regarde toujours ta cible. Pivote. Sois sur tes gardes, mais reste calme.*

Donne le coup de grâce quand tu es certain de réussir.

Il le fait.

À l'arrière du taxi, Ben grommelle.

– Bon Dieu, Nicky, dans quoi tu t'es fourré, cette fois ? Quelle raclée ! Et dire que la nuit ne faisait que commencer. Il est à peine trois heures.

Il allume une cigarette et appelle :

– Hé, Dan ! Tout va bien ?

Assis sur le siège avant, Daniel se retourne. Des gouttes de sueur rayent son visage.

– Pas de problème, mais est-ce que quelqu'un va appeler la police ?

– Ne t'en fais pas. Avec les Américains, l'hôtel sait que c'est Shep qu'il faut prévenir.

– Il ne faut vraiment pas qu'ils appellent la police, insiste Daniel.

– Tu as un casier judiciaire ou quoi, cow-boy ? Du calme, personne n'avertira les flics !

Nick gémit. Il est écroulé à côté de Ben au milieu d'un tas de serviettes ensanglantées, le visage meurtri et enflé. Daniel lève son appareil et regarde à travers le viseur. Ben hoche la tête.

– Ça fera une bonne photo. Il ne t'en voudra pas. Pas après ce que tu viens de faire, Matheson.

Daniel appuie sur le déclencheur tandis que le taxi continue à foncer vers l'hôpital.

Ana se retourne et lui jette un regard par-dessus son épaule. Ses boucles brunes se balancent doucement, volettent. Comme des prismes, les fleurs de cristal de sa robe rose projettent des taches de lumière arc-en-ciel sur son dos nu. Daniel la photographie...

– Dan. Réveille-toi, mon garçon.

Daniel ouvre les yeux. Shep Van Dorn se tient debout devant lui. Costume bleu impeccable, cravate rouge, chaussures vernies. Daniel se frotte les yeux.

– Où est Ben ?

– Il est parti. Tu dormais profondément.

– Comment va Nick ?

– Il s'en remettra.

Shep s'assied.

– Dan, je ne peux te dire à quel point nous te sommes reconnaissants de ce que tu as fait. Les médecins disent que s'il avait reçu un seul coup de plus, les dégâts auraient pu être permanents, ou fatals. Ben m'a raconté comment tu as défendu Nick.

– Pourquoi s'en sont-ils pris à lui ?

Shep baisse la voix :

– Nick ne va pas très bien depuis un an ou deux. C'est difficile d'être le fils d'un diplomate, difficile de se faire de vrais amis quand on déménage si souvent. Mais parfois, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Ces derniers temps, il a accumulé des dettes de jeu. Bien entendu, je n'aurais jamais cru qu'on en arriverait là, et que tu te retrouverais mêlé à tout ça.

Van Dorn soupire.

– Ton père va vouloir ma peau quand il sera au courant. Il tenait absolument à ce que je t'évite les ennuis. Je te suis redevable, Dan. S'il

y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, n'hésite pas à me le demander. Vraiment.

– Personne ne va prévenir les autorités, hein ?

Shep secoue la tête.

– En tant qu'officier des Affaires publiques, je m'occupe moi-même des affaires américaines... en privé, si tu vois ce que je veux dire. Les hommes de Franco sont entraînés à tirer sans poser de questions.

Daniel fait la grimace. Ne pas poser de questions. On dirait que c'est la devise de l'Espagne.

Avant de quitter l'hôpital, Daniel passe voir Nick. Son visage, de la couleur et de la forme d'une prune amochée, est monstrueusement enflé.

– *Hola*, boxeur ! le salue Nick. On devrait me laisser sortir ce soir, à temps pour retourner au club. Tu penses que je serai redevenu beau d'ici là ?

Il rit et grimace sous l'effet de la douleur.

– Mon vieux t'a trouvé ?

– Oui, nous nous sommes parlé.

– Il a peur que ton père soit furieux.

– Mon père sait que je me bats. Je faisais de la boxe, au Texas.

– Vraiment ? s'étonne Nick en secouant la tête. Tu es une énigme, Matheson. Et je t'en dois une belle.

Pourquoi Nick et son père sont-ils si prompts à se considérer en dette envers lui ?

– Tu ne me dois rien du tout. Repose-toi.

– Prends une photo. Je sais que tu en as envie. Je l'accrocherai dans ma chambre, au pensionnat.

Daniel regarde à travers le viseur de son appareil. Le jeune homme allongé sur le lit d'hôpital a l'avenir devant lui. Shep a beau être un diplomate, donc forcément retors, il semble quelqu'un de raisonnable et accepterait sans doute de payer une école de journalisme ou n'importe quelles études au goût de Nick. Décidément, les relations père-fils ne sont jamais simples.

Il presse le bouton.

– ¡ Buenos días, Señor !

Carlitos vient à la rencontre de Daniel à l'entrée de l'hôtel, frétilant d'enthousiasme.

– *Hola*, Bouton.

– Je peux voir ?

– Voir quoi ?

Carlitos désigne les mains de Daniel.

– ¡ *Tex-has ! ¡ Pan, pan !*

Daniel cache ses mains dans ses poches.

– Comment es-tu au courant ?

– Tout le monde le sait, Señor.

– Tout le monde ? C'est-à-dire ?

– Les employés de l'hôtel qui travaillent au night-club ont tout vu.

Les deux méchants qui ont fait du mal au Señor Van Dorn ont essayé de vous frapper, vous aussi. On raconte que vous les avez assommés tous les deux pendant que le journaliste fumait tranquillement. Est-ce qu'ils avaient de grands couteaux ? demande Carlitos en montrant le sang qui tache la chemise de Daniel.

Daniel entre dans l'hôtel. Sur ses talons, Carlitos continue de le harceler de questions. Si le groom est au courant, la nouvelle a-t-elle déjà été communiquée à ses parents ? Il redoute la réaction de son père. Il lui dira la vérité. Mais quelle est la vérité ? Qu'il était content de se battre ?

En cette heure matinale, le hall est calme, et le silence s'intensifie encore quand Daniel traverse le sol de marbre à carreaux. Les employés cessent de parler et le regardent avancer vers l'ascenseur. Un jeune bagagiste le montre du doigt en chuchotant.

L'ascenseur monte au septième étage. Le liftier ne le regarde pas en

face. Il est collé à la cabine, loin de lui. Dans les miroirs de la cabine, le jeune homme voit son reflet. Sa main gauche est couverte de cicatrices récentes. Sa belle chemise est déchirée et ensanglantée. Il n'a plus de cravate.

Daniel lève son appareil et prend un autoportrait dans le miroir.

Dans l'espoir d'éviter ses parents, il passe rapidement devant leur suite et entre en silence dans la sienne. Un papier a été glissé sous la porte.

Réunion ce matin. Je sais ce qui s'est passé cette nuit. Gardons-le pour nous. Ta mère se repose. On part pour Tolède cet après-midi, si tu as envie de nous accompagner.

Papa

« Gardons-le pour nous. » Pas de reproches ? Pas de colère ?

La suite a été nettoyée. Ana est-elle venue ? Un grand plateau d'argent est posé sur la table au centre de la pièce. Du jus de fruits pressés, du café, une grande assiette de *churros* et une tasse de chocolat chaud, ainsi qu'un petit seau de glaçons. Daniel place plusieurs glaçons dans la serviette en tissu et la presse contre son poing meurtri. Il se renverse dans le fauteuil, épuisé. Il est sur le point de fermer les yeux quand il le voit. Un journal, plié de manière stratégique et posé contre la cafetière, montre une photographie.

Sur laquelle il figure.

Il y a des choses dont on ne peut pas parler, un tiroir sombre où sont exilées les vérités inexprimables. Julia le connaît bien.

Tais-toi. Ne dis rien.

Estamos más guapas con la boca cerrada. « Nous sommes plus belles avec la bouche fermée. » C'est ce que dit sa tante Teresa.

Assise dans un coin de l'atelier, Julia raccommode le pantalon d'un matador. La broderie complexe qui court sur l'extérieur de la jambe est pensée pour mettre en valeur les formes de l'homme. Julia tire sur le fil.

Quand la vie ne lui laisse pas le temps de respirer, Julia réussit à garder ses pensées et ses questions bien rangées tout au fond du tiroir. Mais tôt ce matin, pendant l'un de ses rares moments de tranquillité, ses pensées se tournent vers son monde intérieur tandis que ses doigts bougent. Chaque point est une méditation.

Quel est le prix du silence ? Si elle se tait alors qu'elle a des soupçons, cela revient-il de fait à accepter ce qui se passe ? Si elle impose le silence à Ana et Rafa, qu'est-elle en train de leur dire ? Qu'elle a honte de leurs parents ? Ces derniers n'ont rien fait de mal. C'étaient des intellectuels, travailleurs, cultivés. Leur père voulait créer une école qui ne dépende pas de l'Église catholique. Voilà tout.

Son esprit s'enfonce davantage dans le tiroir.

Après la mort de son mari, tué par des franquistes, la mère de Julia a rejoint la résistance. Malgré les supplications de ses amis et de sa famille, elle a cousu en secret des drapeaux républicains pendant presque un an. Quand les hommes de Franco l'ont arrêtée, personne n'a tenté de l'aider. Les voisins se sont cachés derrière leurs rideaux, affolés. Ceux qui partageaient ses convictions n'ont rien fait pour la protéger. Cela leur aurait coûté trop cher.

En prison, on lui a rasé la tête. On a imprimé au fer rouge sur sa peau nue le joug et les flèches, symboles de la Phalange. On l'a forcée à avaler de l'huile de ricin pour qu'elle se souille. On l'a traînée dans les rues pour montrer à tout le monde que sa dignité humaine coulait entre ses jambes. Leur mère, enseignante, est devenue une proclamation : voilà ce qui arrive quand on devient une *rojilla*, une petite rouge.

Tant de chagrin, tant de larmes. Lasse d'avoir peur, lasse d'avoir faim... La plupart du temps, Julia est trop lasse pour se battre. Mais qu'elle garde soigneusement fermé le tiroir des secrets ne signifie pas qu'elle approuve le dictateur ou la Phalange. Cela signifie juste qu'elle veut protéger ce qui lui reste. Alors, elle se répète le proverbe de sa tante Teresa : *Estamos más guapas con la boca cerrada*. « Nous sommes plus belles avec la bouche fermée. » La vie est plus belle avec la bouche fermée.

Son frère et sa sœur pensent autrement. Pleins d'énergie, ils rêvent de vérité et de justice. C'est plus difficile pour la jeune génération. Rafa croit qu'il peut se libérer en conquérant sa peur. Il veut être l'assistant du fossoyeur torero et que la corrida devienne le théâtre de son courage. Ana s'imagine qu'elle peut diriger son propre destin, et à terme, quitter l'Espagne. Mais les rêves de sa sœur sont trop vastes. Trop dangereux. Ana pense qu'elle ne voit pas sa souffrance, pourtant c'est faux. La nuit dernière, Ana s'est endormie en pleurant, au retour de l'hôtel. Entendre les larmes de sa sœur, l'appel désespéré de sa solitude, l'a fait pleurer à son tour.

– Julia ?

Le tiroir de ses pensées se referme. Son chef, Luis, est debout sur le seuil de l'atelier.

– Je peux vous parler ?

La jeune femme suit Luis jusqu'à son petit bureau. Il ferme la porte et lui fait signe de s'asseoir.

– Je voulais vous montrer ceci avant que les autres le voient.

Il lui tend un journal et désigne une photo.

La légende dit :

Des enfants éminents d'Amérique. Nicholas Van Dorn, fils d'un diplomate, et Daniel Matheson, fils d'un baron du pétrole texan, assistent au défilé de mode de l'ambassade des États-Unis. La modèle porte une robe de Pedro Rodríguez, qui exerce son art au Castellana Hilton.

Julia n'arrive pas à quitter la photo des yeux. Certaines personnes ont l'air ridicules quand elles portent des vêtements trop élégants. Pas Ana. Elle est plus naturelle ainsi qu'avec ses vêtements usés ou son uniforme de femme de chambre.

Julia examine le grand Texan aux cheveux sombres. Ana lui a parlé de lui, mais elle n'a rien dit sur son apparence. Il est beau. Son costume est taillé sur mesure, parfaitement adapté à sa carrure musclée. Sa cravate vient d'Italie : elle le devine à la taille du nœud.

La photo est éloquente. Ana est inclinée vers le Texan. Le Texan est incliné vers Ana.

– Quand j'ai vu la photo, j'ai failli tomber de ma chaise, commente Luis. Au premier coup d'œil, j'aurais juré que c'était votre mère. Elle lui ressemble tant.

Julia sourit doucement.

– Elle lui ressemble trait pour trait. Elle est si belle.

– Et lui... C'est le garçon dont vous m'avez parlé ?

Julia soupire et désigne Nick Van Dorn.

– Oui, c'est bien lui.

– J’ai un rendez-vous important. Il ne faut pas me déranger. Tu as compris, Purificación ?

– Oui, ma Sœur. Mais... est-ce que José a trouvé ma surprise de la part de la petite souris ?

– Oui. Il était enchanté.

Sœur Hortensia prend une petite enveloppe dans le tiroir de son bureau et la tend à Puri.

– Je vais te confier une tâche importante. Pendant que je suis en rendez-vous, descends cette dent et range-la dans son dossier. Le numéro est noté sur l’enveloppe. Es-tu suffisamment responsable pour t’en acquitter ?

– Oui, ma Sœur, répond Puri en glissant la petite enveloppe contenant la dent dans la poche de son tablier.

– Fort bien. (Sœur Hortensia détache un grand trousseau de sa ceinture en corde et tend l’une des clefs à Puri.) Quand tu auras fini, rends la clef à Sœur Pilar.

Puri se gonfle d’orgueil. Elle a gagné la confiance de Sœur Hortensia. D’aussi loin qu’elle se souviene, ses parents l’ont toujours trop couvée, ne l’ont jamais autorisée à explorer le monde toute seule.

La salle d’archives est en principe interdite à tous, sauf aux médecins, aux religieuses et aux prêtres. Le sous-sol sombre est bien plus frais que les étages supérieurs. La lourde clef résonne dans l’espace clos quand Puri déverrouille la porte. Sa main tâtonne sur le mur en pierre à la recherche d’un interrupteur. Elle pousse le bouton, et une faible lumière s’allume au plafond. Puri décide qu’il vaut mieux qu’elle fasse son travail en privé ; elle ferme donc la porte.

Des cabinets de rangement en bois alignés forment des allées dans la pièce. Puri circule entre les meubles en vérifiant les numéros.

Quand elle trouve le bon tiroir, elle l'ouvre. Les dossiers sont rangés dans l'ordre.

– Le voilà ! s'exclame Puri en prenant un dossier.

Elle range l'enveloppe avec la dent dans la chemise, puis s'arrête, curieuse. Quelles informations peuvent bien contenir ces dossiers ? Elle se met à feuilleter celui qu'elle a en main. Elle y trouve le formulaire rempli à l'arrivée de l'enfant, des comptes-rendus médicaux annuels, des rapports scolaires, et d'autres notes et correspondances. Une enveloppe timbrée adressée à Sœur Hortensia attire son regard. A-t-elle le droit ? Puri jette un coup d'œil à l'intérieur.

Merci pour votre lettre, ma Sœur. Ça me fait plaisir de savoir que José est un bon garçon et que vous le jugez doué et intelligent. Malheureusement, nous ne pouvons pas le reprendre chez nous. Nous avons sept autres enfants et pas les moyens de les entretenir. José sera plus heureux dans une famille adoptive. Puisqu'il est intelligent, il devrait être capable de se débrouiller dans la vie.

Le cœur de Puri se serre. Comment des parents peuvent-ils ne pas vouloir reprendre leur fils ? Comment un enfant de six ans peut-il se débrouiller dans la vie ? Les couples qui adoptent exigent des nouveau-nés, des bébés parfaits qu'ils peuvent élever comme les leurs. Les chances pour ce mignon petit garçon d'être adopté par une famille sont très minces. Ce qui signifie que José ne se sentira peut-être jamais aimé ou désiré. Elle range le dossier dans le meuble et referme le tiroir. Heureusement qu'elle a trouvé cette information : désormais, elle gâtera plus que jamais le petit José. Son devoir est de s'occuper des enfants.

La mort dans l'âme, Puri pense soudain à Trèfle. Elle avance entre les caissons et cherche le dossier numéro 20 116. Elle trouve les 20 115 et 20 117, mais le 20 116 manque. Peut-être la chemise est-elle sur le bureau de Sœur Hortensia, puisque celle-ci cherche activement un foyer pour la fillette ?

Près de la porte, Puri aperçoit une table avec plusieurs chemises. Et si celle de Trèfle y était ? Elle ouvre un dossier sans titre et voit des listes qui correspondent aux numéros des orphelins. À droite de chaque numéro, il y a une colonne qui s'intitule « Frais d'adoption ».

Ce n'est pas possible.

Puri regarde les sommes plus attentivement. Elles sont astronomiques.

Elle parcourt la liste à la recherche du numéro 20 116, passe le doigt sur la ligne et trouve les frais d'adoption de Trèfle. Il doit y avoir une erreur.

200 000 pesetas.

Rafa entre dans le confessionnal, s'agenouille et attend le prêtre. Rafa sait que le prêtre de Vallecas est lié par le sceau sacré de la confession et qu'il ne divulguera pas ses secrets. Les paroles prononcées en confession sont protégées par une confidentialité absolue.

La petite fenêtre carrée s'ouvre, et Rafa distingue la silhouette du père Fernández à travers le grillage. Il salue le prêtre d'un signe de croix.

– *Ave María purísima.*

– Conçue sans péché, répond le prêtre.

– Cela fait sept jours depuis ma dernière confession. (Rafa marque une pause.) *Padre*, je suis de nouveau entré illégalement dans une propriété privée.

– Et où as-tu commis ce péché ?

– Dans le champ de Don José Isasa Cuadros.

Le prêtre garde le silence.

– Oh, et j'ai de nouveau menti à mes sœurs. Elles ne sont toujours pas au courant que j'ai une petite amie.

Rafa se racle la gorge avant de poursuivre :

– Pour cela et tous mes autres péchés, j'implore le pardon de Dieu et votre absolution, *Padre*.

Rafa entend le prêtre respirer derrière l'écran, puis lui ordonner de faire pénitence.

Rafa conclut :

– Je regrette profondément d'avoir offensé Dieu, qui mérite tout mon amour. Je hais mes péchés et vais m'efforcer de m'améliorer.

– Que le Seigneur te bénisse, répond le prêtre.

Rafa sort du confessionnal. Il se sent plus léger, heureux d'avoir été

absous.

Rafa adore se confesser.

Julia s'agenouille dans le confessionnal.

– *Ave María purísima.*

– Conçue sans péché, répond le prêtre.

– Cela fait deux semaines depuis ma dernière confession. *Padre*, je cache la vérité à ceux que j'aime dans l'espoir de les protéger.

– Et ces vérités que tu caches, concernent-elles tes propres actions ?

– Non, *Padre*. Elles concernent des actions commises pendant la guerre... et des actions actuelles de ceux qui gouvernent notre pays bien-aimé. Je n'ai parlé à personne de mes soupçons. Le risque est trop grand. En conséquence, je suis obligée d'être malhonnête avec mon frère et ma sœur, pour les protéger. Mais chaque mensonge fait naître un autre mensonge. La pression augmente, et je crains que tout finisse bientôt par exploser.

– Tu n'es pas seule, mon enfant.

– *Padre*, les enfants des républicains sont seuls depuis des années. Apeurés, cachés, punis pour quelque chose dont ils ne sont pas responsables.

– Mais tu n'es pas seule dans cette épreuve. Tu es en sécurité dans les bras de Vallecás.

La peur est la compagne constante de Julia. Cependant, avec le père Fernández, elle se sent en paix, libre de se soulager du fardeau qui pèse sur elle. Le quartier de Vallecás est réputé difficile, et certains membres du clergé l'évitent. Mais le père Fernández, touché par le désespoir et les besoins du peuple, a écrit à l'évêque pour lui demander de repousser sa prochaine affectation et de le laisser avec ses ouailles de Vallecás.

Le prêtre ordonne à Julia de réciter trois *Ave María*.

Elle est pleine de gratitude envers le père Fernández.

Julia est reconnaissante de se confesser.

Ana entre dans le confessionnal.

– *Ave María purísima.*

– Conçue sans péché, répond le prêtre.

Ana fait une pause. Et si elle disait la vérité ? Elle imagine sa confession.

Bénissez-moi, Padre, car je suis remplie de colère. Beaucoup me voient mais peu me comprennent. Mon cœur qui ne demande qu'à aimer est rempli de haine envers notre dirigeant. J'enrage que les pièces que je gagne soient frappées à son image avec la devise « Caudillo par la grâce de Dieu ». J'enrage que mon avenir soit déterminé par le passé. J'enrage qu'on me fasse me sentir une moins-que-rien, incapable de suivre mes ambitions. Je ne rêve que de quitter l'Espagne, d'être aimée, mais les mains qui se tendent vers moi ne l'ont jamais fait avec tendresse. Je ne suis intime qu'avec le silence et les larmes. Padre, où est la grâce de Dieu pour les enfants de la guerre, les enfants si injustement traités ? Suis-je en droit de poser cette question ?

Le prêtre se racle la gorge.

– Vas-tu faire une confession complète, aujourd'hui ?

Sa voix tire Ana de sa rêverie.

– Oui, *Padre*. J'ai raconté deux mensonges, fait une fois des commérages, et j'ai flirté avec un jeune Américain.

Ana a trop peur pour avouer ses véritables sentiments à quiconque, sauf à elle-même.

Ana a peur de se confesser.

Puri écarte les lourds rideaux et entre dans le confessionnal de cette église du centre de Madrid. Elle s'agenouille, le cœur battant. Si la foi est si simple, pourquoi la confession est-elle si difficile ? Elle s'éclaircit la voix.

– *Ave María purísima.*

– Conçue sans péché, répond le prêtre.

– Cela fait un mois depuis ma dernière confession.

À l'invitation du prêtre, elle se lance, à contrecœur :

– Je juge le comportement d'autrui. J'en veux aux parents qui abandonnent leurs enfants. Je suis en colère quand les gens n'apprécient pas les bienfaits de notre beau pays à leur juste valeur...

Elle continue à parler jusqu'à ce que le prêtre l'interrompe :

– Tu parles bien aisément des péchés des autres. Et les tiens ?

Puri baisse les yeux. Elle ne supporte pas de regarder la silhouette du prêtre devant elle. Elle a fait tant d'efforts. Puri sait que son devoir sacré est de défendre sa pureté. Ceux qui l'ont précédée ont réussi. Saint François d'Assise s'est roulé dans la neige, saint Benoît s'est jeté dans un buisson de ronces, saint Bernard a plongé dans un étang glacé... Pourquoi, oh, pourquoi est-ce si difficile ?

– J'ai eu... des pensées impures, chuchote-t-elle.

Puri est une bonne Espagnole. Puri aime l'Église catholique.

Puri déteste se confesser.

Daniel a eu l'autorisation de rester à l'hôtel au lieu d'accompagner ses parents à Tolède, à une condition, posée par sa mère : il doit aller à la messe le dimanche.

Le concierge lui fournit une liste de trois églises. Daniel choisit la plus proche de l'hôtel. Il arrive avant la messe, afin de pouvoir se confesser.

– Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. Cela fait deux mois depuis ma dernière confession. Je m'accuse d'avoir pris part à une bagarre qui n'était pas la mienne et d'avoir blessé deux hommes pour en défendre un autre ; d'avoir ouvert un télégramme qui contenait des informations privées ; d'avoir ressenti de la colère envers mon père... Et il y a une fille à laquelle je n'arrête pas de penser, avoue-t-il en baissant la voix.

– Ce n'est pas ton rôle de te battre à la place des autres, dit le prêtre.

Après lui avoir ordonné de faire pénitence, il l'absout :

– Par le ministère de l'Église, que Dieu notre Père te donne le pardon et la paix. Je t'absous de tes péchés, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

– Amen.

Daniel apprécie la confession, mais préfère largement se confier à quelqu'un dont il se sent proche. Quand il écarte le rideau et sort de l'isolement en bois, il songe que ce qu'il s'appête à faire pourrait bien l'amener à retourner à l'église.

Daniel aura peut-être besoin de se confesser.

Malgré son succès, Hernando se rappelle comme si c'était hier avoir grandi dans l'Espagne affamée d'après-guerre. Il habitait une hutte au toit en tôle à Vallecas, dans un quartier populaire de Madrid. « Nous avions toujours faim, raconte-t-il. Je cherchais de la nourriture dans les ordures, comme les autres enfants. Je mangeais des peaux de banane et des croûtes de fromage trouvées dans les poubelles devant les maisons des riches. » Pour nourrir ses cinq enfants, son père braconnait des lapins aux portes du palais du Pardo, où logeait Franco. Si on l'avait surpris, il aurait été roué de coups par la Guardia Civil.

ALFONSO DANIELS

« La pauvreté en Espagne : des châteaux sur le sable »

The Telegraph, 19 février 2009

– Ay, *no*, Señor, cette zone n'est pas pour les touristes, l'avertit le concierge en agitant le doigt. N'allez pas là-bas. Profitez plutôt de ce beau temps dominical pour vous rendre au parc du Retiro ou au musée du Prado.

Les paroles de l'homme sont perdues pour Daniel. Il regarde l'adresse donnée par Nick et étudie son itinéraire sur le plan. Ce n'est pas loin ; vingt minutes de route, peut-être.

– ¡ *Ahí no* ! N'allez pas là-bas. Ce n'est pas pour vous, Señor.

Daniel pense à Ana, à la manière dont elle l'a regardé dans la cour de l'ambassade. Il passe son sac sur une épaule et prend la clef de sa voiture de location dans sa poche.

– Ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas une promenade touristique. Je vais rendre visite à quelqu'un.

La Buick noire ne se remarque pas dans le centre-ville, mais au fur et à mesure que Daniel approche des quartiers périphériques de Madrid, la Sedan devient une barque au milieu du désert. Les hôtels et boutiques de luxe disparaissent. Les jardins soignés et les rues pavées cèdent la place à des routes de terre, des buissons sauvages et de rares arbres rachitiques. La route serpente dans un univers gris, poussiéreux, décoloré par le soleil. Ici, pas de rémouleurs ni de vendeurs de billets de loterie ; juste des hommes fatigués aux épaules tristes et des ânes à bout de forces qui tirent des charrettes remplies de pots de terre cuite.

Daniel croise deux membres de la Guardia Civil à cheval, armés de fusils. Malgré la chaleur, ils portent leurs chapeaux en cuir verni et de longues capes. Leurs visages rigides lui paraissent immédiatement menaçants. Le garçon crispe ses doigts autour du volant, tandis qu'un

sentiment de malaise émerge en lui : il est en train de s'aventurer dans une zone interdite. C'est un sentiment désagréable, inquiétant. Les nerfs de sa nuque s'enflamment et envoient des messages d'alerte à son cerveau.

Des hommes en cuir verni, avec des âmes en cuir verni.

« Au moindre faux pas, la police te tombera dessus et on retrouvera ton cadavre au fond d'un fossé. »

Non. Ils l'ont oublié depuis longtemps. Mais il trouvera un moyen de les photographier pour le concours. Il passe près des Corbeaux, tendu, content de garder les vitres fermées à cause de la climatisation.

Quelques kilomètres plus loin, Daniel arrête la voiture sur une route poussiéreuse, convaincu de s'être égaré. Il se trouve en dehors de Madrid, dans un quartier délabré aux mesures sordides. Il vérifie l'adresse que Nick lui a donnée ainsi que le plan.

Vallecas.

Impossible. Nick l'aurait-il envoyé exprès au mauvais endroit ?

Le papier vibre dans la main de Daniel : un tapotement de pas se transforme en cavalcade, et voilà des hordes d'enfants qui accourent vers le véhicule. En deux secondes, la voiture est encerclée. Les visages se pressent contre les vitres, déformés, comme des images de monstres dans une baraque de foire. Les enfants crient et saluent le garçon de la main avec exubérance. Il en fait autant. Leurs visages sont propres, mais leurs vêtements sont usés et rapiécés.

Par le pare-brise, Daniel voit alors trois hommes s'avancer vers la voiture. L'un d'eux porte un bâton. La mer d'enfants s'écarte devant eux .

Daniel prend une inspiration profonde avant de baisser la vitre.

– ¿ *Qué haces aquí ?* demande le plus grand des trois.

– Je viens rendre visite à une amie, répond Daniel en espagnol.

– Tu ne peux pas avoir d'ami ici. Pars.

– Je cherche Ana Torres Moreno. Est-ce qu'elle habite dans le coin ?

L'homme marque une pause.

– Si tu es son ami, tu devrais savoir où elle habite.

Un autre homme tire le premier à part, et ils échangent quelques mots et hochements de tête.

– Laisse ta voiture et viens avec nous. Nous allons te conduire jusqu'à Ana et nous assurer qu'elle te connaît.

Un nouveau message d'alerte picote la nuque de Daniel.

Il sort de la voiture. Les enfants, intimidés par l'homme au bâton, gardent leurs distances. Les yeux écarquillés, ils murmurent entre eux tout en montrant du doigt la grande boucle de ceinture de Daniel, son jean, ses bottes.

– ¿ *Americano ?* s'écrie un petit garçon.

– *Sí, Americano*, répond Daniel. Du Texas.

– Oooh ! s'exclament en chœur les enfants.

Daniel verrouille la portière et suit les hommes. Il ne peut s'empêcher de se demander s'il a complètement perdu l'esprit. Que fait-il ici, et pourquoi ne rebrousse-t-il pas chemin ?

La pensée d'Ana le pousse en avant. Il enfle la sacoche de son appareil photo en bandoulière afin d'avoir les deux mains libres. Il pourrait en avoir besoin.

Les hommes se postent de part et d'autre de Daniel et se mettent en marche. Ils ne sont que trois, et pas très grands, mais il est en infériorité numérique. La procession de gamins et de murmures remonte la rue pleine de nids-de-poule et de crevasses. Daniel se représente la scène vue d'en haut. Il imagine la photo.

La route en terre pâle est bordée de petites *chabolas*, des maisonnettes en ruine, reliées entre elles par des cordes à linge. La lumière du jour filtre à travers les vêtements qui sèchent, tellement usés qu'ils sont aussi transparents que de la gaze. Des vieux au front épais et aux visages ridés par la vie dure se reposent sur des chaises sur le pas de leur porte. Un chat aux yeux sauvages griffe rageusement la terre durcie. Une femme apparaît et vide un seau dans un caniveau, créant un ruisseau infect qui s'écoule sur le bas-côté de la route. Un bambin nu est assis par terre près du ruisseau et s'amuse avec un bout de bois.

Des notes de flamenco jouées à la guitare flottent au-dessus des toits à moitié effondrés, interrompues par les cris furieux d'une femme. Au bout de la rue, des gens munis de seaux, de cruches, de bassines en fer-blanc entourent une fontaine. Une toute petite fille avec une tresse noire comme du charbon et des chaussures trouées s'approche en gambadant de Daniel et lui prend la main. Au bout de quelques pas, elle s'arrête et ôte sa chaussure pour la vider de cailloux.

Les hommes finissent par s'arrêter devant une baraque en ciment. L'unique fenêtre est cassée. Le toit est si délabré qu'il ne peut être qu'une passoire quand il pleut. La porte fendue est ouverte et pend de travers à son chambranle fatigué. L'un des hommes attrape Daniel et le force à entrer.

Le jeune Texan cligne des yeux dans la petite pièce, aussi sombre qu'une caverne d'illusionniste. Des bouquets d'herbes aromatiques et de racines séchées sont suspendus à une poutre au plafond.

Un jeune homme renfrogné à la peau sombre se tient debout, torse nu, vêtu d'un pantalon turquoise de matador. Une femme, agenouillée sur le sol de terre battue, s'affaire autour du pantalon. Deux hommes sont assis à une petite table.

L'adresse est correcte. Daniel ne peut pas en douter. Car dans un coin, pieds nus, il y a Ana. L'estomac de Daniel se noue.

Elle porte un bébé.

Ana se tourne vers lui. Le mélange de surprise et de honte est parfaitement lisible sur sa figure.

Tout le monde regarde le garçon debout sur le seuil qui les prive du peu de lumière dont ils bénéficient.

Un enfant se faufile à côté de Daniel.

– *¡Americano !* annonce-t-il.

Daniel sait qu'il a commis une terrible erreur. Il voudrait partir. S'enfuir.

Mais c'est trop tard.

L'homme au bâton écarte Daniel d'une bourrade et s'adresse à Ana :

– C'est vrai ? Tu le connais ?

Elle hoche la tête en silence.

Une brève altercation s'ensuit, mais un jeune homme souriant aux cheveux bouclés accueille Daniel avec un grand geste.

– ¡ *Bienvenido, Americano* ! Comment vous appelez-vous ?

Daniel essaie de ravalier son chagrin pour répondre.

– Daniel Matheson. Je suis désolé. Je ne voulais pas vous déranger. J'avais décidé de passer la journée à faire des photos, et Nick m'a assuré que c'était une bonne idée de venir vous voir.

– Nick ? s'étonne Ana.

– Des photos ? répète le jeune homme souriant. Vous avez de la chance, *Americano*. Je m'appelle Rafael, et là, juste devant vous, se trouve le prochain grand matador d'Espagne ! On l'appelle Fuga, mais il aura bientôt un nouveau nom.

L'Espagnol torse nu aux cheveux sauvages examine les vêtements de Daniel. Ses yeux noirs hostiles le transpercent, remplis d'un avertissement muet.

– Je vois bien que je vous dérange, dit Daniel. Je m'en vais. Je suis garé juste un peu plus loin.

Rafa bondit de sa chaise.

– Vous avez une voiture ? Ne partez pas si vite. Vous ne nous dérangez pas. Vous parlez très bien l'espagnol ! Venez, asseyez-vous.

Rafa l'entraîne en avant. Daniel a les yeux fixés sur Ana et le bébé.

– Je vous ai apporté quelques cadeaux. Après, je partirai.

De sa sacoche, il sort une bouteille de vin, deux paquets de cigarettes américaines et un petit paquet blanc fermé par un ruban.

Tout le monde demeure figé de surprise jusqu'à ce que Rafa et Fuga

se précipitent vers la table. Rafa ouvre en toute hâte le paquet de cigarettes tandis que Fuga déchire le papier blanc. Ana intervient :

– Arrêtez !

– Trop tard ! sourit Rafa. Maintenant que le paquet est ouvert, on ne pourra pas les vendre.

– Les vendre ? s'étonne Daniel. Non, ce sont des cadeaux. La viande séchée vient du Texas. On appelle ça du *jerky*.

– J'adore le *jerky* ! s'exclame Rafa.

– Tu ne sais même pas ce que c'est ! lui signale Ana.

– Ça se mange, donc j'adore ça.

Ana quitte son recoin et s'approche, sa voix toujours douce au milieu de la confusion.

– C'est très gentil de votre part, Señor.

Sa robe usée pendouille autour de son corps menu. Pourtant, malgré la différence de tenue et de décor, c'est exactement la même jeune fille qu'à l'hôtel ou au défilé de mode.

– Señor, voici ma sœur, Julia, et sa fille, Lali, annonce Ana en remettant le bébé à Julia.

Daniel hoche lentement la tête. L'enfant est celui de sa sœur !

La ressemblance entre Julia et Ana saute aux yeux. Tout aussi évidentes sont l'inquiétude et les responsabilités qui pèsent sur Julia et ont creusé des rides profondes sur son front et autour de sa bouche. Daniel remarque ses mains abîmées. Ce sont les mains de quelqu'un qui travaille dur, comme celles qu'il a photographiées dans les gisements de pétrole au Texas.

Ana continue les présentations :

– Voici le mari de Julia, Antonio. Et ce garçon malpoli est mon frère, Rafael, et son ami.

– Fuga va devenir célèbre. Vous devriez le photographier. Ça nous aiderait à lui faire de la publicité, dit Rafa.

Fuga n'ouvre pas la bouche.

– *Lo siento*, nous n'attendions pas d'invités, s'excuse Julia.

– *No, soy yo el que lo lamenta*, répond Daniel. Je vais partir. Je suis content d'avoir fait votre connaissance à tous.

Il fouille encore dans son sac et en sort deux petites boîtes couleur lavande.

– Elles viennent de la boutique où vous m'avez emmené, dit-il à Ana. Vous aviez l'air d'aimer ces bonbons aux fleurs, alors j'en ai apporté pour vous et votre sœur.

Il pose les boîtes enrubannées sur la table.

La gêne générale est soudain palpable, étouffante ; elle remplit tout l'espace. Le silence est assourdissant. Rafa creuse dans le sol en terre avec le bout de sa chaussure. Fuga est figé, les poings crispés le long de son corps.

Ana regarde les jolies boîtes qui viennent de La Violeta, puis Daniel. Ses yeux sont remplis de gratitude et d'une tristesse indicible. Son expression serre douloureusement la poitrine de Daniel. Il sait qu'elle va refuser et se détourne pour partir avant qu'elle puisse le faire. Mais Julia intervient :

– Rafael, accompagne le Señor Matheson jusqu'à sa voiture et vérifie qu'elle est garée dans un endroit sûr. Prends les seaux et rapporte de l'eau. Quand vous reviendrez, nous boirons tous ensemble un verre du vin que nous a apporté le Señor Matheson.

Rafa s'empresse d'attraper les seaux.

– Vite, *Americano*, avant qu'elle change d'avis !

Il pousse Daniel jusqu'à la porte.

– Et vous ferez cette photographie ?

– Si votre ami veut bien.

– Bien sûr qu'il le veut, assure Rafa tandis que Fuga garde le silence. Julia, ne laisse personne manger ce *jerky* sans moi !

Et Rafa entraîne Daniel hors de la mesure.

Rafael est une boule d'énergie. Il n'arrête pas de parler de son ami torero. Quand il s'interrompt pour reprendre son souffle, Daniel en profite pour l'interroger :

– Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

– À Vallecas ? Ay, plusieurs années. C'est un endroit exceptionnel, surtout ici, à El Pozo del Tío Raimundo. Et vous, vous venez d'où, aux États-Unis ? demande-t-il en chassant une mouche de ses cheveux bouclés.

– De Dallas, dans le nord du Texas.

Les hommes de tout à l'heure les observent du coin de la rue.

– Ils n'aiment pas les étrangers, chuchote Rafa. Mais en fait, nous sommes tous des étrangers. Ici, à Vallecas, on vient de plein de provinces d'Espagne : l'Andalousie, l'Estrémadure... Mais Vallecas est une famille en elle-même. Il faut partager avec sa famille.

Rafa pose les seaux et prend le paquet de cigarettes américaines dans sa poche. Il en distribue une à chacun des hommes avant de se diriger vers la voiture de Daniel.

– Vous devez être courageux. Un *Texano* contre trois *Vallecanos* !

– Le courage et la bêtise sont parfois interchangeables.

Le visage de Rafa s'éclaire.

– C'est vrai ! Mais la peur apporte une nouvelle dimension à nos vies. Sans la peur, nous ne trouverions jamais notre courage.

Daniel réfléchit aux paroles de Rafa, à cette dimension qu'il voit à Vallecas. Sous son exubérance, le frère d'Ana irradie de sincérité et de bonté.

– Rafa, vous pensez que je peux prendre des photos ?

– Bien sûr, pourquoi pas ? répond le garçon avant de s'arrêter brusquement.

– ¡ *Madre mía* ! C'est ça, votre voiture ? s'exclame-t-il en courant vers le véhicule. *Texano*, prenez une photo de moi avec la voiture !

Il abandonne les seaux et s'adosse à la voiture d'un air nonchalant.

– Attendez ! Il faut que je tienne les clefs à la main.

Daniel lui lance les clefs et le photographie. Son sourire est lumineux, comme celui d'Ana, et contient deux dents en or.

– Je donnerai la photo à ma petite amie, déclare Rafa. Ay, ne parlez pas de ma petite amie à mes sœurs, s'il vous plaît. Julia ne veut pas nous voir fréquenter des gens hors de Vallecás. Sans compter que si je fais partie de la *cuadrilla* de Fuga, je n'aurai pas de temps à consacrer aux filles. Et vous, vous avez une petite amie ?

Daniel fait un signe négatif.

Ensemble, les deux garçons déplacent la voiture jusqu'à un cimetière proche où Rafa lui assure que personne n'y touchera. Ils rapportent les seaux à la fontaine pour les remplir d'eau. En chemin, Daniel mitraille ce qui l'entoure. Au milieu de la pauvreté, il y a de la beauté et de la camaraderie à Vallecás. Les gens dans la rue se tiennent droits et dignes. D'un geste, ils invitent Daniel à s'approcher avec son appareil.

La queue devant la fontaine serpente dans la rue.

– On est dimanche, le jour de la lessive, et le jour où on se lave, explique Rafa.

Des enfants entourent Daniel, glissent leurs petites mains dans ses poches en espérant y dénicher des pièces. Quand ils arrivent devant la fontaine, Rafa actionne le long bras de la pompe pour faire couler l'eau dans un seau en bois tenu par une femme ratatinée aux cheveux blancs.

– Ne devrions-nous pas lui porter son seau ? s'enquiert Daniel.

– Elle ne vous laisserait pas faire. Et de toute façon, cette femme est plus forte que nous deux réunis ! rit Rafa.

Ils remplissent leurs seaux et retournent vers la mesure.

– Vous connaissez Augustín García Malla ? demande Rafa.

– Non.

– Malla était un torero de Vallecás. Lors de sa toute première corrida, le taureau lui a déchiré la bouche. Mais il était très endurant ; il a continué à se battre. Il n'avait pas l'élégance de certains matadors, mais il avait du courage à revendre. Finalement, Malla s'est fait transpercer le cœur lors d'une corrida en France. Ici, à Vallecás, il y a beaucoup de monde avec des déchirures ou des blessures semblables. Quand j'ai besoin d'un conseil ou de temps pour réfléchir, je vais sur la tombe de Malla. Parfois, j'y trouve des réponses.

Daniel se sent coupable. Quand il veut une réponse, il n'a pas besoin de se rendre sur une tombe. Il va poser ses questions à ses parents ou à ses enseignants. Et quand il a soif, il tourne le robinet.

– Et vos parents ? demande-t-il.

Rafa le regarde, le visage rempli de chagrin. Il secoue la tête.

– La guerre est une voleuse.

Il tousse pour chasser l'émotion qui obstrue sa gorge et continue en donnant un coup de pied à un caillou :

– Et maintenant, nous travaillons jour et nuit pour payer la sépulture de notre mère, alors que nous ne la reverrons jamais. La vie est étrange.

La tête et les épaules de Rafa tressaillent, comme s'il essayait de chasser des souvenirs à la manière de mouches gênantes.

Daniel n'a jamais connu un deuil semblable à celui de Rafa. Il n'a jamais bu dans un seau, ne s'est jamais lavé dans une bassine. Vallecas le déstabilise. Quel présomptueux, quel imbécile il fait. Que s'imaginait-il ? Qu'en Espagne, tout le monde vivait dans un appartement ou une villa ? Pourquoi Nick ne l'a-t-il pas averti ?

Il doit faire très attention. La frontière est mince entre la générosité et la condescendance. Il ne veut surtout pas les humilier.

Miguel l'avait prévenu : l'Espagne n'est pas son pays.

La nièce d'Ana dort dans une caisse en bois qui fait office de berceau.

– Voudriez-vous prendre une photo de Lali, Señor ? lui demande Ana. Je sais que les pellicules et le développement sont très chers, mais ce serait un vrai trésor pour ma famille.

Daniel s'empresse de photographier la fillette endormie.

Quatre chaises écaillées et deux caisses sont disposées autour de la table. Tout le monde prend un siège, et Antonio verse le vin dans des verres ébréchés et des tasses en émail cabossées. Fuga, qui porte toujours le pantalon de l'habit de lumière, ne s'assied pas. Il reste debout derrière Rafa.

– Encore une fois, excusez-moi d'être venu sans prévenir, dit Daniel. Au Texas, nous rendons souvent visite à des amis le dimanche.

Ana hoche la tête. Elle s'est lavé le visage et a attaché ses boucles. Daniel est assis juste en face d'elle, et il lui est impossible de ne pas la regarder.

– Ce vin..., soupire Rafa. Je n'ai jamais rien goûté d'aussi délicieux.

– Il est excellent, confirme Ana. Merci, Señor.

Elle le reconnaît. Elle l'a vu dans une boutique de la Placita, à l'hôtel. Une seule bouteille coûte plus qu'elle ne gagne en deux mois. Elle ne peut s'empêcher de penser à l'argent qu'elle aurait pu gagner en le revendant. Ce doit être douloureux pour sa sœur de le boire. Chaque délicieuse gorgée les prive d'un pas de plus vers leur futur appartement.

Julia oblige Ana à revendre tous les cadeaux que lui font les clients de l'hôtel. Ana jette un coup d'œil aux deux boîtes de bonbons lavande. Elle voudrait tant les garder. Elle se décide à en prendre une, ôte le ruban et l'ouvre. Julia lui décoche un coup de pied sous la table.

Ana fait mine de ne pas comprendre et tend la boîte ouverte à sa sœur. Ne voulant pas vexer leur hôte, Julia prend une violette cristallisée. Peut-être pourra-t-elle malgré tout renouer le ruban et vendre la boîte comme si elle était neuve.

– En Espagne, nous nous rencontrons généralement dans des cafés, pas chez les gens, signale Antonio.

Julia sourit pour adoucir la réprimande.

– Comment se fait-il que vous parliez si bien espagnol ?

– Ma mère est née en Espagne, Señora. Elle vient de Galicie.

Le silence se fait.

Fuga se penche vers Rafa et lui chuchote quelque chose en tendant le doigt.

– Mon ami a une question, déclare Rafa. Il a entendu dire qu'au Texas, on ne se bat pas contre des taureaux, mais on essaie de les monter. C'est vrai ? (Fuga lui touche l'épaule.) Oh, et il voudrait savoir ce qui est arrivé à vos mains.

– Oui, les rodéos avec des taureaux sont populaires au Texas, répond Daniel, évitant à la fois le regard noir de Fuga et la question sur ses mains égratignées. Quand votre corrida aura-t-elle lieu ?

– Dans une semaine. Près de Talavera de la Reina.

Daniel saute sur l'occasion pour écourter sa visite.

– C'est bientôt. Il vaudrait mieux prendre la photo tout de suite, pour que j'aie le temps de la faire développer.

– C'est vrai, vous avez raison ! Julia, nous avons besoin du reste de l'habit de lumière pour les photos.

Julia et Fuga n'ont pas l'air convaincus, mais Rafa s'affaire dans le petit espace pour rassembler les pièces du costume. Ana fait asseoir l'ami de son frère, sort un peigne de sa poche et démêle ses cheveux hirsutes. Daniel prend une photo au moment où la jeune fille trempe un tissu dans le seau d'eau pour nettoyer avec douceur le visage du matador.

– Pour un portrait, la lumière sera meilleure dehors, déclare-t-il. Je vais chercher un bon endroit.

Antonio intercepte Daniel sur le seuil.

– *Mucho gusto*, lui dit Daniel.

– Enchanté, moi aussi. (Antonio baisse la voix.) Si vous voulez prendre des photos intéressantes, vous devriez explorer le centre-ville. Allez avec votre appareil à l'Inclusa, ou dans les hôpitaux de Madrid. Les gens adorent les photos d'enfants.

C'est une étrange suggestion. Pourquoi autoriserait-on Daniel à prendre des photos dans un hôpital ou un orphelinat ? Antonio est-il sincère ou essaie-t-il de lui faire comprendre en termes voilés qu'il n'est pas le bienvenu à Vallecás avec son appareil luxueux ? Et pourquoi le nom « Inclusa » lui dit-il quelque chose ?

Daniel remercie Antonio et sort. Non loin de là, une femme le suit de son regard soupçonneux tandis qu'il descend la rue.

– Ne faites pas de mal à notre Ana, crache-t-elle.

Daniel se retourne. Est-ce à lui qu'elle parle ? La femme hoche la tête et tend un doigt menaçant. Il cherche une réponse :

– Non, Señora. Je ne ferai jamais de mal à Ana.

Rafa jaillit de la maison et court vers Daniel.

– *Texano*, c'est décidé. Vous devez venir à la corrida dimanche prochain !

– Je ne suis pas certain que votre ami soit d'accord. Il ne m'apprécie pas beaucoup.

– Ay, c'est son caractère. La guerre a volé sa confiance, comme celle de plein d'autres gens. La souffrance l'a rendu dur, mais aussi très courageux. Je vous en prie, venez avec nous. Ce sera une grande aventure et l'occasion de prendre plein de photos !

Daniel réfléchit. Cela pourrait lui fournir des clichés pour le concours. Rafa poursuit :

– Et puis, je veux être honnête avec vous... Nous avons besoin d'un moyen de transport jusqu'à Talavera de la Reina. Mon chef à l'abattoir m'a dit qu'on pourrait peut-être voyager à bord d'un camion qui transporte des abats, mais ce n'est pas certain. Si on y allait dans votre superbe voiture, ça nous ferait une belle arrivée !

Ana sort à son tour avec Fuga. Le visage du jeune homme est propre ; ses cheveux, de la couleur du pétrole brut, sont coiffés avec une raie sur le côté et habilement plaqués à l'arrière de sa tête sculpturale ; l'habit de lumière turquoise scintille à chacun de ses mouvements. Celui qui ressemblait jusqu'ici à un assassin a désormais l'allure d'un torero. Julia s'appuie contre le chambranle de la porte avec un petit sourire. Rafa a du mal à contenir sa jubilation.

– Ay, regardez-moi ce matador ! Vite, faisons ce portrait avant que les enfants nous envahissent. Ana dit que les pellicules coûtent cher, mais c'est possible de prendre deux photos ?

Daniel place Fuga au centre de la longue route en terre. Le soleil de cette fin d'après-midi déverse sa lumière dorée sur le visage du jeune

homme. Rafa a raison : Fuga est beau, royal dans son habit de lumière. Mais il considère Daniel avec un tel mépris que cela ne peut faire un bon portrait. Daniel lui demande donc de regarder Ana, qui se tient à côté d'eux. L'expression de Fuga s'adoucit, et Daniel prend deux photos de profil.

– S'il vous plaît, *Texano*, dites que vous nous emmènerez en voiture !

– Rafa, arrête ! le gronde Ana. Le Señor Matheson a peut-être d'autres projets, dimanche prochain.

– Non, dit Daniel. Je peux vous emmener, si vous voulez.

– C'est vrai ? ; *Gracias* !

Rafa abreuve Daniel de remerciements et discute les détails avec lui. Puis il suit Fuga, qui est retourné à l'intérieur, maussade. Daniel souhaite une bonne soirée à Julia et Antonio.

– Ana, viendrez-vous, dimanche prochain ?

– Non, Señor. Je sais que ça peut paraître étrange, mais je n'aime pas les corridas.

Elle soupire, et son regard se perd dans le lointain. Le soleil transforme sa vieille robe et allume les mèches de ses cheveux. Daniel la photographie.

– Allez, Robert Capa, je vous ramène à votre voiture, plaisante-t-elle.

Ils font le chemin sans parler. Daniel sourit. Il se sent tellement à l'aise avec elle qu'il ne ressent pas le besoin de meubler le silence. Mais quand la voiture est en vue, elle lui pose la question inévitable :

– Señor, pourquoi êtes-vous venu ici aujourd'hui ?

– Je suis terriblement désolé. Nick m'a dit qu'il pensait que c'était une bonne idée.

Ana hoche la tête et continue à marcher. Une fois arrivée devant le véhicule, elle reprend :

– Je vous suis reconnaissante.

– Ce n'était rien, juste des petits cadeaux. Je sais que vous aimez ces bonbons violets.

Elle lève les yeux vers lui et pose la main sur les cicatrices qui couvrent son poing.

– C'est vrai. Mais je parlais du fait que vous avez sauvé Nick.

– Oh.

Daniel met un moment pour digérer cette déclaration. Il ne sait pas comment l'interpréter. Ana le touche, mais elle parle de Nick. Il regarde les doigts posés sur sa main.

– Je ne l'ai pas sauvé.

– Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté.

– Le combat n'était pas loyal.

– La vie n'est pas un combat loyal.

Ils restent debout en silence près de la voiture. Des échos d'un rythme tsigane montent d'une guitare au loin. Ana paraît soudain triste, résignée. Il reconnaît l'expression qu'elle a eue à l'ambassade, cette expression qui lui donne envie de s'approcher, qui lui parle sans mots.

– Ana, y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour vous ?

Elle rit doucement.

– Non, Señor. Tout va bien. Mais peut-être que vous saisissez à présent que je n'étais pas allée à la piscine, ce soir-là, à l'hôtel. J'ai le droit de me doucher deux fois par semaine.

Elle lève sur Daniel des yeux remplis à la fois de sincérité et d'humiliation.

– Comprenez-vous ? J'ai énormément de chance de travailler au Castellana Hilton. Je ne peux pas risquer de perdre mon travail pour participer à votre projet... même si j'en ai terriblement envie, achève-t-elle en un murmure.

Sa main quitte la sienne. Elle se retourne et s'en va.

Daniel demeure immobile, les yeux fixés sur elle. Au fur et à mesure que la distance s'accroît entre eux, il lui crie en silence : « Ana, si vous en avez terriblement envie, ne partez pas ainsi. »

La fortune.

Une fortune de naissance, et non durement gagnée. La complice muette du destin qui détermine les avenir et divise les êtres. C'est le mot que Ben a choisi la première fois qu'ils se sont rencontrés, le mot qui hante Daniel pendant son trajet de retour jusqu'à Madrid.

Quand il pénètre dans l'hôtel, le hall lui semble opulent, presque indécent. Cette sensation, il l'a déjà ressentie, en revenant dans leur domaine de Preston Hollow après une visite de leur exploitation pétrolière.

Du vestibule supérieur, où il est assis avec Paco Lobo, Ben Stahl l'invite à les rejoindre.

– Vous vous connaissez ? Dan, voici Fred Wolf, mais tout le monde l'appelle Paco Lobo.

Le petit homme dodu et chauve aux lunettes à monture métallique tire sur un gros cigare comme si c'était son dernier repas. C'est l'homme dont Ana raconte qu'il a adopté un village. Ce village ressemble-t-il à Vallecas ?

– Je vous ai rencontré, mais nous n'avions pas été présentés. Enchanté, monsieur.

– Moi de même, Daniel. Profites-tu de ton séjour à Madrid ? Quand Ben n'est pas en train de t'entraîner dans une bagarre, du moins ?

– Je l'ai emmené dehors, mais la bagarre était entièrement de son fait ! rit Ben. Comment vont tes pognes, Dan ?

– Ça va.

Paco Lobo se lève.

– Eh bien, je vous quitte. Ben, réfléchissez à notre discussion. Cette fois, ça pourrait être plus facile que vous ne le pensez. Il nous faut juste une bonne équipe.

Paco Lobo s'éloigne, et Ben se détend. Il se renverse contre son dossier et fouille dans son veston pour en tirer un paquet de cigarettes. Le trouvant vide, il le froisse et le jette dans le cendrier, regarde autour de lui et fait un signe à Lorenza, qui vend des cigares et des cigarettes dans le hall.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? demande-t-il à Daniel.

– Je suis allé à l'église, je me suis confessé comme un bon catholique, et ensuite, je suis allé à Vallecás.

Lorenza, aux lèvres rouge sang, arrive. Ben choisit un paquet de cigarettes.

– Vallecás ? Que diable faisais-tu là-bas ?

Il pose un billet froissé sur le plateau de Lorenza.

– Merci, poupée. Garde la monnaie.

– *Gracias, Señor.*

Au lieu de partir, Lorenza traîne dans les parages. Ben se penche vers Daniel.

– Je crois que je lui plais.

– Moi, je crois qu'elle nous espionne, répond Daniel.

– Possible.

Ben attend que Lorenza s'éloigne. Une fois qu'elle est hors de portée, il parle plus librement :

– Ne fais pas de bêtises avec elle. On lui passe beaucoup de choses, mais il y a une raison. Mon petit doigt m'a dit qu'elle avait des relations.

– Vraiment ?

– Que ça reste entre nous. Je répète, garde tes distances avec ces lèvres couleur camion de pompiers. On ne sait pas à qui elles vont causer ensuite.

– Ne t'inquiète pas, elle n'est pas mon genre.

– Alors, qu'est-ce qui t'a conduit à Vallecás ?

Daniel hésite à se confier à Ben. Mais en fin de compte, c'est le journaliste lui-même qui lui a conseillé de creuser sous les couches superficielles de Madrid.

– Nick m'avait donné l'adresse d'Ana, la fille qui travaille ici, à l'hôtel. Il m'avait assuré que je pouvais lui rendre visite.

– Tu es allé chez elle ? Oh, Dan, les gens ne font pas ça, ici. On n'est pas au Texas !

– J'ai remarqué. Mais finalement, ça s'est bien passé. Je pense que j'ai quelques beaux instantanés pour mon concours.

La tête de Ben se dresse au milieu du nuage de fumée.

– Vraiment ? J'aimerais bien les voir. Je pourrais m'en servir. Décidément, je t'aime bien, Matheson. La plupart des photographes supplieraient Max Factor de les propulser dans un film. Alors que toi, tu fonces à Vallecás. Intrépide, décrète-t-il en pointant sa cigarette

vers Daniel. C'est ça, le mot parfait pour toi. Ça me plaît.

– Merci. Une chose est sûre, ça m'a montré un visage de l'Espagne que je n'avais pas vu à Madrid. J'apporterai la pellicule à Miguel demain. Dis-moi, Ben... que sais-tu sur el Valle de los Caídos ?

– El Valle ? Le journal m'y a envoyé, mais je n'ai pas encore écrit d'article dessus. Je ne pense pas que je vais le faire.

– Pourquoi ? C'est un symbole de réconciliation, non ?

Ben s'esclaffe, d'un rire fort qui se transforme en quinte de toux.

– Réconciliation ? Où as-tu entendu ça, Matheson ?

– C'est ce que laisse entendre le magazine de l'hôtel, mais on dirait que ça ne plaît pas à tout le monde.

– Sans blague. Le monument a été bâti par des prisonniers républicains, explique Ben en baissant la voix. Travaux forcés. Certains y sont morts. Et maintenant, on parle de vider les fosses communes dans toute l'Espagne et d'apporter les restes là-bas. Quand ce sera fait, il pourrait y avoir quarante mille cadavres sous la terre. Imagine un peu te promener dans ce parc...

Ben réprime un frisson.

– Des cadavres venant des deux camps ? demande Daniel.

– Oui, des cadavres des deux camps. Mais depuis que la guerre est terminée, il n'y a plus qu'un seul camp, Matheson. Tu es allé à Vallecas aujourd'hui. Tu sais ce que tu as vu. Il y a plein de villages semblables, en Espagne. Pendant des années, le pays s'effondrait, les gens mouraient de faim, et Franco dépensait une fortune pour bâtir ce monument...

Ben secoue la tête et inspire une longue bouffée de sa cigarette. Sur l'expiration, il reprend :

– Après la Seconde Guerre mondiale, tous les pays, même notre ennemi juré, l'Allemagne, ont bénéficié du plan Marshall, mais l'Espagne ? (Il forme un zéro avec ses doigts.) L'Espagne est le seul grand pays d'Europe de l'Ouest à avoir été exclu de ce plan de relance économique. À ton avis, qu'est-ce que ça signifie ?

– Je n'en sais rien. C'est pour ça que je pose des questions.

– Ça signifie que le sujet est un terrain miné, chuchote Ben. On étudie Hitler et Mussolini à l'école, mais pas Franco. Parce qu'il est toujours vivant. L'histoire n'est pas encore écrite, ici, Matheson. Mais toi, tu la captures jour après jour avec tes photos. C'est passionnant.

Cette allusion à ses photos met Daniel mal à l'aise. Et il y a autre chose qui le gêne : Franco et ses hommes ont personnellement invité son père en Espagne pour discuter d'une éventuelle collaboration. Pourquoi sa famille traite-t-elle avec un dictateur ?

– Tu poses de bonnes questions, Dan. J'espère que tes photos sont tout aussi intéressantes.

Daniel hoche la tête distraitement, l'esprit confus. Même s'il sait

qu'il ferait mieux de s'abstenir, il décide de poser une dernière question.

– Ben, tu crois que Nick a un faible pour Ana ?

Ben lâche un nuage de fumée et avale ce qui reste de son whisky.

– Un faible pour elle ? Oh, non, cow-boy. Il l'aime.

Tandis que les Américains passaient leur temps à fabriquer des centres commerciaux et des supermarchés, les Espagnols ont bâti un mausolée qui rivalise à présent avec les plus grandes œuvres des pharaons. Ce monument, connu sous le nom de « La vallée de ceux qui sont tombés », est ouvert aux touristes depuis deux ans. Les Espagnols ont travaillé dur pendant seize ans pour le construire, et on prévoit qu'il deviendra l'un des sites touristiques les plus importants du monde. On estime que ce mausolée, conçu par le général Franco, a coûté six millions de dollars. Il est situé à Cuelgamuros, à 50 kilomètres de Madrid. Il est plus long que la cathédrale Saint-Pierre de Rome, la plus grande église du monde. On dit souvent que ce monument gigantesque sera la sépulture de Franco, mais rien n'est encore certain. Environ douze tonnes d'ossements de combattants tués pendant la guerre civile seront enterrées sous les chapelles. La vallée est dominée par une énorme croix, plus haute que la tour Eiffel et qui peut parfois être vue de Madrid. El Valle de los Caídos est un exemple de plus qui prouve les capacités extraordinaires du peuple espagnol.

« Les Espagnols achèvent un monument gigantesque »
The Rosebud News, Rosebud, Texas, 6 mai 1960

Ana regarde la boîte de violettes cristallisées. Elle n'a pas le choix. Elle doit la vendre et donner l'argent à Julia pour rembourser leurs dettes. Après de longues supplications, Julia l'a autorisée à conserver l'autre boîte.

Un serveur de l'hôtel achète avec joie les friandises au rabais pour l'anniversaire de sa femme. Ana prélève quelques pesetas sur la somme et demande l'autorisation de passer un coup de téléphone. Quand elle entend la voix de Nick, elle envisage de raccrocher.

– Ana, je sais que c'est toi. Tu hésites toujours, comme si tu allais changer d'avis. Ne t'inquiète pas, il n'y a personne.

– Comment vas-tu ? demande Ana.

– C'est plus moche que douloureux.

– Nick... pourquoi as-tu fait ça ?

Il y a un silence à l'autre bout de la ligne.

– Il est vraiment allé à Vallecás ?

– Tu savais bien qu'il le ferait. Tu le lui as conseillé. Il a même apporté des cadeaux. Rafa l'adore et l'a persuadé de les accompagner à une corrida dimanche prochain.

– Ana, je suis vraiment désolé. J'étais saoul. Tu as le droit de m'en vouloir. Nous étions assis à une table, et Dan m'a posé des questions à ton sujet, et tout à coup, j'ai pensé : « Pourquoi pas ? Ana mérite de s'amuser un peu, pour changer. » J'ai d'abord pris Dan pour un enfant gâté trop protégé, mais je me suis trompé. Il dit ce qu'il pense, et nom d'un chien, il sait se battre. Je crois qu'en fait, c'est un type bien.

– Oui, c'est un type bien, Nick. Alors, laisse-le tranquille. S'il te plaît, ne lui crée pas de problèmes.

– Ana, je ne veux pas créer de problèmes. J'essaie de les résoudre. Tu le sais.

Oui, elle le sait, mais ça ne change rien. Elle raccroche le combiné.

– ¡ *Buenos días, Señor !* s'écrie Carlitos en courant à la rencontre de Daniel. Un télégramme est arrivé ce matin pour la Señora Matheson. Faut-il l'apporter dans sa chambre, ou voulez-vous que je vous le donne ?

Daniel voit le télégramme et essaie de résister. En vain.

– Merci, Carlitos. Je le lui remettrai.

Il glisse le papier dans sa poche et sort de l'hôtel.

– ¡ *Texano !* s'exclame Miguel. Je ne pensais pas vous revoir si vite.

– Moi non plus. Mais j'ai des photos qui ont besoin d'être développées rapidement. Elles sont pour le frère d'Ana.

Daniel dépose deux rouleaux de pellicule sur le comptoir.

– Des photos pour Rafa ?

– Oui. Son ami est un aspirant torero.

– Comme tout le monde ! plaisante Miguel.

– Celui-ci participe à une corrida en amateur, dimanche. Alors, quand je suis allé à Vallecás, Rafa m'a demandé de lui faire son portrait.

Miguel regarde Daniel intensément, puis désigne la photo de Robert Capa qui représente les enfants devant le bâtiment bombardé.

– Quand vous étiez là-bas, vous l'avez vue ? Cette photo que vous admirez, Capa l'a prise à Vallecás.

– Vraiment ?

– Oui. Vallecás regorge de décors uniques.

Il saisit les rouleaux sur le comptoir.

– Je laisse généralement les tirages sécher quelques heures. Si vous voulez revenir ce soir avant la fermeture, elles seront peut-être prêtes.

– Parfait. Je repasserai après avoir pris des photos de l'Inclusa.

– Des photos de l’Inclusa ? Comment ça ?

Daniel hausse les épaules.

– Le beau-frère d’Ana, Antonio, m’a dit que je trouverai peut-être ça intéressant.

– ¿ *Por qué* ? Vous devez avoir mal compris.

– Il a dit quelque chose sur le fait que les gens aimaient les photos d’enfants... Je verrai bien.

Daniel se dirige vers la rue O’Donnell. L’Inclusa, un large bâtiment couleur crème, occupe tout un pâté de maisons. L’arche d’entrée en grès est flanquée de deux bas-reliefs représentant un bébé aux yeux vides, bras tendus, paumes ouvertes. Bien que grand et imposant, le bâtiment n’a rien de spécial. Pourquoi Antonio l’a-t-il envoyé ici ? Il n’y a rien à photographier. Peut-être que Miguel a raison et qu’il a mal compris.

Il s’engage dans une rue latérale qui borde l’Inclusa. Un chœur de jeunes voix résonne au loin. En arrivant au coin de l’édifice, il voit des dizaines d’enfants qui jouent dans un grand jardin. Des jeunes femmes en robe blanche et tablier noir les surveillent. Les enfants sont propres, bien habillés, avec des cheveux peignés ou attachés par des rubans. Ils sont joyeux et semblent en bonne santé ; c’est une scène bien plus plaisante que celle des orphelinats aux États-Unis. C’est peut-être cela qu’Antonio voulait qu’il voie. Serait-ce l’orphelinat auquel ses parents vont faire une donation ?

Daniel prend une photo.

Une forme blanc et noir apparaît au loin dans le viseur. Une religieuse. Il se détourne et s’éloigne rapidement avant qu’on le remarque. Était-ce la femme qu’il a croisée avec le bébé mort ? Il regarde les immeubles qui l’entourent. Ce sont des centres médicaux : des cliniques, des hôpitaux. La religieuse avec le bébé se dirigeait-elle vers la clinique ou vers l’Inclusa ? Était-elle escortée par la Guardia Civil ?

En retournant dans la rue O’Donnell, Daniel aperçoit un petit garçon debout près de l’entrée de l’Inclusa. Ses épaules tremblent et son visage est rayé de larmes.

– ¿ *Estás bien, chico* ? lui demande Daniel.

Le petit garçon secoue la tête. Ses lèvres frémissantes, qui retenaient son chagrin, s’ouvrent et laissent échapper un sanglot.

Daniel s’agenouille près de l’enfant sur le trottoir.

– Chut, chut. ¿ *Qué pasa* ?

L’enfant tient un papier froissé dans sa main tremblante. Il le tend à Daniel, et dans un flot de larmes, prononce cette phrase déchirante :

– Ma maman ne m’aime plus.

Puri parcourt en toute hâte les allées de la salle d'archives dans l'espoir de trouver d'autres informations. Elle doit se dépêcher. Si elle ne rejoint pas rapidement les autres à l'extérieur, quelqu'un risque de remarquer son absence.

Les questions sont ancrées dans sa tête, mais à qui les poser ? Son choix est limité. Si l'Inclusa cherche des foyers pour les enfants, pourquoi les frais d'adoption sont-ils si élevés ? À quoi servent ces sommes astronomiques ? L'homme au visage flasque et la femme au coussin sur le ventre étaient-ils prêts à déboursier deux cent mille pesetas pour un enfant ?

Peut-être pourrait-elle poser la question au prêtre, mais il risque de lui reprocher de parler de nouveau des autres plutôt que d'elle-même. Et si elle s'adressait au médecin qui amène les nouveau-nés à l'Inclusa par la porte de service ? Elle ne peut pas interroger Sœur Hortensia, sinon cette dernière saura qu'elle a consulté un registre sans autorisation. Mais le souci que Puri se fait pour les enfants étouffe son sentiment de culpabilité. Si elle a de nouveau accès à la salle d'archives, peut-être pourra-t-elle examiner les dossiers des enfants récemment adoptés.

Puri sait qu'elle ne doit pas parler de sa découverte à sa mère. Celle-ci réprouverait sa curiosité. Elle dirait ce qu'elle répète toujours : « *Estamos más guapas con la boca cerrada.* » « Nous sommes plus belles avec la bouche fermée. »

Elle ouvre le cabinet au fond de la salle. Les chemises sont marquées CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. Au fond du tiroir se trouvent plusieurs dossiers intitulés RÉGLÉ. Puri en ouvre un. Elle feuillette plusieurs notes et découvre une lettre écrite à la main, adressée à un médecin.

Cher docteur López,

Je vous écris à nouveau, non pas pour vous déranger, cher monsieur, mais juste pour soulager ma conscience. Ma femme dit que l'enfant dont elle a accouché était chauve et avait une tache de naissance sur le bras. Le bébé mort qu'on nous a montré était plus grand que notre fils, avait un peu de cheveux noirs et aucune marque sur le bras. Sœur Hortensia et vous-même avez soutenu que notre chagrin d'avoir perdu notre enfant troublait notre mémoire. Mais est-il possible qu'une méprise ait été commise ? Peut-être était-ce l'enfant d'un autre couple qui est mort ? Bien entendu, nous ne lançons aucune accusation envers vous ou la clinique, mais supposons une simple erreur de bonne foi. Nous attendons votre réponse avec impatience et espérons que vous nous aiderez à éclaircir cette affaire.

Puri lit la lettre suivante.

Chère Sœur Hortensia,

Nous avons examiné l'état de nos finances et avons conclu que nous ne pouvions pas nous permettre de dépenser 300 000 pesetas pour adopter un nouveau-né. Vous nous avez proposé des paiements échelonnés de 30 000 pesetas pendant dix ans, mais c'est également hors de notre portée. Malheureusement, nous ne pourrions donc pas poursuivre notre projet d'adoption. Avec nos remerciements pour votre compréhension. ¡ Viva España !

Trois cent mille pesetas ? Puri examine la lettre. Elle est datée d'il y a quelques mois. La lettre suivante n'est pas signée et ne contient que trois phrases écrites à la main.

Vous nous avez volé notre enfant.

Que Dieu me pardonne si je me trompe. Si j'ai raison, il n'y a pas de pardon pour vous.

Puri relit la première ligne.

Vous nous avez volé notre enfant.

Qu'est-ce que cela signifie ? Qui leur a volé cet enfant ?

Puri repense à la femme qui l'a arrêtée sur le trottoir. Elle soutenait que son bébé avait été emmené pour être baptisé mais ne lui avait pas été rendu. Son ton était insistant, désespéré, mais également apeuré.

Un bruit se fait entendre dans le couloir. Elle doit retourner dans le jardin. Puri roule les autres lettres du dossier et les fourre dans son chemisier, bien cachées sous ses sous-vêtements et son tablier.

Le cœur battant, elle remonte l'escalier deux à deux. En passant devant le bureau d'accueil, elle entend une voix masculine.

– Je l'ai trouvé en train de pleurer sur le trottoir. Il tenait ce papier à la main.

– Merci de l'avoir amené ici.

Puri s'arrête sur le seuil. Un petit garçon en pantalon troué, aux joues humides de larmes, est perché sur une chaise, avec un jeune homme accroupi près de lui. Lorsque ce dernier se lève pour partir, Puri s'exclame :

– Daniel ?

Le jeune homme la regarde, décontenancé. Soeur Hortensia partage son étonnement.

Puri porte une main à sa poitrine.

– C'est moi, Puri. La cousine d'Ana.

Mais ses mots sont à peine audibles. Quand la main de Puri touche sa poitrine, un froissement de papier se fait entendre sous son tablier.

– Il a l'air gentil, dit Antonio. Peut-être un peu naïf.

– Bien sûr qu'il est naïf. Débarquer comme ça à Vallecás, sans y avoir été invité ? Il vient d'une riche famille américaine. Il ne sait rien de l'Espagne.

Julia prend Lali dans sa caisse pour la nourrir. Antonio proteste :

– Ce n'est pas vrai, sa mère est née ici. Il parle très bien espagnol. Et il a l'air généreux. C'est gentil de sa part d'accompagner les garçons à la *corrida*.

– Ce ne sont pas les garçons qui m'inquiètent, c'est Ana. Tu as vu comment il la regarde ?

– Presque tout le monde regarde Ana comme ça. Tu devrais plutôt t'inquiéter de la manière dont elle le regarde, elle.

Antonio a raison. Julia a bien vu qu'Ana tentait de cacher son excitation en se lavant le visage et en s'attachant les cheveux. Elle a aussi remarqué le rythme silencieux qui palpitait entre sa sœur et le Texan. Elle voudrait tant pouvoir encourager et soutenir Ana au lieu de l'arrêter à chaque pas.

– Ay, même s'il est gentil, c'est un client de l'hôtel, rappelle-t-elle à Antonio. Elle ne doit pas mettre en péril son travail.

Le bébé remue dans les bras de Julia, qui l'observe. Sa fille est toujours si petite. Une autre femme de Vallecás a un enfant de deux mois qui est déjà plus grand que Lali à quatre mois.

– *Mi amor*, nous allons à nouveau manquer d'argent, ce mois-ci, enchaîne Antonio. Tu crois que Luis pourrait te donner une avance ?

Julia pousse un profond soupir.

– Je ne peux pas encore mendier auprès de Luis. Emporte la boîte de La Violeta au travail. Essaie de la vendre quelque part sur le chemin.

– Tu n'avais pas dit à Ana qu'elle pourrait la garder ?

Si, c'est ce qu'elle a dit. Ana a promis de vendre une boîte, mais l'a suppliée de conserver l'autre. Elle la revoit serrer la boîte enrubannée contre sa poitrine et plaider : « Juste pour cette fois, Julia. *Por favor*. Pour me faire plaisir. »

Elle déteste décevoir sa sœur, mais elle déteste encore plus la pauvreté. Pourquoi a-t-elle ouvert le vin ? Il leur aurait rapporté une belle somme. La moindre peseta compte. D'après ses calculs, dans deux mois, ils auront presque assez d'argent pour déménager.

– *Mi amor*, dis-moi la vérité : c'est des bonbons que tu veux te débarrasser, ou du *Texano* ?

Il ne fait que plaisanter, mais la fatigue a ôté à Julia son sens de l'humour.

– Le luxe de manger des bonbons n'est pas pour nous, Antonio. Vends-la, s'il te plaît. Nous avons besoin d'argent.

Julia se rappelle les mots de sa mère. « La guerre est finie. Nous devons accepter notre sort et faire des sacrifices. Cherche la paix et la stabilité avant tout, Julia. La vérité sera pour un avenir lointain. »

À quel point cet avenir est-il lointain ? Cela fait presque vingt ans que la guerre s'est achevée, et la vérité continue à se tapir dans l'ombre. Mais même si cacher la vérité est douloureux, Julia doit le faire. C'est le prix de la paix. C'est ce que souhaitait sa mère.

Daniel prend le métro jusqu'à Puerta del Sol en se remémorant ce qui vient de se passer. La religieuse qui l'a accueilli et qui s'est présentée sous le nom de Sœur Hortensia était plus âgée que celle qu'il a photographiée avec le bébé. La cousine d'Ana avait l'air heureuse de le voir, mais elle s'est soudain mise à tousser et s'est vite éclipsée dans le jardin.

– Comment connaissez-vous Purificación ? lui a demandé Sœur Hortensia, soupçonneuse.

Quand Daniel lui a expliqué qu'il logeait au Castellana Hilton où travaillait la cousine de Puri, la femme s'est soudain montrée très inquisitrice. Repenser à cet épisode donne à Daniel un sentiment désagréable, comme s'il avait été forcé de se confesser.

Lorsqu'il sort du métro, des policiers en uniforme gris entourent un jeune homme. Personne n'ose regarder. Les passants circulent rapidement, tête baissée. Daniel en fait autant : il avance d'un pas vif et tourne dans la rue Echegaray.

Plutôt que retourner à l'hôtel, il décide d'attendre que ses photos soient prêtes. Un écriteau vert délavé l'attire dans une ruelle. Des hommes coiffés de casquettes se tiennent devant un bar sous des ampoules couvertes de mouches, tandis que le patron note leur addition à la craie sur le comptoir en bois. L'atmosphère de la pièce se modifie lorsque Daniel entre. De toute évidence, les touristes ne viennent pas souvent ici.

Des bouteilles poussiéreuses sont alignées derrière le bar, mais le choix de boissons est limité. Xérès et eau du robinet, voilà tout. Daniel commande un manzanilla, le xérès préféré de sa mère. C'est le seul qu'il reconnaisse, et il se rappelle qu'il sent bon.

Il choisit une table au fond et pose sa sacoche derrière sa chaise. Un

homme bourru lui apporte à titre gracieux une assiette d'olives vertes et de saucisson marbré.

Daniel sort de sa poche le télégramme que Carlitos lui a remis à l'hôtel.

Il pose l'enveloppe fermée sur la table devant lui. Elle est adressée non seulement à sa mère, mais aussi à son père. Il la retourne. Une partie du rabat n'est pas collée. Grignotant une olive, il s'efforce de penser à autre chose. Cela ne le regarde pas. Ouvrir le courrier de quelqu'un d'autre est illégal. Il va devoir retourner se confesser. Mais peut-être que ça lui apportera des réponses.

La tentation est trop forte. Daniel glisse un doigt sous le rabat, décolle délicatement le reste et sort le télégramme. Le formulaire de la Western Union est couleur oignon. Le message est imprimé sur un mince ruban blanc collé au formulaire.

WESTERN UNION TELEGRAM
PAR CÂBLOGRAMME

EXPÉDITEUR : BUD MATHESON – DALLAS, TX

POUR : MR. ET MRS. MARTIN MATHESON – CASTELLANA
HILTON, MADRID

PRÊTRE M'A TRANSMIS NOUVELLE. AVEZ-VOUS PARLÉ À
DANIEL ? M'INQUIÈTE POUR LUI. RISQUE D'ÊTRE DUR. VAIS
PRÉPARER LE PERSONNEL DE MAISON POUR CHANGEMENT.

Daniel fixe le message du frère de son père. Son oncle est un homme pragmatique, qui exprime rarement la moindre émotion ou empathie. Son inquiétude l'alerte et lui rappelle ses questions : la voix tendue de sa mère, son désir ardent de venir en Espagne, la « mauvaise passe » dont lui a parlé son père. Aurait-il tout compris de travers ?

Ses parents seraient-ils sur le point de se séparer ?

Daniel retourne au laboratoire de Miguel. Ses pieds avancent comme s'ils étaient détachés de son corps. Il a passé des heures à fixer le télégramme et l'assiette d'olives. N'ayant personne à qui parler, il a échafaudé une théorie tout seul.

L'étrange comportement de ses parents s'explique, à présent. Ni l'un ni l'autre ne s'est soucié de sa bagarre avec les deux hommes, car ils étaient trop concentrés sur leurs propres problèmes pour lui adresser des reproches. Peu avant leur voyage en Espagne, il les a entendus se disputer dans leur chambre. Sa mère pleurait. Pourquoi ne leur a-t-il pas prêté davantage attention ? Sa mère soutient la passion de son fils et lui a offert un appareil photo, ce qui a énervé son père. Est-ce la cause de leur « mauvaise passe » ? Tout est-il sa faute ?

Il pense à tout ce qui pourrait changer. Sa mère va-t-elle revenir habiter en Espagne ? Est-ce pour cela que son père a affirmé que c'était important qu'il soit heureux à Madrid ? Ce ne peut être une coïncidence si cela tombe juste après son baccalauréat. Ont-ils voulu attendre qu'il parte à la fac pour se séparer ? Va-t-il être obligé de choisir avec qui il veut vivre ?

Daniel ne connaît qu'une seule famille divorcée à Dallas. Ses membres sont considérés comme des parias et ont été effacés du *Social Register*. Le divorce n'est pas admis pour les couples catholiques. Non : ses parents resteront mariés, mais vivront séparément. Il y a plusieurs couples à Dallas qui habitent dans des lieux différents. L'époux loge dans la maison de campagne, et l'épouse à Preston Hollow. Ils apparaissent ensemble aux soirées mondaines et restent inscrits sur le *Social Register*. Vu de l'extérieur, les apparences sont sauvées. Mais chacun connaît la vérité : derrière les portes closes, la famille est déchirée. Et c'est aussi comme cela que se sent Daniel.

– ¡ *Texano* ! crie Miguel quand Daniel entre. Je pense que vous allez être content. Vos photographies sont excellentes !

Le compliment devrait le remplir de joie, mais il l'entend à peine.

– Super. Merci de les avoir développées si vite. Combien vous dois-je ? demande-t-il en sortant son portefeuille.

– Vous ne voulez pas les voir ?

– Pas tout de suite.

Miguel l'examine avec inquiétude tout en prenant l'argent.

– ¿ *Está bien, amigo* ?

– Ay, j'ai de gros soucis en tête.

– *Ya lo veo*, en effet. Eh bien, quand vous vous sentirez mieux, revenez. J'aimerais bien discuter de ces photos.

– D'accord. Moi aussi, ça me ferait plaisir.

Daniel prend la grosse enveloppe et sort de la boutique.

L'hôtel est rempli de musique et de gens. Des centaines d'hommes jeunes en uniforme blanc amidonné se pressent dans le hall. Daniel ne veut pas se distraire dans une fête quelconque ; il veut être seul et qu'on le laisse en paix.

Ben Stahl bavarde avec un homme âgé en uniforme et prend des notes sur un petit carnet. Lorenza et Ana circulent autour du groupe pour vendre cigares et cigarettes. Ana voit Daniel se diriger vers l'ascenseur et s'approche de lui.

– *Buenas noches, Señor*.

– *Hola*, Ana. C'est une grande fête, on dirait.

– Les élèves officiers de l'U.S. Air Force passent par Madrid pendant leur tournée estivale. L'ambassade a organisé une soirée ici.

– Eh bien, je vous laisse faire votre travail.

Ana fronce les sourcils.

– Señor, vous allez bien ?

Daniel la regarde. Elle s'inquiète sincèrement pour lui. Il voudrait tout lui raconter, mais se contente d'un faible sourire.

– Ça va. Je pense que je vais dîner tranquillement dans ma chambre.

– Bien sûr, Señor, répond-elle d'une voix douce. Je vais demander au service d'étage de vous appeler tout de suite.

– Merci, Ana, c'est très gentil.

Il se dirige vers l'ascenseur, l'étui de photos à la main.

– Septième étage, *por favor*.

La cabine s'élève. Le moral de Daniel plonge.

Le chariot du dîner traîne dans un coin de la pièce, le dôme argenté toujours posé sur l'assiette. Quelqu'un frappe doucement à la porte. Daniel va ouvrir et se trouve face à Ana.

– Excusez-moi de vous déranger, Señor. Je suis sur le point de rentrer chez moi. Voulez-vous que je prépare votre chambre pour la nuit ?

– Oh, merci. D'accord.

Daniel fait un pas de côté et laisse Ana entrer. Il se laisse tomber dans son fauteuil tandis qu'elle s'affaire dans la pièce.

Elle soulève le dôme argenté du plateau.

– Vous n'avez rien mangé. Le repas ne vous a pas plu ? Nous pouvons vous commander quelque chose d'autre.

– Je n'ai pas faim.

Ana vient s'asseoir près de Daniel.

– Excusez-moi de me mêler de ce qui ne me regarde pas, Señor, mais vous n'êtes pas dans votre état normal.

Daniel la regarde. Elle est inclinée vers lui, soucieuse, désireuse de l'aider. Ses boucles brunes forment des vagues parfaites sur ses épaules. Ses yeux le scrutent avec attention.

– Ana, si je vous dis quelque chose, vous me promettez de ne le répéter à personne ?

– Señor, sourit-elle, croyez-moi, je suis douée pour garder un secret. Daniel désigne le télégramme sur la table basse.

– Lisez.

Elle prend le papier et parcourt les quelques lignes.

– Je ne comprends pas.

– C'est le deuxième télégramme. Je sais que je n'aurais pas dû les lire. C'est bien fait pour moi. Je n'avais pas le droit de les espionner

pour découvrir leur secret.

Ana hésite.

– Et... c'est quoi, leur secret, à votre avis ?

– Je pense qu'ils sont en train de se séparer.

Ana se redresse, ébahie, et déclare avec conviction :

– Non, Señor. Vous faites erreur.

– Je voudrais pouvoir vous croire.

– Señor, je..., commence-t-elle avant de s'interrompre pour choisir soigneusement ses mots. Señor, les employés de l'hôtel sont les témoins involontaires de beaucoup de choses. Je vous promets que vos parents ne sont pas en train de se séparer.

– Vous savez ce qui se passe ?

Elle ferme les yeux et lâche un soupir frustré.

– Les règles de l'hôtel m'interdisent d'en dire davantage.

Puis elle se penche en avant et pose une main sur celle de Daniel.

– Señor, je vous parie qu'il n'y a aucune séparation en vue. J'en suis tellement certaine que je vous propose un marché : si je me trompe, je participerai à votre projet.

– Vous serez Jane Doe ?

– Non, je serai Tom Collins.

– Qui est-ce ?

– Tom Collins est une boisson qui figure sur le menu du bar. Un cocktail servi avec beaucoup de glaçons.

Elle sourit. Daniel rit.

– Mais ce n'est même pas la peine de parler de votre projet, parce que je vais gagner mon pari, soutient Ana.

Daniel regarde la main délicate d'Ana posée sur la sienne. Elle le touche, comme elle l'a fait près de la voiture à Vallecas. Il tourne lentement sa paume. Leurs doigts s'effleurent et s'entremêlent doucement. Une vague de chaleur parcourt son bras.

Ana bat des cils.

– Je... Est-ce que ce sont vos photos de Vallecas ?

Elle se lève, et leurs mains se séparent. S'étant approchée des photographies étalées sur le bureau, elle les examine en silence. Pendant qu'elle a le dos tourné, il passe nerveusement ses paumes sur son jean.

– Miguel les a développées aujourd'hui.

L'une des images a été agrandie. C'est le portrait de Fuga. Il est éblouissant.

– ¡ *Dios Mío* ! s'exclame Ana. Regardez Fuga, on dirait un vrai torero ! Rafa sera fou de joie.

Daniel vient la rejoindre.

– Je suis heureux qu'elle vous plaise. Donnez-la à Rafa, dit-il en rangeant la photo dans l'enveloppe. Je sais qu'il en a besoin pour faire

la promotion de la corrida.

– Il sera si content ! *Gracias, Señor*. Vous avez été incroyablement gentil avec ma famille. (Elle lève les yeux sur lui.) Je dois partir. Appelez le service d'étage si vous avez besoin de glaçons...

Elle lâche un petit rire nerveux et se dirige vers la porte. Daniel n'a pas envie qu'elle parte.

– J'ai vu votre cousine, aujourd'hui.

– Vous avez vu Puri ? demande Ana en s'arrêtant. Où ?

– À l'Inclusa. Antonio m'avait suggéré d'aller y prendre des photos.

Le visage d'Ana s'assombrit.

– À l'Inclusa ?

Elle semble réfléchir intensément. Finalement, elle annonce :

– Je suis désolée, mais je dois partir. Je ne peux pas rater mon bus pour Vallecas. Je vous verrai peut-être demain. Je sais que vos parents reviennent de Tolède dans la matinée.

– Merci d'être venue me parler, Ana. J'espère que vous avez raison.

– De rien, Señor.

Elle sort dans le couloir, puis passe la tête par l'embrasure de la porte avec un grand sourire.

– Je *sais* que j'ai raison.

Rafa attend l'heure du déjeuner. Son annonce aura plus de poids si tout le monde est réuni. Il jette un nouveau coup d'œil à la photographie dans l'enveloppe en s'efforçant de ne pas y laisser d'empreintes de doigt.

Fuga se tient de profil. Sa silhouette parfaitement nette se détache sur la longue route d'une douceur floue, suggérant l'idée d'un destin. L'élégance du costume contraste avec ses mâchoires fortes et ses pommettes saillantes. Le portrait capture la puissance de Fuga, le présente comme un train inarrêtable et infernal.

L'*Americano* n'est pas seulement gentil ; c'est aussi un bon photographe.

Rafa passe devant les tabliers ensanglantés suspendus aux clous. Il avance vers ses collègues, assis autour d'une table. Leurs manches et leurs chaussures sont tachées de mort. Rafa repousse les voix dans sa tête, se concentre.

– *Caballeros*, vous avez entendu parler de mon ami qui va participer à une corrida dimanche près de Talavera de la Reina ?

– Tu veux dire ton ami qui va se faire trouer le ventre par un veau miteux ?

Les hommes rient, et l'un d'eux intervient avec une anecdote :

– J'ai connu un *maletilla*, autrefois. Il s'est retrouvé avec les entrailles à l'air. Il voulait tellement se battre qu'il a demandé à un ami de lui remettre les intestins dans le ventre et de le recoudre avec de la ficelle. Mais la couture faite à la va-vite n'était pas assez serrée ; un bout de ses intestins pendouillait au-dehors.

La tablée pousse des grognements et hoche la tête.

– *Sí, sí*, dit Rafa. Nous avons tous entendu des histoires de jeunes qui avaient cette ambition et pourchassaient la victoire les dimanches

après-midi. Depuis quatre cents ans, ce rêve conduit des fils d'Espagne à leur tombe, pas vrai ?

Les hommes acquiescent.

– Nous savons que c'est le spectacle et la tradition qui mènent les hommes fortunés au guichet, mais que c'est souvent la faim et le désespoir qui conduisent un torero sur le sable.

Les hommes lâchent des « *Sí, sí* » approbateurs.

– Nous savons aussi que ces corridas pour amateurs, ces *capeas* de village, sont l'unique moyen de se faire repérer par des éleveurs et des protecteurs. C'est souvent la seule occasion pour un amateur d'affronter un taureau. La route vers l'arène de Las Ventas à Madrid est longue, *amigos*. Mais pour un aspirant matador qui cherche un protecteur et qui veut entrer dans le monde des corridas, elle commence ce dimanche. Venez soutenir ce jeune torero lors de sa première *capea*. Soutenez-le, dans l'espoir qu'il rejoigne bientôt le *matadero* pour s'entraîner ici avec les autres aspirants matadors. Alors, il sera l'un des nôtres.

Une salve d'applaudissements accueille ses paroles.

– Il a un nom, maintenant ? demande le chef.

– Oui. *Caballeros*, vous vous rappellerez ce jour, le premier jour où vous l'avez vu. Je vous présente... El Huérfano !

Il sort la photographie de l'enveloppe et la brandit fièrement devant la tablée. Le groupe d'hommes laisse éclater acclamations et ovations. Rafa se gonfle d'orgueil.

– El Huérfano ? L'Orphelin ? marmonne le chef.

– Oui, il a choisi ce nom lui-même, chuchote Rafa. Pendant l'un de ses séjours en prison, l'un de ses codétenus l'appelait comme ça.

Les hommes se mettent à commenter entre eux :

– Vous avez déjà vu un *maletilla* avec un portrait pareil ?

– Ou un si bel habit de lumière pour une *capea* de village ?

Le chef de Rafa lui donne une tape sur l'épaule.

– *Bien hecho*. Bon boulot, Rafa. Mais tu es sûr que tu veux faire partie de la *cuadrilla* de cet homme ? Tu es un impresario-né !

– *Gracias*, mais ç'a toujours été notre projet. Quand nous étions plus jeunes, il m'aidait. À présent, c'est à moi de l'aider.

Rafa ne portera qu'un habit de lumière noir, modeste. Il marchera toujours derrière Fuga et non à son côté. Personne ne lui demandera jamais d'autographe, et il n'aura pas l'autorisation de s'asseoir à la même table que le matador. Mais il sera dans l'arène. Il protégera son ami.

Il affrontera la peur. Et il gagnera.

– Il va bien.

Sœur Hortensia assure à Puri que le nouveau petit garçon arrivé la veille a passé une bonne première nuit et que les autres enfants l'ont accueilli chaleureusement.

– Je voudrais tant qu'on puisse faire quelque chose pour les grands, soupire Puri.

– Qu'est-ce que tu racontes ? s'indigne Sœur Hortensia. Nous les logeons, nous les nourrissons, nous les lavons, nous les habillons, nous prenons en charge leur éducation. La plupart d'entre eux sont les enfants de mères dégénérées ! Ici, ils font partie d'une communauté, et plus tard, ils deviendront des adultes responsables.

– Oui, ils sont heureux. Mais ils n'ont pas de parents.

– Il vaut mieux ne pas avoir de parents qu'avoir de mauvais parents, tranche Sœur Hortensia, agacée.

Puri réfléchit à cette déclaration. Elle a eu du mal à dormir : elle revoyait le petit garçon qui pleurait après avoir été abandonné sur le trottoir. De nombreuses familles ont huit ou dix enfants, mais peinent à subvenir à leurs besoins. Elle pense à José, le garçon qui a perdu sa dent de lait, et à la lettre de Sœur Hortensia qui expliquait à sa famille qu'il était intelligent et doué. Malgré cela, ils n'ont pas voulu le reprendre. Ce sont de mauvais parents. José a de la chance de vivre à l'Inclusa. Il deviendra un adulte responsable. Puri pense à Trèfle, sa préférée. Et si personne ne veut d'elle ?

Puri sait qu'elle a de la chance d'être fille unique et de bénéficier de toute l'attention de ses parents, mais un seul enfant ne satisfait pas à l'obligation franquiste d'avoir une famille nombreuse. Un jour, elle a essayé d'en parler à sa mère. Quand Puri a lancé que les enfants uniques comme elle étaient rares en Espagne, sa mère s'est

profondément vexée et est partie s'enfermer dans sa chambre.

L'expression de Sœur Hortensia s'adoucit.

– Tu aimes beaucoup les enfants, Purificación. Les médecins et moi avons remarqué ton cœur tendre. C'est une vertu. Comme toi, nous voulons que chaque enfant ait la meilleure chance possible de réussir dans la vie.

Puri approuve avec conviction.

– Oui, ma Sœur. C'est ça : je veux que ces enfants aient une chance de réussir.

Puri pense aux lettres qu'elle a emportées la veille sous son uniforme. Deux d'entre elles venaient de familles républicaines désespérées qui tentaient de retrouver un enfant soupçonné d'avoir été enlevé à la naissance.

Sœur Hortensia hoche la tête.

– Bien sûr. Et c'est précisément ce que nous voulons pour eux, nous aussi. Une chance de mener une vie bonne, dévote, libérée des péchés du passé. Je suis très satisfaite de ton dévouement. Nous avons de grands projets pour toi, Purificación.

Des grands projets pour elle ? La poitrine de Puri se gonfle de fierté.

– Pour le moment, emporte ce dossier en bas et range-le à sa place. Puis rapporte-moi les dossiers dont les numéros sont notés sur ce papier.

Elle tend à Puri une chemise et un bout de papier avec deux nombres. Contente de cette occasion de retourner dans la salle d'archives, Puri s'y précipite.

Elle récupère les papiers cachés sous son tablier, qu'elle a empruntés la veille, et les remet à leur place. Heureusement, sa quinte de toux feinte a empêché qu'on remarque le bruissement du papier. Elle consulte ensuite le dossier que Sœur Hortensia lui a demandé de ranger.

Toujours des questions. Pourquoi s'y accroche-t-elle tant ? Pourquoi ne peut-elle ouvrir le poing et les laisser s'envoler ? Comme les médecins, les évêques et les prêtres, Sœur Hortensia consacre son existence aux orphelins. Douter d'elle est irrespectueux.

Et pourtant, quelque chose tracasse la jeune fille. Des hésitations. Des scrupules. Elle en a honte, mais se sent forcée de pousser son enquête. Puri retourne à la chemise marquée RÉGLÉ et continue à parcourir les lettres. Il y en a des centaines, qui s'étalent sur presque vingt ans.

L'essentiel de la correspondance est polie et circonspecte. Mais pourquoi le dossier s'intitule-t-il RÉGLÉ alors que rien n'est réglé ?

Une femme a accouché d'un bébé en bonne santé, mais on lui a dit après coup que l'enfant s'était étranglé avec le cordon ombilical et

qu'il était mort. Est-il possible que ce soit une erreur ?

Un médecin a annoncé à un couple qu'ils attendaient des jumeaux, mais lors de l'accouchement, les religieuses ont soutenu qu'il n'y avait qu'un seul bébé. Est-il possible que ce soit une erreur ?

Nombre de lettres proviennent de familles qui demandent où sont enterrés leurs enfants mort-nés. Les parents remercient la clinique pour « son insistance généreuse à s'occuper de l'enterrement » mais voudraient désormais aller se recueillir sur la tombe.

Puri se dépêche. Les deux dossiers que Sœur Hortensia lui a demandés concernent des nouveau-nés *sin datos*, récemment adoptés. En y jetant un coup d'œil, la jeune fille constate que les bébés ne sont pas arrivés par le *torno*, le tour d'abandon. Le premier est venu directement de l'hôpital, et l'autre d'une clinique non loin de là. L'un des bébés a été envoyé à un prêtre qui en avait fait la demande à Bilbao. Les documents de l'autre enfant sont plus énigmatiques.

Puri compulse à nouveau le registre sans titre sur le bureau pour consulter les frais d'adoption de chaque enfant. Ce faisant, elle remarque que la ligne concernant Trèfle a été corrigée.

« 200 000 pesetas » a été barré. Il est à présent écrit : « 150 000 pesetas, en attente ».

– Bienvenue, Señora Matheson. J'espère que Tolède vous a plu, déclare Ana quand on lui ouvre.

– Oui, merci. C'était charmant, et il faisait très chaud. Mon père avait l'habitude de dire : « Quand Dieu a fabriqué le soleil, il l'a suspendu au-dessus de Tolède. »

– Oui, j'ai déjà entendu cette phrase. Vous avez appelé pour demander de l'aide pour défaire vos bagages ?

– Oui, s'il vous plaît. Et aussi ceux de mon époux. Nous venons de rentrer ; Martin est toujours en bas.

Elle fait un pas de côté pour laisser Ana entrer dans la pièce. En montrant les bagages encore fermés, Mrs. Matheson aperçoit le télégramme, posé bien en vue sur le bureau. Sa voix se tend :

– Oh, quand est-il arrivé ?

– Je ne sais pas exactement, Señora. Ce n'est pas moi qui l'ai apporté.

La mère de Daniel ouvre le télégramme et parcourt rapidement le contenu. Tournant le dos à Ana, elle demeure immobile pendant plusieurs minutes.

Ana songe à Daniel, bouleversé par ce qu'il avait lu. Elle se rappelle leurs doigts entremêlés quand il a tourné la main pour prendre la sienne. Et si elle ne l'avait pas lâché ? Quand il s'est confié à elle, elle aurait voulu en faire autant. Elle aurait voulu lui expliquer des choses, lui parler des menaces qu'elle reçoit, tout lui raconter.

Ana range les chaussures de Mrs. Matheson dans le placard. Sous la semelle des escarpins de satin, il est écrit PERUGIA en lettres d'or. À l'intérieur du chapeau noir se trouve une étiquette marquée SCHIAPARELLI. Ana se détourne du placard et se retrouve face à María Matheson, qui se tord les mains et semble au bord des larmes.

– Señora ?

Il faut un moment avant que la femme se lance :

– Ana, je vous dois des excuses. Je ne vous ai pas reconnue, au défilé de mode. Martin, mon mari, m’a expliqué mon erreur après notre départ. Cela a dû être terriblement embarrassant pour vous de me voir faire les présentations et vous couvrir de compliments alors que nous nous étions déjà vues plusieurs fois.

Ana ne veut pas d’excuses. Elle ne veut pas de ce nœud dans sa gorge. Mais la mère de Daniel continue :

– Cela m’a tracassée pendant des jours, dit-elle en tendant la main pour se retenir à une chaise. Ana, j’ai été obsédée par des difficultés personnelles ces derniers temps, et mes soucis m’ont visiblement rendue insensible aux autres. Je suis terriblement désolée. Chère enfant, croyez-moi quand je vous assure que vous êtes belle quoi que vous portiez.

Les yeux d’Ana se remplissent de larmes.

– *Gracias, Señora*, chuchote-t-elle.

Il y a un instant de silence. La mère de Daniel s’appuie sur le bureau et s’assied sur la chaise.

– Oh, là là. Regardez-nous, toutes les deux si émotives ! Ce n’est pas raisonnable.

– Non, Señora.

– Alors, passons à autre chose, propose Mrs. Matheson en prenant une grande inspiration. Mon époux et moi voudrions emmener notre fils dans un endroit spécial pour dîner, ce soir. Que savez-vous de Lhardy ?

Lhardy. Le restaurant où Ana rêve d’aller.

– Lhardy est un lieu magique. Il a ouvert il y a plus d’un siècle. On raconte que la reine Isabelle II sortait parfois en cachette du palais pour aller y manger. Bien sûr, je ne m’y suis rendue que pour y chercher une tasse de bouillon ou des croquettes pour des clients, mais le maître d’hôtel et le personnel se sont toujours montrés adorables. À Lhardy, tout n’est que raffinement. Les serveurs se tiennent derrière des écrans afin de prévenir les moindres désirs des clients sans les déranger.

Ana se rend compte qu’elle parle trop et s’interrompt :

– Bien sûr, vous devriez demander également l’avis du concierge.

– Je n’en vois pas la nécessité, après cet éloge enthousiaste.

Pouvez-vous demander au concierge de nous réserver une table pour ce soir à neuf heures, s’il vous plaît ?

– Oui, Señora.

Lhardy. Ce soir, Daniel et ses parents iront dîner là-bas. Ce soir, ils goûteront un délicieux *cocido a la madrileña* sous les flammes vacillantes des lampes à gaz, tout en sirotant un rioja bien charpenté.

Ana déglutit. Ce soir, Daniel apprendra peut-être la vérité.

– *Está ahí*, Miguel ? appelle Daniel dans le laboratoire.

Miguel émerge de derrière le rideau.

– *Hola, Texano*. Ça va mieux ?

– *Sí, gracias*. Je suis désolé d'être parti si vite hier. Vous vouliez discuter des photographies ?

Daniel sort la pile de tirages de son sac et les étale sur le comptoir, en groupes bien définis.

– J'aimerais parler des photos, mais aussi de la manière dont vous avez réussi à les prendre.

– Oh, les photos de Vallecas ?

– Oui. J'ai reconnu Ana et sa famille. Ils vous avaient invité ?

– Non. C'était une erreur de ma part. Quelqu'un m'a donné l'adresse et m'a suggéré d'aller leur rendre visite. J'ignorais que ça ne se faisait pas. Maintenant, je le sais.

– Et comment avez-vous gagné la confiance des habitants pour qu'ils vous autorisent à les photographier ?

– Nous avons traversé le village. Les gens avaient l'air contents que je fasse leur portrait. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis revenu si vite : je voudrais faire des doubles pour pouvoir donner à chacun sa photo, le week-end prochain.

– C'est très généreux de votre part, commente Miguel en saisissant les négatifs que lui tend Daniel.

– Merci d'avoir fait l'agrandissement de l'ami de Rafa. Je l'ai donné à Ana.

– Je n'ai pas pu résister. L'image l'exigeait. Qui est-ce ? Sur la photo, on dirait un véritable matador.

– C'est un ami de Rafa, qui s'entraîne avec lui.

Les sourcils épais de Miguel s'abaissent au-dessus de ses yeux.

– Ils s'entraînent ? Où donc ? Ils ne rentrent pas dans les champs des éleveurs, j'espère ?

– Je ne sais pas.

Miguel contemple les photos de Daniel étalées devant lui.

– La vie est dure, là-bas. Vous avez dû le constater. Il n'y a pas d'eau potable, pas de sanitaires, seulement des fontaines. La beauté existe à Vallecas, mais il faut avoir l'œil pour la repérer. Vos photos montrent la force de ces gens, leur courage. J'espère que les juges de votre concours s'en apercevront.

Daniel regarde ces images de la vie quotidienne. Des gens qui font la queue devant la fontaine ; une femme qui tresse un panier sur le seuil d'une porte pendant qu'un chat passe la patte par un trou sur le toit ; la fillette aux cheveux noirs comme du charbon en train d'examiner une coupure sur son genou ; Ana lavant le visage de Fuga ; sa nièce qui dort dans une caisse.

– Quelles sont vos intentions avec ces photos, *amigo* ? demande Miguel.

– Mes intentions ?

– Oui. Vous êtes en train de faire un reportage. Est-ce vraiment pour le concours dont vous m'avez parlé, ou pour autre chose ?

– C'est pour le concours.

– D'accord. Mais rappelez-vous que des images sans explications peuvent facilement être interprétées de travers.

– Comme celle de la religieuse avec le bébé ?

Miguel lève les deux mains et fait un pas en arrière.

– Ay, je ne sais rien à ce sujet.

Daniel est surpris par cette réponse. Miguel a connu la guerre. Il a développé des milliers de photos. Il sait que les images qui s'expriment le plus bruyamment sont souvent les plus étranges, ou les plus polémiques, ou les plus dangereuses.

– Miguel, j'aimerais beaucoup prendre une photo de la Guardia Civil pour mon concours. Ils sont si menaçants ; on dirait des corbeaux humains qui picorent la population... Une bonne image raconterait plein de choses sur l'autorité et le pouvoir en Espagne.

– Elle pourrait aussi vous faire jeter en prison. N'essayez même pas.

– J'ai déjà essayé, mais je me suis fait attraper.

Miguel blêmit. Sa voix n'est plus qu'un murmure.

– Vous vous êtes fait prendre ? Vous n'avez pas besoin de cette photo. Faites-moi confiance, *por favor*. Oubliez votre projet.

– L'oublier ? Vous croyez que c'est ce que Capa aurait fait ? demande Daniel.

– Nous ne le saurons jamais. Rappelez-vous, *Texano* : Capa est mort.

Dès que Daniel et ses parents s'installent à Lhardy, un serveur apparaît et allume d'un geste cérémonieux les bougies ivoire fuselées sur la table. Sa mère adore les repas qui s'éternisent. Il n'est pas inhabituel qu'ils durent jusqu'à trois ou quatre heures, ce qui est long quand on porte un costume. Daniel apprécie la bonne nourriture, mais il préfère un barbecue texan où il peut s'allonger dans l'herbe et regarder les étoiles apparaître.

Des rideaux rouges épais sont suspendus devant les fenêtres de la grande salle lambrissée d'acajou, et les flammes des lampes à gaz accrochées aux murs vacillent et tremblotent. Sa mère commande un verre de cava ; son père, du vermouth à la pression.

– Daniel, dit Mrs. Matheson, inutile de cacher tes mains sous la table. Je suis au courant. Les Van Dorn nous ont envoyé un très bel éventail espagnol en signe de gratitude.

Les Van Dorn ont envoyé un cadeau de remerciement ? Est-ce une habitude dans leur famille ? Daniel sort lentement ses mains de sous la nappe. La petite cicatrice qui lui reste est désormais noire.

Sa mère lui sourit avec douceur.

– Voyons, *cariño*, une mère sait toujours tout.

Que sait-elle exactement ? Que ses télégrammes ont été ouverts ? Qu'il a rompu avec Laura Beth ?

– J'ai reçu quelques télégrammes de la compagnie, annonce son père.

Tandis que Mr. Matheson leur restitue les nouvelles envoyées par ses collègues de Dallas, Daniel se demande ce que ses amis texans sont en train de faire. Les garçons sont probablement au cinéma Majestic. Les filles, au salon de thé Titches.

Mais Daniel n'éprouve aucune nostalgie. Son lien génétique avec

l'Espagne est inscrit au plus profond de lui. Il aime les ruelles étroites et pavées de Madrid, les vitrines où sont empilés des crevettes, du thon séché, des seiches cuites dans leur propre encre. Il aime que les murs de tous les cafés de la rue Victoria soient ornés d'affiches de corridas ou de portraits de toreros. Il apprécie le métro, si pratique, et le fait que la vie espagnole se déroule en grande partie à l'extérieur. Il profite des conseils de son mentor en photographie, Miguel ; des monologues de Ben ; et surtout, de ses conversations avec Ana. À Madrid, Daniel se sent enfin adulte, libre de suivre son inspiration, capable d'avancer tout seul dans le monde.

Sa mère tend un bras par-dessus la table, interrompant ses pensées, et lui prend la main.

– J'ai supplié ton père de ne pas te le dire, mais peut-être l'as-tu deviné. J'ai été malade, *tesoro*.

Daniel regarde par la vitre du taxi. Il est minuit passé. Madrid est toujours aussi animée et illuminée. Il préférerait rentrer à pied, tout seul, mais craint de vexer ses parents.

Malade.

Ses parents ne vont pas se séparer. Sa mère a eu ce qu'elle appelle un « accident ». Ils lui jurent que tout ira bien. À la fin. Après l'« accident », elle a été malade, et il pourrait encore y avoir une « intervention ». Mais elle est en train de s'en remettre, et elle voulait venir en Espagne. C'est son pays, bien qu'elle n'ait plus de famille ici ; elle s'y sent chez elle, et elle reprend des forces. Cela va contribuer à sa guérison.

Elle lui a annoncé cette nouvelle au restaurant. Il reconnaît bien là sa façon de faire. Pour elle, il serait inconcevable de montrer de l'émotion en public ; voilà pourquoi les détails lui ont été communiqués entre deux gorgées de *cava* et de *vermouth*, autour d'une table éclairée par des bougies, où les explications pouvaient être données froidement, sans larmes. Cela a fonctionné, du moins jusqu'à ce qu'il commence à poser des questions.

– Maman, je ne savais pas que tu étais malade. De quoi ?

Sa mère a gardé le silence. Au bout d'un moment, elle a jeté un coup d'œil à son mari.

– Il y avait un bébé, a chuchoté Mr. Matheson.

Un bébé. Il y *avait*. Au passé.

– Ta mère désirait tant avoir un autre enfant. Nous avons essayé en vain pendant des années, puis nous nous sommes résignés. Il y a quelques mois, ta mère est tombée enceinte. Nous étions tous les deux surpris et ravis, mais nous n'en avons parlé à personne. Ça semblait trop beau pour être vrai ; nous voulions consulter des médecins avant

d'annoncer la nouvelle.

Sa mère a pris une inspiration. Ses lèvres tremblaient.

– Et en effet, c'était trop beau pour être vrai. J'ai perdu le bébé.

Son père lui a saisi doucement la main. Daniel a regardé les doigts entrelacés de ses parents, cherchant quoi dire.

– Je suis vraiment désolé, maman.

Elle a posé aussitôt une main sur son épaule.

– Non, non. Je vais bien, *tesoro*. Pour de vrai. Ce qui m'a fait le plus souffrir, c'est que je trouvais ça si injuste. Comment une telle joie pouvait-elle nous avoir été donnée pour nous être aussitôt retirée ? J'étais très déprimée, alors ton père a eu l'idée de nous emmener en Espagne. Cela m'a déjà fait beaucoup de bien.

– Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

– J'étais anéantie, psychologiquement et physiquement. La dernière chose que je voulais, c'était t'inquiéter ou que d'autres l'apprennent. À ma demande, ton père a fait jurer aux médecins de garder le secret. Je me suis confiée uniquement au prêtre et à ton oncle.

– Maman, tu ne peux pas garder tout ça pour toi !

– Il est hors de question que notre famille soit la cible de potins ou accusée d'indécence.

– Une fausse couche n'est pas indécente !

– Chut. Les gens parlent, Daniel. J'entends les murmures, les rumeurs. On raconte que nous sommes un « mariage mixte », que ton père a épousé une danseuse espagnole... Tu ne comprends pas, mon chéri.

Si, il comprend. Lui aussi, il entend les petites piques. Ils sont considérés comme des nouveaux riches. La famille de Laura Beth trouvait sa mère « trop ethnique ». Vu les circonstances, il s'est senti soulagé de ne pas lui avoir parlé de leur rupture.

– Maman, oublie les autres. Ce qui compte, c'est ta santé !

La tension était palpable. Sa mère était assise toute droite, comme si on avait glissé un manche à balai à l'arrière de sa robe. Elle tenait le pied de son verre délicatement entre son pouce et deux doigts. Les diamants de ses bagues scintillaient et se reflétaient sur le verre au milieu des bulles. Cette raideur tout américaine désolait Daniel.

– Veuillez m'excuser, a-t-elle dit avec un sourire avant de partir aux toilettes.

Daniel s'est mis à tripoter la fourchette sur la table. Son père a poussé un profond soupir.

– Qu'ont dit les médecins ? a demandé Daniel.

– Un problème à l'utérus. Ils vont peut-être devoir l'opérer. Tout ira bien, mon grand.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment.

La nervosité dans la voix de sa mère, les pleurs derrière la porte fermée, la donation faite à l'orphelinat... Tous les morceaux du puzzle s'emboîtaient. Son père et lui ont gardé le silence jusqu'à ce que Daniel reprenne la parole.

– Maintenant je comprends... cette histoire d'orphelinat. Nick m'en a parlé.

– Ce garçon n'en fait qu'à sa tête. Cela ne m'étonne pas qu'il se fasse tabasser. Rien n'est encore décidé. Je dois d'abord signer l'accord pour le forage.

Il a fait signe à un serveur et a réclamé un autre vermouth.

Sa mère est revenue à table, tout sourire.

– J'adore ce restaurant, pas vous ? Quel dommage que tu n'aies pas apporté ton appareil, Daniel. Nous aurions pu prendre une photo de famille. Tu es si beau en costume !

Son enthousiasme était sincère. Mais Daniel connaît sa mère. Elle utilise le bonheur comme un bouclier. Elle essaie de le protéger ou de le préparer. Peut-être les deux.

Daniel ouvre la porte de sa suite. Sur la table basse est posée une assiette contenant des chocolats ornés de l'emblème doré du Castellana Hilton. À côté sont empilés plusieurs lettres et messages. Le premier est un papier plié. Il espère que c'est Ana.

¡ Amigo ! Ma sœur va vous faire passer ce message. Merci pour la photographie. Elle est fabuleuse ! Tout le monde est très impressionné. Fuga s'appelle maintenant El Huérfano ; génial, non ? S'il vous plaît, ne nous oubliez pas dimanche. Nous vous attendrons, vous et votre grosse voiture. À bientôt, Texano !

Rafa

Les autres papiers sont des messages laissés par l'opératrice de l'hôtel.

20 h 25, de Benjamin Stahl.

Appelle-moi au bureau. Une occasion.

20 h 30, de Nicholas Van Dorn.

Retrouve-nous à la Taberna de Antonio Sánchez.

21 h 45, de Nicholas Van Dorn.

On mange à Botín. Viens nous rejoindre.

23 h 10, de Nicholas Van Dorn.

On se dirige vers le club Pasapoga sur la Gran Vía.

23 h 15, de Tom Collins.

Dormez bien.

Tom Collins. Il sourit. Le message a été laissé il y a une heure. Ana est-elle rentrée à Vallecás, maintenant ? Ou passe-t-elle la nuit à l'hôtel ? Il envisage un instant de se glisser au sous-sol pour vérifier.

En dessous de la pile se trouve un télégramme de la Western Union. L'enveloppe est scellée et adressée à Daniel. Son oncle, peut-être ? Il l'ouvre.

WESTERN UNION TELEGRAM

PAR CÂBLOGRAMME DE NUIT

EXPÉDITEUR : LAURA BETH JOYCE-DALLAS, TX

POUR : MR. DANIEL MATHESON, CASTELLANA HILTON,
MADRID

ON PEUT SE PARLER ? JE SUIS DÉSOLÉE. JE VEUX VENIR À
MADRID.

e

e

Castellana

Ruta Sepetys

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'autrice ou sont utilisés dans le cadre de la fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes, des sociétés, des magasins, des événements ou des lieux ayant réellement existé ne serait qu'une coïncidence.

À *Kristina et John*

La guerre d'Espagne, ou guerre civile espagnole (1936-1939), commença par un coup d'État militaire contre la Seconde République espagnole démocratiquement élue et se poursuivit sous la forme d'un conflit armé entre les nationalistes et les républicains. Les nationalistes étaient dirigés par le généralissime Francisco Franco et soutenus par Hitler et Mussolini. Les républicains étaient menés par le gouvernement démocratique de l'époque, et soutenus par le Mexique, par l'Union soviétique et par des volontaires venus de plus de cinquante pays, avec l'appui de chercheurs, artistes, travailleurs, syndicats et partis de gauche. Souffrant de divisions internes, les républicains ne purent empêcher la progression des nationalistes et se rendirent en mars 1939.

*Nous ne sommes vraiment morts
que si vous nous avez oubliés.*

Première partie

Je n'ai jamais aimé envoyer un ambassadeur en Espagne, et je continue à ne pas aimer ça, et à moins que Franco ne change la manière dont sont traités les citoyens en désaccord religieux avec lui, je serais grandement tenté de couper toute communication avec lui, malgré la nécessité de défendre l'Europe.

(1)

(2)

On surnomme ici l'hôtel Castellana Hilton « le quarante-neuvième État », et à raison, car il n'y a qu'en Amérique qu'on peut trouver davantage d'Américains.

(3)

(...) Le système était très rigide. C'était l'Espagne de Franco. Il ne fallait vraiment pas tomber dans les mains de la Guardia Civil ou de la police. Les prisons étaient affreuses et on y jetait les gens pour un oui pour un non.

(4)

(5)

Quand je suis allé pour la première fois en Espagne, en 55, on sentait une atmosphère de dépression quand on entrait dans le pays, de répression. Vraiment. Tous les gens faisaient attention à ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient, comment ils s'amusaient.

(6)

(7)

(8)

La vie de chaque femme, quoi qu'elle prétende, n'est qu'un désir continu de trouver quelqu'un à qui elle puisse se soumettre.

(9)

L'accord sur les bases [militaires] avait été négocié en 1952, et je

contribuais à le faire appliquer. Parmi les objectifs de l'Espagne – non dits, à ma connaissance –, il y avait le soutien des États-Unis pour sa réhabilitation politique. L'Espagne dirigée par Franco était un peu un État paria. En échange des droits pour les bases, les États-Unis acceptaient d'aider Franco à redorer son blason. Ce ne fut pas facile à faire avaler, parce qu'il y avait plein de gens aux États-Unis qui étaient tellement antifranquistes qu'ils bloquaient toute tentative de rapprochement avec l'Espagne.

10

11

12

13

14

15

16

17

18

Il y a de nos jours plus de Texans que d'Espagnols à Madrid. Au bar du Castellana Hilton, on se croirait dans un rassemblement à Panhandle.

19

Le but principal de la section politique, je crois, était de donner à Washington une idée de la manière dont les Espagnols ordinaires vivaient sous le régime, ce qu'ils en pensaient, et quelles étaient les relations du régime avec les pays européens. Bien entendu, les relations entre l'Espagne et nous à l'époque étaient assez controversées, vu qu'il y avait beaucoup de gens dans notre pays, en particulier au Congrès, qui étaient fortement opposés au régime de Franco.

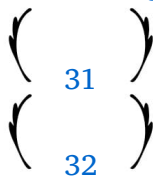
(20)
(21)
(22)
(23)
(24)
(25)
(26)

J'ai eu une conversation avec l'ambassadeur Griffis avant qu'il ne parte, et je l'ai informé que l'attitude de Franco sur ces questions était parfaitement ignoble à mes yeux. Il y eut un temps, et je crois que cette pratique a toujours cours, où les protestants ne pouvaient pas avoir de funérailles publiques. Ils doivent être inhumés de nuit et n'ont droit à aucune pierre tombale. On les enterre dans des champs labourés, des sortes de fosses communes. Je pense qu'en ces temps modernes où nous faisons tout notre possible pour défendre la liberté religieuse, c'est un très mauvais exemple à donner au monde.

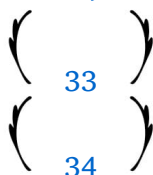
(27)
(28)
(29)
(30)

Mr. Capa, spécialiste des photographies sous la mitraille, était le genre d'artiste du gros plan qui faisait grimacer d'inquiétude et d'incrédulité les troupes de combat les plus expérimentées. (...) Il a sauté avec des parachutistes en Allemagne ; il a accosté en Normandie le jour du Débarquement ; il faisait partie des premiers arrivés à Anzio. Et il balayait les risques d'un haussement d'épaules en lançant que « Pour un correspondant de guerre, rater une invasion, c'est comme refuser un rendez-vous avec Lana Turner après avoir passé cinq ans dans la

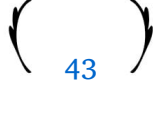
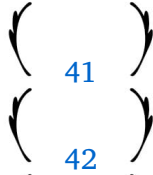
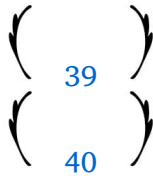
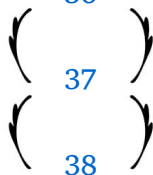
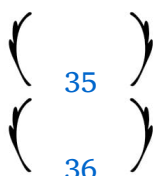
prison de Sing Sing. »



La femme sensuelle a les yeux enfoncés, les joues roses, les oreilles translucides, le menton pointu, la bouche sèche, les mains moites, la taille déhanchée, la démarche hésitante, et dans l'ensemble, une allure triste. (...) Seule son imagination souillée reste active, avec la représentation d'images lascives qui la remplissent entièrement. La femme sensuelle ne peut s'attendre à un travail sérieux, à du respect véritable, à des sentiments purs ou à une tendresse affable.



Dans el Valle de los Caídos s'épanouit un village qui abrite deux mille travailleurs et leurs familles. (...) Une combinaison merveilleuse de splendeur, magnificence et simplicité. Nous recommandons fortement une visite.



44

45

46

47

48

49

50

Malgré son succès, Hernando se rappelle comme si c'était hier avoir grandi dans l'Espagne affamée d'après-guerre. Il habitait une hutte au toit en tôle à Vallecas, dans un quartier populaire de Madrid. « Nous avions toujours faim, raconte-t-il. Je cherchais de la nourriture dans les ordures, comme les autres enfants. Je mangeais des peaux de banane et des croûtes de fromage trouvées dans les poubelles devant les maisons des riches. » Pour nourrir ses cinq enfants, son père braconnaît des lapins aux portes du palais du Pardo, où logeait Franco. Si on l'avait surpris, il aurait été roué de coups par la Guardia Civil.

51

52

53

54

55

56

Tandis que les Américains passaient leur temps à fabriquer des centres commerciaux et des supermarchés, les Espagnols ont bâti un mausolée

qui rivalise à présent avec les plus grandes œuvres des pharaons.

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

Daniel appelle pour qu'on vienne débarrasser le plateau du petit déjeuner, dans l'espoir de voir Ana. Juste au moment où il raccroche le téléphone, on frappe à la porte.

Ben Stahl est appuyé contre le chambranle, la cravate desserrée. Des mèches de ses cheveux habituellement gominés sont hérissées en point d'exclamation. Sa chemise, sortie de son pantalon, est tachée de vin rouge.

– Je t'ai appelé, dit-il d'une voix qui donne l'impression qu'il s'est gargarisé avec de l'essence.

– Je suis rentré après minuit. J'ai pensé que c'était trop tard.

– Tard ? Tu plaisantes ? Je n'ai pas encore dormi. « Tard »... Réfléchissons un peu à ce mot. Il est tellement important, pas vrai ? Souvent associé à du regret, ou à des déceptions.

Les poumons de Ben se mettent à cracher toute une nuit de fumée de cigarette.

– Comment as-tu su dans quelle suite j'étais ? demande Daniel.

– J'ai des relations. Écoute, j'ai besoin d'un photographe lundi. Mon collègue doit aller à Barcelone. Tu es dispo ?

Le cœur de Daniel bondit dans sa poitrine. Il essaie de rester nonchalant.

– Oui, je crois. C'est pour faire quoi ?

– Tu seras impec. Mais je n'ai pas de budget, donc je ne peux pas te payer.

– Pas de problème.

Dès que les mots sortent de sa bouche, Daniel se rend compte qu'il a répondu trop vite. Ben raille :

– Pas de problème parce que tu es riche comme Crésus, ou pas de problème parce que tu comprends la valeur d'une occasion ?

Daniel réagit :

– D’abord, ce n’est pas moi qui suis riche. Si je l’étais, je serais déjà inscrit dans une école de journalisme. Deuxièmement, si tu veux des photos gratuites, on dirait que c’est toi qui comprends la valeur d’une occasion.

– Revoilà le boxeur ! s’esclaffe Ben. Dis, je peux utiliser tes toilettes ?

Sans attendre de réponse, Ben passe devant Daniel et entre dans la pièce. Il aperçoit le mur de photos et s’arrête. Daniel proteste :

– Je ne suis pas encore prêt à partager celles-ci.

– Pas prêt ? On dirait que tu as déjà monté ta propre expo !

Ben scrute les photos, s’approche, colle son visage à certaines d’entre elles.

– Sacré bon sang, Matheson...

Des coups résonnent contre la porte. Daniel ouvre et découvre non pas Ana, mais Lorenza, dans une posture déhanchée, les lèvres rouges et luisantes comme une pomme d’amour.

– *Buenos días, Señor.*

Contrairement à Ana, Lorenza entre sans y être invitée. Ses yeux sont immédiatement attirés par le mur de photos. Les yeux de Ben sont immédiatement attirés par Lorenza.

– Bonjour, ma jolie !

Lorenza adresse un signe de la main à Ben et se tourne vers Daniel.

– Vous aimez le flamenco, Señor ? Vous devriez photographier des danseurs de flamenco.

Lorenza le regarde dans les yeux. Son air aguicheur lui rappelle Laura Beth, dont la moindre expression semble étudiée, comme si elle posait en permanence devant un appareil photo.

– Du flamenco, pourquoi pas ? S’il vous plaît, Lorenza, pouvez-vous demander à Ana de m’apporter des serviettes ?

Elle fait un petit bruit avec la langue.

– Ay, non. Ana est très occupée, Señor.

Elle tape l’arrière d’une chaise avec un chiffon, faisant mine de l’épousseter, et en profite pour se rapprocher des photos.

– Ay, regardez-moi ce matador. Tiens, et Ana qui lui lave le visage. *Qué bonito*. Oh, regardez les *pequeñines* ! Qu’ils sont mignons, ces enfants. Comment avez-vous eu des photos pareilles ?

– C’est ce que nous faisons, nous autres journalistes, intervient Ben. Excusez-moi, je dois aller me soulager.

Il ferme la porte de la salle de bains.

Daniel est à la fois honoré et perturbé que Ben ait parlé de lui comme d’un journaliste. Il est aussi perturbé qu’il y ait autant de monde dans sa chambre.

– Si Ana est trop occupée, dois-je appeler la gouvernante pour faire

ma demande ?

Lorenza se raidit.

– Non. Je vais la chercher. Des serviettes, vous dites ?

Elle repart vers la porte. Daniel la rappelle :

– Et le plateau du petit déjeuner ?

– Señor, pour la vaisselle, il faut appeler le service d'étage.

– C'est ce que j'ai fait. Je croyais que c'était vous qu'on avait envoyée. Ce n'est pas pour ça que vous êtes là ?

La porte se referme.

Ben sort de la salle de bains, se plante à nouveau devant les photos et allume une cigarette.

– Franchement, Matheson, je suis impressionné. Les juges du Magnum le seront aussi. Elles sont encore meilleures que celles de ton portfolio. Je pourrais même en utiliser quelques-unes.

Daniel accepte le compliment.

– Quelqu'un les a vues ? s'enquiert Ben.

– Mon père, répond Daniel. Et Miguel, qui les a développées.

Il ne dit pas qu'Ana les a vues, elle aussi. Toutes.

– Range les négatifs en lieu sûr, conseille Ben. Allez, rendez-vous dans le hall de l'hôtel lundi à neuf heures. Il faut que j'aille pioncer un peu.

Il le salue de la main et sort.

Sans préciser la mission qu'il veut lui confier.

Lorenza entre en coup de vent dans la salle des fournitures.

– Ana, où étais-tu ? Le jeune Señor Matheson a réclamé des serviettes. Je lui ai dit que tu étais très occupée, ce matin. Il s’est impatienté et a menacé de se plaindre à la gouvernante.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Parce que tu ne faisais pas ton travail. Ay, pourquoi est-il toujours aussi sérieux ? Max Factor est bien plus sympa. Il m’a offert une très jolie bouteille de parfum. En forme de chat avec un boa en plumes... Ana, tu m’écoutes ? Qu’est-ce que tu as ?

– Rien, répond Ana en attrapant deux serviettes sur l’étagère.

– *Bueno*. J’ai pensé que tu étais peut-être malade. (Lorenza s’approche avec un sourire narquois.) Malade d’amour...

Ana l’ignore et se hâte vers l’ascenseur. Quand elle arrive devant la suite de Daniel, un employé du service d’étage est en train d’emporter le plateau du petit déjeuner.

– Señor, que se passe-t-il ? Lorenza m’a dit que vous vouliez appeler la gouvernante !

– Non. Je ne voulais pas vous faire peur. Lorenza a prétendu que vous n’étiez pas disponible, et je ne l’ai pas crue. Je ne sais même pas pourquoi elle est venue.

Il s’appuie contre le dossier de son fauteuil.

– Je voulais partager la nouvelle avec vous. J’espérais que vous perdriez votre pari et que nous travaillerions ensemble, mais vous aviez raison. Mes parents ne vont pas se séparer.

– Vous voyez ! Je vous l’avais dit, Señor. Vos parents montrent beaucoup d’affection l’un envers l’autre. Ils n’ont aucun problème dans leur relation.

Ana remarque que Daniel garde le silence sur l’état de santé de sa

mère. Lui ont-ils dit toute la vérité ? Elle sait que Daniel voit la vie comme une série de cadrages. S'est-il imaginé ce qu'elle a vu en faisant le ménage dans la chambre de ses parents ? Les flacons de médicaments dans la poubelle, les ordonnances du médecin près du lit ?

Elle se tourne vers le mur.

– Vos photos sont magnifiques.

– Merci. J'ai les images, mais ce que je n'ai pas, c'est le contexte.

Il pointe la photo que son père a remarquée, celle du poing égratigné de Nick.

– La légende de mon père, c'était : « Pas très diplomatique, pour un fils de diplomate. »

– Non. Ce n'est pas ça.

Elle regarde longuement le portrait et annonce d'un ton calme et lyrique :

– « En lutte contre des fantômes ». Il y a des problèmes que même l'argent ne peut résoudre.

Daniel hoche la tête.

– Waouh, Tom Collins est doué.

Il désigne la photo de Lali, sa nièce endormie dans une caisse à oranges. Ana considère longuement la photo avant de commenter :

– « Pas d'argent, pas de berceau ». L'argent paie le loyer de la tombe de notre mère, continue-t-elle d'une voix qui se brise. Si le loyer n'est pas payé, son corps sera exhumé et jeté dans une fosse commune.

– Non ! On ferait vraiment ça ?

Elle acquiesce, les yeux pleins de tristesse. Il fait un pas vers elle.

– Ana, je suis désolé. Je ne savais pas.

– Comment pourriez-vous le savoir ? chuchote-t-elle. Les étrangers ne peuvent pas comprendre. Il y a une tension entre l'histoire et la mémoire, Señor. Certains d'entre nous veulent désespérément préserver le souvenir, tandis que d'autres cherchent désespérément à oublier. Nous avons tous nos raisons. Votre mère en parle-t-elle parfois ?

– Non. Jamais.

Ana respire à fond et désigne une photo des parents de Daniel.

– À votre tour.

Daniel contemple la photo.

– La légende, c'est...

Il hésite. Quand il parle enfin, sa voix s'est affaiblie.

– « Tout ira bien ». C'est ce qu'ils prétendent. Mais s'ils avaient tort ?

Son ton est si vulnérable... La main d'Ana se tend et lui frôle le dos. Il se tourne vers elle. Quand elle se rend compte de ce qu'elle fait, elle

recule aussitôt.

– Je dois retourner travailler. N'hésitez pas à appeler si vous désirez d'autres serviettes, Señor, dit-elle en réussissant à sourire.

Daniel la raccompagne jusqu'à la porte.

– Ana, êtes-vous sûre de ne pas venir à la corrida, dimanche ?

– Oui. C'est mon frère qui se passionne pour ça. C'est très gentil à vous de les y conduire. Ce n'est qu'une *capea*. Les animaux ne seront pas blessés, mais les toreros amateurs peuvent l'être. N'oubliez pas d'emporter des serviettes dans votre voiture.

– Pour quoi faire ?

Ana le regarde, surprise.

– Pour le sang.

Puri est assise dans le bureau d'accueil de la clinique et enroule nerveusement son tablier autour de ses doigts. C'est là sa nouvelle mission, le projet dont Sœur Hortensia lui a parlé : un jour par semaine, elle travaillera désormais à la clinique en bas de la rue de l'Inclusa.

– C'est là qu'on s'occupe des cas particuliers, lui a expliqué la religieuse. Les grossesses difficiles ou à risque y sont envoyées par l'hôpital pour y bénéficier d'une attention spéciale. Il faut savoir que les femmes qui y sont accueillies ont été informées de possibles complications. Elles sont souvent inquiètes, ce qui est compréhensible. Elles peuvent passer très longtemps en travail, donc le docteur te demandera peut-être de rester avec elles pour les calmer. Pendant l'accouchement, on leur fait une anesthésie générale. Tu devras sans doute également rester auprès d'elles après la naissance, jusqu'à ce qu'elles soient complètement réveillées.

Puri est nerveuse. Une sueur glacée recouvre ses paumes. La visite de la clinique a été brève. Le docteur lui a donné beaucoup d'informations d'un seul coup. Comment peut-elle se souvenir de tout ?

En ce moment, deux femmes sont en train d'accoucher. L'une d'elles est jeune et non mariée. Quand Puri est allée la voir, elle s'attendait à trouver la future mère en pleurs, terrassée par le remords d'avoir péché. Mais elle a raconté à Puri qu'elle était actrice et qu'elle avait hâte de ramener son enfant à Barcelone.

– Je vais prier pour vous, a dit Puri.

Néanmoins, elle ne prie pas. Cette femme est-elle vraiment damnée ? Elle a l'air si heureuse, à la fois de devenir mère et de poursuivre sa carrière à Barcelone. Ne se rappelle-t-elle donc pas les

valeurs de la maternité et son devoir envers l'Espagne ?

Puri consulte ses notes. Elle doit aller chercher du matériel en cas d'urgence. De l'eau, des serviettes, des bassines.

Les bassines. Où sont rangées les bassines métalliques, déjà ?

Puri parcourt rapidement le couloir au carrelage gris. La clinique lui paraît froide, stérile, bien moins chaleureuse que l'Inclusa. Là-bas, ça sent les produits pour bébé, le savon, les couches lavées à l'eau de Javel. Ici, ça sent... Quoi, exactement ?

Puri trouve la pièce avec les serviettes et le linge. Un peu plus loin, une autre pièce ressemble à celle où on prépare les biberons, à l'Inclusa. Est-ce ici que sont rangées les bassines ? Elle entre.

Dans cette armoire métallique, peut-être ? Puri tire la poignée de la porte chromée. Un courant d'air glacé en sort et lui fait cligner des yeux. Ses genoux fléchissent. Sa main se plaque contre sa bouche pour étouffer un hurlement.

L'armoire réfrigérée ne contient pas de bassines.

Elle contient un bébé mort.

Rafa attend au bout de la rue. Il se protège les yeux d'une main pour guetter la voiture noire et brillante. Ana lui a promis que le *Texano* viendrait, qu'il n'oublierait pas. Il fait les cent pas en priant pour qu'elle ait raison. Sans moyen de transport, Fuga et lui rateront la *capea*. Le camion contenant les abats est parti hier.

Rafa s'est confessé ce matin et a avoué un ensemble de violations de propriété privée et de mensonges. Après lui avoir ordonné de faire pénitence, le prêtre s'est penché vers l'ouverture grillagée.

– C'est aujourd'hui, ta *capea* ?

– Oui, *Padre*.

– J'ai laissé trois cierges au fond de l'église. Emporte-les. Aide ton torero à suivre le rituel.

– *Sí, Padre. Gracias, Padre.*

Fuga s'est absenté pendant deux jours, mais cela n'a pas inquiété Rafa. Il savait que son ami était au cimetière et s'exerçait avec la cape pour devenir El Huérfino. Tôt ce matin, Fuga est arrivé silencieusement à Vallecás, comme prévu.

La plupart des toreros commencent à s'entraîner très jeunes. Lui demandera-t-on quel âge il a ? Il l'ignore. Quand ils habitaient au foyer et que Rafa l'avait interrogé sur son âge, Fuga avait haussé les épaules.

– Ta date de naissance, alors ? avait insisté Rafa.

– C'est quoi, une date de naissance ?

Après leur fugue, ils ont erré sur les routes et mendié pour survivre. Hors de Barcelone, ils sont arrivés dans un village où une vieille Catalane leur a offert un peu de nourriture et de tendresse. Le soir, ils se sont allongés sur le ventre dans la poussière pour regarder à travers la fissure d'un mur de pierre. Les villageois étaient rassemblés dans un

bâtiment sombre et regardaient un film saccadé et flou. Le héros était Currito de la Cruz, « Curro », un orphelin des bas-fonds de Séville qui devenait matador. Les garçons n'entendaient pas le son, mais ce n'était pas nécessaire. Les images suffisaient pour comprendre l'histoire. La nuit, Fuga n'a pas dormi. Il est resté allongé sur l'herbe près de Rafa, à contempler le ciel sombre.

– Tu crois que c'est possible pour nous aussi ? lui a demandé Rafa.

Fuga a hoché la tête. Oui, c'était possible.

Cette nuit-là, Rafa a juré aide et protection à son ami. Ils se sont serré la main.

À présent, il y a un nœud dans le ventre de Rafa. Ce nœud n'a rien à voir avec la faim, pour une fois. La vie ne lui a jamais offert de triomphe. Malgré ses espoirs et ses rêves, il ne parvient pas à chasser la culpabilité qui le pourchasse depuis la mort de son père. Il est resté assis dans les buissons, paralysé par la frayeur. Il n'a rien fait pour aider son papa.

Bien que déterminé à affronter la peur, Rafa craint secrètement d'échouer. Que fera-t-il alors ? Participer à la *capea* aujourd'hui représente déjà plus que tout ce qu'il a jamais eu. Il pèse ses chances de victoire cet après-midi, et un sentiment de joie débordante naît en lui. Les voix et questions dans sa tête sont les siennes, cette fois ; ce ne sont pas les voix des ombres qui glissent vers lui pour le hanter.

Une silhouette noire apparaît au loin.

La Buick du *Texano*.

– *Hola*, lance Daniel. Vous êtes prêts à partir ?

Rafa lui saute au cou. Mais Daniel n'est pas seul. Sur le siège avant dort Nick Van Dorn.

– Il tenait à venir, chuchote Daniel. J'espère que ça ne vous dérange pas ?

Rafa regarde Nick. Finalement, il hausse les épaules.

– Comme vous voudrez. C'est votre voiture !

– Et votre petite amie, elle vient ?

Rafa jette un coup d'œil autour de lui.

– Chut ! Non. Juste nous deux. Je vais chercher Fuga.

Il s'avance vers les maisons délabrées. Daniel le suit. Dans la mesure, il y a Fuga, Julia et le bébé.

– *Buenos días, Señora*. Je vous ai apporté des photos.

Daniel tend à Julia le portrait qu'il a fait de Lali, et le cliché de Julia en train d'essayer l'habit de lumière à Fuga.

– *Gracias, Señor*. Je vais les conserver précieusement. J'ai vu la photo que vous avez prise de notre torero. Elle est merveilleuse.

Julia jette un regard à Fuga pour l'encourager à parler, mais celui-ci hausse les épaules.

– J'ai aussi des photos pour d'autres habitants de Vallecas, annonce Daniel.

– ¡ *Qué fantástico* ! Vous pourrez les leur distribuer lors de notre retour triomphal, propose Rafa.

Julia tend à Rafa le ballot de vêtements. Elle embrasse les deux jeunes gens, puis elle prend la cape raide sur la table et s'apprête à les suivre. Rafa l'intercepte sur le seuil.

– Tu n'as pas besoin de venir.

– Lali dort. Elle peut rester seule deux minutes. J'aimerais juste

vous voir partir.

Rafa chuchote quelques mots à Julia. L'inquiétude se peint sur le visage de la jeune femme.

– Nick ? Que fait-il ici ?

Daniel essaie de refouler sa frustration. Pourquoi n'a-t-il pas suivi son instinct et refusé d'emmener Nick ?

– Je suis désolé. Je ne savais pas que ça poserait problème. Il avait envie de nous accompagner.

Avec lassitude, Julia leur fait un signe de la main.

– Allez-y. Partez !

Les trois hommes sortent. Au bout de quelques pas, Rafa soupire.

– C'est une longue histoire. Et ce n'est pas à moi de la raconter.

Ils ne vont pas loin avant d'être assaillis par une horde d'enfants surexcités qui piaillent et tentent de toucher l'habit de lumière.

– ¡ *Basta !* crie Rafa. Ça suffit. Mais si l'après-midi se passe bien, nous fêterons ça tous ensemble, promet-il.

Daniel ouvre le coffre de la voiture pour que Rafa y range son habit. En voyant une caisse de nourriture, les gamins poussent des exclamations d'extase. *Tortilla de patatas*, oranges, manchego...

– J'ai pensé qu'on aurait faim, dit Daniel.

Rafa referme le coffre d'un coup sec.

– Pas de nourriture avant la fin de la corrida.

Un garçon tire sur la manche de Daniel pour lui expliquer :

– Le torero doit avoir le ventre vide, comme ça, c'est plus simple pour le docteur de le recoudre si le taureau fait des trous dedans.

Il sourit, fier de ses macabres connaissances.

– C'est vrai, confirme Rafa. Mais il n'y aura pas de chirurgien spécialisé aujourd'hui, ni de médecin ou d'aumônier sur le terrain.

Daniel monte dans la voiture. Il se félicite d'avoir suivi le conseil d'Ana et d'avoir emporté des serviettes.

Les enfants entourent la voiture du côté de Fuga, lui font des signes, pressent leur visage contre la vitre. Ils lui souhaitent joyeusement bonne chance. Une esquisse de sourire se dessine sur ses lèvres. Il tend le doigt et touche la fenêtre pour répondre à la fillette à la tresse de charbon qui embrasse la vitre. Daniel attrape son appareil photo sur le tableau de bord et saisit la scène.

Il a passé la nuit à lire un livre qu'il vient d'acheter sur l'histoire de la corrida. Autrefois, les taureaux étaient vénérés comme des dieux mythologiques. Ceux qui se tenaient devant un taureau et offraient leur vie en sacrifice étaient considérés comme des grands prêtres. Symboliquement, en affrontant un taureau, un torero se rapproche de Dieu et s'unit avec la mort.

Daniel jette un regard dans le rétroviseur. Les yeux de Fuga sont fermés, et un sourire tranquille flotte sur son visage. Il est calme. Prêt.

La Buick démarre lentement.

Ana marche dans le couloir du septième étage.

Les clients se rendent-ils compte de tous les détails qu'une chambre d'hôtel révèle sur leur vie privée ? Lorenza lui a fait son rapport quotidien, tout à l'heure, au sous-sol. L'homme de la chambre 615 mange au lit (miettes sur les draps), a des problèmes d'hypertension (médicament dans la salle de bains) et joue les Casanova (il laisse son alliance dans sa chambre quand il sort le soir). La femme de la 248 boit du gin en secret (bouteilles sous le lit), dort sans se démaquiller (traces sur son oreiller) et a un penchant pour les romans policiers (plusieurs livres avec « meurtre » dans le titre, par une certaine Agatha Christie).

Ana déverrouille la porte de la suite 760.

La chambre de Daniel n'est pas impeccable, mais pas non plus spécialement désordonnée. Des pièces de monnaie, des boutons de manchette précieux et un stylo-plume sont éparpillés sur le bureau : il n'est pas méfiant. Le lit est défait, le couvre-lit, roulé en boule au fond du matelas : il ne dort qu'avec un drap, sur l'oreiller de gauche. La plupart des clients américains ont un pyjama ou une chemise de nuit, pas lui. Elle rougit. Sur la table de nuit est posé son livre sur Capa : il lit avant de dormir.

Ana ouvre le placard et passe la main sur ses vêtements. Son jean ne vient pas de Neiman-Marcus. Il y a une étiquette en cuir « Blue Bell Wrangler » sur la poche arrière. Elle essaie de remettre correctement les cintres, mais ils résistent. En ôtant les vêtements, elle comprend pourquoi : au fond du placard sont empilées en un énorme tas les innombrables serviettes que Daniel a réclamées – uniquement pour qu'elle vienne dans sa chambre. Elle sourit et les enlève, pour qu'il en demande d'autres.

Dans la salle de bains, ses affaires de toilette sont rangées dans une trousse en cuir de qualité. Un seul flacon est posé sur l'étagère : son après-rasage. Ana porte le flacon de verre *Old Spice Holiday Edition* à son nez. C'est l'odeur qu'elle a sentie dans cette chambre la première fois qu'elle l'a rencontré, celle qu'elle a sentie dans le métro, celle qu'elle a sentie dans la cour de l'ambassade. Une odeur masculine, affirmée, qui lui va bien. Un mélange de clou de girofle, de cuir, de bois, avec des traces de tabac. Ana sort un petit mouchoir de la poche de son tablier et dépose une goutte du produit dessus.

Tenant le tissu contre son nez, elle retourne dans le salon de la suite. Elle est contente que Daniel soit avec Rafa et espère le voir à leur retour à Vallecas. Si seulement Julia voulait bien comprendre ! Daniel est différent. Il est gentil, honnête, responsable. Il n'était pas obligé de partager son inquiétude au sujet de ses parents, mais il l'a fait. À chacune de leurs entrevues, Ana pense de moins en moins à la lettre de recommandation qu'elle espérait obtenir, et de plus en plus à Daniel. L'idée de la désapprobation de Julia lui fait revenir à l'esprit les messages menaçants qu'elle a reçus. Elle repousse cette pensée.

Une chaise solitaire est placée devant le mur de photographies. Ana s'y assied. Les images sont puissantes, pleines d'histoires et de vérité. Les légendes lui viennent naturellement. Elle va prendre un papier fourni par l'hôtel sur le bureau. C'est alors qu'elle le voit.

Dans la poubelle, il y a un télégramme de la Western Union. Il est adressé à Daniel, de la part d'une certaine Laura Beth.

Et il est déchiré.

Pendant que leurs deux compagnons se préparent, Daniel et Nick, debout à l'arrière de la voiture, déjeunent avec le contenu du coffre.

– Ben veut me confier une mission de photographie, demain, annonce Daniel.

– Génial. Ça consiste en quoi ?

– Il ne me l'a pas dit. Mais je lui fais confiance. Ben est carré.

– En tout cas, il n'est pas casé, si tu vois ce que je veux dire. Le pauvre vieux ne l'admettrait jamais, mais il rêve de se trouver une chérie. Il traîne dans les clubs encore plus tard que moi, ce qui n'est pas peu dire.

– Il travaille beaucoup, le défend Daniel. Il a sans doute besoin de se détendre.

Nick sort une flasque de sa poche de chemise et avale une gorgée.

– Rafa a eu l'air surpris de te voir, reprend Daniel.

– Oui, ça faisait un bout de temps.

Daniel se tourne vers lui et l'affronte :

– Dis-moi la vérité. Pourquoi tu m'as envoyé chez eux, le week-end dernier ? Tu trouvais ça malin ?

Nick rit.

– Désolé de t'avoir mis dans une situation gênante.

– C'était pour Ana que c'était gênant, pas pour moi.

– Mais non. Elle était ravie.

– Ce n'est pas plutôt toi qui étais ravi de me jouer ce bon tour ?

Nick lève les deux mains en signe de reddition.

– Je te le jure. J'ai bien vu qu'elle te plaisait, mais elle ne peut pas se faire des amis à l'hôtel. Ça s'est bien passé, ou pas ?

Daniel hoche la tête, mais insiste :

– Écoute, si tu t'intéresses à Ana, aie le courage de me demander de

m'écarter.

– Nous sommes amis, c'est tout, réplique Nick lentement mais résolument. Je te l'ai déjà dit, Matheson.

– Alors, ça ne te dérange pas que je la fréquente ?

– Non. Mais rappelle-toi qu'on n'est pas aux États-Unis, ici. On ne peut pas se pointer dans une belle voiture, faire du charme aux parents et embarquer la fille. Tous les rendez-vous doivent être chaperonnés. Les familles s'en mêlent, tout ça.

– Qu'est-ce que tu sais sur la famille d'Ana ?

– Ses parents faisaient partie des intellectuels qui s'opposaient à Franco. Ils ont été tués tous les deux, et leurs enfants sont terrifiés à l'idée d'être punis, eux aussi. Il faut dire que Franco n'a pas été exactement indulgent, après la guerre. La sœur d'Ana a dû tout porter sur ses épaules. (Nick secoue la tête.) Quant à Rafa... c'est lui qui a le plus souffert. Il a été envoyé dans une espèce de maison de correction près de Barcelone. Lui et son copain torero y étaient enfermés ensemble. D'après ce que j'ai cru comprendre, on les a torturés. Et je ne parle pas d'une raclée donnée dans une impasse par des brutes qui exigent d'être remboursées. Je parle de vraie torture. Ils ont réussi à s'enfuir et ont failli mourir en chemin. Toi et moi ne sommes que des chochottes, comparés à eux.

Daniel médite les paroles de Nick. Rafa a subi la torture ? Il émane de lui une telle chaleur, un tel enthousiasme, une telle détermination ! Il ne semble pas posséder la moindre trace d'amertume.

Nick allume une cigarette.

– Écoute-moi. Ana est belle. Mais si tu te fais un film de gosse de riche au sujet d'une fille à ramasser dans le ruisseau, laisse tomber. Nous savons tous les deux que nos parents souhaitent nous fiancer à des jeunes filles de bonne famille listées dans le *Social Register*. Par contre, si tu as envie d'avoir des vraies conversations et si tu es prêt à y aller mollo, Ana est quelqu'un que tu n'oublieras jamais – pour peu que tu réussisses à te faire accepter par sa sœur et son beau-frère.

Daniel sourit.

– Le beau-frère, Antonio, m'a déjà envoyé perdre mon temps quelque part. Il espérait peut-être que je n'arriverais pas à revenir et que je disparaîtrais de la circulation.

– Ah, oui ? glousse Nick.

– Oui. Il m'a conseillé d'aller voir un gros orphelinat, en prétendant que je pourrais faire de belles photos, là-bas.

Nick hausse les sourcils.

– Même si c'était le cas, tu ne pourrais rien prouver.

– Prouver quoi ?

Nick souffle un nuage de fumée.

– Que certains des bébés vendus ne sont pas des orphelins.

Il y avait aussi le programme pour les orphelins basques espagnols. Nous avons envoyé quelques-uns de ces orphelins aux États-Unis – enfin, prétendument orphelins. Car ce n'étaient pas des enfants abandonnés, aucun doute là-dessus. Ce n'était pas comme s'ils n'avaient pas eu de famille pour s'occuper d'eux. C'était une curieuse époque.

WILLIAM W. LEHFELDT, vice-consul des États-Unis, Bilbao (1955-1957)

Extrait d'entrevue, avril 1994

Collection d'histoire orale des Affaires étrangères

Association for Diplomatic Studies and Training

Arlington, VA www.adst.org

Puri n'arrive pas à manger. Elle n'arrive pas à dormir. Pourquoi un bébé mort est-il conservé dans le congélateur de la clinique ? Pourquoi n'est-il pas à la morgue ?

Assise sur son lit, les genoux sous le menton, les bras passés autour de ses jambes, elle réfléchit. Il y a plusieurs explications possibles :

Le cadavre est utilisé pour des études médicales.

Le bébé vient de mourir et va bientôt être enterré.

Elle a mal vu et se trompe.

Pourrait-elle se tromper ?

Le médecin a retrouvé Puri dans la salle de bains, blême, effondrée près des toilettes.

– Une anguille pas fraîche. Ça va passer, a-t-elle assuré.

Mais sa nausée n'est pas passée, et ses questions non plus. Les paroles des lettres archivées défilent dans son cerveau.

Ma femme dit que l'enfant dont elle a accouché était chauve et avait une tache de naissance sur le bras. Le bébé mort qu'on nous a montré était plus grand que notre fils, avait un peu de cheveux noirs, et aucune marque sur le bras... Est-il possible qu'une méprise ait été commise ?

Et cette autre lettre, qui continue à la hanter.

Vous nous avez volé notre enfant.

Les questions ne la laissent pas en paix. À qui appartient le bébé dans le congélateur ?

Pour la première fois, Puri a hâte de se confesser.

– *Ave María purísima.*

– Conçue sans péché, répond le prêtre.

– Je suis profondément troublée, *Padre*, par une question qui me hante. Je vous prie d'apaiser mon âme par votre sagesse et vos

conseils. Dans notre bien-aimé pays, vaut-il mieux pour un enfant ne pas avoir de parents ou avoir de mauvais parents ?

– Es-tu enceinte ? l'interroge le prêtre.

– Non, *Padre* ! se récrie Puri. Je pose la question parce que je suis très attachée à la protection de notre noble pays.

– Notre devoir envers nos enfants et envers l'avenir est de préserver les valeurs morales catholiques.

– Ce qui signifie qu'il vaut mieux être élevé par de bons parents, même si ce ne sont pas les vrais parents ?

Le prêtre souffle avec lassitude.

– On dirait que tu as répondu à ta propre question.

Non, pense Puri. Mais j'y répondrai.

L'arène miniature démontable a été installée au centre du village. Les *maletillas* sont rassemblés dans un abri en pierre. Rafa, agenouillé sur la terre battue, fixe le bas du pantalon de Fuga. Il n'y aura ni picadors ni banderilleros aujourd'hui. Juste une demi-douzaine de jeunes hommes venus affronter les bêtes pour prouver leur valeur à quiconque veut bien les regarder. Un seul des autres participants, un gaillard robuste de seize ou dix-sept ans, porte un habit de lumière, un costume d'ambre mal ajusté. Mais Rafa a remarqué que le vêtement était maudit : il y a une trace de sang à demi effacée sur la cuisse. Les autres garçons observent Fuga du coin de l'œil avec inquiétude : son habit, son âge et son attitude le rangent à part.

Bien que vieux, l'habit a été si bien retouché par Julia qu'il semble avoir été confectionné exprès pour le torero. Fuga est grand et sec, taillé dans le même bois solide que l'olivier sous lequel il a dormi pendant tant d'années. Le point fort de son physique, ce sont ses jambes minces. Ses grands pas confèrent une qualité dramatique à son allure. Ses longs bras, qui pourraient être jugés disgracieux chez un homme quelconque, constituent un avantage pour un torero. On manie la *muleta* plus facilement et harmonieusement avec.

Rafa admire les broderies argentées qui grimpent et s'entremêlent sur le côté du pantalon. Il remercie mentalement Julia et son chef, Luis. Aucun autre tailleur ne sait confectionner des costumes aussi exceptionnels.

– Coiffe-toi, ordonne-t-il à son ami. Comme Ana t'a coiffé pour le portrait.

Fuga crache de la salive sur un petit peigne et le passe dans ses cheveux.

Ne sachant que faire, les autres garçons échauffent leurs jambes et

font quelques étirements, comme les toreros célèbres qu'ils ont vus se préparer ainsi sur des photographies.

Rafa sort les cierges offerts par le prêtre de sa poche. Il les positionne sur une étagère et les enflamme avec une allumette. Puis il place derrière une petite image décolorée de la Vierge récupérée sur un vieux calendrier. Un autre garçon apporte sa contribution en posant un miroir brisé à côté.

La glace reflète un groupe hétéroclite de jeunes gens éclairés par les flammes, debout face à l'autel improvisé. S'ils gagnent, ils en retireront peut-être une peseta ou une grappe de raisin. S'ils échouent, ils seront chassés sous les risées. S'ils sont blessés, Rafa espère que quelqu'un aura la générosité d'asperger leurs blessures d'alcool.

Rafa récite une prière et laisse les autres en faire autant. Les hommes quittent l'abri un par un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Fuga.

– Je vais te laisser un moment en paix, annonce Rafa à son ami.

Ils échangent une poignée de main solennelle. Rafa lui souhaite bonne chance :

– *Suerte*, Huérfano.

Fuga fixe le miroir fêlé.

Il n'a pas peur.

Il n'a pas peur des taureaux. Il n'a pas peur des éleveurs. Il n'a pas peur des Corbeaux. Il n'a pas peur de la pauvreté, de la vie dure.

Il n'a pas peur de Franco.

Fuga est déjà mort quand il était enfant, entre les mains d'un monstre, dans un foyer pour jeunes garçons.

Face à son visage, il récite son monologue intérieur :

Il est impossible de tuer un homme qui est déjà mort. Le miroir est brisé, mais le reflet est intact. La résurrection est possible, Huérfano. Tu te bats pour les oubliés, les victimes, les affamés, ceux dont personne ne veut. Tu te bats pour ton seul ami, et lui se bat pour toi.

Il soulève l'image froissée de la Vierge et l'embrasse.

Puis, sans hésiter, il sort de l'abri.

Rafa se tient avec Daniel et Nick au milieu d'une petite foule au bord de l'arène. Ils observent la troupe de garçons dépenaillés qui arrive. Le garçon robuste avec le costume d'ambre n'arrête pas de tirer sur la taille de son pantalon.

– Aïe aïe aïe, ça pourrait mal finir, commente Nick.

– D'après Ana, les animaux ne seront pas blessés, dit Daniel.

– Non, confirme Rafa. C'est juste une *capea*, un jeu de cape. Vous avez bien vu : il y a moins de cent personnes dans le public. Si nous étions à Las Ventas à Madrid, il y aurait vingt-cinq mille personnes, et ce serait différent.

Daniel pointe son objectif sur l'abri en attendant Fuga. Rafa explique nerveusement aux hommes qui l'entourent qu'il reste un torero :

– Attendez, El Huérfino n'est pas encore sorti.

– Peut-être que El Huérfino s'est dégonflé, plaisante un homme.

Mais personne n'a le temps de rire : juste à ce moment-là, Fuga apparaît dans son habit de lumière turquoise dont les broderies argentées scintillent au soleil.

Les femmes murmurent. Les hommes lancent des commentaires :

– Beau costume.

– Ay, il est trop vieux.

– Pourquoi est-il habillé comme ça ? Ce n'est qu'une *capea*.

– Je crois que je l'ai déjà vu quelque part.

Fuga avance vers l'arène. La force et l'assurance irradient de lui. Il n'est pas arrogant, mais calme et détaché des caquetages. Rafa reconnaît son attitude : son ami est presque en transe, comme la nuit, dans les pâturages, quand le monde semble disparaître et qu'une lumière solitaire n'éclaire que le taureau et lui.

Le groupe d'animaux est à peine moins pitoyable que les toreros. Rafa s'est senti soulagé en les voyant, mais il sait que Fuga, qui a déjà affronté des taureaux dans la force de l'âge, sera déçu. Pourvu qu'il ne se plaigne pas en découvrant cette collection de taureaux maigrichons, au poil terne, ou trop jeunes, accompagnés d'une vache de race corrientie aux longues cornes.

Le premier jeune homme entre dans l'arène en brandissant un journal en guise de cape.

– Dix pesetas qu'il dure moins de deux minutes, parie Nick avec un autre spectateur.

Le taurillon est lâché. Il va et vient, et le garçon l'évite en agitant le journal. Bouillonnant d'énergie, l'animal poursuit le garçon tout autour du cercle. Nick gagne son pari. La même scène se répète pour le deuxième torero amateur. Le troisième finit par s'enfuir sous un concert de huées. Le garçon robuste à l'habit trop grand entre alors dans l'arène. Avec suffisance, il exige d'affronter la vache irritable aux grandes cornes.

La vache entre sur le sable et se tient immobile. Le torero s'approche de l'animal, qui ne réagit pas. Le garçon commence à la provoquer, à agiter sa cape. Sans prévenir, la vache le charge. Alors qu'il essaie de l'esquiver, les cornes de l'animal accrochent sa veste trop large.

– Aah !

Avec un cri de terreur, le garçon est soulevé du sol. Rafa bondit dans l'arène. Il lui est arrivé de tirer Fuga de situations semblables, dans les champs. Avec l'aide d'un autre homme, ils décrochent le garçon de la vache et l'aident à sortir. Celui-ci gémit, et le sang coule à travers la manche de sa veste : la corne de la vache lui a transpercé l'épaule.

La vache est furieuse, souffle et se cabre. C'est le moment que choisit Fuga pour sauter dans l'arène.

La foule pousse une exclamation collective. L'animal n'est pas calme.

Fuga, si.

En quelques pas lents et élégants, El Huérfino s'avance. Son regard est tranquille et direct. Il témoigne de la révérence envers l'animal, semble le remercier pour l'échange qui va commencer. Il garde une distance adéquate et fait légèrement tourner sa cape. La vache fonce. À la toute dernière seconde, Fuga relève d'un coup le tissu ; les cornes de la vache effleurent son torse, si près que Nick pousse un cri. D'autres passes ont lieu, avec la même puissance et la même grâce, ce qui tire des « ¡ Olé ! » à quelques hommes.

La vache finit par se fatiguer. Fuga est plus vivant que jamais.

On échange la vache contre un taurillon. Fuga fait preuve de la

même résolution. Il réalise une suite de *tandas*, des passes qui démontrent son talent et sa forme. Son respect pour l'animal est évident. Il continue à jouer avec le taurillon jusqu'à ce que ce dernier atteigne le *sentido*, ce moment où il comprend que son adversaire est Fuga et non la cape. La joute devient de plus en plus dangereuse. L'animal se rue soudain droit vers Fuga. Ce dernier tombe à genoux devant le taurillon ; la main gauche sur sa hanche, il guide le taurillon avec la cape tendue dans sa main droite. La foule lâche des « ¡ Olé ! » et des applaudissements. Les éleveurs font sortir le jeune taureau.

Fuga se dirige vers Rafa.

– Non, fais le tour de l'arène ! lui souffle son ami.

Le visage de Fuga est vide d'expression. Mais Rafa reconnaît son regard. C'est une présence.

Fuga ne connaît pas la peur. Ce qu'il a vécu au cours de sa jeune vie est bien pire que tout ce qui pourrait lui arriver dans une *capea*. Dans les rues, il est ignoré, invisible. On le considère comme un orphelin sauvage, un fossoyeur un peu dérangé. Fuga ne se révèle que face aux animaux. Ce sont les seuls devant lesquels il accepte de s'agenouiller.

Sur l'insistance de Rafa, Fuga fait le tour de la petite arène et ramasse quelques pesetas, des grappes de raisin et, surtout, des témoignages de respect. Il ne dit rien, ne parle à personne, puis se dirige d'un pas égal vers l'abri de pierre.

Rafa se tourne vers Daniel.

– Vous avez pris des photos ?

– Oui. Waouh, votre ami a vraiment du talent.

– Oui, il est très courageux. (Rafa baisse la voix.) Et encore, là, ce n'était rien. Une vache énervée et un veau. Attendez un peu de voir El Huérfano avec un véritable taureau.

Un homme coiffé d'un grand feutre s'approche.

– Quel âge à ton ami ?

– On ne sait pas. Il est orphelin.

– Ah, et ça fait partie de votre argumentaire, hein ? Il a déjà affronté des taureaux, c'est évident.

– Eh bien, Señor, nous avons une vieille brouette à laquelle nous attachons des cornes, et je cours avec pour que El Huérfano puisse s'exercer.

L'homme regarde Rafa, clairement sceptique.

– C'est pour ça que nous sommes ici, Señor. Nous avons eu la chance de trouver ces *Americanos* qui nous ont conduits jusqu'ici. Avec la recommandation et l'appui d'un homme tel que vous, El Huérfano pourrait commencer à s'entraîner pour de bon en tant que *novillero*. Je travaille à l'abattoir, mais un torero a besoin d'un agent pour s'y entraîner.

– Donc, tu es en train de me dire que ce... Huérfano n’a jamais affronté de taureau ? répète l’homme en mâchonnant son cigare.

Rafa esquive la question :

– Il n’a jamais affronté son destin, Señor.

– Et cet habit, d’où vient-il ? Il l’a volé ?

– Non, Señor. Ma sœur travaille pour le meilleur tailleur de Madrid.

Nous devons rendre le costume demain.

L’homme tend une carte de visite à Rafa.

– Ne rendez pas le costume tout de suite.

Un grand sourire se dessine sur le visage de Rafa.

Daniel prend une photo.

Daniel fait tourner la Buick sur la route poussiéreuse. Les enfants l'aperçoivent aussitôt et se ruent vers la voiture. Rafa se penche par la fenêtre et adresse de grands signes aux gamins qui sautent de joie et piaillent. Les vieux qui sommeillaient sur une chaise se réveillent ; les voisins émergent de leurs taudis. Toute la communauté se déverse sur la route pour regarder la grosse voiture noire rouler au pas jusqu'à la maison de Rafa.

Antonio se tient sur le seuil, Lali dans les bras. Julia et Ana apparaissent au moment où la voiture s'arrête. Rafa saute au-dehors, se plante au milieu de la rue et brandit la carte de visite au-dessus de sa tête.

– *¡ Novillero !* crie-t-il.

La foule pousse une grande acclamation.

Ana regarde Daniel, bouche bée. Il confirme d'un signe de tête.

– *¡ Toro ! ¡ Toro ! ¡ Toro !* hurlent les enfants.

Rafa avance vers la porte arrière de la Buick.

– *Vallecanos*, félicitez notre ami, El Huérfino !

Il ouvre la porte, et Fuga sort au milieu du chaos.

Toujours vêtu de l'habit de lumière, il a une allure princière. Il ignore les adultes mais distribue le raisin aux enfants. Puis il marche droit vers la porte de la maison en tenant précieusement la poignée de pièces qu'il a récoltées.

Fuga pose un genou au sol et baisse la tête. Mains levées, il offre le prix de sa victoire.

À Ana.

Un rival digne de ce nom est quelqu'un que l'on respecte, qui a le même but et qu'on doit vaincre. Daniel regarde Fuga.

C'est un rival digne de lui – qui l'a pris complètement par surprise. Tout en mitraillant la scène, le jeune Texan repense à tous les indices qu'il a négligés.

Les regards assassins de Fuga. À la seconde où il est entré chez Ana pour la première fois, Daniel a vu Fuga le fusiller du regard, a vu ses poings se crispier. Quand il a réalisé son portrait, l'air menaçant de Fuga ne s'est adouci que lorsqu'il s'est tourné... vers Ana. À l'époque, Daniel n'en a rien conclu. Sa vision à travers l'objectif était-elle biaisée ? A-t-il fait peu de cas de Fuga sous prétexte que ce n'était qu'un fossoyeur ? L'adversaire le plus dangereux est celui qu'on sous-estime.

La foule se disperse. Fuga entre dans la mesure avec Rafa et sa famille. Nick pousse un sifflement et se gratte la tempe.

– Alors ça, je ne l'avais pas vu venir, celle-là !

– Partons, propose Daniel.

– Non, il y a généralement un bal le dimanche soir. Ce serait dommage de rater ça.

Comment Nick sait-il qu'il y a un bal le dimanche ?

Ana ressort de la maisonnette et s'approche de la voiture. Nick l'interpelle :

– Ana, j'essaie de convaincre Dan de rester. Il y a un bal ce soir, non ?

– Oui. Restez, Señor. Rafa regretterait que vous ne soyez pas là pour fêter ça. Il est tout excité.

– On dirait plutôt que c'est El Huérfano qui est excité, plaisante Nick.

Il met un genou à terre et tend sa flasque à Ana.

– Arrête, Nick ! J'ai été aussi surprise que toi. Relève-toi, ordonne Ana en jetant un coup d'œil nerveux vers la porte. Il serait très blessé s'il te voyait te moquer de lui comme ça.

Nick obéit et l'interroge :

– Le torero ne t'a jamais fait la cour, alors ?

– Bien sûr que non. Il ne m'adresse presque jamais la parole. Et même si c'était le cas, poursuit Ana, les mains sur les hanches, ma vie personnelle ne te regarde pas. Ça va peut-être t'étonner, Nick, mais il n'y a pas que les Van Dorn dans ma vie.

Alors qu'elle se dirige vers la porte, il la rappelle :

– Ah, oui ? Tu n'as plus besoin de moi ? Tu t'es trouvé un soupirant ? C'est qui ?

Ana se retourne sur le seuil pour lui faire face :

– Oui, j'en ai trouvé un. Il s'appelle Tom Collins.

Et, avec un dernier haussement d'épaules, elle rentre.

Nick se gratte la tête, ébahi.

– Eh bien, je suis désolé pour toi, Dan. On dirait bien qu'il va falloir que tu fasses la queue derrière ce Tom, et que tu te battes contre notre copain Fuga par-dessus le marché.

Daniel sourit. Nick se trompe. Tom Collins vient de lui adresser un message codé.

Oui, il va rester au bal.

Perchée sur une chaise dans la penderie de sa mère, Puri tente d'attraper le coffret qu'elle sait être là. Elle a déjà fouillé ce placard mais, à l'époque, le coffret ne l'intéressait pas : bijoux et maquillage l'attiraient bien plus que des documents et des lettres concernant la guerre. Mais désormais, tout ce qui est enfermé ou caché attire irrésistiblement Puri. Ce soir, ses parents sont allés dîner avec des amis ; elle a tout son temps.

Elle tire le coffret métallique rangé tout au bout de l'étagère et s'assied avec par terre.

Même si les photos sont jaunies, Puri reconnaît sa tante. Ana lui ressemble beaucoup. Deux sœurs côte à côte – sa mère et celle d'Ana – se tiennent joyeusement par le bras. Le sourire sur le visage de sa mère est spontané et insouciant. Puri a du mal à reconnaître son air serein, ce qui la met mal à l'aise, comme si sa mère était autrefois quelqu'un d'autre. Un épais rectangle de papier est rangé au fond de la boîte. Il est sale et n'a pas d'enveloppe. Puri le déplie.

Ma chère sœur,

Pardonne mon écriture hâtive. Chaque fois que j'écris, j'ai conscience que la fin se rapproche. Les gardes me rappellent chaque jour que la mort est le meilleur moyen de faire cesser mes souffrances.

Pourtant, je m'accroche à la vie. C'est mon dernier acte de résistance.

Mais si tu reçois cette lettre, Teresa, c'est que je ne suis plus.

Même si tu es loin, à Madrid, il faut que tu caches ton chagrin. Ne le montre à personne, ou tu seras considérée comme sympathisante. Sache que tu ne seras pas la seule à te murer dans le silence. Notre pays est entré dans une période d'hibernation du souvenir, et je crains que cet hiver ne

soit long.

Tu m'as demandé un jour si cela valait la peine de mourir pour une nouvelle école. Je t'ai dit que oui. Je continue à le croire. Ton mari et le mien appartenaient à des camps opposés pendant la guerre, chacun défendant ses convictions. Je n'en veux à personne. Cependant, je n'aurais jamais pensé qu'un tel degré de brutalité puisse exister. La guerre est finie, mais les tortures continuent. Alors qu'il faut avoir un permis de chasse pour tuer un lapin, je vois tous les jours des femmes suppliciées et tuées sans raison. Aujourd'hui, la fille encore toute jeune d'un journaliste a reçu des coups tellement atroces qu'elle est morte en s'étouffant dans son propre sang.

Ce sont les enfants de notre pays qui paieront pour cette guerre, y compris les miens, et c'est ce que je n'arrive pas à me pardonner. Teresa, il y a tant d'enfants abandonnés, orphelins. J'ai vu des nouveau-nés que l'on arrachait aux bras de leurs mères avant qu'elles soient exécutées. Je sais que tu as longtemps essayé d'avoir un enfant, mais si tu trouvais dans ton cœur la force de le faire, ma sœur chérie, prends l'un d'eux sous ton aile. Rebâtis une famille avec des morceaux brisés.

J'ai supplié Julia de ne plus venir, mais elle a trouvé un moyen de communiquer. Elle te fera suivre cette lettre. À la pensée que ma fille aînée va sacrifier sa jeunesse pour s'occuper de sa famille, je ressens un chagrin indescriptible. Julia te contactera quand ce sera le bon moment. Elle comprend la nécessité du silence.

Console-toi en sachant que tu n'es pas seule dans ce silence, Teresa. Dans la campagne, dans les montagnes, sous les rues et sous les arbres sont enfouies des milliers d'âmes condamnées au silence. Pourtant, un jour, dans un avenir lointain, lorsque la douleur sera moins vive, les voix des morts s'harmoniseront avec celles des vivants. Elles formeront une mélodie. Écoute cette musique, Teresa. Je chante pour toi, pour mes enfants, et pour les jours meilleurs qui finiront par arriver, je le sais. D'ici là, je t'envoie tout mon amour et ma reconnaissance éternelle pour avoir aidé mes enfants.

*Je t'embrasse,
Belén*

Puri garde les yeux fixés sur la vieille lettre. Ce message désolant n'apporte aucune réponse, mais fait naître une nouvelle question.

Je sais que tu as longtemps essayé d'avoir un enfant, mais si tu trouvais dans ton cœur la force de le faire, ma sœur chérie, prends l'un d'eux sous ton aile. Rebâtis une famille avec des morceaux brisés.

Sa tante Belén conseillait-elle à sa sœur d'adopter un enfant ?

Puri déglutit avec peine. Des morceaux brisés. En fait-elle partie ? Non. Ce n'est pas possible.

Si ?

Ce dimanche soir, le bâtiment délabré qui sert d'école pendant la semaine est une salle de bal surchauffée. Ici, pas de lustres en cristal, pas de fontaine à champagne, pas de plateaux de hors-d'œuvre qui circulent, mais tout le monde s'amuse.

Antonio regarde à travers l'objectif de l'appareil photo.

– Oui, c'est ça. Tournez lentement la molette pour la mise au point, lui explique Daniel.

Il se retourne pour voir ce que vise Antonio. Debout dans un coin, Fuga a l'air de se disputer avec Lorenza. Habite-t-elle à Vallecas ?

– Je ne vais pas prendre de photo, dit Antonio. Je sais que les pellicules sont chères.

– Ne vous inquiétez pas. Allez-y, si vous en avez envie. Vous avez vu Julia ?

Daniel tend le doigt. Antonio aperçoit sa femme dans la foule des danseurs et appuie sur le déclencheur. Puis il rend l'appareil à Daniel.

– Vous avez pris beaucoup de photos à Madrid ?

– Oui, répond le jeune homme en tapotant du pied au rythme de la musique. Je suis allé voir l'Inclusa, comme vous me l'aviez conseillé.

Il repense aux allégations de Nick au sujet des enfants qui ne sont pas orphelins. Est-ce possible ? Antonio sait-il quelque chose ?

Antonio hausse les sourcils.

– Et ça vous a intéressé ?

– Un enfant pleurait sur le trottoir. Il tenait à la main un message de sa mère qui l'envoyait à l'orphelinat. Ça m'a désolé pour lui. Il n'avait que cinq ans.

Antonio hoche la tête, attentif.

– Vous avez pris des photos à l'intérieur ?

– Non, il m'a semblé que ce serait malvenu.

– Les responsables pourraient être contents que vous montriez aux États-Unis à quel point le programme social espagnol est excellent. Vous devriez leur poser la question.

Daniel ne l'écoute que d'une oreille. Il a les yeux rivés sur Ana. Elle danse avec Nick, qui tangué un peu. Les Espagnols tiennent bien la boisson, mais si Nick ne s'accrochait pas à Ana, il tomberait sans doute.

Antonio suit son regard.

– Les Texans ne dansent pas ?

– Si.

Daniel passe son appareil à Antonio et avance sur la piste. Il tapote l'épaule de Nick pour prendre sa place.

– C'est le moment de changer de partenaire, cow-boy ? demande Nick avec un enthousiasme feint.

Il s'écarte et fait un geste d'adieu exagéré à Ana.

– Vous pensez pouvoir supporter une danse « Texas two-step » ? demande Daniel à la jeune fille.

– Si vous me montrez, j'essaierai de vous suivre.

– Avons-nous besoin d'un chaperon ?

Elle rit.

– Nous sommes entourés d'une centaine de chaperons, Señor.

Daniel glisse son bras droit sous le bras gauche d'Ana et place sa paume sur son omoplate. De l'autre côté, il lui prend la main. Elle regarde le sol et imite ses pas. *Rapide, rapide ; lent, lent. Rapide, rapide ; lent, lent.*

Daniel lui souffle à l'oreille :

– Regardez-moi au lieu de regarder vos pieds. Vous y arriverez mieux si vous vous laissez guider sans trop réfléchir.

Elle lève la tête. Les yeux dans les yeux, il la guide, et leurs rythmes se synchronisent.

– Je crois que j'ai compris, dit-elle en souriant.

– C'est vrai ? Vous suivez ?

– Oui.

Brusquement, il lève le bras au-dessus de sa tête pour la faire tourner, puis la tire à nouveau vers lui. Chaque fois qu'il la tire, elle se rapproche, et le sourire d'Ana s'élargit. Quand leurs corps finissent par se rencontrer, il la serre contre lui en dirigeant ses pas.

Au Texas, les filles portent des armures de tissu : des robes raides et des jupons qui froufroutent et crissent à chaque mouvement. La robe d'Ana est fine comme un mouchoir et se balance en silence quand elle bouge. Daniel fait tourner sa partenaire loin de lui et passe une main autour de sa taille. Quand il exécute le mouvement en sens inverse, les cheveux noirs d'Ana lui caressent le visage. Elle sent le citron. Sa robe est si mince qu'il a l'impression de toucher sa peau. Sent-elle la boucle

de sa ceinture à travers sa robe ? La bouche d'Ana s'approche soudain de son oreille.

– Ay, en fait, je pense que nous avons besoin d'un chaperon.

Il sent un léger contact sur le lobe de son oreille.

Était-ce un baiser ?

Ana vient de l'embrasser sur l'oreille.

Il n'a pas rêvé ?

La chanson se termine et Daniel s'empresse de faire un pas en arrière pour remettre une distance respectable entre eux. Il adresse à Ana un signe de tête poli, comme il le ferait avec une partenaire dans un bal au Texas. Les cheveux d'Ana, gonflés par ses tournolements, descendent en boucles désordonnées autour de son visage. Elle éclate de rire.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

– Vous, répond-elle en secouant la tête. Votre expression.

Nick s'approche, avec à la main l'appareil photo qu'il a repris à Antonio.

– Daniel, tu ne m'as pas dit que tu devais faire des photos, demain matin ?

Daniel hoche la tête sans quitter Ana des yeux.

– Il est tard, lui signale Nick. On ferait mieux de partir.

– Tu t'inquiètes à l'idée de rentrer tard, Nick ? C'est nouveau ! raille Ana.

Daniel passe la main dans ses cheveux en sueur.

– Il a raison. J'ai promis à Ben de prendre des photos pour lui demain matin. (Il regarde Ana.) Mais est-il vraiment indispensable de dormir ?

– C'est vrai, il est tard, répond-elle avec un sourire. Je suis sûre que ça fait longtemps que votre chambre a été préparée pour la nuit. Je vous verrai peut-être demain à l'hôtel. *Buenas noches, Señor.*

Elle se retourne et s'éloigne.

– Fichons le camp, insiste Nick. Fuga a l'air de vouloir te préparer pour la nuit, lui aussi. Bon sang, il fait peur, ce type. Tu as remarqué qu'il ressemble à un taureau, en fait ?

Non, Daniel n'avait pas remarqué. Pourquoi Ana a-t-elle ri ? Il essayait d'être poli, respectueux. Était-il ridicule ?

Nick s'endort à la seconde où la voiture sort de Vallecas. Mais Daniel est parfaitement réveillé. Il roule dans les rues obscures, vitres ouvertes. Il sent le souffle d'Ana sur son oreille, entend la mélodie d'Ana dans sa tête.

Julia regarde sa sœur à l'autre bout de la salle. Ana, toute rose, rayonne après sa danse. Ce garçon texan est un vrai problème. Son jean, ses bottes, sa danse. Un problème.

Antonio passe un bras réconfortant autour d'elle.

– Ay, ne t'inquiète pas tant. Il retournera bientôt au Texas. Ils s'amusent, c'est tout.

– Justement. Tu te rappelles comme on vit tout intensément, à cet âge-là ? Cela débouche sur de mauvaises décisions.

– Ne t'en fais pas. Il est retourné à l'hôtel. *Mi amor*, un Texan riche, tu trouves vraiment que ce serait une mauvaise décision ?

– Oui, Antonio. Ses intentions ne sont pas sérieuses. Ce n'est qu'un Américain de plus qui croit qu'il peut prendre ce qu'il veut.

Julia soupire, soucieuse, et chuchote :

– Il va lui briser le cœur.

Antonio secoue la tête.

– Tu te trompes.

– Tu crois ?

– Oui. C'est elle qui va lui briser le cœur.

Daniel gare la Buick sur l'aire de stationnement au dallage élégant devant l'hôtel. Un homme en uniforme vert et doré se précipite vers la voiture.

– Bonsoir, Señor.

Nick bâille, l'esprit encore embrumé.

– Tu veux aller manger quelque chose ?

– Non, je vais me coucher.

Daniel fait rapidement le tour du hall, au cas où son père y serait. Celui-ci ne s'y trouve pas, mais Paco Lobo est en train d'examiner une carte géographique froissée étalée devant lui et lui fait signe d'approcher.

– Bonsoir. Je vérifiais juste si mon père était là.

– Tes parents ont pris un verre avec Max Factor et sont remontés il y a environ une heure, annonce Paco en le regardant à travers ses lunettes. Dis-moi, mon garçon, mes yeux sont si mauvais que je n'arrive pas à lire les petits caractères. Peux-tu trouver une ville appelée Dénia, sur la côte, au sud de Valence ?

Daniel se penche sur la carte et désigne un point dans la région de la Costa Blanca.

– Ici. Vous allez adopter un autre village ?

– Non, répond Paco Lobo en gloussant. Il faut que je m'y rende pour raisons professionnelles.

– Ah. Je croyais que votre travail, c'était la philanthropie.

L'homme secoue la tête et remonte ses lunettes sur son nez. Il pose un doigt sur la carte.

– Oui, c'est bien là. Merci.

Daniel remarque un carnet à côté de la feuille.

– C'est écrit en allemand, non ?

– Tu as vraiment une bonne vue, le félicite Paco Lobo en glissant ses notes sous la carte. Écoute, Daniel...

Paco parle sans le regarder.

– Pendant l'apéritif, j'ai entendu ton père raconter à Max Factor que tu avais rencontré la Guardia Civil. Il avait l'air fier de toi, disait que tu t'étais bien défendu. Je suis sûr que ce n'était rien, mais les policiers et les miliciens de Franco... ils ne font pas les choses à moitié.

Ses yeux quittent la carte et se plantent dans ceux du jeune homme.

– Bonne nuit.

Daniel comprend qu'on le congédie. Était-ce un avertissement ? Tout en se dirigeant vers l'ascenseur, il s'interroge. Son père et Max Factor, le magnat des cosmétiques... Ils ne pourraient guère être plus différents. La conversation devait être poussive, si son père s'est senti obligé de mentionner cet incident de leur premier jour à Madrid. Et fier ? Non, il ne dirait jamais ça alors que son fils s'est fait réprimander. Peut-être Paco Lobo avait-il un peu trop bu.

Le jeune homme pénètre dans sa suite. La pièce, plongée dans une semi-pénombre, est apaisante, réconfortante. Un message téléphonique est posé en évidence sous la lampe du bureau.

23 h 45, de Benjamin Stahl.

Hall à 9 h. Costume pro et cravate. 100 ASA. Prends ton passeport.

Une pellicule 100 ASA convient pour une lumière vive. Les photos se feront sans doute en extérieur. Mais pourquoi lui faut-il un passeport ?

Daniel ôte sa chemise et la jette sur le dossier d'une chaise. Ana avait raison : quelqu'un est venu préparer son lit pour la nuit. L'a-t-elle fait elle-même, avant de terminer son service ? Daniel se retourne et découvre la réponse. Sur le mur, sous chacune des photos est scotchée une petite bande de papier. Une légende.

De Tom Collins.

Il allume.

Nick, le visage enflé et en sang, écroulé à l'arrière du taxi : « Parfois, quand il n'y a plus rien à incendier, on se brûle soi-même. »

La joyeuse fillette de Vallecas à la tresse de charbon et aux chaussures trouées : « Elle a donné un nom au ver solitaire qui habite en elle. Elle l'appelle Chucho. »

Le touriste velu endormi à une table d'une terrasse : « La boisson qu'il a renversée coûte plus cher que ce que la plupart des gens gagnent en une semaine. À qui profitent les dollars des touristes ? »

Shep Van Dorn accueillant ses hôtes à dîner : « Vêtements chers ou cache-misère d'un déficit émotionnel ? »

Rafa, avec son sourire éclatant à côté de la Buick : « Les cicatrices

des coups de fouet dessinent des veines sur son dos. Mais parfois, un grand sourire chasse les mauvais souvenirs. »

Chaque légende présente un nouveau point de vue, ôte les couches invisibles des apparences et révèle une histoire. Il a hâte d'en discuter avec elle. Ses yeux tombent sur la photo qu'Ana a prise de lui ce jour-là dans la confiserie.

La légende n'est formée que de deux mots, mais qui veulent tout dire : « *Hola*, Daniel. »

Rafa ôte son tablier ensanglanté pour la pause-déjeuner. Un autre employé de l'abattoir passe derrière lui.

– Rafa, le chef veut te voir. Au fait, on m'a parlé d'hier. On dirait que ton torero a fait grosse impression. ¡ *Felicidades* ! dit-il en lui donnant une tape sur l'épaule.

– *Gracias, amigo.*

Rafa sourit. Ses collègues n'ont pas été avares d'encouragements et de félicitations. Son annonce et leurs réponses enthousiastes ont ensoleillé ce lundi matin. Il se dirige vers le bureau et frappe contre la porte ouverte. Son chef lui fait signe d'entrer dans la petite pièce sans fenêtre.

– Viens. Un monsieur a téléphoné ce matin à ton sujet. Tu as raconté à quelqu'un à la *capea* que tu travaillais ici, au *matadero* ?

– Juste à un homme avec un grand chapeau. Celui qui m'a donné sa carte.

– Il m'a demandé de lui confirmer que tu étais employé ici et m'a posé plein de questions sur ton torero.

– Des questions sur El Huérfino ? Quel genre de questions ?

– Sur sa formation, ses origines... Des questions auxquelles je ne savais pas répondre. Mais je lui ai dit que je te connaissais, toi, et que tu étais un bon travailleur.

– *Ay, ¡ gracias !*

– Il veut voir ton ami se battre à nouveau.

– Quand ? Nous y serons !

– Dimanche. Il dit qu'il va te contacter au sujet d'une corrida à Arganda del Rey. Mais qu'il t'appelle dès le matin suivant la *capea*, ça me paraît bon signe.

Un frémissement parcourt Rafa. Oui, c'est bon signe. C'est très bon

signe. Dès qu'il aura fini sa journée, il ira droit au cimetière pour l'annoncer à Fuga.

Hier soir, Fuga était agité. Il voulait à tout prix retourner dans un pâturage pour s'entraîner. Rafa s'y est opposé.

– Si l'agent est intéressé, il nous aidera à trouver un entraînement digne de ce nom.

– Il y a mille raisons qui pourraient faire changer d'avis ce richard, a objecté Fuga. Mais je lui prouverai que je suis meilleur que n'importe qui.

Discuter avec Fuga ne sert à rien. Cependant, Rafa se demande soudain s'il connaît son ami aussi bien qu'il le croyait. Fuga ne sourit pas à grand-monde, seulement aux enfants et aux taureaux. Alors, pourquoi a-t-il donné tous ses gains à Ana ? Certes, il lui est arrivé d'interroger Rafa au sujet de sa sœur, mais sans jamais laisser entendre qu'il l'aimait. De toute façon, les aspirants toreros ne devraient pas avoir de fiancée. D'après le proverbe, un torero marié est un torero fichu. Le succès exige une concentration complète. C'est ce que Rafa a expliqué hier à sa petite amie, quand il a rompu avec elle.

Le garçon se gratte la tête en se remémorant la réaction furieuse de celle-ci. Sa colère l'a surpris. Il ne s'était pas rendu compte que c'était si important pour elle. Les femmes sont si compliquées. Et la plus compliquée de toutes, c'est sa sœur Julia. Hier soir, elle soupirait et bougonnait qu'elle préférerait qu'Ana se case avec un torero amateur plutôt qu'avec un riche Texan.

Pourquoi donc ? Quel est le problème avec le *Texano* ?

Puri essuie la vaisselle devant l'évier et cherche un moyen d'amener sa mère au sujet dont elle veut lui parler.

– Je crois que je préférerais ne pas travailler comme bénévole à la clinique, annonce-t-elle. L'Inclusa est un lieu bien plus joyeux.

– Ce n'est pas à toi d'en décider. Sœur Hortensia t'a confié cette tâche parce qu'elle estime que tu peux être utile. Tu dois servir et obéir aux ordres, ma chérie.

– Mais c'est vraiment éprouvant. Les femmes sont tellement irrationnelles !

Sa mère se tourne vers elle.

– Je te demande pardon ?

– Oh, pas toi, bien sûr, maman. Mais l'autre jour, alors que je sortais de l'Inclusa, une femme m'a arrêtée dans la rue. Elle avait l'air désespérée. Elle m'a dit qu'on avait emmené son bébé pour le baptiser et qu'on ne le lui avait pas rendu. C'était bizarre : elle avait l'air de croire que quelqu'un cachait son bébé à l'Inclusa. Elle m'a serré le bras si fort qu'elle m'a fait mal.

– Elle t'a malmenée ?

– Oui. J'ai vu Sœur Hortensia à la fenêtre, et j'ai proposé à la femme d'aller lui parler.

– Et l'a-t-elle fait ?

– Non, répond Puri avec un haussement d'épaules faussement nonchalant. Elle s'est enfuie.

Sa mère retourne lentement s'asseoir à la table.

– Sœur Hortensia a-t-elle reparlé de cet épisode ?

– Oui, nous en avons discuté. Nous pensons que cette femme a peut-être des problèmes psychiques. Sœur Hortensia m'a dit de prier pour elle.

– Bonne idée, répond sa mère d'une voix grave. Il y a tant de malheurs dans le monde. Nous devons aider les autres autant que possible, Puri.

– Bien sûr. Et papa et toi me montrez si bien l'exemple ! Vous vous êtes occupés d'Ana, et Julia apprécie tout ce que vous envoyez pour Lali. Ce doit être dur pour Ana de ne pas avoir ses parents. Mais, d'après Sœur Hortensia, il vaut mieux ne pas avoir de parents du tout que des mauvais parents. J'y pense chaque jour, lorsque je suis avec les enfants à l'Inclusa. Pourtant, je me pose une question : quand les enfants ont été adoptés par de bons parents, ne faut-il pas leur parler un jour de leur famille de naissance ?

Puri jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Sa mère est un bloc de silence rigide. Elle remue mécaniquement sa cuillère encore et encore dans son café. Et là, Puri comprend quelque chose.

Le silence aussi a une voix.

Objectif : dépoussiéré.

Boîtier : chargé.

Pellicules supplémentaires : trois.

Flash : au cas où.

Costume. Cravate. Portefeuille. Passeport. Calepin et crayon.

Le cœur de Daniel bat fort pendant qu'il déroule sa liste mentale. Il est excité, mais se raisonne. Ben ne peut lui confier qu'une mission mineure. Il n'y a aucun enjeu.

Carlitos l'accueille dans le hall.

– Vous êtes très élégant, Señor ! Mais où est votre ceinture de cowboy ? demande-t-il en imitant des pistolets avec ses mains.

– Ne t'inquiète pas, je la remettrai bientôt. Écoute, Bouton, peux-tu faire savoir à mes parents que je suis avec Ben Stahl et que je reviens dans deux ou trois heures ?

– Oui, Señor. Je leur transmettrai le message.

Ben est adossé à une colonne de marbre dans le hall. Ses vêtements sont propres, mais son visage fatigué. Visiblement, il ne s'est pas couché.

– Tout va bien ? demande Daniel. Tu as mauvaise mine.

– Ça va. Ta journée commence, la mienne se termine. J'attends juste un paquet de clopes, et on peut y aller.

Lorenza s'approche avec des cigarettes. Ben laisse tomber un gros billet sur son plateau.

– Merci, poupée. Garde la monnaie.

Il se tourne vers Daniel.

– Pas trop nerveux ?

Daniel ouvre la bouche pour parler, mais Ben lui coupe la parole :

– Pas de bêtise, Matheson. Je prends un risque avec toi, alors tu

n'as pas intérêt à me laisser tomber. Tu as ton passeport ?

– Oui, mais pourquoi ai-je besoin...

– Tu verras bien. Tiens, mets ça, dit Ben en lui tendant un badge officiel du *Herald Tribune*. Ce truc vaut de l'or, ici. Tu me le rendras dès que tu auras fini les photos. Hors de question que tu te balades dans Madrid avec un badge du *Trib*. Tu me confieras aussi la pellicule avec les photos.

Daniel commence à se tracasser pour de bon. Il suit Ben à l'extérieur. Celui-ci donne un pourboire au portier qui leur a retenu un taxi, et tous deux montent dans la voiture.

– Alors, il paraît que Nick t'a rendu service à son tour ? demande Ben en passant son index sur ses dents pour les nettoyer. Je l'ai vu au club hier soir. Il m'a raconté que vous étiez allés danser à Vallecas et qu'un torero cinglé voulait te tuer.

Nick est sorti en boîte hier soir ? Dans la voiture, il était quasiment inconscient.

– Nick était ivre.

– Je vois. Alors, apprenti journaliste, un petit quiz pour se préparer. Qui est l'ambassadeur des États-Unis en Espagne ?

– John Lodge.

– Exact. Un type correct. Avec le sens des responsabilités. Tu peux me citer quelques gars de Franco ?

– Des gars de Franco ? Tu veux parler de la Guardia Civil ?

– Non, ses ministres. Son ministre de l'Information, celui des Transports...

Daniel hausse les épaules.

– Tu sais quelque chose au sujet de Franco, au moins ? insiste Ben.

– Bien sûr. Il est au pouvoir depuis 1939. Fervent catholique.

Ben lève les yeux au ciel.

– Bravo. Il aime aussi la pêche et le Fanta. Rien de mieux ?

Daniel repense aux légendes écrites par Ana et à ce qu'il a entendu, ici et là, depuis son arrivée. Il récite :

– Il est en train de faire construire El Valle de los Caídos, qui va coûter des millions de dollars. Avec lui, la liberté religieuse a été abolie. Les protestants ou les juifs ne peuvent plus célébrer leurs offices. Pareil pour leurs mariages et leurs funérailles. C'est une dictature militaire. Les Catalans ou les Basques n'ont pas le droit de parler leur langue. Le peuple obéit parce qu'il est épuisé. Il y a une tension entre l'histoire et la mémoire : certains veulent désespérément se souvenir, mais d'autres veulent désespérément oublier.

Ben hoche la tête.

– Pas mal. Autre chose ?

Daniel repense à ce que Nick a nonchalamment laissé tomber la veille et ajoute :

– Franco veut « une Espagne pour les Espagnols ». Nick dit que certains bébés adoptés en Espagne ne sont pas réellement orphelins.

– Holà ! C'est Nicky qui t'a dit ça ?

– Oui. D'après lui, Franco considère les opinions républicaines comme une maladie héréditaire, alors, pour qu'elle soit éradiquée, les enfants doivent être autant que possible élevés par des franquistes.

Le visage de Ben est caché par le nuage de fumée de sa cigarette.

– Ne t'amuse pas à aller répéter ça à droite et à gauche. C'est une allégation, et un gros sujet à lui tout seul. Écoute, je ne sais pas où Nick a entendu ça, et je ne t'ai rien dit, surtout, mais oui, on murmure que des bébés disparaissent. Ça a commencé après la guerre. Les enfants des républicains étaient enlevés pour punir leurs parents. Mais certains soutiennent que ça arrive encore et qu'on raconte aux parents que leur bébé est mort alors qu'on le donne ou le vend à une famille considérée comme plus respectable.

– Et tu vas dévoiler ce scandale ?

– J'adorerais, mais pour l'instant, le scandale n'existe pas. D'après la loi, les parents adoptifs sont les seuls parents.

– Et que font les parents de naissance ?

– Ils ont les mains liées. On ne peut pas s'opposer aux autorités, ici. Si un médecin ou un prêtre vous dit quelque chose, c'est comme ça.

Daniel décide de se confier à Ben :

– Le jour de mon arrivée, j'ai photographié une religieuse qui portait un bébé mort.

– Et alors ?

– La religieuse a eu l'air très embêtée quand elle m'a vu.

– Il faut dire que c'est assez macabre de photographier un bébé mort, Matheson. On n'est pas au défilé de la Saint-Patrick. Elle était sans doute en train d'emmener le pauvre petit à la morgue.

Daniel repense à l'incident. L'expression de la religieuse n'était pas celle de quelqu'un agacé qu'on s'immisce dans sa vie privée ; c'était une expression apeurée. Nick lui a répété plusieurs fois que beaucoup de monde en Espagne vit dans la peur.

– Dis, Ben, si Franco est un tel tyran, pourquoi les États-Unis font-ils affaire avec lui ?

– Il y a plusieurs raisons, mais voilà comment je vois les choses : nous sommes un burin. Nous tapotons contre un rocher, lentement mais de plus en plus profondément. Si nous creusons assez longtemps, ça pourrait créer des failles.

Daniel médite sur cette métaphore. Elle ne le convainc pas. D'après les photos, Franco est courtaud et replet ; ce serait comme tenter de creuser dans du caoutchouc.

Le taxi s'arrête.

– Tu es prêt, cow-boy ?

- On est arrivés ?
- Oui. Bienvenue au palais du Pardo. Prépare-toi à photographier Franco. Tu vas le gagner, ce concours !

Certains estimaient que le gouvernement des États-Unis n'aurait pas dû faire « ami-ami » avec ce « fasciste », comme ils disaient ; que nous n'aurions pas dû signer l'accord de 1952 sur les bases militaires, que nous n'aurions pas dû aider l'Espagne mais la boycotter sur le plan économique et politique, comme les Européens à l'époque. (À mon avis, il a été amplement prouvé depuis combien ce point de vue était erroné.)

Notre politique d'alors était d'insister sur le fait que les États-Unis coopéraient avec l'Espagne et son gouvernement dans l'intérêt du peuple espagnol, en plus du nôtre. Nos annonces publiques ne mentionnaient que rarement, voire jamais, Franco comme chef de ce régime dictatorial, mais se concentraient toujours sur le peuple d'Espagne.

J. EDGAR WILLIAMS, officier consulaire,
ambassade des États-Unis à Madrid (1956-1958)

Extrait de « L'ambassadeur Lodge corrige le rapport », *American Diplomacy* (journal),
février 1999

Université de Caroline du Nord à Chapel Hill

Daniel suit Ben jusqu'à un poste de contrôle gardé par des dizaines de soldats. Là, on examine leurs documents d'identité et on confronte leurs badges à une liste. Avant de les autoriser à franchir le portail, on fouille soigneusement leurs sacs.

Une large allée en ciment flanquée de jardins ornés de sculptures trace un chemin rectiligne jusqu'à un palais couleur crème, à deux étages. Des fenêtres agrémentées de balcon décorent la façade. De petites lucarnes s'ouvrent dans le toit en ardoises grises, surmonté par plus de vingt cheminées. Daniel s'arrête pour prendre une photo.

– C'était un pavillon de chasse, raconte Ben. La séance photo va avoir lieu devant l'entrée principale.

Shep Van Dorn se tient au milieu d'un groupe de journalistes. Il aperçoit les arrivants et se dirige vers eux.

– Vous êtes venu avec le gamin ? Ah, vous êtes un tendre, Stahl, commente-t-il en leur serrant la main. Content de te voir, Dan. Assure-toi que Ben n'utilise pas tes photos en oubliant de te citer ! C'est une belle occasion pour quelqu'un de ton âge.

Daniel laisse un instant l'appareil pendre à son cou et enfonce ses mains dans ses poches. Elles sont moites. Il respire à fond. Que ferait Capa ? Il essaierait d'être *dans* la photo. De s'approcher aussi près que possible. Daniel regarde la petite foule de photographes et de journalistes. Il repère la position du soleil. Il voudrait choisir un bon angle pour Ben, lui donner quelque chose de différent. Mais c'est du journalisme, pas un projet artistique. Il faut que ça reste simple. Il doit être sûr du résultat.

– Mr. Van Dorn, quelle est la distance à respecter ?

– Disons entre trois et cinq mètres. Tu n'auras le temps de prendre que quelques clichés avant que le général retourne à l'intérieur.

Daniel observe l'entrée. Le drapeau rouge et jaune espagnol flotte au-dessus de la grande porte voûtée. S'il se postait légèrement à gauche, avec un objectif grand-angle, il pourrait avoir le drapeau avec Franco dessous. Mais un profil constituerait-il une bonne image pour la presse ?

Daniel est conscient de la chance qu'il a. Van Dorn a raison. Photographier un chef d'État devant son palais est une occasion précieuse. Il pense aux portraits qu'il a vus de Hitler, Mussolini, Staline. Il aura dans son portfolio la photo d'un dictateur, un chef d'État dont il a pu sentir la marque écrasante sur Madrid et ses alentours.

Mais seulement s'il réussit sa photo.

Un bruit de serrure se fait entendre.

– Que le spectacle commence, dit Ben en soufflant de la fumée.

Van Dorn suit le photographe de l'ambassade pour lui donner ses dernières instructions.

Trois hommes sortent. Le cœur de Daniel fait un bond dans sa poitrine. Il jette un coup d'œil interrogateur à Ben.

– Concentre-toi ! lui ordonne sèchement ce dernier.

Dépassant de peu un mètre soixante, le général Franco est le plus petit des trois. Il est vêtu non d'un uniforme militaire, mais d'un costume marron terne. L'ambassadeur Lodge porte un costume bleu marine et arbore une expression bienveillante. Daniel appuie sur le déclencheur et compte chaque cliché. Il essaie de se concentrer, de garder en tête la place qui lui reste sur la pellicule. Mesurant plus d'un mètre quatre-vingts, l'homme debout de l'autre côté de Franco dépasse largement ce dernier. Le chef d'État et le nouveau venu se tournent l'un vers l'autre et se serrent la main. Une légère brise souffle sur le drapeau bicolore et dévoile le blason qui figure au centre.

Daniel presse le bouton. Il souffle, presse encore.

Franco et l'ambassadeur retournent à l'intérieur.

Daniel s'immobilise. Sa photo sera certainement différente de celle des autres journalistes, car l'homme qui a serré la main du général...

C'est son père.

– Surprise ! s'amuse Ben. Ça pourrait faire un sujet d'article en soi. Un jeune reporter photographie son père en train de sceller un accord avec Franco. Génial, non ? Le crédit photo sera Matheson, et le nom qui apparaîtra dans la légende sera Matheson. Ça marche à la fois pour ton concours et pour vos albums de famille ! conclut-il en donnant une tape sur l'épaule de Daniel.

Shep Van Dorn s'approche, accompagné par Mr. Matheson.

– Dan ? Je ne m'attendais pas à te voir ici.

– C'est Stahl qui a arrangé ça, explique Van Dorn.

Ben allume une cigarette sur le mégot de la précédente,

apparemment fier de lui.

– J’ai pensé que ce serait une belle rencontre père-fils, et l’occasion d’immortaliser la signature de l’accord sur le pétrole. Votre gamin a un fameux talent, Martin. Daniel, tu as pris une photo, hein ?

– Plusieurs, même.

Ben tend la main pour signaler qu’il veut l’appareil. Daniel le lui remet afin qu’il récupère la pellicule.

– Allez, messieurs ; Preston Hollow à El Pardo !

Ben prend une photo de Daniel et de son père devant le palais.

– Une photo de famille. En voilà un journaliste ! se moque Van Dorn. Vous êtes plus sentimental qu’une jeune fille, Stahl !

– Et vous, plus amer qu’un amoureux éconduit, Shep.

Ben rembobine la pellicule, la prend et rend l’appareil à Daniel.

– Eh bien, j’imagine que ton papa et toi allez vous offrir un brunch pour fêter ça, ou retourner à l’hôtel. Pour ma part, je vais me coucher.

Mais Daniel n’a pas envie de fêter quoi que ce soit. Il est troublé. Certes, il savait que son père venait à Madrid signer un accord de forage ; il savait aussi que l’Espagne ne ressemblerait pas au Texas. Mais il n’avait pas prévu de se retrouver face à un tel dilemme. En cet instant, il ne parvient pas à chasser le trouble désagréable qu’il a éprouvé en voyant son père sourire à Francisco Franco et lui serrer la main.

Ana remonte le couloir du septième étage, son lourd passe-partout dans la poche de son tablier. À quelle heure Daniel est-il parti faire ses photos ? Elle entre dans sa chambre. A-t-il pensé à leur danse autant qu'elle ? Julia n'a cessé de la sermonner.

– C'est un riche garçon qui vient du Texas et un client de l'hôtel. Ay, Ana, à quoi joues-tu ? Ce n'est qu'une passade, pour lui. Pour toi, ça pourrait avoir des conséquences terribles. Et Fuga ? Il a l'air d'avoir... du potentiel.

– Fuga a plus de potentiel que Daniel ?

– Je vois. Tu appelles le Señor Matheson par son prénom, maintenant ?

– Arrête. Je n'ai jamais songé à Fuga jusqu'à aujourd'hui, et toi non plus. C'est un torero, Julia. Tu penses que l'avenir est plus assuré avec un torero qu'avec un Américain ?

– Vous avez la même culture. Vous partagez les mêmes difficultés. Les points communs sont le ciment des relations sereines. Les parents d'Antonio ont subi le même sort que les nôtres. Il me comprend, profondément.

Sa sœur a de bonnes intentions, mais ses reproches se sont multipliés depuis hier. Julia la connaît assez pour remarquer qu'elle ressent quelque chose. Elle a raison. Ana adore voir Daniel. Elle se sent en sécurité avec lui.

Ana repense aux paroles de sa sœur : « Ça pourrait avoir des conséquences terribles. » Elle sort le message de sa poche. Il était dans son tablier quand elle est arrivée ce matin. Juste au moment où elle pensait que les choses se calmaient peut-être, que les menaces se dissipaient, elles reviennent, comme si elle était sous surveillance constante.

Tu es une menteuse, petite souris. Sais-tu ce qui arrive aux menteurs ?

Elle a essayé d'oublier ces messages. Elle les a ignorés. Mais aujourd'hui, ils la mettent en colère.

Ana admire le mur de photos. Qu'a pensé Daniel des légendes de Tom Collins ? Les a-t-il remarquées ? A-t-il vu ce qu'elle avait écrit sous son portrait ? En s'approchant, elle voit que oui. Les mots « *Hola, Daniel* » ont disparu. À la place, il y a une nouvelle ligne : « *Hola, Ana. Voulez-vous danser ?* »

Elle pense à la question posée par Daniel près de la voiture à Vallecás, quand il lui a demandé s'il y avait quoi que ce soit qu'il pouvait faire pour elle.

Julia lui intime de garder le silence, mais Daniel lui rappelle qu'il y a des gens capables d'écouter. Elle aimerait lui laisser un message, mais que dire ? On attend d'elle qu'elle se recroqueville dans un coin, qu'elle courbe l'échine, qu'elle obéisse, qu'elle cache tout à tout le monde. Et si elle ne faisait pas ce qu'on attend d'elle et les surprenait tous ? Un secret n'est plus un secret quand on le partage.

C'est décidé. Elle va tout raconter à Daniel.

– Montez avec nous dans la voiture de l’ambassade, propose Mr. Van Dorn. Nous vous déposerons à l’hôtel.

– C’est très aimable de votre part, répond Mr. Matheson.

Daniel avait espéré être seul avec son père. Ses questions s’accumulent. Mais il y a un sujet sur lequel Van Dorn peut donner son point de vue.

– Mr. Van Dorn, je peux vous demander quelque chose ?

– Naturellement.

– Quelle est la position des États-Unis sur la dictature ?

– Houla, c’est une grosse question, intervient son père.

– Mais justifiée, dit Van Dorn. Daniel a sans doute assez vu de Madrid pour remarquer les inégalités. L’administration des États-Unis pense qu’en commerçant avec l’Espagne, nous aiderons à long terme le peuple espagnol, plus que nous aiderons la dictature.

– Et nos bases aériennes ici ?

– Des positions stratégiques. Pour nous protéger des Soviétiques, explique Van Dorn avec un clin d’œil.

Ces réponses semblent satisfaisantes, même si elles sont étudiées. Mais elles sont forcément étudiées. Les journalistes et photographes veulent des informations, et en tant qu’officier des Affaires publiques, Van Dorn est habitué à les présenter dans le meilleur contexte possible et sous leur jour le plus flatteur.

– Tu t’es fait des amis à Madrid ? demande Van Dorn.

– Quelques-uns.

À l’instant même où il prononce ces mots, Daniel les regrette. Son père l’interroge :

– Vraiment ? Ça fera plaisir à ta mère. Qui donc ?

Daniel joue avec son appareil photo.

– Eh bien, Nick et Ben, bien sûr. C'était sympa de sa part de m'emmener, ce matin. Et Miguel, au labo photo. J'apprends plein de choses grâce à lui.

Van Dorn, assis sur le siège avant, se retourne.

– Et peut-être aussi une jolie femme de chambre ?

Il lui adresse un nouveau clin d'œil et rit.

– Dan est un gentleman, signale froidement son père.

Son ton est brusque, lourd de sous-entendus. Est-il en train de suggérer que Nick n'est pas un gentleman ? Ou que son fils ne s'intéresserait pas à une femme de chambre ?

– Oui, bien sûr, réplique Van Dorn. Un gentleman boxeur photographe. Il doit ressembler à sa mère... ou à un oncle.

Mr. Van Dorn a lancé sa pique avec un sourire, et tend un étui.

– Un cigare, pour fêter votre gros contrat ?

– C'est bien gentil, mais non, merci, Shep.

Van Dorn se retourne et regarde par le pare-brise.

Que s'est-il passé ? Pourquoi cet affrontement de quelques secondes entre son père et Van Dorn ? L'atmosphère de la voiture bourdonne d'une tension plus bruyante que la circulation au-dehors. Daniel retourne son appareil pour y insérer une nouvelle pellicule. Un badge de presse est accroché à la lanière. Ben a oublié de le reprendre. Daniel s'empresse de le glisser dans sa poche.

– Vous avez ouvert un cercueil ? chuchote Antonio avec un coup d’œil en direction de la caisse à oranges où dort Lali. Pourquoi ne nous en as-tu jamais parlé avant ?

– En fait, nous ne l’avons pas ouvert, explique Rafa. Il s’est... cassé. Quand Fuga a vu que la caisse était vide, il a explosé. Il m’a souvent dit que les cercueils des bébés lui semblaient trop légers, mais je n’y avais jamais vraiment prêté attention.

– Des cercueils ? Il y en a eu d’autres ?

– Oui, beaucoup. Pas plus tard qu’hier.

– Qui les apporte ?

– Du personnel de la clinique, d’après Fuga. En général, je suis à l’abattoir quand ils arrivent.

Antonio fait les cent pas en boitant sur la terre battue. Les genoux de Rafa tressaillent comme animés par un moteur intérieur. A-t-il bien fait d’en parler à son beau-frère ? Il veut que Fuga reste concentré et espérait qu’Antonio aurait des conseils à lui donner.

– Fuga tient absolument à faire quelque chose. Ça le distrait, et c’est dangereux. Un torero distrait finit toujours par se faire éventrer.

– Quelle est sa théorie ?

– Les « frères » qui s’occupaient du foyer à Barcelone disaient souvent à Fuga qu’il ne valait rien et que s’il avait été bébé, ils auraient au moins pu le vendre à Franco. Il pense que les enfants des républicains ou des pauvres sont volés, parce que l’Église veut qu’ils soient élevés par des franquistes. Ay, il faut qu’il oublie cette histoire de cimetière, maintenant que nous avons enfin trouvé un agent qui s’intéresse à lui !

Antonio secoue la tête.

– Fuga n’est pas distrait. Il est profondément engagé. Tu parles

souvent de son dévouement envers les enfants. Tu m'as raconté qu'il leur distribuait sa maigre nourriture. C'est ça qui le motive : il ne se bat pas pour lui-même, mais pour eux.

Peut-être qu'Antonio a raison. Est-ce ainsi que Fuga gère la peur ? Fuga ne craint rien pour lui, mais il voudrait protéger les autres.

Antonio cesse d'aller et venir. Son expression s'adoucit, éclairée par une idée.

– Le *Texano* et son appareil photo. Il va rapporter ses images en Amérique.

– Et alors ?

– Les images sont puissantes. Elles communiquent la vérité. Pourquoi crois-tu que nos médias sont censurés ? Demande au *Texano* de venir prendre des photos au cimetière. Il aura des preuves de ce qui se passe. Cela pourrait calmer Fuga.

– Ay, non. Parler du *Texano* ne calme pas Fuga. Ça le met en colère. Si j'amène le *Texano* au cimetière, Fuga risque de se battre contre lui. Oh, tout est si compliqué !

– D'après la manière dont tu décris Fuga, il ne cherche pas à se battre. Il cherche à défendre.

Rafa réfléchit aux paroles d'Antonio et au comportement de Fuga. Juste après la *capea*, Fuga a donné ses gains à Ana. Au début, Rafa a cru que cela signifiait que son ami était amoureux d'elle. Mais si celui-ci pensait plutôt qu'elle a besoin de protection, une protection que seul l'argent est susceptible de lui apporter ? Rafa se gratte la nuque. Fuga perçoit-il autour de sa sœur un danger que lui-même n'a pas remarqué ? Quelque chose en rapport avec le *Texano* ?

Antonio rentre sa chemise dans son pantalon.

– Il faut que j'aille au travail. Mais, *por favor*, Rafa, ne parle pas à Julia des cercueils vides. Promets-le-moi.

– Ay, tu me crois fou ? Ça ne me viendrait même pas à l'idée.

Commercer avec l'Espagne aidera le peuple espagnol. C'est ce qu'a assuré Van Dorn.

Franco est un architecte. Il y a une part d'ombre, ici. C'est ce qu'a dit Ben.

Qu'est-ce qui est vrai ? Et de quel côté se range son père ? Tout en entrant dans l'hôtel, Daniel s'interroge.

Sa mère les attend dans le hall, vêtements de haute couture sur le corps, expression préoccupée sur le visage. Elle s'éclaire en apercevant son mari et son fils.

- Je ne m'attendais pas à vous voir revenir ensemble.
- Moi non plus, dit Mr. Matheson.
- Ben Stahl avait besoin d'un photographe, explique Daniel.
- Et c'est toi qu'il a choisi ? Daniel, c'est formidable !

Elle est sincère. Malgré le manque d'intérêt de son époux, Mrs. Matheson a toujours soutenu la passion de son fils. Elle baisse la voix et échange quelques phrases chuchotées avec son mari :

- Alors, ça s'est passé comment ?
- Plus vite que je ne l'aurais cru. Nous avons signé.
- C'est déjà fait ? Oh, merveilleux !
- Oui. Il faut qu'on fixe des dates pour l'installation du matériel, mais à ce stade, ce ne sont plus que des détails techniques.

Ses parents ont l'air enchantés. Daniel, lui, se pose des questions. « Merveilleux » ? Vraiment ?

Mr. Matheson sourit à sa femme.

- Tu es très élégante. On y va ?

Carlitos surgit alors.

- *Hola*, Señor Matheson. J'ai des messages pour vous.

Le père de Daniel tend la main.

– Non, pas pour vous, Señor ; pour votre fils, précise Carlitos en tendant quelques papiers à Daniel.

– Oh, là là, tu es populaire ! commente sa mère. C'est de la part de qui ?

Daniel plie les messages et les enfonce dans sa poche sans les regarder.

– Tu ne les lis pas ? insiste sa mère.

– Ay, il sait bien qu'ils viennent du patron du labo photo, intervient Carlitos. Señor Matheson ne pense qu'à la photographie. Des photos, des photos et encore des photos !

Daniel adresse un signe de tête reconnaissant au garçon et demande à ses parents :

– On va déjeuner ?

– Oh, je suis désolée, *cariño*, mais ton père et moi avons un rendez-vous. Ce ne sera pas long. J'ai hâte de voir les photos que tu as prises ce matin ! dit sa mère en lui serrant les mains.

Dès que ses parents sont partis, Daniel donne un pourboire à Carlitos.

– Merci, Bouton.

– De rien, Señor, répond Carlitos avec un rire dans sa petite voix pointue. À l'hôtel, nous comprenons l'importance de la vie privée.

Une fois dans l'ascenseur, Daniel sort les papiers de sa poche.

9 h 45, de la part de Tom Collins

Entrevue demandée. Important.

Un rendez-vous avec Tom Collins. Il sourit.

10 h 30, de Nicholas Van Dorn

Viens déjeuner pour fêter mon anniversaire vers 14 h.

Le couloir du septième étage est désert. Le jeune homme sort le badge de presse de sa poche et le rattache à la lanière de son appareil. Avec un peu de chance, il aura le temps de prendre quelques photos dans la rue avant que Ben se réveille. S'il a un badge officiel, les gardes – les Corbeaux – ne pourront pas l'en empêcher.

Il pénètre dans sa chambre chaude et ensoleillée. On a laissé la porte du balcon ouverte, selon ses désirs. Son jean et sa chemise à carreaux l'attendent sur le banc au bout du lit, comme si Ana savait que la première chose qu'il ferait à son retour serait d'ôter son costume. Il regarde le mur en se demandant si elle a vu son message. Est-ce pour cela qu'elle veut le voir ? C'est alors qu'il remarque quelque chose.

Son portrait et la légende sont toujours là, mais il manque plusieurs photos.

Elles ont disparu.

Daniel redescend en toute hâte dans le hall. C'est forcément Ana qui a pris les photos, mais pourquoi ? Il aperçoit Carlitos près de l'entrée.

– Bouton, j'ai besoin que tu me rendes un service. C'est important.

– Oui, Señor. Je vous écoute.

– Va voir Ana et dis-lui que la chambre 760 a besoin de serviettes.

– Ay, Señor, mais je vois Lorenza là-bas. Elle pourrait aller vous en chercher.

– Non, ne le dis qu'à Ana. Seulement à Ana.

Carlitos fronce sa petite bouche, s'efforçant de comprendre. Daniel lui donne un billet d'un dollar. Le garçon ouvre de grands yeux. Daniel insiste :

– C'est important, Bouton. Dis à Ana que j'ai besoin de serviettes.

Carlitos s'empresse de serrer le billet dans sa paume pour qu'il ne puisse pas s'échapper.

– La chambre 760 a besoin de serviettes. Seulement à Ana.

Il part en courant, comme si le bâtiment était en feu.

Daniel retourne dans sa chambre. Le téléphone sonne. C'est Nick.

– J'ai invité quelques amis à déjeuner à la villa. Viens avec nous.

– Oui, j'ai eu ton message...

Daniel hésite. Tout ce que Nick organise ressemble à un traquenard.

– Tenue décontractée. Pas de cravate. Et pas de parents, ajoute Nick. Allez, c'est mon anniversaire !

On frappe à la porte.

– D'accord, je passerai peut-être.

Il raccroche et se dirige vers l'entrée. Ana se tient debout dans le couloir, souriante, radieuse.

– On m’a dit que vous aviez besoin de serviettes, Señor ?

– Oui, merci.

Elle entre, et Daniel s’empresse de refermer derrière elle.

– Vous avez eu mon message ? demande-t-elle.

– Oui, et j’ai vu qu’il manquait des photos.

Le sourire d’Ana s’efface.

– Comment ça ?

– Vous avez pris quelques photos, non ?

– Non.

Elle pose les serviettes et se précipite vers le mur. Puis elle se retourne vers Daniel, blême.

– Une photo de Rafa, une autre de Fuga, et... la religieuse avec le bébé.

– Ce n’est pas vous qui les avez prises ?

– Non. Je suis restée dans votre chambre jusqu’à dix heures passées. Toutes les photos et les légendes étaient encore là.

Elle se dirige vers le jean de Daniel, plié sur le banc, fouille dans la poche, et en sort un petit papier.

– C’est pour moi ?

Elle hoche la tête, mais ne le lui donne pas. Son poing se referme dessus. Sa voix n’est plus qu’un chuchotement :

– Señor, c’est grave. Quelqu’un est entré dans votre chambre. Les légendes que j’ai... que Tom a écrites, elles étaient trop honnêtes.

– Que voulez-vous dire ?

– C’est toujours moi qui fais le ménage dans votre chambre, sauf si vous appelez la réception. Vous avez demandé quelque chose ?

– Je n’étais pas là. Je viens juste de rentrer.

Daniel bondit jusqu’au placard, y prend ses bottes de cow-boy et fouille à l’intérieur. Il en sort des négatifs et pousse un soupir de soulagement.

– Personne ne sait que vous êtes l’auteur de ces quelques lignes, Ana. On pensera que c’est moi qui les ai écrites.

– Qui ça, « on » ?

– Celui ou celle qui est entré dans ma chambre.

Des larmes apparaissent dans les yeux d’Ana et coulent sur ses joues.

– Non, non, ne pleurez pas, l’implore Daniel en lui prenant la main. Ce ne sont que des photos. J’ai les négatifs. Je commanderai de nouveaux tirages. Ce doit être un coup de Ben ; il a dit qu’il pouvait les utiliser. Je vous en prie, ne pleurez pas.

– Mais c’est dangereux.

– Dangereux ? Vous voulez dire que c’est dangereux pour vous, si vous m’aidez ?

– Oui... mais pas seulement. Il n’y a pas que les photos...

Elle tend le message froissé à Daniel.

Puis-je vous parler ?

Il lit ces mots et relève les yeux sur elle.

– Ana..., dit-il doucement.

– Pas ici, murmure-t-elle comme si on les écoutait. Je suis en pause à cinq heures. Retrouvez-moi dans le jardin du musée Sorolla. Je serai sur le banc près de la fontaine aux secrets.

– La fontaine aux secrets ?

– Oui. Cherchez la fontaine des murmures.

Elle lui serre la main et sort à toute allure.

Puri regarde l'horloge dans le bureau de Sœur Hortensia. Après le déjeuner, elle doit se rendre à la clinique. Mais d'abord, elle espère réussir à retourner à la salle d'archives.

Sœur Hortensia consulte ses notes.

– Les bébés 20 123, 20 121 et 20 116. Vérifie qu'ils soient tous propres et bien nourris avant de partir pour la clinique.

20 116. Trèfle.

– Pourquoi, ma Sœur ?

Sœur Hortensia la foudroie du regard.

– Excusez-moi. Je voulais dire tout de suite, ma Sœur, se corrige Puri avant de s'enfuir.

Elle va voir Trèfle en premier. Elle se rappelle l'inscription dans le registre. Cent cinquante mille pesetas. En attente.

– Peut-être aujourd'hui, chuchote-t-elle à la fillette en l'embrassant sur la tête.

Elle veut que Trèfle ait de bons parents. Mais les bons parents sont-ils uniquement ceux qui sont prêts à payer ?

Les deux autres orphelins sont des garçons. Eux aussi *sin datos*. Ils ne sont pas arrivés par le tour d'abandon.

Puri leur donne un bain, puis les emmène aux mères qui habitent à l'Inclusa et servent de nourrices.

– Quelqu'un vient voir ces trois-là ? demande l'une des jeunes femmes en donnant le sein à Trèfle.

– Oui, j'imagine, répond Puri.

– Ils vont choisir le garçon que je viens d'allaiter. C'est le plus petit et le plus mignon.

Puri s'insurge :

– Ce n'est pas lui le plus mignon, c'est elle ! Et ils désirent peut-être

une fille.

– Non. Les gens préfèrent les garçons. Les garçons sont plus faciles à élever, et une fois grands, ils peuvent travailler et aider leurs parents.

– Les filles aussi peuvent aider !

– Mais pas subvenir aux besoins de leur famille, soupire la jeune femme. Si tu aimes tellement cette petite, pourquoi ne l'adoptes-tu pas ?

Puri dévisage la femme, abasourdie.

– Je suis célibataire !

– Moi aussi. Et j'aime ma fille autant que le ferait n'importe quel couple.

Comment une fille-mère ose-t-elle se comparer à Puri ? Doit-elle se vexer ?

Lorsque Trèfle a fini de téter, Puri la ramène à la pouponnière, enveloppée dans un linge rose bien propre.

– Ah, la voici ! s'exclame Sœur Hortensia, qui se tient avec un couple élégant près du berceau à fronces de 20 123. Purificación, apporte-nous cette chère petite.

La voix de la religieuse dégouline d'une douceur exagérée. Le couple est bien vêtu, et le père a un sourire chaleureux.

Puri se penche vers Trèfle.

– Regarde, nous avons de la visite !

Elle traverse la pièce avec Trèfle en faisant claquer sa langue. Quand elle arrive devant le couple, le visage de l'enfant est vif et enjoué.

– *¡ Oh, qué chiquitita !* s'exclame la femme.

– Oui, elle est encore toute petite, répond Sœur Hortensia en reposant 20 123 dans son berceau.

Sans lui demander, Puri tend Trèfle à la femme. Celle-ci la prend avec enthousiasme.

– C'est une fillette très mignonne, d'un caractère très calme, lui chuchote Puri. Elle sourit et rit beaucoup. Faites claquer votre langue, comme ceci, et vous verrez sa réaction.

La femme imite Puri, et Trèfle s'anime aussitôt. Sa main minuscule s'extraît du linge. L'homme se penche vers elle, et Trèfle lui attrape le doigt.

– Coucou ! dit le mari.

L'homme et la femme sont clairement à l'aise avec un bébé. Ont-ils déjà des enfants ? Non seulement ils regardent Trèfle avec tendresse, mais ils se regardent l'un l'autre de même. La femme porte au doigt la plus grosse émeraude que Puri ait jamais vue. Ils sont élégants, riches, gentils, et ils s'aiment. Et ils sont catholiques, sinon ils ne seraient pas là. Puri voit Sœur Hortensia prendre 20 121, le deuxième petit garçon,

dans son berceau de l'autre côté de la pièce. Le temps presse. Elle parle vite, en mangeant presque ses mots :

– Elle est adorable. C'est la plus mignonne de toutes : vive, joyeuse, et très affectueuse. C'est le meilleur de tous les bébés ici, et je vous jure que je les connais tous. C'est elle que vous devriez choisir. Bonne journée.

Puri les salue de la tête et s'en va. Sœur Hortensia, le bébé dans les bras, lui lance un regard interrogateur.

– Bon après-midi, ma Sœur. Je vais à la clinique.

Puri sourit, fière d'avoir été une bonne Espagnole.

– Regardez un peu qui voilà ! *Hola*, cow-boy ! s'exclame Nick en se levant de table.

Il vient accueillir Daniel à l'entrée de la salle à manger.

– Bon anniversaire.

– Merci. Tu te souviens de mes amis, tu les as vus à l'ambassade, pas vrai ?

Daniel regarde les jeunes filles en robe élégante et les garçons en costume. Une fois de plus, Nick l'a induit en erreur.

– Tu m'as dit que c'était décontracté ! souffle-t-il.

– Et c'est vrai ! Regarde-moi : je n'ai pas de cravate. Ce n'est pas ma faute s'ils se sont mis sur leur trente-et-un.

Nick retourne vers la table et fait une annonce :

– Mon ami craint de ne pas avoir une tenue appropriée. Pouvez-vous lui confirmer que ses vêtements de ranch texan sont parfaits ? (Il lève son verre.) Daniel Matheson, je bois au confort !

Une fille à table lève la tête.

– Tu fais partie de la famille Matheson de Dallas ?

– Euh, oui.

Elle pousse un petit cri puéril.

– Alors, tu dois connaître les amis de mes parents ? Les Joyce, de Preston Hollow ? Ils ont une fille de notre âge, Laura Beth.

Les tentacules de la haute société s'étendent partout. Daniel a traversé la moitié du monde, et voilà que cette fille connaît sa famille, ainsi que celle de Laura Beth ? Sa mère serait ravie. Bien sûr qu'ils connaissent les Joyce. Tout le monde les connaît.

– Je suis désolée, j'ai dit une bêtise ? s'inquiète la jeune fille.

Daniel se rend compte que son visage a trahi ses pensées.

– Pas du tout. Je cherchais un endroit où poser mon appareil photo.

– Contrairement à nous autres flemmards, mon ami Dan a travaillé, ce matin. C'est un photographe de talent, et il est finaliste pour un prix très important !

Nick a l'air fier, et il semblait sincère en présentant Daniel comme un ami.

– Waouh, impressionnant, dit un garçon. C'était quoi, la séance de photos de ce matin ?

Autour de la table, cinq visages le fixent, attendant sa réponse.

– J'ai photographié Franco, répond brièvement Daniel.

Sa réponse provoque une éruption de commentaires et d'exclamations. Nick lui chuchote :

– Je vois que tu as même un badge pour le prouver. Comment as-tu mis la main là-dessus ? D'après Shep, ça vaut de l'or.

– Je le rendrai à Ben dès que je sortirai d'ici.

– Mais oui, bien sûr..., ironise Nick.

Daniel dépose son appareil sur une table d'appoint. Derrière se dresse un mur d'étagères contenant des dizaines de photos encadrées : Nick avec son équipe de rameurs du pensionnat, Mr. et Mrs. Van Dorn en compagnie du président Eisenhower, Mr. Van Dorn avec Conrad Hilton... Il y a aussi plusieurs photos de famille. L'une d'elles attire son regard. Il se rapproche. Nick est debout à l'arrière du groupe, Ana à son côté.

– Tu juges la qualité de la photo ? demande Nick.

– Non, je regarde ceux qui y figurent.

Daniel désigne Ana et lui lance un coup d'œil interrogateur.

– Je te l'ai déjà dit, nous sommes amis, rien de plus. Allez, viens manger.

Mais Daniel a perdu l'appétit.

Ana est dans le bureau de son supérieur, qui lui tend un papier.

– Ce message vient d'arriver, via l'opératrice de l'hôtel. Il est indiqué que c'est urgent.

Urgent ? Ana pense aussitôt à Julia et Lali.

– Si ça l'est vraiment, tu peux utiliser le téléphone dans mon bureau. Mais que ça ne devienne pas une habitude, Ana. L'hôtel ne peut pas prendre les appels pour les employés. Est-ce clair ?

– Oui, Señor. Bien sûr. *Gracias*.

Elle regarde le message.

4 h 30, de Nicholas Van Dorn

Urgent. Merci de rappeler.

Nick a beau être imprévisible, il n'a jamais laissé de message aussi pressant. Ana regarde l'horloge. Il lui reste dix minutes avant d'aller rejoindre Daniel pendant sa pause.

– Tu peux rappeler pendant que je suis sorti, dit le chef en quittant le bureau.

C'est un domestique qui décroche à l'autre bout de la ligne. Ana réclame Nick et attend en enroulant nerveusement le cordon du téléphone autour de son doigt.

– Salut, fait la voix de Nick, dépourvue de son ton fanfaron habituel.

– Bonjour, Nick. J'ai eu ton message.

– Écoute, Dan est venu déjeuner ici, et il a vu la photo de notre famille, celle avec toi. Cette histoire devient ridicule.

– Pourquoi avez-vous encore cette photo ?

– Je ne sais pas. Elle était sur l'étagère. Bref, il se pose des

questions. Je vous ai vus danser tous les deux, hier soir. Tu lui plais. Tu lui plais même beaucoup. Et lui, il te plaît ?

Ana hésite, se demande si elle peut se confier.

– Nick, il y a quelque chose que je ne t’ai pas dit. S’il te plaît, ne te fâche pas.

– Oh, je suis le dernier à être au courant, c’est ça ?

– Non, ça ne concerne pas Daniel. (Elle baisse la voix.) Je reçois de nouveau des messages.

Pas de réponse.

– Nick ? Tu es toujours là ?

La voix de Nick est grave, mesurée.

– Pourquoi ne m’as-tu pas prévenu avant ?

– Je... je n’étais pas sûre de savoir qui les écrivait.

– Tu n’étais pas sûre ? Tu veux dire qu’il y a quantité d’hommes qui te menacent ?

– Non, mais j’ai pensé qu’il avait peut-être chargé quelqu’un d’autre de le faire... En fait, je voulais juste laisser tomber.

Nick a un rire amer.

– Pourquoi est-ce que les gens disent tout le temps ça, comme si c’était facile ? « Laisse tomber, Nick. Laisse tomber. » J’en ai marre d’entendre cette phrase !

Il inspire profondément, essayant de contenir sa colère, et l’interroge :

– Dis-moi, Ana, qu’est-ce qu’il t’écrit ?

– Que je suis une menteuse. Qu’il a tout compris, et que ça va mal se finir pour moi. Il fait des allusions au bracelet. Il dit qu’il y aura des conséquences...

– Des conséquences. Oh que oui, il va y avoir des conséquences. Je vais le dire à ma mère. Je vais le dire à l’ambassadeur. Je vais écrire au président Eisenhower. Je vais faire savoir à tout le monde que mon père, Shephard Van Dorn, le fringant officier des Affaires étrangères, est un salopard de première classe !

– Nick, non. Nous étions d’accord. Et s’il te plaît, ne mêlons pas ta mère à cette histoire. Tu m’avais promis. Mais... je veux en parler à Daniel.

– Vraiment ?

– Au moins en partie. Le jour où je l’ai emmené au labo photo, il m’a demandé ce que je faisais avant d’être embauchée au Hilton. Je lui ai répondu que je travaillais pour une famille à Madrid, sans révéler que c’était la tienne.

– Moi non plus, déclare Nick. Je lui ai simplement dit que nous étions amis, c’est tout.

– Justement. Ce n’est pas juste. Oh, je ne me fais pas d’illusions, je sais bien que je ne pourrai jamais avoir une relation sérieuse avec un

garçon comme Daniel. Crois-moi, Julia me le rappelle tous les jours. Mais je le respecte, et je veux être franche avec lui.

– Dis la vérité : tu es amoureuse de lui. Ça crève les yeux, Ana. Et lui aussi, il est amoureux de toi. Pourquoi crois-tu que je l'ai envoyé à Vallecas ?

Ana regarde la porte pour vérifier qu'elle est toujours seule.

– C'est un client de l'hôtel, Nick. Je ne peux pas me permettre de perdre mon travail. J'essaie d'obtenir une promotion, tu le sais bien ! Ton père prétend que je lui ai fait croire que j'étais d'accord, mais c'est faux.

– Bien sûr que c'est faux. Il voulait juste enrichir son tableau de chasse. C'est un jeu, pour lui. Quel gamin.

– Ce n'est pas un gamin. C'est un homme puissant qui pourrait s'attaquer à ma famille. Si j'étais renvoyée, nous ne pourrions survivre sans mon salaire. Je t'en prie. Il faut qu'on soit prudent.

– Et alors, on fait quoi ? On espère que Shep trouvera une autre victime pour s'amuser avec ?

– Je ne parlerai pas de ton père à Daniel. Je veux juste lui dire que je travaillais pour ta famille, que je te considère comme un frère, que tu m'as tirée d'une situation difficile et que tu m'as trouvé cet emploi au Hilton. C'est tout.

Ana entend à nouveau une respiration profonde.

– D'accord. Comme tu veux. Dommage, j'aimais assez que Matheson me prenne pour un rival, achève-t-il en riant.

– Alors que maintenant, il saura que tu es un preux chevalier qui sauve les demoiselles en détresse.

– C'est ça.

– Tu fais quelque chose de spécial pour ton anniversaire ?

– Ma mère est à New York, et Shep a oublié. Étonnant, hein ? Je me suis organisé un déjeuner de fête tout seul.

Ana fixe le combiné.

– Bon anniversaire, Nick. Tu es un vrai ami.

– J'essaie de t'aider, c'est tout. Je sais que ta famille me déteste.

– Ils ne te détestent pas. Ils ont peur de ce que ton père pourrait nous faire.

– Ils ne sont pas les seuls.

Daniel franchit l'arche en briques du musée Sorolla. Cette entrée lui apparaît comme une sortie, un passage vers un havre de paix à l'écart du monde trépidant. La villa de l'artiste est entourée d'un jardin clos, vaste et pourtant intime. Daniel hésite à prendre une photo, comme si Sorolla en personne posait un doigt sur ses lèvres pour l'inciter à respirer et méditer.

Il avance lentement dans le jardin. Les oiseaux gazouillent au milieu des fougères et des vrilles de la glycine violette. Des allées de tommettes encadrées par des petites haies en buis mènent vers des fontaines chantantes, des pergolas, des bassins au rebord en céramique peinte à la main. Chaque dalle raconte une histoire. Cela pourrait donner du cachet à son reportage. Il appuie sur le déclencheur.

La fontaine se dresse devant une pièce semi-circulaire qui dépasse du reste du bâtiment. Elle est ornée de deux statues vêtues de longues robes ; la première est inclinée vers la seconde, comme si elle lui chuchotait des secrets couverts par le chuintement de l'eau.

Un banc de bois, mis à rude épreuve par des années de soleil espagnol, est installé dans un renforcement, derrière un grand bananier. Pour ne pas être hors de vue, Daniel choisit de ne pas s'y asseoir et reste debout près de l'arbre.

Pourquoi Ana figure-t-elle sur les photos de famille des Van Dorn ? Nick et Ana sont-ils en train de s'amuser à ses dépens ? Quoi qu'il en soit, il en a assez.

Ana apparaît dans le jardin et se hâte vers le banc.

– *Hola, Señor.* Je n'ai que quelques minutes.

– *Hola.*

Daniel fait mine de s'asseoir près d'elle, mais elle lui chuchote :

– Est-ce que ça vous dérangerait de rester debout pour surveiller les

allées et venues ? L'uniforme de l'hôtel est très reconnaissable.

Il souffle, frustré. Elle lève une main.

– S'il vous plaît, laissez-moi vous expliquer. Le jour où je vous ai conduit au labo photo, la première fois que nous avons discuté, je vous ai dit que je travaillais autrefois pour une famille de Madrid. C'étaient les Van Dorn. Ils étaient très gentils et me traitaient comme si je faisais vraiment partie de la famille. Je n'ai jamais été amoureuse de Nick. Il est comme un frère, pour moi.

Comme un frère. Daniel s'efforce de cacher sa joie.

– Alors, pourquoi tous ces secrets ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit, l'un ou l'autre ?

Ana agrippe la jupe de son uniforme comme si c'était une rambarde et qu'elle avait peur de tomber.

– Parce qu'il s'est passé quelque chose...

Elle relève la tête, regarde Daniel dans les yeux, et la vérité jaillit d'elle.

– Quelqu'un m'a accusée de quelque chose que je n'ai pas fait. On m'a menacée. J'ai dû partir. Nick a proposé de m'aider et promis de garder le secret. Il m'a trouvé ce poste au Hilton, où je peux espérer obtenir une meilleure position, si je travaille bien. Voilà pourquoi je vous suis reconnaissante d'avoir défendu Nick lors de cette bagarre : parce qu'il m'a sauvée. Il fait des bêtises, mais ce n'est pas quelqu'un de mauvais. Et vous, vous êtes quelqu'un de gentil, drôle, talentueux. Vous m'avez traitée avec beaucoup de respect, Señor, et vous méritez que j'en fasse autant.

Daniel regarde Ana, se répétant l'essentiel de ses propos. Elle n'est pas amoureuse de Nick. Elle a des ennuis. Un courant électrique le parcourt et lui fait serrer les poings. Qui la menace ?

– Personne ne vient ? s'inquiète la jeune femme.

Daniel jette un coup d'œil derrière le bananier, fait un signe négatif. Ana baisse la voix :

– Cette danse, hier soir... C'était merveilleux de danser avec vous. Je voulais vous le dire, au cas où vous vous poseriez la question.

Il sourit. La question qu'il se pose, c'est quand il pourra l'embrasser. Elle poursuit :

– Mais ces photos qui ont disparu... ça m'inquiète. Qui est entré dans votre chambre, et pourquoi les a-t-on volées ?

Cela le préoccupe, lui aussi, mais il ne veut pas qu'elle se fasse du souci.

– Je ne sais pas. J'espère que c'était Ben. Quand quelqu'un vole une photo, il y a une raison. C'est une bonne nouvelle pour mon concours, mais une mauvaise pour la sécurité de l'hôtel.

– Pour moi aussi. Les légendes étaient personnelles.

Ana se lève pour partir.

– Ma pause est presque terminée. Je dois rentrer. J'ai du baby-sitting à faire dans les heures qui viennent, et ensuite, je vais passer la nuit à l'hôtel.

– Ana, venez dîner avec moi. Nous y réfléchirons ensemble.

– Señor, je ne peux pas être vue en train de dîner avec un client de l'hôtel !

– On ne vous verra pas. Je commanderai un plateau-repas. Dites que vous allez rendre visite à Puri et à sa famille. Je trouverai une excuse quelconque pour mes parents.

Ana hésite.

– Je ne crois pas... Je veux dire, non, je ne peux pas.

– S'il vous plaît ! Comment puis-je venir à bout de cette affaire, tout seul ? insiste-t-il avec un regard implorant.

– Oh, arrêtez !

– Dites oui. Mais seulement si vous en avez envie.

Ana secoue la tête, regarde autour d'elle et cède soudain.

– D'accord, peut-être. Oui. Ça me ferait plaisir. Mais promettez-moi de visiter le musée. Il est magique. Sorolla est mon peintre préféré.

– C'est vrai ? Pourquoi ?

Elle lui adresse un grand sourire. Elle se sent plus légère d'avoir partagé une partie de son fardeau avec lui.

– Quand je regarde ses scènes de plage, je sens le vent et l'eau et ce que ça doit faire... d'être libre.

Rafa enfonce la pelle dans le sol desséché en attendant Fuga. La terre de Madrid n'est pas tendre ; elle est dure et résistante, comme ceux qui la foulent. Il révise ses arguments. Si le *Texano* photographie les cercueils vides, l'histoire sera diffusée. Cela devrait apaiser Fuga et lui permettre de se concentrer sur les corridas. Mais d'abord, il doit convaincre son ami.

Fuga apparaît au loin. Il franchit une colline, une pelle sur chaque épaule. C'est une scène solitaire, calme – à son image. Comment le courage peut-il être aussi tranquille alors que la peur est si puissante ? Pour Rafa, la peur a de nombreux visages. Elle peut survenir via un nerf, se poser sur ses paupières comme un papillon de nuit attiré par une lampe. Parfois, la nuit, c'est une main qui le réveille, qui se faufile par un interstice de son sommeil pour attaquer son esprit fatigué. Quand il demande à Fuga comment il fait pour être aussi serein, son ami hausse les épaules et répond : « *El momento.* »

Le moment.

Pour Fuga, le passé n'existe plus, et l'avenir n'existe pas encore. Le garçon n'est loyal qu'envers ce qui est, non envers ce qui pourrait être. Quand il affronte un taureau, il est entièrement là. Fuga est passionné, mais il se donne à l'instant. Rafa envie cette présence.

Il essuie la sueur sur son front et regarde les tombes. Les familles des républicains ne sont pas autorisés à venir pleurer en public ceux qu'ils ont perdus. Même si l'emplacement de la dépouille de leur père leur était connu, ils n'auraient pas le droit de se recueillir sur sa tombe. Rafa a de la chance de travailler comme fossoyeur : il chuchote quelques mots à sa mère tous les jours. Parfois, elle lui répond.

Fuga arrive et le salue d'un signe de tête.

– J'ai des nouvelles, annonce Rafa. L'agent a appelé. Tu vas te

battre à Arganda del Rey dimanche.

Les sourcils habituellement froncés de Fuga se dérident. Un petit sourire naît sur son visage renfermé.

– Oui, *es fantástico*, confirme Rafa. Mais nous n'avons que quelques jours pour nous préparer. Écoute-moi, *amigo*. Il faut que tu te concentres.

– ¿ Yo ? demande Fuga, offensé.

– *Sí, tú*. Tu ne peux pas t'énervier et casser des cercueils. Tu vas te retrouver en prison, et tous nos efforts n'auront servi à rien. Quand tu deviendras un matador célèbre, tu sauveras plein d'enfants et tu soutiendras les orphelinats. Mais comme tu le dis souvent, l'avenir n'existe pas encore. Nous existons dans le présent. Et à présent, tu dois travailler dur pour devenir un grand matador.

Fuga mâchonne un brin d'herbe en contemplant le cimetière. Le silence lui suffit. Rafa commence le discours qu'il a préparé :

– Antonio a eu une idée. Je pense qu'elle est bonne. Le *Texano*...

Fuga le fusille du regard.

– *Tranquilo*. Écoute-moi. Le *Texano* a un appareil photo. Il veut devenir photojournaliste. S'il prend des clichés des cercueils vides, il pourra ensuite les donner à des magazines importants en Amérique, et tout le monde sera au courant. Laisse-le partager ces histoires dangereuses et leurs conséquences ; toi, occupe-toi uniquement des taureaux.

Fuga reste immobile, réfléchissant aux paroles de Rafa, puis il enfonce sa pelle dans la terre et commence à faire un trou.

Creuse. Jette. Creuse. Jette.

Rafa a mauvaise conscience. « Des histoires dangereuses ». A-t-il laissé entendre que le *Texano* serait en danger ? Ce n'était pas son intention. Aurait-il dû parler d'histoires « importantes » ?

Fuga s'arrête et essuie la sueur qui pleure sur son front.

– D'accord. Fais venir le *Texano*.

Rafa hoche la tête et remarque la détermination intense sur le visage de son ami.

Fuga recommence à creuser vigoureusement.

La tombe s'ouvre comme une gueule béante.

Puri avance sur le carrelage gris de la clinique. Le sol a l'air froid, comme du béton mouillé.

Il n'y a qu'une seule femme aujourd'hui. Son accouchement a commencé avant l'arrivée de Puri ; elle gémit et réclame son mari.

– Il faut vous calmer, Señora, ordonne le médecin. Les crises d'hystérie ne font que compliquer les choses pour la mère et l'enfant.

La remarque du médecin choque Puri. La femme a mal, elle n'est pas hystérique. Peut-être n'est-ce pas honorable de se plaindre, mais accoucher semble extrêmement difficile. Puri a demandé un jour à sa mère si ça faisait mal. Celle-ci s'est refermée sur elle-même et a refusé de répondre à la question, comme si c'était trop douloureux pour en parler.

Puri prend place à l'accueil. Elle examine ses ongles abîmés, ses grosses chaussures noires, ses bas de Nylon qui tombent. La piste de l'adoption expliquerait pourquoi elle ne ressemble pas à ses parents ou à la famille d'Ana. A-t-elle réellement été adoptée ? Et si oui, sa mère a-t-elle porté un coussin sur le ventre, comme la femme venue à l'Inclusa ? Est-ce pour cela qu'elle n'a pas répondu à ses questions sur l'accouchement ?

Au bout de deux heures, Puri entend le vagissement d'un nouveau-né. Le cri est fort, puissant. Le bébé a de bons poumons. Puri aimerait que tous les orphelins de l'Inclusa soient aussi costauds que lui. Surtout Trèfle. Le couple charmant va-t-il se décider à l'adopter ?

Un homme entre en coup de vent dans la clinique, le visage rouge, en sueur.

– Je suis venu dès que j'ai pu. Mon épouse est la Señora Sánchez. Comment va-t-elle ?

Puri sait que seul le médecin a le droit de donner des informations.

On lui a martelé cette règle pendant sa formation.

– Je vais informer le médecin que vous êtes là, dit-elle en souriant.

Elle voudrait pouvoir annoncer l'heureuse nouvelle au jeune père. Elle passe la porte et remonte le couloir jusqu'à la salle médicale. Une religieuse, toujours vêtue de son tablier d'accoucheuse, tient le nouveau-né enveloppé dans un linge blanc. Le médecin est debout à côté d'elle.

– Le père vient d'arriver, annonce Puri.

– Et que lui avez-vous dit ?

– Que j'allais vous informer de sa venue.

– Très bien, approuve-t-il en hochant la tête. Purificación, comme je vous l'ai expliqué, nous donnons un sédatif aux mères pendant l'expulsion. Cela les aide à se reposer. Restez aux côtés de la Señora Sánchez. Venez me prévenir si vous remarquez un changement dans son teint ou dans sa respiration, ou si elle se réveille.

Puri entre doucement dans la chambre. La femme est bordée dans son lit, le drap amidonné remonté jusqu'à ses épaules. Elle est très belle. Son teint est coloré, sa respiration calme et régulière. Elle est profondément endormie ; sans doute rêve-t-elle à son nouveau bébé.

Puri s'installe sur la chaise près du lit. Plus d'une heure s'écoule. Enfin, les paupières de la femme commencent à papillonner.

– Mon bébé ? souffle-t-elle.

– Oui, Señora, lui répond Puri. Je vais chercher le docteur.

Puri court dans le couloir vers le bureau du médecin. Elle le trouve assis à son bureau, en train de noter quelque chose dans un dossier.

– La mère s'est réveillée, docteur.

– *Gracias*. Retournez à l'accueil.

Puri retourne vers l'entrée. Le père du bébé est assis là, le visage caché dans ses mains. Ses épaules se soulèvent. Il pleure.

– Señor, que se passe-t-il ?

L'homme regarde Puri, le visage rouge, les yeux enflés par le chagrin.

– Je ne sais pas comment je vais le dire à ma femme.

– Lui dire quoi ?

Il arrive à peine à parler :

– Que notre bébé... Que notre bébé est mort.

Puri fait un pas en arrière, comme si les paroles qu'il prononçait étaient le diable en personne.

Ce n'est pas possible.

Elle a entendu de ses propres oreilles le vagissement plein de vie.

Non.

Elle a surveillé la mère, dont les joues étaient fraîches comme des roses.

Puri repasse la porte d'un bond et aperçoit le médecin dans le

couloir.

– Docteur !

Il pose un doigt sur ses lèvres pour lui recommander de faire silence. Elle chuchote :

– Mais... le père... il croit que son bébé est mort !

L'homme pose une main sur l'épaule de Puri.

– Je vois que vous êtes secouée. C'est tout à fait compréhensible. Si vous êtes si facilement malade quand vous mangez de l'anguille, la mort d'un enfant doit vous porter un coup. Rentrez à la maison et reposez-vous, chère petite.

Puri secoue lentement la tête. Ses pieds sont enracinés dans le sol.

Le médecin continue, d'une voix plus tendue :

– Il faut savoir être fort face à ces tragédies. Malheureusement, elles ne sont pas rares. De nombreuses femmes ne prennent pas soin d'elles-mêmes pendant leur grossesse. Elles ne se nourrissent pas correctement. Certaines boivent à l'excès. Cela affaiblit le fœtus. Mais parfois, elles ont de la chance : le Seigneur leur sourit et leur offre une seconde occasion, un autre enfant. Peut-être ont-elles déjà d'autres enfants. Cependant, pour le moment, les conséquences de leur comportement irresponsable sont dures à accepter.

Puri le regarde fixement. Il conclut :

– Priez pour cette jeune femme. Et n'en parlez à personne. Si votre foi est grande, n'en parlez même pas à vos parents. Rappelez-vous, Purificación, que révéler le secret d'autrui est un péché.

– Désolé, Puri, Ana travaille, explique Carlitos, debout sur le trottoir. Elle ne peut pas prendre une pause tout de suite.

– Mais tu lui as dit que j'étais là ?

– Oui. Tu peux peut-être parler à son frère ?

Puri se retourne et voit son cousin Rafa qui se dirige vers eux.

– Rafa !

– *¡ Hola, Puri !* s'exclame Rafa en l'embrassant sur les deux joues. *Hola, Carlitos.* Il faut que je parle à Ana.

– Ay, elle est occupée, Rafa. Je viens de dire la même chose à ta cousine.

Rafa regarde dans la rue comme si les voitures pouvaient lui donner un conseil.

– En fait, j'espérais faire passer un message à son ami, le *Texano*. Il ne serait pas dans le coin, par hasard ?

– Si ! Il est en train de boire un milk-shake au restaurant. Je vais le chercher.

Le garçonnet part en courant.

– Comment connais-tu le *Texano* ? s'étonne Puri.

– Et toi, Purificación, comment le connais-tu ? Tu fréquentes des Américains, maintenant ? la taquine Rafa.

La colère monte en elle. Elle déborde de questions, et tout ce qu'elle veut, ce sont des réponses.

– Non ! Je n'ai rien fait de mal !

– *Ay, Puri ¿ Qué pasa ?* Je plaisantais !

Elle soupire.

– Désolée. Je suis fatiguée, c'est tout.

– Tu travailles toujours à l'Inclusa ?

– Oui.

– Et il y a toujours autant d'orphelins ?

– Bien sûr. Il y a toujours des gens qui ne veulent pas de leurs enfants.

– Non, objecte Rafa. Les gens aimeraient pouvoir les garder. Mais parfois, la vie en décide autrement.

Parle-t-il de sa mère ? Puri repense à la lettre qu'elle a lue dans un dossier à l'Inclusa. « José sera plus heureux dans une famille adoptive. »

Rafa se trompe. Tout le monde ne désire pas garder ses enfants.

Daniel débouche sur le trottoir, son fidèle appareil photo à la main. Il sourit tout en bavardant avec le groom, et Puri remarque ses dents blanches qui se détachent sur sa peau mate. Sa chemise à carreaux est ouverte sur un tee-shirt blanc et une ceinture avec une grosse boucle. Il lève la main pour les saluer. Il est beau. Presque autant qu'Ordóñez.

Presque.

– *Hola, Rafa. Hola, Puri.*

Rafa pose une main sur son épaule.

– *Texano*, j'ai une occasion de faire des photos.

– Ah oui ? Où ?

– Au cimetière.

– Qu'y a-t-il à voir au cimetière ? s'étonne Daniel.

– Des fantômes, chuchote Carlitos.

Rafa hésite. Il jette un coup d'œil à Puri et à Carlitos avant de répondre :

– Eh bien... J'ai pensé que ce serait intéressant. Vous pourriez me photographier avec El Huérfino... (L'idée prenant corps, Rafa parle plus vite.) Faire le portrait cru d'un aspirant matador qui travaille comme fossoyeur. La vie en Espagne avant la célébrité. Les photos de Fuga en train de creuser des tombes contrasteraient avec votre portrait de lui dans son habit de lumière. Ça ferait un beau reportage.

– Ton matador s'appelle El Huérfino ? demande Puri. L'Orphelin ?

– Oui. Et le *Texano* a pris de belles photos de lui.

Daniel hoche la tête.

– C'est une bonne idée, Rafa. Ça me plaît.

– Super. Venez ce soir.

– Ce soir ? Non, j'ai déjà des projets. Demain, plutôt ? De toute façon, il me faut de la lumière pour les photos.

– D'accord. Je viendrai vous chercher ici après mon travail à l'abattoir. On ira ensemble.

– Vous croyez que ce serait possible de prendre quelques clichés à l'abattoir ?

Le visage de Rafa s'illumine de joie.

– Oui, venez au *matadero* ! Il y a plein de scènes intéressantes, là-bas.

Puri écoute les deux garçons échanger adresses et horaires. Rafa et son torero travaillent au cimetière. Enterrent-ils parfois des bébés ? Les enfants morts sont-ils conservés au congélateur jusqu'aux funérailles ?

Puri repense à ce qu'elle a appris à l'Inclusa. L'un des médecins disait que le taux de mortalité infantile était élevé en Espagne ; trop élevé, même. Cela semblait l'ennuyer. Les mères sont-elles vraiment si négligentes ?

Son cousin pourrait-il lui apprendre quelque chose ? Non, il vaut mieux ne pas le mettre dans la confidence. Comme le dit sa mère, Rafa parle trop. Il bavarde avec les livreurs de charbon de Vallecas ou avec ses amis à l'abattoir. Rafa pense que la vie est plus belle avec la bouche ouverte et non fermée.

– Embrasse tante Teresa de ma part, dit Rafa en partant.

– Et de la mienne aussi ! plaisante Carlitos en retournant à l'intérieur.

– Vous êtes venue voir Ana ? demande Daniel à Puri.

Elle hoche la tête. Une pensée lui vient soudain. Et si elle se confiait à Daniel ? Il ne connaît personne à l'Inclusa ou à la clinique. Ne pourrait-il lui donner un conseil ?

– Je peux vous demander quelque chose ? Est-ce que... vous vous confessez ?

La question surprend Daniel.

– Oui, mais pas aussi souvent que je le devrais.

– Moi non plus. Je déteste la confession. On nous pose trop de questions.

Daniel hausse les épaules.

– C'est bien, de poser des questions.

– Oh, je suis d'accord ! s'exclame Puri.

– C'est ce que je fais, avec mes photographies. Je capture des images, et je les étudie pour trouver les réponses.

– Et si on ne croit pas la réponse que quelqu'un nous a donnée ? A-t-on le droit de poser d'autres questions ?

Il hésite.

– J'ai été moi-même aux prises avec ce genre de problème, ces derniers temps. Parfois, je redoute les réponses.

– Est-ce que vous avez des secrets ?

- Ça m’arrive. Mais je n’aime pas ça.
- Moi non plus. C’est pour ça que je suis venue voir Ana. Elle s’y connaît en secrets.
- Vraiment ?
- Oh, oui, confirme Puri. C’est pour ça que j’ai besoin de son aide.
- Je lui dirai que vous voulez lui parler.
- Vous allez la voir ?
- Je voulais dire que si je la croise, je le lui dirai, se rattrape-t-il. Puri le dévisage, puis hoche la tête.
- Vous n’êtes pas doué pour garder des secrets.
- Si.
- Non. Vous êtes amoureux de ma cousine.
- Vous croyez ? demande Daniel avec un sourire en coin.
- Je vais vous poser la question : est-ce qu’Ana vous plaît ?
- Il se penche vers elle et chuchote :
- Beaucoup. Peut-être que ça peut devenir notre secret ?
- Une voix s’élève soudain :
- On échange des messes basses, Purificación ? C’est bien comme ça que tu t’appelles, hein ? Tu es la cousine d’Ana. Tu ne devrais pas avoir un chaperon ?
- Lorenza se tient sur le trottoir près d’eux, sourcils haussés. Puri serre les poings.
- Mêles-toi de tes affaires.
- Ay, comme tu voudras. Je me disais juste que ce serait dommage qu’on te donne une carte jaune...
- Les yeux de Puri s’écarquillent de frayeur. Elle salue Daniel d’un signe de tête et part en courant.
- Vous lui avez fait peur, reproche Daniel.
- Vous croyez ? demande Lorenza avec un haussement d’épaules. Tant pis. Ay, je vois que vous avez votre appareil. Peut-être aimeriez-vous prendre une photo de moi, *caballero* ?
- Il l’observe. Son uniforme est volontairement trop petit. Ses lèvres rouge vif et ses cheveux noirs sont assortis au drapeau de la Phalange.
- Désolé, Lorenza, je n’ai plus de pellicule.
- Il la laisse sur le trottoir et rentre dans l’hôtel.

– Je vais bien, *cariño*. Ne t'inquiète pas pour moi. J'aimerais bien voir tes nouvelles photos.

Daniel se déplace pour les dissimuler à ses parents.

– Si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais mieux attendre qu'elles soient bien organisées.

– Elles ont déjà l'air très bien organisées, sourit sa mère. Mais je comprends. J'attendrai l'exposition officielle. Tu es sûr de ne pas vouloir venir dîner ? Tu ne passes pas beaucoup de temps avec nous. Nous fêtons le contrat de ton père, ce soir.

– Il préfère être avec des jeunes, María. Il s'est fait des amis.

– Vraiment ? fait sa mère, étonnée. Qui donc ? Et où allez-vous ?

Daniel cherche une demi-vérité.

– Des amis de Nick Van Dorn. On doit dîner ensemble. Il a été question de quelque chose qui finirait tard...

– Probablement un spectacle de flamenco, devine sa mère.

Le message passé sous sa porte ne parlait pas de flamenco. Il y était juste noté :

23 h – Tom Collins

– On se retrouve pour le petit déjeuner demain matin ? propose sa mère.

– D'accord, accepte-t-il en tâchant de les repousser discrètement vers la porte de sa suite.

– Ne porte pas ce jean, ce soir, recommande-t-elle. Tu es si élégant en costume.

– Bien, maman. À demain !

La lourde porte se referme avec un cliquetis déterminé.

À onze heures et cinq minutes, Ana entre dans la chambre de Daniel avec son passe-partout.

– Pratique, cette clef ! commente-t-il.

– Excusez-moi de ne pas avoir frappé, mais je ne voulais pas prendre le risque d'être vue dans le couloir. Quelqu'un est déjà venu préparer votre lit pour la nuit ?

– Oui, mais on ne m'a pas encore apporté le repas. Je meurs de faim.

Ana reste dos à la porte fermée, les doigts crispés autour de son sac à main.

– Venez, l'incite-t-il. Vous n'êtes pas ici pour travailler, mais pour dîner.

Elle regarde la chambre comme si c'était un endroit totalement étranger.

– Je ne suis jamais entrée dans la chambre d'un client en dehors de mes heures de travail. C'est contre les règles.

– Personne ne le saura jamais. J'ai raconté à mes parents que j'allais voir Nick.

– Et moi à mes collègues que j'allais chez Puri.

– Vous voyez ? Personne ne le saura ! promet Daniel en souriant.

Ana a le ventre noué.

– Alors, qu'est-ce qu'on commande ? demande Daniel en levant un menu.

– Il ne faut pas que le service d'étage sache qu'il y a deux personnes dans la pièce. Rien n'échappe au personnel. Et tout le monde bavarde, vous savez.

– Je sais.

En fait, il ne le sait pas. Les domestiques font partie de la vie de Daniel depuis sa naissance. Ils disparaissent à l'arrière-plan, comme les gardes du corps de Franco. Ce sont des témoins silencieux, qui semblent aveugles et sourds à toutes les conversations et indiscretions. Mais ils ne sont ni aveugles ni sourds. Ils remarquent tout. Ce qu'il y a dans la pièce, le linge sale, les messages téléphoniques et les repas commandés.

Daniel parle d'une voix douce :

– Ana, venez vous asseoir. Vous ne pouvez pas rester devant la porte.

Il lui tend un menu. Elle accepte de le prendre et va s'asseoir sur le petit canapé. Daniel allume la radio ; la voix de Lola Flores réchauffe la pièce et dissipe leur embarras.

– Je ne sais pas quoi choisir, avoue-t-elle. Vous n'avez qu'à passer commande pour nous deux. Quelque chose d'américain.

Daniel s'assied près d'elle et prend le menu.

– Voyons. Un homard thermidor et une salade de crabe Louie ? Et on peut partager une bombe Alaska en dessert.

– Quand vous appellerez, dites que vous voulez manger un cheval.

Il la regarde, stupéfait.

– Pardon ?

– Les Texans disent toujours qu'ils ont si faim qu'ils veulent manger un cheval, et ensuite, ils commandent tout ce qu'il y a au menu. Cela semblera parfaitement normal à la personne qui prendra la commande.

– Non, ça ne semblera pas normal. Nous disons : « J'ai si faim que je *pourrais* manger un cheval. » C'est une expression. Il ne faut pas la prendre au pied de la lettre !

Elle rit.

– Ah, tant mieux ! En tout cas, personne ne doit se douter que je suis ici.

Daniel passe le coup de téléphone. Quand il raccroche, Ana sort de son sac des couverts enveloppés dans une serviette en tissu.

– Vous avez apporté votre propre fourchette ?

– Je l'ai empruntée en bas. Vous ne pouviez pas réclamer d'autres couverts. On aurait tout deviné. J'utiliserai l'un des verres de la salle de bains.

Daniel secoue la tête en souriant.

– S'il vous plaît, laissez-moi vous prendre en photo.

Ana rit en brandissant sa fourchette et son couteau. Avec leurs rires et le son des castagnettes de Lola Flores, l'atmosphère se détend.

– J'ai beaucoup réfléchi, annonce Daniel. Ce doit être Ben qui a pris les photos. Il disait qu'il saurait les utiliser, et comme je n'étais pas là, il ne m'a pas demandé la permission.

– Mais comment serait-il entré ici ?

– Il m'a dit qu'il avait des relations.

Pendant qu'ils attendent le repas, Ana demande à revoir le portfolio de Daniel. Assis côte à côte sur le canapé, ils feuilletent l'album.

– Celle-ci est une de mes préférées, dit Ana en montrant un arbre gigantesque couvert de milliers de lumières tremblotantes. C'est quoi ?

– Un grand pacanier à Highland Park. Chaque année, avant Noël, il est décoré au cours d'une cérémonie.

Ils en arrivent à la photo de la fête dans le jardin.

– C'est dans cette maison que vous habitez ?

– Oui.

– Et ça, c'est Laura Beth, déclare Ana en désignant la jeune fille sexy qui envoie un baiser au photographe.

Daniel ne peut masquer sa surprise.

– Comment la connaissez-vous ?

– Votre mère en parle souvent. Et elle vous a envoyé des télégrammes ici, à l'hôtel. Rappelez-vous que les employés voient tout...

Elle regarde Daniel, attendant sa réponse.

– Ça s'est terminé, et pas très bien. Ma mère ne le sait pas encore. Laura Beth refusait de m'accepter tel que j'étais. Dès qu'elle a compris

que je n'allais pas changer, elle s'est mise à embrasser d'autres garçons dans mon dos. Puis elle a rompu avec moi en m'expliquant que ma famille était « trop ethnique ».

– Je ne comprends pas ce que ça veut dire.

– Ma mère est espagnole. Notre famille est différente des autres.

– La Señora Matheson est si belle !

– Oui, mais elle ne ressemble pas aux autres femmes chics de Dallas. Elle m'a élevé autrement. Nous parlons espagnol ensemble. Nous écoutons des disques espagnols sur notre chaîne hi-fi. Certains de ses vêtements et bijoux sont perçus comme excentriques. Elle dîne tard et se lève tard. Nous célébrons les fêtes espagnoles. Aux yeux de Laura Beth et de sa famille, j'étais étrange, exactement comme les Américains à vos yeux. Mais la rupture ne m'a pas attristé. Nous n'avions rien à nous dire. Tout était difficile, avec elle. Je ne me rendais pas compte à quel point jusqu'à ce que je vienne à Madrid. Le premier jour, quand vous m'avez conduit au labo photo, je voulais...

Des coups à la porte font bondir Ana. Elle attrape son sac et court s'enfermer dans la salle de bains.

Debout contre le lavabo, elle attend, le cœur tambourinant dans sa poitrine. Pourquoi a-t-elle accepté de venir ? Elle a enfreint toutes les règles. Elle pourrait être renvoyée ou recevoir une carte jaune. Elle reconnaît la voix du serveur. C'est Guillermo, un Catalan. Elle pousse un soupir de soulagement. Guillermo est discret et ne s'intéresse pas aux affaires des autres. Elle entend le cliquetis de la vaisselle quand il pousse la table à roulettes dans la chambre.

Ana se regarde dans le miroir et ajuste sa coiffure. Elle s'est attaché les cheveux. Aurait-elle dû les laisser libres ? Elle extrait une mèche qu'elle laisse descendre en spirale près de son visage. Le nécessaire de rasage de Daniel est ouvert sur l'étagère. Une bouteille bleue avec un bouchon blanc est marquée « Arrid Men's Spray. Efface l'odeur de la transpiration. » Lorenza prétend que les hommes américains se parfument sous les bras. Est-ce de ce genre de parfum qu'elle parle ? Daniel sent si bon que ça lui donne des palpitations.

Elle entend la porte se refermer mais n'ose pas bouger. Le serveur est-il encore dans la pièce ? Elle demeure immobile, incapable de juger les bruits qu'elle entend. Quelques instants s'écoulent, jusqu'à ce que la voix de Daniel s'élève :

– Vous voulez que j'apporte le chariot dans la salle de bains ?

Elle ouvre la porte.

Les lumières sont tamisées. Les voilages oscillent dans la douce musique et la légère brise venant du balcon. La table qu'on vient d'apporter est installée au milieu de la pièce, avec une nappe blanche, des dômes argentés et d'élégants couverts. Au centre est allumée une unique bougie.

Daniel se tient près de la table, très à l'aise dans son jean et ses bottes poussiéreuses. Il ne regarde pas à travers le viseur d'un appareil photo. Il la regarde directement, en face. Il la voit.

– Vous... *tu* viens, Ana ?

Son champ de vision se rétrécit. Daniel est debout au bout d'un long tunnel dans lequel elle erre depuis si longtemps.

Elle n'est pas à l'hôtel.

Elle n'est pas femme de chambre.

Elle est sur le point de dîner avec un beau garçon.

Un garçon qui l'aime.

Menaces, cartes jaunes, guerre, crainte et silence tombent comme les feuilles d'un arbre en automne. Elle les laisse s'envoler. Juste une nuit. Elle va s'autoriser à être heureuse, pendant une nuit.

Elle regarde Daniel et prononce le mot qui chante dans son cœur :

– Oui.

Quatre heures du matin.

Assiettes vides. Table abandonnée. Moignon d'une bougie presque éteinte.

Les bottes de Daniel reposent çà et là sur la moquette. Sa chemise est ouverte sur son tee-shirt blanc. Les cheveux d'Ana, dénoués, tombent sur ses épaules.

Ils sont assis par terre, devant le canapé, face à face. Daniel passe les doigts sur la main d'Ana.

– Dès le premier jour, sur le trottoir.

– Le touriste endormi. Nous avons tous les deux vu la photo.

– Exactement ! Et puis tu m'as emmené dans le métro. Tu étais toute proche de moi. Je transpirais à grosses gouttes ! rit Daniel.

– Ton Arrid ne marchait pas ?

– Absolument pas. Je n'arrêtais pas de penser : « Bon sang, qui est cette fille ? » Et après, au bal...

– Eh bien, quoi, au bal ?

– Comment ça, quoi ? Tu m'as embrassé.

– Tu es sûr ? demande Ana. Peut-être que tu te trompes. Ça faisait comment ?

Il se penche vers son cou et son oreille.

– Ça faisait comme ça.

Des coups à la porte. Le corps d'Ana se raidit de frayeur. Daniel l'attire à lui et porte un doigt à ses lèvres.

– Je sais que tu es là ! tonne une voix derrière la battant. J'entends la musique. Ouvre !

On secoue la poignée. Ana se lève d'un bond, affolée, et court vers la salle de bains. Daniel se rapproche de la porte.

– Va-t'en. Je dors.

– Bien tenté. Tu veux que je réveille tes parents ?

Daniel entrouvre la porte. Ben est appuyé contre le chambranle et secoue la tête. Il repousse le garçon pour entrer.

– Tu croyais vraiment t’en tirer comme ça ? Si tu veux faire l’idiot, c’est ton problème, Matheson, mais tu es sur un terrain miné avec...

Ben s’arrête brusquement, comme s’il s’était heurté à un mur. Ses yeux vont de la table romantique au sac à main sur le canapé et à ce qui reste de la bougie. Un sourire naît sur ses lèvres.

– J’arrive au mauvais moment ?

– Très mauvais, chuchote Daniel. Qu’est-ce que tu veux ?

– Tu as filé avec le badge !

– Reviens demain. Je t’en prie, Ben.

L’homme hoche la tête en gloussant.

– C’est Ana, la femme de chambre. J’ai raison ?

Daniel le pousse vers la porte. Ben attrape un bout de pain sur la table au passage

– Je donnerais cher pour être à ta place, Matheson.

À la porte, Ben pose une main sur son épaule.

– Tu as conscience de ta chance, hein ? Tu vas repenser à cet été toute ta vie, cow-boy. Profites-en.

– Justement, j’aimerais bien !

Ben sort et se retourne dans le couloir.

– Au fait, beau boulot, ce matin. Ta photo...

Daniel referme la porte, la verrouille.

L’interruption de Ben a-t-elle tout gâché ? Il ne veut pas qu’Ana s’en aille. Il leur reste deux heures.

– Ana, il est parti.

Elle sort de la salle de bains.

– Ce n’était que Ben, dit-il en se rapprochant d’elle. Je suis désolé. On en était où ?

Ana s’adosse au mur.

– Je crois qu’on en était là.

Elle attire Daniel vers elle et l’embrasse tout en tendant une main vers l’interrupteur.

Ils sont debout près de la porte, oscillant entre la fin de la soirée et le début d’une nouvelle journée.

– Il est six heures et demie. On m’attend en bas, dit Ana.

Daniel ne répond pas. Il acquiesce, sans la quitter des yeux.

– Tu es fatigué ? demande-t-elle.

– Pas du tout.

– Moi non plus.

– Alors, ne pars pas.

– Je suis obligée ! rit-elle. Peut-être que je peux t’apporter le petit

déjeuner.

Elle lui donne un baiser et fait mine de sortir. Il la retient.

– Attends, j'ai quelque chose pour toi, annonce-t-il en allant prendre un livre dans un placard. J'ai visité le musée Sorolla, comme tu me l'avais conseillé.

– Il est merveilleux, non ?

– Oui. Et je t'ai pris ça, dit-il en lui tendant le livre. Tous les tableaux y sont reproduits, y compris ceux que tu aimes, avec la plage. Maintenant, tu pourras visiter le musée chaque fois que tu en as envie.

Ana ouvre la couverture. Elle soupire et passe un doigt sur les lèvres de Daniel.

Pour Tom Collins, de la part de Robert Capa – D. M., 1957

Après de longues tergiversations et des au revoir répétés, Ana finit par partir et se glisse dans l'escalier pour descendre au sous-sol. Daniel s'adosse à la porte et respire lentement, essayant de retenir les sensations de cette nuit incroyable passée ensemble. Il sent Ana tout autour de lui. Et c'est merveilleux.

Il va s'asseoir sur le balcon et regarde la nuit céder la place au jour. Un projet se forme rapidement dans son esprit. Il ira à l'université à Madrid. Il travaillera avec Miguel. Il participera au concours photo, comme prévu. S'il gagne, peut-être que Ben pourra lui trouver un boulot pour l'antenne espagnole du *Herald Tribune*. Ou bien Mr. Van Dorn lui donnera un poste de photographe à l'ambassade.

Le soleil est levé. Il retourne dans sa chambre et passe en revue les images sur le mur. Il lui en faut dix pour le concours. Ana et Miguel l'aideront à choisir. Il y réfléchira plus tard, quand il saura pourquoi Ben avait besoin de ses photos.

Il dort si profondément qu'il entend à peine les coups. Depuis combien de temps frappe-t-on à sa porte ? Est-ce Ben ? Espérant voir Ana, il enfille un jean et se dirige torse nu vers le battant qu'il ouvre d'un seul coup, un sourire aux lèvres.

Ses parents, élégamment vêtus et pleins d'énergie, lui sourient dans le couloir.

– Alors, Daniel, tu as oublié ? Nous étions d'accord pour petit-déjeuner ensemble.

Daniel passe une main dans ses cheveux ébouriffés.

– Désolé. Je suis assez fatigué.

– Eh bien, annonce son père, nous avons une surprise qui va t'aider à te réveiller.

Sur ces mots, ses parents s'écartent.

Derrière eux se trouve un visage familier.

C'est Laura Beth.

– Oh, Puri, quelle surprise de te voir ! s'exclame Julia en embrassant sa jeune cousine. Tes parents vont bien ?

– Oui, oui. Excuse-moi de te déranger au travail, Julia. Je sais que tu es très occupée avec les matadors, mais je ne savais pas où aller.

La voix de la jeune femme est imprégnée d'un sentiment d'urgence.

– Qu'est-ce qui se passe, Puri ? Tu ne vas pas bien ?

– Pas bien du tout.

– Viens. Allons parler dans le salon d'essayage.

Julia précède sa cousine à travers l'atelier.

Puri a passé de longues nuits à penser aux beaux matadors. Des pensées qu'il lui fallait ensuite confesser. Toutes ces couleurs, ces tissus, ces costumes, elle a rêvé de voir ces hommes courageux les porter... ou les enlever. Mais les événements récents lui ont fait oublier son intérêt pour les matadors.

Elles entrent dans une petite pièce lambrissée et tapissée de miroirs. Julia lui fait signe de s'asseoir près d'elle sur un banc.

– Dis-moi pourquoi tu es là, Puri.

– Parce que tu sais l'importance des secrets.

Julia tressaille. Ses doigts se crispent sur sa jupe.

– De quoi parles-tu ?

Puri prend une inspiration profonde.

– Julia, quand doit-on garder un secret, et qu'est-ce qui doit rester secret ? Si je découvre quelque chose qui me perturbe, qui me semble mal, ai-je le droit de le remettre en question ? Dois-je parler ?

Julia regarde la jeune fille, réfléchissant à sa réponse.

– Nous avons tous le droit de remettre les choses en question dans notre for intérieur, Puri. Mais certaines situations sont complexes, nuancées. Elles se tiennent au bord de l'abîme de la vérité. Elles nous

apparaissent comme des faits, alors qu'en réalité, nous n'avons pas toutes les informations. Et à ce moment-là, elles dépassent notre entendement. Parler de ce que nous ne comprenons pas pourrait tout compliquer.

– Dans ce cas-là, que dois-je faire ?

– Est-ce que ça a un rapport avec ton travail bénévole à l'orphelinat ?

– Oui, et à la clinique.

– Quelque chose à voir avec les bébés ? souffle Julia.

– Et l'adoption en général.

– Puri, tu dois faire tout ce que tu peux pour ces enfants. Où qu'ils soient nés, quelles que soient les circonstances de leur arrivée à l'Inclusa, ils sont innocents. Protège-les, montre-leur qu'ils sont dignes d'amour. Si tu peux, aide-les à trouver une famille aimante et stable. (La voix de Julia se brise pendant une seconde.) S'il te plaît, Puri. S'il te plaît. Les mères prient pour que leurs enfants rencontrent quelqu'un comme toi. Quelqu'un qui se soucie de ces bébés, qui les câline, qui les aime, qui pense à leur avenir.

Julia lui prend la main.

– Je sais que c'est difficile, Puri, mais si tu peux, essaie de t'imaginer à la place de ces enfants. Que méritent-ils ?

Une femme entre dans le salon d'essayage.

– Julia, Luis te demande.

– Je suis désolée, Puri, je dois retourner travailler.

Julia l'embrasse et la fait sortir de la pièce.

« Essaie de t'imaginer à la place de ces enfants. »

Julia parlait-elle de manière générale, ou était-ce un message plus direct ? Que sait-elle ?

Daniel garde les yeux fixés sur son assiette. Laura Beth et sa mère n'arrêtent pas de parler. C'est ce que fait sa mère quand elle est mal à l'aise. Son père n'a pas prononcé un seul mot. C'est ce qu'il fait, lui, quand il est mal à l'aise.

Son père a insisté pour présenter à tous ceux qui étaient présents dans le hall Laura Beth, « la fiancée de mon fils, venue de Dallas ». Daniel en est malade. Celle qu'il voudrait pour fiancée est dans l'hôtel en ce moment même et pourrait surgir à tout instant.

Laura Beth essaie de le faire participer à la conversation.

– Ta mère m'a montré la photo de Franco. En première page du journal. Félicitations !

– Merci.

– Tu pourrais peut-être faire découvrir Madrid à Laura Beth, aujourd'hui ? propose sa mère.

– J'ai déjà deux séances photo prévues.

– Et si tu l'emmenais avec toi ?

– La première est à l'abattoir, la deuxième au cimetière. Je doute que ça la tente.

– Mais Laura Beth a fait un très long voyage, objecte son père. Ce serait terriblement impoli de ne pas passer du temps avec elle.

Un nuage de tension flotte au-dessus de la table. Daniel a envie de frapper dans quelque chose.

– En fait, c'est moi qui ai été impolie, intervient Laura Beth. C'est en partie pour cette raison que je suis là.

Daniel lui lance un regard pour l'arrêter, mais elle l'ignore.

– Mrs. Matheson, je ne sais pas si Daniel vous l'a dit, mais j'ai rompu avec lui.

Le silence est absolu, jusqu'à ce que la jeune fille continue :

– Il m’a semblé que les différences entre nos familles étaient trop difficiles à surmonter. Mais je regrette la manière dont ça s’est passé. Et Daniel me manquait, donc j’ai décidé de venir à Madrid.

– Tu as fait tout ce chemin pour me dire ça ? demande Daniel.

– Euh, non. Il y a un nouveau couturier, Oscar de la Renta, qui vit ici. C’est lui qui a confectionné la robe de débutante de la fille de l’ambassadeur, et il prépare nos robes pour le bal Ford. C’est ma mère qui a eu cette idée. Elle est là, elle aussi. Personne d’autre n’aura une robe d’Espagne !

Bien sûr. Elle n’est pas venue en Espagne pour lui. Elle est venue acheter une robe.

– Merci, Laura Beth. C’était aimable à toi de venir me voir. Mais je fréquente quelqu’un d’autre.

– Tu fréquentes quelqu’un d’autre ? répète son père.

– De quelles « différences entre nos familles » parles-tu ? demande sa mère.

– Eh bien... l’ethnicité... la culture...

– Je vois.

La mère de Daniel presse ses mains l’une contre l’autre sous la table et murmure en espagnol :

– Elle ne te mérite pas.

Laura Beth soupire et se tourne vers le père de Daniel.

– Je suis navrée, Mr. Matheson. Je vous avais bien dit que ce n’était pas une bonne idée. Je suis sûre que mon père vous remboursera le billet d’avion.

Et puis elle tend sa serviette à Daniel.

– Tu as du rouge à lèvres sur l’oreille.

Elles veulent du sang.

Le soleil brillant de juin reluit sur une file de femmes qui attendent patiemment devant le *matadero*.

Les femmes portent des bocaux et des bidons vides : des récipients pour le sang. Daniel, allongé par terre, prend des instantanés de leurs chaussures usées par les kilomètres parcourus et couvertes de terre séchée.

L'une d'elles le regarde de travers jusqu'à ce qu'une autre désigne son badge.

– *Periodista*, dit-elle.

En voyant le badge approuvé par le gouvernement, l'expression renfrognée de la femme s'efface. À l'arrière de l'abattoir, de jeunes matadors s'entraînent avec leurs agents. Daniel les photographie.

– C'est là que El Huérfano va s'entraîner, un jour, annonce Rafa.

Daniel photographie aussi les crochets à viande vides suspendus au plafond, Rafa qui lave le sol, nettoie le sang au tuyau d'arrosage et, la journée terminée, raccroche son tablier.

– Il faudra que vous reveniez pour les entraînements. Allons déjà au cimetière.

Rafa fait signe à un pick-up poussif. Daniel et lui rejoignent une dizaine d'hommes à l'arrière du véhicule. Leurs visages sont tachés par la suie, usés par le labeur, creusés par la faim. Trois hommes partagent un pichet de vin. Personne ne parle. Les cahots violents sur la mauvaise route font claquer les dents de Daniel et lui font mal au coccyx. L'homme près de lui dort profondément.

Il s'accroupit, se redresse à genoux pour photographier les hommes chaque fois que le pick-up fait une pause. Daniel a pu pénétrer dans un monde qui n'a rien à voir avec le sien. Il est à l'intérieur de l'image.

Et il en est enchanté.

Tout à coup, à une intersection, il voit la photographie qu'il attend depuis le début.

Un groupe de Guardia Civil est là, tout près. Des Corbeaux.

Des hommes en cuir verni, avec des âmes en cuir verni.

La lumière tombe sur leurs visages, et leurs chapeaux à ailes projettent des ombres larges et menaçantes sur le mur. Les hommes du pick-up fixent leurs genoux. Daniel regarde dans le viseur. C'est le moment.

Les recommandations de Ben lui reviennent. « Il faut être malin. » Daniel laisse l'appareil dans la même position, mais tourne le visage, comme s'il regardait ailleurs. Il presse le déclencheur et se renforce aussitôt en arrière, en retenant son souffle. Le véhicule poursuit sa route.

Rafa secoue la tête.

– *Está loco, Texano.*

Un sentiment de triomphe envahit Daniel. Il n'est pas fou. Il est heureux.

Au bout de plusieurs minutes de trajet, Rafa frappe sur la cabine du pick-up, qui s'arrête. Ils sautent au-dehors, et Daniel suit Rafa dans une ruelle tranquille qui longe le cimetière.

– Vous avez assez de pellicule ? demande Rafa.

– Largement.

Ils passent par un petit portail réservé au service. Un abri en métal rouillé, de la taille d'un garage, se dresse sur le côté. Il est cabossé, rongé, tordu.

– Bienvenue dans la maison d'El Huérfano, *amigo* ! annonce Rafa en ouvrant les bras. Entrez.

Fuga dort dans un coin, sur une couche de paille. Près de ses pieds chaussés de sandales sont posés deux petits cercueils de bois. Daniel s'accroupit et photographie Fuga endormi.

Rafa pousse un sifflement qui réveille Fuga.

– *Hola*, dit Daniel.

Pas de réponse.

Daniel coince la porte en position ouverte pour avoir de la lumière.

– Vous m'avez fait venir pour prendre des photos ?

– Oui. Fuga pense qu'il y a un reportage à faire.

– Sur quoi ?

– Un mystère. Regardez ces petits cercueils. Nous en recevons deux ou trois par mois. Ce sont les hôpitaux ou les cliniques qui nous les envoient. Bien sûr, c'est très triste.

Daniel examine les coffrets, de la taille d'une boîte à pain. Sur le couvercle de l'un des deux, une croix bleue a été peinte à la main ; sur le couvercle de l'autre, une croix rose.

– Prenez une photo, ordonne Fuga.

– De ça ?

Fuga s'agenouille devant les cercueils. Il saisit un démonte-pneu.

– Attendez, vous n'allez pas les ouvrir, n'est-ce pas ? s'affole Daniel en se tournant brusquement vers Rafa.

– *Tranquilo, Texano.*

– C'est sans doute illégal !

Fuga commence à arracher le couvercle.

– Arrêtez !

Fuga soulève une poignée de mousseline dans le cercueil et lui tend le coffre vide. Daniel relâche sa respiration, soulagé et confus.

– Mais... il est vide ?

– Oui, confirme Rafa.

– On vous demande d'enterrer des cercueils vides ?

Fuga passe au cercueil avec la croix rose.

– ¿ *Bebita* ? demande-t-il à Daniel.

En effet, cela semble être le cercueil d'une petite fille. Daniel fait la mise au point.

Fuga force le couvercle en contreplaqué. Daniel presse le bouton.

Rafa fait un bond en arrière, horrifié. Il se détourne. Des flots de vomi jaillissent de sa bouche.

Le petit cercueil ne contient pas le cadavre d'une fillette.

Il contient une main d'adulte, amputée, noire et rongée par la gangrène.

Debout devant l'abri, Fuga fume le mégot sale d'une cigarette qu'il a trouvé par terre. Rafa est assis à même le sol, la tête dans les mains.

– ¿ *Por qué ? ¿ Por qué ?*

– Depuis combien de temps cela dure-t-il ? demande Daniel.

Fuga hausse les épaules. Daniel reprend :

– Si on vous fait enterrer des cercueils vides, où sont les bébés ? Y a-t-il des funérailles ?

Fuga secoue la tête.

– C'est le personnel de la clinique qui nous les apporte et qui paie.

– On vous paie pour enterrer des boîtes vides ? C'est absurde.

– Exactement, confirme Rafa. C'est pour ça que nous vous avons demandé de venir. C'est compliqué, pour nous. Nous devons travailler. Nous avons besoin de manger. J'ai deux emplois, et pourtant, j'ai faim tout le temps. Et comme vous le savez, nous avons enfin l'occasion de mener une vie meilleure. El Huérfino va se battre de nouveau dimanche. Je suis certain qu'il va progresser. Mais cette histoire pèse sur mon ami. J'ai juré de le protéger, et ce problème le distrait. Les distractions sont dangereuses pour les toreros. Voilà pourquoi je vous demande votre aide, *Texano*.

Rafa fait une pause et regarde Daniel en face.

– Nous ne pouvons pas ébruiter cette affaire. Vous, si. Rapportez vos photographies chez vous, en Amérique. Montrez-les à tout le monde. Demandez aux gens ce qu'ils en pensent. Qu'arrive-t-il aux bébés en Espagne ?

Rafa reprend sa respiration et conclut :

– Vous voulez bien nous aider ?

Daniel jette un coup d'œil au badge suspendu à son appareil photo. Doit-il parler à Ben ? Ou à Miguel ? La religieuse avec le bébé mort, le

commentaire de Nick sur les enfants adoptés qui ne sont pas des orphelins, les cercueils vides... Tout cela fait-il un sujet ?

Fuga reste dans son coin. Il a remplacé la cigarette par un long brin d'herbe et s'exerce à faire des passes devant un taureau imaginaire.

– Rafa, puis-je parler à Fuga en tête à tête ? demande Daniel.

Rafa acquiesce et s'éloigne. Les deux hommes se plantent face à face, aussi grands et courageux l'un que l'autre.

– J'ai le sentiment que vous ne m'aimez pas, dit Daniel.

– Je connais votre espèce, grommelle Fuga.

– Dans ce cas, pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

– Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir. C'est Rafa. Les cercueils vides me mettent en colère. Il dit que ça me perturbe.

– Je comprends.

Fuga lance un rire méprisant et crache :

– Vous comprenez ? Ça m'étonnerait. Vous n'avez jamais été abandonné, martyrisé par des adultes, considéré comme un moins que rien, affamé au point de manger de l'herbe, pauvre au point d'être obligé de voler. Dites-moi, avez-vous jamais eu faim, *Texano* ?

Daniel choisit ses mots :

– Je suis désolé. Vous avez raison. J'aurais dû dire que je voudrais comprendre.

– Pourquoi ? Pour pouvoir vendre vos photos dramatiques de la pauvreté en Espagne à des magazines ?

– Non. Pour montrer les conséquences de la guerre et de la dictature.

– Vous vous sentez puissant parce que vous êtes riche. Votre argent achète notre vin et notre soleil, mais il ne vous donne pas le droit de voler notre histoire.

Ces paroles font réfléchir Daniel. S'il y a une histoire à raconter, à qui appartient-elle ? Il examine l'homme debout devant lui. Le visage et le corps de Fuga sont contractés, tendus par des années de résistance et d'endurance. Il ne recule devant personne. Son pouvoir, c'est la vérité.

– C'est tout ? Je pense que non. Vous avez autre chose à me dire.

Les yeux de Fuga transpercent Daniel, l'attrapent par le col de son âme. Sa voix est lourde de menaces :

– *No le haga daño.*

« Ne lui faites pas de mal. »

Daniel le regarde en face, évitant même de cligner des paupières, et jure :

– Je ne lui ferai aucun mal.

Ils s'affrontent du regard jusqu'à ce que Fuga hoche la tête, satisfait.

Daniel lui tend la main. Fuga la serre.

Rafa revient en courant.

– ¡ *Fantástico* ! Vous voyez, ce n'est pas si difficile de s'entendre. Maintenant, enterrons ces cercueils. El Huérfano doit s'entraîner, cette nuit.

– Texano ! Je suis content de vous voir. J'allais fermer.

– *Hola*, Miguel. Je voulais vous donner quelques pellicules à développer.

– Et moi, je voulais vous féliciter.

Miguel tire un journal de sous le comptoir et désigne la légende de la photo, avec un grand sourire.

– En première page ! *¡ Felicidades !* Avec ça, vous êtes sûr de gagner votre concours.

– Je n'en suis pas certain. C'est un peu compliqué, à cause de l'homme qui figure sur la photo.

– L'homme en compagnie du Généralissime ?

– Oui. C'est mon père.

Miguel hoche la tête, comprenant la situation.

– Les juges pourraient trouver ça bizarre, explique Daniel. *Nepotismo*, no ? Mais j'ai des photos sur ces pellicules qui pourraient être vraiment fortes. Je vous ai aussi rapporté mes négatifs. Je voudrais que vous fassiez deux duplicatas de toutes les photos que j'ai prises, que vous m'en donniez un jeu et que vous en gardiez un autre ici. C'est possible ?

– D'accord.

Miguel se penche pour inspecter le badge accroché à l'appareil photo.

– Une carte de presse officielle vous permet sans doute de prendre des photos très intéressantes.

– *Claro*, mais je vais devoir la rendre. Quand les tirages seront prêts, vous m'aidez à en sélectionner quelques-uns pour le concours ?

– J'en serais honoré. Et dites-moi, comment vont Rafa et son

matador ?

– Très bien. El Huérfano doit se battre dimanche à Arganda del Rey.

– *Qué bien*. Et Ana ? Comment va-t-elle ?

Daniel ne parvient pas à retenir un sourire.

– Nous sommes très heureux.

– Ah, je vois. Ça me fait plaisir.

– À moi aussi, dit Daniel.

Le jeune homme sort du métro en pensant à la première fois où il l'a emprunté avec Ana. Il se sent à l'aise à Madrid, désormais. Et s'il louait une voiture et faisait une surprise à Ana en l'emmenant à Valence ? Il en profiterait pour lui parler de son projet de poursuivre ses études à Madrid.

Le hall de l'hôtel est animé, comme d'habitude. Carlitos passe devant Daniel, portant une valise aussi grande que lui.

– *Hola*, Bouton. Tu as vu Ana ?

– Attendez-moi, lui souffle le garçon.

Daniel patiente près des ascenseurs. Carlitos revient en courant et le saisit par la manche. Il le conduit vers l'escalier qui mène au sous-sol, dissimulé dans un coin du mur, et lui fait descendre deux marches avant de s'arrêter.

– Tout va bien ? s'inquiète Daniel.

Carlitos secoue la tête, les yeux remplis de crainte.

– Señor, Ana a été renvoyée.

Renvoyée.

– Personne ne sait pourquoi, lui a chuchoté Carlitos.

Daniel appuie frénétiquement sur le bouton de l'ascenseur. Il espère qu'Ana est dans sa chambre.

Lorenza tend un plateau de cigarettes à Mr. Van Dorn et à Paco Lobo. Laura Beth est debout près d'eux. Dans un bel ensemble, ils se tournent vers lui. Daniel a l'impression que les parois de son cerveau commencent à s'affaïsser, comme les bords d'une bougie en train de fondre. Il opte pour l'escalier et gravit les marches deux à deux jusqu'au septième étage. Ayant parcouru le couloir au pas de course, il s'engouffre dans sa chambre.

– Ana ?

La suite est vide.

« Ne faites pas de mal à notre Ana », lui ont dit les femmes de Vallecas.

« J'ai énormément de chance de travailler ici ; je ne peux pas risquer de perdre mon travail », lui a dit la jeune femme.

Et puis la menace de Fuga : « Ne lui faites pas de mal. »

Daniel fait les cent pas dans sa chambre. Quelqu'un a dû apercevoir Ana avec lui, la nuit dernière. Ben ne les a sûrement pas dénoncés, si ? Ana a-t-elle parlé de leur dîner à quelqu'un ?

Il peut faire quelque chose. Il peut tout arranger. Il va aller voir le directeur de l'hôtel et expliquer que c'est sa faute. Il le suppliera de passer l'éponge. Il demandera à son père de l'aider. Il quémandera des faveurs.

Tout à coup, il se souvient. Shep Van Dorn lui est redevable. C'est ce qu'il a dit à l'hôpital, après la bagarre. Le Hilton est un hôtel américain. Il se rappelle cette photo de Mr. Van Dorn en compagnie de

Conrad Hilton. Une requête de l'ambassade américaine serait certainement efficace. Daniel sort de sa chambre en courant, dans l'espoir de trouver Van Dorn dans le hall avant qu'il ne s'en aille.

– Bonjour, Dan ! le salue Van Dorn. Je viens de faire la connaissance de ton amie, Laura Beth. Quelle jeune fille décidée, et si jolie !

– Oui, monsieur. Pourrais-je vous parler en privé une minute ?

– Bien entendu, accepte Van Dorn, toujours prêt à rendre service. Asseyons-nous à cette table, dans un coin. Tout va bien ? Tu es essoufflé.

Shep Van Dorn plie son corps mince sur une chaise. Sa chemise est blanche comme du papier et impeccablement repassée ; sa veste, époussetée. Vu la chaleur qui règne à Madrid, il doit garder des vêtements de rechange dans son bureau pour pouvoir se changer l'après-midi.

Lorenza s'arrête devant leur table.

– Cigares, cigarettes, Señor ?

– Juste des allumettes, poupée, répond Van Dorn avec un sourire. Et puis, tiens, envoie-moi le serveur avec un whisky-soda.

Il propose une boisson à Daniel, qui décline. Le père de Nick s'appuie au dossier et entrelace ses doigts. Ses boutons de manchette en or brillent sous ses manches. Daniel déchiffre son langage corporel : nonchalance et pouvoir.

– Alors, Dan, que puis-je faire pour toi ?

Daniel prend une inspiration avant de se lancer :

– À l'hôpital, vous m'avez dit que si j'avais un jour besoin de quelque chose, je pourrais m'adresser à vous.

Van Dorn sourit.

– Je confirme.

– Eh bien, une amie à moi qui travaille ici à l'hôtel a été renvoyée, par ma faute. Il faut que j'arrive à la faire réembaucher.

– Je vois. Il s'agit d'Ana ?

Daniel hésite une seconde.

– Oh, euh... oui. Je sais qu'elle a travaillé pour votre famille. Elle m'a dit que vous aviez été très bon pour elle.

– Ah, vraiment ? commente Van Dorn avec un petit rire.

Son sarcasme déstabilise Daniel.

– Oui. Et puisque vous la connaissez, j'ai pensé que vous pourriez la recommander.

Shep Van Dorn se penche en avant d'un air supérieur.

– Malheureusement, je ne peux pas faire ça, Dan. Je suis désolé d'être celui qui doit t'apprendre la vérité, mais Ana est une arnaqueuse et une voleuse. Une fripouille.

Ces mots frappent Daniel comme une gifle. Van Dorn hoche la tête et soupire :

– Oui. Quel dommage. Elle nous a volé un bracelet en or. Quand je m’en suis rendu compte, c’était trop tard : elle l’avait fait fondre pour confectionner des dents pour son frère et elle. Malin, hein ? Avec tous les touristes qui débarquent en Espagne, certains gueux sont devenus des escrocs de haut niveau. On ne peut même pas leur donner quoi que ce soit, sinon ils le vendent.

Daniel se rappelle la conversation à Vallecas. Il avait été question de vendre les cadeaux qu’il avait apportés. Ana l’aurait-elle manipulé depuis le début ? Non. C’est impossible.

– J’aurais souhaité avertir les autorités, mais malheureusement, Nick a trempé dans des magouilles avec elle, et je ne voulais pas qu’il ait d’ennuis. Ils forment une sorte de duo, tous les deux. Alors nous l’avons transférée ici, au Hilton, dans l’espoir qu’elle soit bien surveillée et qu’elle revienne sur le droit chemin. Mais on dirait qu’elle a repris ses vieilles habitudes. C’est une pro.

Daniel regarde Van Dorn, frappé de mutisme.

– Je sais, c’est terrible. Une si jolie fille. Quel gâchis.

Lorenza revient.

– Le serveur arrive avec votre whisky, Señor. Il voulait vous ouvrir une nouvelle bouteille.

– Tu ne veux pas ouvrir ma bouteille, petite souris ?

Lorenza fait une moue aguicheuse, triture une mèche de ses cheveux et rejette la tête en arrière pour rire.

En une seconde, la perspective de Daniel change. Il fait la mise au point. Voit les choses sous un autre angle.

Lorenza s’éloigne en se dandinant. Van Dorn la suit du regard avant de revenir à la conversation.

– Une de perdue, dix de retrouvées, Dan. Entre nous, c’est normal d’avoir envie de découvrir de nouveaux horizons de temps en temps, mais il vaut mieux chasser sur tes propres terres, si tu vois ce que je veux dire. Laura Beth a l’air d’une fille très bien.

Un coup en pleine figure. Un seul suffirait, et Daniel se sentirait tellement mieux. Une agression ? Non, un cadeau fait au service diplomatique.

Le jeune homme se lève, refrénant son envie de serrer les poings.

– Merci, monsieur. C’était bien aimable à vous.

– Oh, c’est tout ? demande Shep Van Dorn avec un sourire.

Daniel lui rend son sourire.

– Oui, monsieur. C’est tout.

Daniel se dirige vers l'ascenseur.

– Señor Matheson ! l'appelle Carlitos. J'ai vos timbres.

Le garçon lui fait un discret signe de tête et lui glisse un bout de papier dans la main.

Tom Collins. Demain. 10 h. Sorolla.

– Elle est encore là ?

– On l'a fait sortir de l'hôtel alors qu'elle venait de me confier ce message.

– Merci, Bouton.

Daniel plonge la main dans sa poche pour lui glisser un pourboire, mais Carlitos secoue la tête.

– Non, non. Je fais ça pour Ana. Je ne comprends pas comment ça a pu lui arriver, gémit-il, au bord des larmes. Je peux vous poser une question, Señor ? Cette jolie fille qui vient du Texas, c'est vraiment votre fiancée ?

– Non.

– Ay, j'en étais sûr ! s'exclame le garçon, satisfait.

Daniel réfléchit. Il sait que Carlitos voit beaucoup de choses, à l'hôtel.

– Bouton, en toute confiance, que penses-tu de Mr. Van Dorn ?

Carlitos se penche vers Daniel.

– Ay, *Texano*, je ne sais rien. Mais un jour, mes tantes m'ont raconté l'histoire de Don Juan, un homme qui se déguisait et manipulait le langage pour séduire des femmes. Vous savez, l'épidémie de grippe espagnole, il y a quelques dizaines d'années ? Au début, on a cru que ce n'était pas grave, mais elle a fait des tas de morts. Eh bien, certains

l'appellent encore « Don Juan ». Bref, je ne sais rien du tout sur Mr. Don Juan, à part qu'il ne donne jamais de pourboire. Les employés préfèrent son fils, qui est plus généreux.

Cette fois, Carlitos accepte la pièce de Daniel.

Daniel retourne dans sa chambre. Et s'il appelait Nick ? Il se dirige vers le téléphone.

Non. C'est Ben qu'il va appeler.

Pour que son ami reste bien éveillé avant son entraînement, Rafa lui raconte des détails historiques.

– Francisco Romero, de Ronda. Pense à lui, dimanche, quand tu combattras. On dit que c’est lui qui a inventé la *muleta*, la cape rouge. Rappelle-toi que, pendant des années, la corrida était un moyen d’entraîner les chevaliers. Seuls les nobles, montés sur des chevaux, affrontaient les taureaux.

Fuga ne dit rien. Il marche sans s’arrêter, comme en transe.

– Bien sûr, le rouge n’est qu’une tradition. Les taureaux ne distinguent pas les couleurs, mais...

Fuga lui fait signe de se taire. Ils tendent l’oreille, aussi immobiles que des statues sur le chemin de terre.

Rafa bouge les doigts, imitant des pattes qui galopent. Fuga hoche la tête.

Des chevaux.

Ils se glissent sur le bas-côté de la route, se tapissent derrière une haie.

– Nous arrivons plus tôt que d’habitude, chuchote Rafa. Peut-être que les éleveurs sont encore dans les champs ?

Pourvu que ce soit les éleveurs. L’autre possibilité est bien pire. Les Corbeaux.

Le bruit n’a rien d’inhabituel. Ils vont devoir attendre que tout le monde parte, ou aller dans un autre pâturage. Rafa s’allonge sur le dos et admire la lune lumineuse. Il jette un coup d’œil à son ami. Les yeux clos, les bras croisés derrière la tête, Fuga plisse le front. Il est inquiet.

Ils ont passé tant de nuits à dormir à même le sol qu’ils ont le sentiment de faire partie de la terre d’Espagne. Mais les choses évoluent. Si Fuga se débrouille bien, dimanche, il ira de l’avant. Il

pourra s'entraîner à l'abattoir. Un agent avec un gros cigare les conduira d'une ville à l'autre, et Fuga affrontera des jeunes taureaux dans les *novilladas*. Ils dormiront dans de belles voitures et non par terre. Et quand Fuga aura passé son *alternativa*, la cérémonie qui fera de lui un matador à part entière, ils dormiront à l'hôtel.

Le silence de la nuit s'installe enfin. Fuga se relève et commence ses étirements. Cela fait un an qu'il affronte clandestinement des taureaux adultes. El Huérfano est né le jour où il s'est glissé pour la première fois sous un fil de fer barbelé.

Il y a quelque chose d'exceptionnel chez lui. Un sixième sens, un savoir. Il combat en pleine nuit, avec la lumière de la lune pour seul guide. En tant que membre de sa *cuadrilla*, Rafa sera aux côtés de son ami, l'aidera, progressera avec lui. Ce sera une belle vie, mieux que des études universitaires. Ernest Hemingway, un auteur dont les livres ont été mis à l'index par le généralissime Franco, a écrit un jour : « Personne ne vit complètement sa vie, sauf les toréadors. » Rafa est d'accord.

Fuga repart seul sur la route vers la clôture du pâturage. Au lieu de la couverture teinte à la rouille, il porte la *muleta* de l'habit prêté par Julia. Rafa le suit patiemment. Il sait que Fuga ne franchira pas la limite du champ sans lui ni sans une prière.

Rafa s'agenouille devant les fils de fer barbelés avec son ami et récite :

– Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen.

Il fait le signe de croix.

Ensemble, ils rampent sous les barbelés.

L'odeur de l'herbe est épaisse dans la nuit. Les bêtes broutent tranquillement, à cinquante mètres d'eux. Fuga va se planter près du troupeau et établit un lien avec l'animal qu'il a choisi. Il ne le provoque pas, ne le nargue pas pour le faire avancer. Le taureau quitte volontairement ses congénères et marche jusqu'à Fuga. Ils se font face à deux mètres de distance. Le taureau est dans la force de l'âge, grand, avec une tête et des cornes qui arrivent à la hauteur des épaules de Fuga. Rafa s'écarte silencieusement de son ami, de manière à être assez proche pour l'aider, mais assez loin pour lui laisser le champ libre.

Fuga tend la main gauche, au bout de laquelle la *muleta* pend en un drapé élégant. Son pied gauche fait un grand pas en avant sous la cape, et son poids se déplace sur sa hanche droite. Retenant son souffle, Rafa voit apparaître la silhouette d'El Huérfano. Il attend le mouvement subtil de la cape. Une minute s'écoule. La cape ne bouge pas. El Huérfano garde sa pose superbe, mais statique.

Pourquoi ne fait-il pas tourner la cape ? Pourquoi s'est-il changé en statue ? L'immobilité perdure. Rafa n'ose pas parler, de peur d'interrompre l'échange entre Fuga et le taureau. C'est une présence. Ce moment d'immobilité complète a quelque chose de divin, de transcendant.

Pan.

Une détonation.

Non.

Non.

Non.

La balle pénètre dans le dos de Fuga. L'impact propulse sa poitrine en avant, contracte ses omoplates. Il fait un pas, un seul, et tombe à genoux devant le taureau, comme pour se rendre. Des ruisseaux de sang coulent à l'arrière de sa fine chemise en batiste. L'animal retourne au galop jusqu'au troupeau.

Rafa se précipite vers son ami. Il glisse sur l'herbe, tire Fuga sur ses genoux. Celui-ci respire encore. Son corps tremble. Rafa sent la vie et le sang de son meilleur ami s'écouler sur son pantalon.

– *Amigo*, halète-t-il. Je suis là.

Les yeux de Fuga sont ouverts, mais flous. Il tend la main pour chercher celle de Rafa. Leurs paumes se rejoignent. Rafa berce le grand corps, incapable de retenir ses larmes.

– Rafa, *hermano*.

– Oui, mon frère. Je suis là. Je suis toujours là.

– *Hermano*, balbutie Fuga. *El fin*.

Les larmes coulent sur le visage de Rafa.

– Non. Ça va aller. S'il te plaît. Ce n'est pas la fin.

Une convulsion parcourt Fuga. Ses doigts desserrent lentement leur prise sur ceux de Rafa.

– *Sí. El fin*.

Les lèvres frémissantes, Fuga lâche un dernier murmure :

– Rafa... n'aie pas... peur.

Et son corps se sépare de sa force vitale.

– Non ! gémit Rafa. *¡ Amigo ! ¡ Hermano !*

Il sanglote, agrippé au corps de son ami, si fort qu'il ne sent rien, rien d'autre que le sang chaud de Fuga qui forme une flaque sur ses genoux. Écrasé par l'horreur, il ne sent pas la crosse du fusil, même lorsque celle-ci s'abat sur sa nuque.

Un changement météorologique apporte un soulagement temporaire aux températures infernales. Puri est assise sur l'herbe avec les enfants les plus grands et profite du soleil matinal. Trois ballons de football seront bientôt ajoutés au matériel ludique de l'Inclusa ; l'annonce de leur arrivée imminente a provoqué une vague d'excitation.

– Je veux être *futbolista* ! annonce l'un des garçons.

L'enfant abandonné que Daniel a trouvé dans la rue renchérit :

– Mon oncle, il sait faire rebondir un ballon de football sur sa tête.

– Ton oncle a l'air très doué, commente Puri.

– Oui. Il me manque, avoue le garçon en arrachant l'herbe près de sa chaussure.

– Ay, ma famille ne me manque pas, dit le garçon qui veut devenir footballeur. On n'avait jamais assez à manger. Ici, j'ai de quoi manger, et un lit rien que pour moi. Et bientôt, on aura un ballon ! À la maison, je partageais un lit avec mes quatre frères. J'avais toujours leurs pieds sales dans la figure.

– Beurk ! fait une fillette.

– Moi non plus, je ne regrette pas ma famille, dit José.

Puri le regarde. José est le garçon qui a perdu une dent, celui dont la mère estime qu'il peut se débrouiller seul dans la vie.

– Il y avait huit enfants, à la maison, explique-t-il. Maman était tout le temps en colère et fatiguée. Elle n'arrêtait pas de crier.

Il prend une voix plus grave pour l'imiter :

– « Bande de voyous, vous allez me rendre chèvre ! »

Les autres enfants rient et singent des adultes à leur tour. Une fillette se lève d'un bond, tend un doigt et prend un ton perçant :

– Et ça : « Espèce d'ingrate, tu te rends compte de la chance que tu

as de ne pas avoir un père de carton ? »

Les enfants s'esclaffent et se roulent sur l'herbe.

– Je ne me souviens pas de mes parents, admet un garçon. C'est quoi, un père de carton ?

– Un papa qui a été tué pendant la guerre, explique la fillette. Il y a sa photo en carton accrochée au mur, mais on ne peut pas parler de lui parce que c'est un rouge.

Puri baisse la tête. A-t-elle un père de carton, elle aussi ? Le garçon qui ne se souvient pas de ses parents a des cicatrices circulaires sur les jambes. Sœur Hortensia a raconté à la jeune femme que, quand il est arrivé bébé par le *torno*, il avait des brûlures de cigarette partout. Puri a plusieurs cicatrices étranges, elle aussi. « Tu étais assez maladroite, petite », prétend sa mère. Est-ce vrai, ou s'agit-il d'un autre secret ?

– Je veux être *futbolista* ! répète le garçon qui adore le football. Le père López dit qu'un jour, il y a eu un orphelin qui a joué au Real Madrid. Ce sera pareil pour moi !

Les enfants s'extasient et se mettent à parler de maillots et de stades, oubliant complètement leur conversation sur les parents qui les ont abandonnés et les pères de carton. Comme le dit Sœur Hortensia, ils sont bien nourris, vêtus, éduqués, en sécurité. Ils sont heureux. Puri sait que les orphelinats ne sont pas tous aussi idylliques que l'Inclusa. Certains établissements sont épouvantables.

« Nous voulons donner aux enfants toutes les possibilités de s'épanouir, d'être élevés par ceux qui vont consacrer leurs ressources à renforcer les valeurs catholiques, répète Sœur Hortensia. Ces enfants représentent la meilleure chance de protéger notre avenir et tout ce pour quoi nous avons travaillé si dur. »

Protéger l'avenir. Puri n'y avait pas pensé. Le généralissime Franco, l'*Auxilio Social*, l'Inclusa, les médecins, les religieuses, les prêtres... Tentent-ils simplement de protéger l'avenir ? Avec tous leurs efforts pour faire de l'Espagne ce pays qu'elle adore, comment peut-elle en douter ?

Pourtant, tout au fond d'elle-même, elle en doute.

L'Espagne doit se prémunir contre ses ennemis, contre la débauche, contre les péchés.

Mentir est un péché. Et Puri sait que le médecin de la clinique a menti. Mais remettre en question l'ordre établi est une insulte envers le chef de l'État et le pays. C'est mal. Irrespectueux. Un nœud se forme dans sa gorge. Parfois, elle commet des péchés. Cherche-t-elle la vérité pour éviter sa propre vérité ? Ses yeux débordent.

La fillette lui caresse les cheveux.

– Señorita, pourquoi tu pleures ?

Puri secoue la tête et se force à sourire.

Estamos más guapas con la boca cerrada.

C'est vrai. Nous sommes réellement plus belles avec la bouche fermée.

Daniel est assis dans le jardin du musée, près de la fontaine des chuchotements.

Ana voulait lui cacher la vérité. Nick aussi. Le commentaire de son père dans la voiture n'était pas anodin. En insistant sur le fait que Daniel était un gentleman, il insinuait que Shep Van Dorn ne l'était pas.

Et il avait raison.

Malgré leurs situations respectives, Daniel sait qu'Ana et lui ont plus de points communs que de divergences.

Il a appelé Ben, qui a confirmé en grognant :

– Non, je n'ai pas pris tes photos, et oui, scoop : Shep Van Dorn est un salaud. C'est bien connu. Voilà pourquoi sa femme n'est jamais à Madrid, et pourquoi le pauvre Nick est aussi instable. Nick est venu me voir à l'époque où il essayait d'aider Ana. Les dents en or viennent bien d'un bracelet, mais Ana ne l'a pas volé : c'est la famille qui le lui a offert pour Noël. Shep jouait avec elle, il insistait pour qu'elle le tutoie, lui disait qu'il allait l'embaucher à l'ambassade comme secrétaire, et Ana était trop naïve pour se rendre compte qu'il voulait quelque chose en échange.

– Il ne peut pas s'en tirer comme ça ! s'est exclamé Daniel.

– Oh, si, il va s'en tirer comme ça, et faire pire encore. Sois sérieux, Dan. Les politiciens et les hommes d'affaires font ce qu'ils veulent. Quand Van Dorn n'a pas réussi à... bref, il a essayé de l'intimider, de la faire chanter. Je pourrais te raconter des histoires hilarantes ou épouvantables, au choix, sur ces types qui ont des postes sur d'autres continents. J'espère que ces histoires finiront un jour dans les archives de DC Comics. Il y avait un type qui a surgi au beau milieu d'un village...

– Je me fiche de ces histoires. Il faut qu'on fasse quelque chose.

Daniel a entendu Ben frapper son bureau du plat de la main.

– J'adore ton énergie, Matheson. Et tu veux faire quoi ?

– Je vais écrire à l'ambassadeur. Et au ministère des Affaires étrangères, pour leur faire savoir qui ils ont choisi comme représentant du pays.

Daniel a entendu Ben souffler toute la fumée contenue dans ses poumons et allumer une autre cigarette.

– Comme tu voudras. Ça fait plaisir de voir ton sens de la justice. Mais écoute-moi, cow-boy : si j'étais toi – et crois-moi, je paierais cher pour l'être –, je ne gaspillerais pas mon temps. Tu as dix-neuf ans, tu es à Madrid, et tu es amoureux, nom de Dieu. Ne gâche pas ton énergie pour une pourriture comme Van Dorn. Tu vis la meilleure époque de ta vie ! Loue la Buick et emmène Ana sur la Costa Brava. Baisse les vitres et sens le soleil sur ton visage. Marche sur la plage avec elle. Prends des photos. Couche-toi tard et fais la grasse matinée. Réveille-toi avec du sable dans les cheveux et dans le slip. Ne reviens pas avant d'être à court d'argent. C'est l'occasion ou jamais, Dan. Profites-en. Fais le genre de trucs qu'on voit dans les films. Ces trucs que personne ne peut faire, mais toi, si. Je ne veux pas que tu m'appelles dans dix ans en pleurnichant que tu aurais dû faire ceci et cela. Comme on dit, tu ne seras plus jamais aussi jeune qu'aujourd'hui.

Daniel regardait fixement les chiffres du cadran téléphonique.

– Tu as fait tout ça, toi ?

– Non. Pourquoi crois-tu que je te donne ce conseil ? Pour que tu ne finisses pas comme moi, tout seul au cinéma à quatre heures de l'après-midi, ou à fumer cigarette sur cigarette en regardant les couples qui se promènent sur une plage de la Costa Brava.

Daniel a souri.

– Écoute, Matheson, je t'aime bien. Tu es un sacré photographe, tu te bats comme Joe Louis, et tu es sûrement capable d'autres trucs. Je ne sais pas de quoi, mais c'est le moment de s'y mettre.

– *Hola.*

Ana arrive devant le banc. Elle porte la robe fanée qu'elle avait lors du bal.

Daniel a répété tant de fois ce qu'il allait lui dire. Il va écrire des lettres ; ils vont partir en voyage ensemble, comme le suggère Ben ; ils vont aller marcher sur la plage. Mais en la voyant devant lui, si belle et si accablée, il ne trouve que :

– Ana, je suis vraiment désolé.

Elle s'assied près de lui, mais l'intimité de la nuit passée ensemble s'est envolée.

– Ce n'est pas ta faute.

– Bien sûr que si. C'est moi qui t'ai convaincue de venir dans ma chambre.

– Ce n'est pas pour ça qu'on m'a renvoyée.

– Ah bon ?

– Non. Quelqu'un a trouvé le livre de Sorolla avec l'inscription pour Tom Collins, et on m'a accusée de l'avoir volé.

– C'est un malentendu ! Je vais aller parler au directeur de l'hôtel.

– Non ! Personne ne doit savoir, pour nous deux.

– Nous avons dîné ensemble, rien de plus !

– Non, ce n'est pas tout. Les photos. La danse. Les baisers, souffle-t-elle. J'ai brisé trop de règles avec toi. J'ai été imprudente.

– Je pensais que tu voulais être avec moi.

La voix d'Ana n'est plus qu'un murmure :

– Bien sûr. J'aimerais plein de choses que je ne peux pas avoir. Pour toi, ce sont des vacances, mais pour moi, c'est la vraie vie. Je suis une fille de républicains. Tu as conscience de ce que ça signifie dans ce pays ? Nous ne sommes pas en Amérique. Je sais que c'est difficile

à comprendre pour toi, parce que tu vis comme eux.

Daniel sursaute, choqué.

– Tu es en train de dire que je suis fasciste ?

– Je dis juste que tu n’es pas enchaîné à la pauvreté et au silence.

Tu n’as aucune idée de comment je vis.

– J’apprendrai. Tu m’aideras. J’ai eu une idée. Je vais m’inscrire à l’université de Madrid. Nous irons ensemble à Valence.

– Tu peux avoir plein d’idées. Mais tu ne comprends pas ? J’ai perdu la seule chance que j’avais de m’en tirer.

– Ce n’est pas vrai.

Ana le regarde. Ses yeux se remplissent de larmes qui jaillissent et coulent sur ses joues. La voir ainsi lui déchire le cœur.

– Ne pleure pas. Nous pouvons nous aimer.

– Non. C’est impossible.

Un nouveau flot de larmes lui mouille le visage. Elle bredouille :

– Il faut que je rentre.

Il se lève en même temps qu’elle.

– Ne pars pas. Allons discuter tranquillement quelque part.

– Non ! Julia a besoin de mon aide. Lali ne va pas bien, et Rafa n’est pas rentré, hier soir.

– Ana, je t’en prie, plaide-t-il en lui prenant la main. Laisse-moi au moins te raccompagner à Vallecas.

Ana regarde leurs mains jointes, les yeux gonflés.

– Arrête, s’il te plaît. Je t’en supplie. Tu ne fais qu’empirer les choses et m’attrister encore plus.

Daniel lui lâche la main. Elle lui frôle la joue et murmure entre deux sanglots :

– Merci. Tu es quelqu’un de merveilleux. Vraiment. Mais tu ne peux pas m’aimer. Tu ne me comprends pas. Adieu.

Elle l’embrasse et sort du jardin en courant.

Ils veulent du sang.

L'un après l'autre, les Corbeaux se plantent devant la cellule surpeuplée. Ils interrogent Rafa. Toujours les mêmes questions. Encore et encore.

– Comment s'appelait ton ami ?

– Je ne sais pas.

– Son âge ?

– Je ne sais pas.

Ils ne le croient pas. Ils lui montrent une photo de Fuga. D'où la tiennent-ils ?

– Comment un homme qui pleure la perte de son ami peut-il ne pas connaître son nom ? Tu mens.

Rafa passe le bras à travers les barreaux, mais ils reculent la photo hors de sa portée.

– *Él quería ser torero*, dit-il.

« Il voulait être torero. » C'est tout ce qu'il leur dit. Encore et encore.

– Et toi ?

Il baisse la tête. *Moi, j'avais juré de le protéger*. Mais il refuse de prononcer ces mots. Les Corbeaux ne méritent pas ce plaisir.

Quand les Corbeaux s'en vont, un prisonnier près de lui chuchote :

– Ne leur dis rien. Raconte que tu viens d'Andalousie et que tu as l'intention de quitter Madrid pour ne plus jamais revenir.

Un homme de Vallecás s'approche de lui.

– Il a raison, Rafa. Ne leur dis rien. Tu n'avais encore jamais été arrêté ; ils ne te connaissent pas, toi. Viens à l'arrière de la cellule, hors de vue. Ils te garderont ici quelques semaines. Quand ils te libéreront, prends la route du sud. Ils te suivront pendant un moment.

Continue à marcher. Le père Fernández finira par venir te chercher et te ramènera à Vallecas. Il le fait toujours. C'est comme ça que ça fonctionne.

Rafa n'écoute pas. Il attrape les barreaux de la cellule, essaie de les secouer, hurle :

– Où est-il ? Laissez-moi l'enterrer, je vous en prie !

L'homme de Vallecas pose une main réconfortante sur son dos.

Rafa ne supporte pas l'idée que Fuga soit jeté dans une fosse commune, qu'on utilise sa propre pelle pour recouvrir son corps de terre.

– Qui est ta famille ? l'interrogent les Corbeaux.

La question ébranle Rafa. Sa famille. Si on découvre son identité, Julia, Antonio et Ana seront-ils punis également ? Cela gâchera-t-il toutes ces années d'anonymat durement gagné ?

Il voudrait dire : « Ma famille, vous la connaissez. Quand j'étais petit, je vous ai vus assassiner mon père. Mes parents étaient des enseignants respectés. Vous avez arrêté ma mère parce qu'elle avait cousu des drapeaux. »

Et n'oublie pas les enfants.

La tête de Rafa se relève brusquement. C'est la voix de Fuga. Limpide, proche.

Ça me rappelle quand nous étions punis, au fond du trou, au foyer. Tu te souviens ?

Rafa regarde derrière lui. Puis à travers les barreaux.

Je ne suis pas dehors, amigo. Je suis à l'intérieur de toi.

Puri court d'un cabinet à l'autre, ouvre et referme les tiroirs.

Où est rangée l'année 1940, celle de sa naissance ? Ses parents se sont rencontrés et mariés à Madrid. S'ils l'ont adoptée, ce doit être à l'Inclusa. Sa nuque est mouillée de sueur. Depuis combien de temps est-elle dans le sous-sol ? Sœur Hortensia a-t-elle remarqué que les clefs ne sont plus sur son bureau ?

Elle sort un dossier. Année : 1940.

Les numéros attribués aux orphelins ne signifient rien pour elle. Il faut qu'elle cherche le nom de ses parents.

Cela prend trop de temps. Elle referme le tiroir, court vers la sortie. Plus vite, Puri, plus vite ! Elle tourne à l'angle de la rangée, heurte un mur et tombe par terre. Les clefs glissent de sa main et tintent sur le sol en ciment.

Puri lève la tête. Ce n'est pas un mur. C'est une robe blanche amidonnée.

Celle de Sœur Hortensia.

Elle regarde Puri. Silencieuse.

Puri fait mine de se relever.

– Ma Sœur...

– Non, reste là. Cela fait un moment que je t'écoute fouiller dans les tiroirs. Je savais que tu mijotais quelque chose. N'aggrave pas tes odieux péchés avec un mensonge. Que cherchais-tu, Purificación ? Dis-le-moi.

La condescendance hautaine et les mots « odieux péchés » allument une colère familière chez Puri.

– Je cherche... des réponses, avoue-t-elle.

Sœur Hortensia ouvre les bras.

– Ah. Et que veux-tu savoir ?

La femme se tient droite au-dessus d'elle, sourcils haussés. Elle attend. Soudain, son expression s'adoucit. Elle pousse un profond soupir et laisse retomber ses bras.

– Dis-moi tout, mon enfant.

Puri remarque la disparition de sa moue sévère, son regard empathique. Elle prend une décision :

– Ai-je été adoptée, ma Sœur ? Et si oui, mes parents ont-ils dû payer une somme ridiculement importante pour m'avoir ?

La bouche de Sœur Hortensia forme un sourire crispé, et elle hoche la tête.

– « Ridiculement importante » ? Je vois. Tu veux connaître ton passé, Purificación ? Pourquoi ne pas me l'avoir avoué tout de suite ? Alors, voyons. Il était une fois un couple de rouges immondes qui ont créé une enfant dégénérée. Les rouges se souciaient plus d'eux-mêmes que de leur fille, alors ils l'ont abandonnée. La petite fille a eu la chance d'être adoptée par un couple respectable et aimant. Malheureusement, malgré bien des années d'efforts et même en dépit des bonnes intentions de cette fillette, elle est restée pourrie à l'intérieur. Vois-tu, comme ses parents, les rouges, elle ne se souciait que d'elle-même, à tel point qu'elle a volé des clefs, a pénétré sans autorisation dans une pièce interdite, a violé les secrets d'autrui et a commis des crimes contre son pays. Voyons, voyons, comment cette histoire va-t-elle se terminer ? Je devrais peut-être laisser la police en décider.

– Non, s'il vous plaît ! crie Puri.

– Si. La police ou la Guardia Civil saura comment gérer cette affaire. Maintenant, donne-moi ces clefs ! ordonne la femme à travers ses dents serrées.

Puri ramasse le trousseau et se jette aux pieds de Sœur Hortensia.

« Tu ne me comprends pas. Tu ne fais qu'empirer les choses et m'attrister encore plus. »

Comment a-t-elle pu lui dire ça ? Daniel est aussi révolté que malheureux.

À son arrivée à l'hôtel, Carlitos se précipite vers lui.

– Alors, elle va revenir ? On peut faire quelque chose ?

Daniel secoue la tête.

– Je ne crois pas, Bouton.

Carlitos serre ses petits poings.

– Lorenza prétend qu'Ana a volé quelque chose. Mais je suis sûr que ce n'est pas vrai.

– Ne crois pas Lorenza.

– Ay, bien sûr que non ! Lorenza et l'homme de l'ambassade, ce sont eux qui manigacent ensemble.

Daniel se fige et regarde Carlitos.

– Quel homme de l'ambassade ?

Carlitos hésite. Daniel insiste :

– Allez, Bouton, j'ai besoin de ton aide. Quel homme ?

Carlitos se penche vers Daniel et désigne le hall, où Nick est assis.

– L'homme dont nous avons parlé. Son père. Don Juan. Mais, Señor, ne vous mêlez pas de ça. Ce sont juste des potins, des rumeurs qui circulent au sous-sol.

– Qu'est-ce que tu as entendu d'autre, en bas ?

Carlitos regarde autour de lui. Il prend une grande inspiration.

– On raconte que Lorenza aguiche Don Juan pour qu'il lui donne des dollars américains et des informations. Elle voudrait que tous les hommes soient à ses pieds. Lorenza est sortie avec Rafa, mais seulement parce que Fuga n'a pas voulu d'elle. Et puis Rafa a rompu

et, depuis, elle lui en veut. Il paraît qu'elle est jalouse d'Ana et lui écrit des messages pour lui faire peur. La pauvre Ana ne sait pas qu'ils viennent d'elle.

Carlitos secoue la tête d'un geste désolé.

– C'est vraiment bête. Mais moi, je sais quelque chose sur Lorenza que personne ne sait, ajoute-t-il en faisant signe à Daniel de se pencher. Le père de Lorenza... il porte une cape. Il fait partie de la Guardia Civil. Bien sûr, Rafa ne le sait pas, et je parierais un seau de pesetas qu'Ana non plus.

Daniel essaie de digérer ces informations.

Lorenza écrivait des messages à Ana ?

Rafa sortait avec Lorenza ?

Le père de Lorenza est un Corbeau ?

Les paroles de Ben lui reviennent. « Garde tes distances avec ces lèvres couleur camion de pompier. On ne sait pas à qui elles vont causer ensuite. »

– Merci, Bouton. Ton aide vaut plus qu'un seau de pesetas.

Il prend un gros billet dans son portefeuille et le donne à Carlitos. L'apparente maturité du garçon disparaît aussitôt, et il trépigne, tout excité. Il pointe ses doigts en forme de pistolet vers Daniel.

– ¡ *Tex-has ! Pan, pan !*

Daniel traverse le hall vers Nick, dont le visage marbré conserve des traces de sa mauvaise rencontre.

– *Hola*, cow-boy, le salue celui-ci. Journée difficile, hein ?

Daniel s'assied face à lui.

– J'ai parlé à ton père. Après la bagarre, il m'avait assuré que je pouvais lui demander n'importe quoi, alors je l'ai prié de faire réembaucher Ana.

Un regret sincère se peint sur le visage de Nick.

– Oh, Dan, je...

– Ne t'en fais pas. J'ai compris tout seul. Et Ben m'a expliqué le reste.

– C'est juste que... Ana et moi... nous avons promis...

Nick regarde autour de lui avant de reprendre :

– C'est si compliqué. L'ambassade, ma mère... C'est embarrassant pour nous deux.

– Je comprends.

– Non, tu ne peux pas comprendre. J'ai vu tes parents ensemble. Ton père est un homme solide, honorable. Le mien ? Un débauché. Je ne peux même pas ramener une fille à la maison. Shep est une ordure. Il aime humilier et écraser les autres. Ça l'amuse. Et parfois, il meurtrit des gens. Moi. Ma mère. Ana. Tu lui as parlé ?

– Je viens de le faire.

– Et alors ?

Daniel secoue la tête, s'efforçant de contenir ses émotions.

– Nick, transmets-lui un message de ma part, s'il te plaît. Ça ne peut pas se terminer comme ça.

– D'accord, je vais essayer, répond Nick avec détermination. J'aimerais vraiment vous aider. Que veux-tu que je lui dise ?

– Dis-lui de dîner avec moi. Pour de vrai. Qu'elle me rejoigne à Lhardy à neuf heures demain. Tu peux faire ça ? J'ai juste besoin de passer quelques heures avec elle, pour qu'on puisse discuter de la situation.

– OK, je m'en occupe.

Daniel scrute son ami. Peut-il lui faire confiance ?

– Tu me promets que tu la feras venir ?

– Promis. Je te dois bien ça, et même plus.

C'est vrai, il lui doit bien ça. Mais il affirme que Daniel ne comprend pas. Comme Nick, Fuga, Ana... Tout le monde lui répète la même chose. Pourtant, le jeune homme croit comprendre. Qu'est-ce qui lui échappe ?

– Au fait... Dan..., bredouille Nick. Je voulais te demander un truc... Ça ne t'ennuierait pas si...

À ce moment-là, Laura Beth arrive dans le hall, en robe émeraude et gants blancs. Elle se dirige droit vers eux.

– Bonjour, vous deux ! Daniel, j'ai demandé à Nick de me faire visiter Madrid.

Nick regarde Daniel et hausse les épaules, un peu gêné.

– Comment ça, on part ?

– L'affaire est conclue, Dan. C'est allé plus vite que je le croyais. Franco a exigé que tout soit signé avant ses vacances. Nous avons hâte de rentrer à la maison. Nous avons réservé un vol pour après-demain.

– Peut-être, mais je suis désolé, j'ai besoin de rester. Quelques semaines de plus. C'est ce qui était prévu.

Sa mère le rejoint sur le canapé.

– La situation a changé. Nous avons besoin que tu rentres avec nous, *tesoro*.

– Tu ne vas pas bien ?

– Au contraire. Je vais on ne peut mieux.

– Nous avons besoin de toi parce que... nous avons une grande nouvelle, annonce son père. Quelque chose de merveilleux.

Sa mère lui prend doucement les mains. Elle rayonne.

– Daniel, mon chéri, c'est réellement merveilleux. Ton père m'a dit que tu savais que nous étions en pourparlers avec l'orphelinat, mais maintenant, c'est confirmé. Nous avons adopté un bébé.

Ana pleure, assise à table. Lali pleure, couchée dans sa caisse.

– *Padre*, hoquette Julia face au prêtre. Rafa. Fuga. S'il vous plaît, dites-moi que ce n'est pas vrai.

– Je suis désolé, mon enfant.

Le prêtre quitte la mesure, petit homme courbé sous le fardeau du devoir.

Julia est pâle comme un linge. Elle se retient à la table pour ne pas tomber. Des secousses de plus en plus violentes parcourent ses membres et la font trembler tout entière.

– Julia, je suis désolée, sanglote Ana.

– Ne pleure pas, je suis là, chuchote son aînée en regardant dans le vide. Le père Fernández dit qu'ils relâcheront Rafa dans quelques semaines.

Malgré les suppliques de leur sœur, Ana et Rafa l'ont laissée tomber. Comme la vie est injuste de tant demander à Julia, d'exiger autant de sacrifices de sa part ! Les paroles qu'elle avait prononcées hantent Ana : « Nous sommes cinq bouches à nourrir, à présent. Personne ne peut se permettre de perdre son travail. »

« Le monde de l'hôtel est un conte de fées. Ce n'est pas notre monde. »

Julia n'a cessé de l'avertir. En dépit de ses avertissements, Ana s'est autorisée à rêver, tout au fond d'elle-même. Un garçon convenable et digne d'estime l'a traitée avec gentillesse et respect. Elle s'est enfin sentie en sécurité. Elle s'est laissée aller à l'aimer. C'était égoïste : elle a placé ses propres rêves et ses espoirs avant sa famille, et maintenant, tout le monde va en payer le prix.

Ana essuie ses larmes, prend sa nièce dans la caisse à oranges et l'embrasse pour la calmer. Elle doit aider sa sœur. Elle doit ignorer le

chagrin déchirant d'avoir perdu son travail, d'avoir perdu Daniel.

La gravité de la situation pousse Julia sur une chaise. Elle parle toute seule, réfléchit à voix haute :

– Je vais demander à Luis si tu peux travailler à l'atelier, ou faire le ménage chez lui. Selon le père Fernández, les hommes sont en train d'organiser une collecte pour Rafa. Nous utiliserons l'argent que j'avais économisé pour l'appartement.

– Julia...

– Oui, il va falloir puiser dans nos économies.

– Julia, répète Ana.

Mais sa sœur l'ignore :

– Tante Teresa. Elle peut nous aider.

– Julia !

Le regard de sa sœur se pose enfin sur elle.

– Lali, annonce Ana en touchant la joue rouge de l'enfant, elle a de la fièvre.

Rafa est adossé à la pierre crasseuse au fond de la cellule. Des rats rongent et griffent ses chaussures. Il voudrait se confesser avec le prêtre qu'il aime et en qui il a confiance. Le père Fernández le comprend. Il l'écoute. Il s'intéresse toujours aux autres, se montre toujours juste.

Rafa ferme les yeux. Il s'imagine en train d'écarter les rideaux du confessionnal et de s'asseoir sur le banc en bois lisse. Il commence mentalement sa confession imaginaire.

« *Ave María purísima.*

– Conçue sans péché.

– *Padre*, vous m'avez soutenu et guidé depuis mon arrivée à Vallecas. Aujourd'hui, j'ai un cas de conscience.

– Qu'est-ce qui te trouble, mon enfant ?

– Le concept de sacrifice. Voyez-vous, je croyais qu'un sacrifice, c'était faire quelque chose à contrecœur. Mais maintenant, je m'interroge. Mon père et ma mère ont sacrifié leurs vies pour défendre l'éducation. Ils l'ont fait volontairement. Vous avez sans doute entendu parler de mon ami Fuga, El Huérfano. Il a été admis au paradis parce qu'il s'est sacrifié. Et, *Padre*, il savait exactement ce qu'il faisait.

» Fuga avait... une sorte de sixième sens. Il sentait les mensonges qui entouraient les bébés, ou les menaces qui pesaient sur Ana. Dans ses derniers instants aussi. J'étais dans le champ et j'attendais qu'El Huérfano fasse tourner la cape, mais il ne bougeait pas. Je ne comprenais pas pourquoi. J'ignorais ce qui se passait. Fuga le savait, lui. Il savait qu'un homme se tenait derrière nous. Et que cet homme avait une arme. Pourtant, il ne s'est pas retourné.

» Au début, cette idée m'a paru insupportable. Ce n'était pas Fuga,

Padre. Il ne reculait jamais, ne fuyait personne, ni la peur ni la mort. Alors, pourquoi n'a-t-il pas fait face à son adversaire ?

» Assis dans cette cellule au milieu des rats, *Padre*, j'ai réfléchi. Ça peut paraître fou, mais j'ai découvert qu'en faisant le vide dans mon esprit, j'entends encore Fuga. Il m'apporte des pensées dans le noir. Et voilà ce que j'ai compris.

» Fuga savait que s'il se retournait pour s'enfuir, l'autre tirerait plusieurs coups de feu. Il savait que les balles risqueraient de toucher les animaux, ou moi. Voilà pourquoi il est resté immobile, dans sa pose majestueuse, pour son dernier combat. Et vous savez quoi ? Il n'avait pas peur.

» Je vous avoue, cher *Padre*, que je suis déboussolé. Fuga n'est plus. Une balle l'a emporté. Je devrais me sentir coupable, effrayé. Mais étrangement, je me sens plus proche et plus fier de mon ami que jamais. Fuga ne faisait pas de compromis. Il ne s'excusait jamais de ce qu'il était ou de qui il était. Son passé difficile n'était pas un fardeau pour lui : il lui donnait du courage.

» Mes sentiments et cette communication avec Fuga m'apportent la paix, mais me font douter de mon équilibre mental. Pourtant, je suis certain que Fuga a reçu sa récompense. Je le sens. C'est un ange, dans un habit de lumière divin. Et vous savez ce qu'il fait ? Il veille sur les enfants. Tous les enfants pauvres, les enfants oubliés, les enfants volés.

» El Huérfano veille sur les siens. »

Daniel est allongé sur son lit et regarde le plafond. Quelqu'un frappe doucement à la porte. D'un bond, il se lève, espérant un miracle, Ana.

Carlitos entre dans la pièce et referme derrière lui.

Son côté bravache et espiègle l'a quitté. Ce n'est plus un coursier ou un groom. Sa lèvre inférieure frémit, et ses mains tremblent.

– Que se passe-t-il, Bouton ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Carlitos cache son visage dans le creux de son bras et se met à pleurer. Daniel s'agenouille près de lui.

– Chut, ça va aller.

– Non, ça ne va pas aller. Fuga... El Huérfino... on lui a tiré dessus dans un champ. Et Rafa a été arrêté.

– Quoi ? Qui t'a dit ça ?

– Lorenza, renifle Carlitos. El Huérfino est mort.

– Ana est au courant ?

– Lorenza dit que oui. Ay, je la déteste ! Je parie que c'est sa faute !

Le garçon frappe du pied et sanglote. Daniel s'efforce de le consoler, essayant de refouler ses propres émotions et son impulsion de courir à Vallecás.

Dès que Carlitos est parti, le téléphone sonne. C'est Nick.

– C'est vrai ? demande Daniel.

– Malheureusement, oui. Un homme de Vallecás était dans la cellule avec Rafa et a entendu toute l'histoire. Ils ont abattu Fuga d'une balle dans le dos.

Sonné, Daniel se laisse tomber sur une chaise, l'oreille collée au combiné.

– Où est Rafa ? Il faut qu'on aille à Vallecás !

– Dan, réfléchis une minute. Fuga et Rafa sont considérés comme

des criminels. Rafa ne veut pas que les autorités sachent qui il est, ni qu'il habite à Madrid. Ça mettrait toute sa famille en danger. Quand il sera relâché, il devra sans doute disparaître pendant un moment. Quant à Fuga, ce n'était qu'un vagabond. On a probablement jeté son cadavre dans une fosse commune avec des protestants.

Daniel se rappelle sa dernière conversation avec Fuga. La promesse qu'il lui a faite. Leur poignée de main.

– Nick, tu es sûr qu'il a été tué parce qu'il était entré sur une propriété privée ?

– Évidemment. Pour quelle autre raison voudrais-tu qu'on lui tire dessus ?

Daniel pense aux cercueils vides dans le cimetière. Il pense à la Guardia Civil. À Lorenza.

« Je parie que c'est sa faute », a dit Carlitos.

Le jeune groom aurait-il vu juste ? Lorenza a-t-elle communiqué des informations à son père ?

Sur le mur, les espaces vides laissés par les photos manquantes se remplissent de peur.

La confrontation avec Sœur Hortensia continue d'agiter Puri. Son estomac est contracté, l'angoisse pulse dans ses tempes. Elle se remémore les menaces. Que doit-elle faire ?

– Que t'arrive-t-il, Puri ?

– Il est tard, et je suis très fatiguée, maman. Je voudrais me coucher.

– C'est une urgence, la gronde sa mère en serrant un grand sac contre sa poitrine. Julia ne nous aurait pas appelées si ce n'était pas grave.

Puri sort du taxi et suit sa mère dans la nuit sur les routes irrégulières de Vallecás. Elles passent devant une femme enveloppée dans un châle qui leur adresse un regard perçant.

– Tu sais où on va ? chuchote Puri.

Sa mère hoche la tête.

– Tu es déjà venue ?

Pas de réponse. Encore un secret.

Puri n'est jamais allée chez Ana. Généralement, la famille se réunit dans un bar.

Les portes des demeures sont ouvertes pour que la chaleur du jour puisse s'échapper. Puri regarde les bâtisses en ruine et les gens à l'intérieur. Un caniveau qui sert d'égout creuse un chemin sur le bas-côté. Est-ce ici que vit sa cousine ? Comment ses parents peuvent-ils tolérer ça ? Pourquoi n'ont-ils pas invité toute la famille à venir vivre avec eux à l'appartement ? Ils seraient certes à l'étroit, mais ça vaudrait infiniment mieux que ceci.

La mère de Puri entre par une porte ouverte.

– Tante Teresa ! s'exclame Julia. Merci d'être venue.

– Elle va mieux ?

– Non. J’ai l’impression que ça empire.

Debout sur le seuil, Puri hésite à entrer. Ana s’approche et l’embrasse sur les deux joues. Son beau visage est tiré.

– *Hola*, Puri.

– Tu es malade, toi aussi ? s’inquiète Puri.

Ana secoue la tête avec un doux sourire.

– Nous n’avons pas le moral, en ce moment.

– Où est le mari de Julia ? Et Rafa ?

– Antonio est au travail. Rafa... aussi.

– Je n’ai pas de glace ni d’alcool pour la frictionner, se lamente Julia.

Puri se ressaisit aussitôt.

– Il ne faut surtout pas les utiliser avec un bébé. L’alcool peut pénétrer dans son système sanguin et l’empoisonner. Si elle a trop de fièvre, il faut l’amener à l’hôpital.

– Non !

Julia et Ana ont crié à l’unisson.

– Pas d’hôpital, supplie Julia. S’il te plaît, tante Teresa.

– Je comprends, ma chérie.

Sont-elles toutes devenues folles ? Bien sûr que le bébé doit être emmené à l’hôpital. Une fièvre trahit une infection. Sans traitement, la fillette pourrait convulser. Pendant que sa mère fouille dans le sac qu’elle a apporté, Puri s’approche du bébé et ordonne :

– Enlevez-lui son lange et la couverture. Ça retient la chaleur.

Julia s’exécute. Lali pleure. Quand la couverture est ôtée, Puri plonge l’enfant dans un seau d’eau. Elle regarde Lali. Son cœur cesse de battre, et un frisson la parcourt de la tête aux pieds.

Puri se tourne vers Julia.

– Qu’est-ce... qui est-ce ?

– Comment ça ? répond Julia. C’est ma fille. Elle a de la fièvre. Aide-moi !

Puri fixe intensément l’enfant, puis ferme les yeux.

¡ Virgen Santa ! *Qu’ai-je fait ?*

Daniel est assis à table, le regard rivé sur la flamme dansante de la bougie. Il passe le doigt sur les lettres en cursive bleue au fond de son assiette : Lhardy.

Nick a promis de parler à Ana. L'a-t-il fait ? Ou a-t-il trop bu et oublié ?

Sa mère a passé la journée à acheter des vêtements de bébé. Son père, à préparer les documents pour l'immigration. Daniel est resté seul.

Il a arpenté le cimetière. Il est entré dans la cabane vide, où il a pensé à Rafa et à Fuga, et au fossé entre leur vie et la sienne. Il a photographié le léger creux dans le lit de paille où dormait Fuga. Il a rassemblé les seules possessions du torero : une coupure de presse représentant un taureau de Miura et une petite médaille dorée de la Vierge Marie. Carlitos les fera passer à Ana.

Il est allé chercher ses derniers tirages chez Miguel et a déjeuné avec Ben pour lui rendre son badge de presse.

– Voici les images que Miguel et moi avons choisies pour le concours. Miguel a fait un nouveau tirage de celles qui ont disparu.

Ben a regardé les photos. Le général Franco avec Mr. Matheson. Des enfants pieds nus à Vallecas. Les femmes faisant la queue pour acheter du sang. Fuga dans son habit de lumière. Des enfants en train de saluer le portrait de Franco. Des coupes de champagne sur la table des Van Dorn. La religieuse avec le bébé mort. Les cercueils vides. Les silhouettes menaçantes de la Guardia Civil.

Ben frémissait d'excitation.

– Bon sang de bonsoir. Ces clichés sont carrément provocateurs, Matheson. Provocateur, c'est le bon mot, a-t-il confirmé en soufflant une volute de fumée. Ce cliché de la Guardia Civil... Nom de Dieu !

– Merci. Il me faut un titre pour ma participation au concours. Je pensais à... « La guerre après la guerre ».

– OUI ! a crié Ben. Vite, note-le !

Il a agité sa cigarette avec enthousiasme, décorant sa cravate de confettis brûlants, avant d'ajouter :

– Mais ajoute l'autoportrait sanglant que tu as pris dans le miroir de l'ascenseur, après la bagarre de Nick. Cette photo, c'est un rite de passage.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr. Tes photos ont la pugnacité de Capa et la soif de Dorothea Lange. Et un jeune photographe ensanglanté ? C'est une histoire en soi.

Le jeune homme a hoché silencieusement la tête. Il a fouillé dans la pile de photos et en a sorti l'image en question, la jetant sur la table sans un regard.

Ben a observé le garçon, et son enthousiasme s'est émoussé.

– Ce n'est pas ta faute, Dan. Entrer dans un élevage de taureaux est hautement illégal. C'est Lorenza qui a fait tout ça. Elle s'est sentie snobée et a voulu se venger. Elle a volé les photos dans ta chambre. C'est elle qui les a conduits à Rafa et son ami, pas tes photos.

– Comment peux-tu en être sûr ?

– Je ne le suis pas. Mais ce que je sais, c'est que tu as du cran. Tu vas gagner ce fichu concours de photos, tu vas aller à l'école de journalisme, et tu vas revenir ici et retrouver ta copine.

– J'aime ton optimisme.

– C'est sûr et certain. Le monde est plein de Lorenza : des personnes jalouses et perfides. Mais vous deux ?

Ben a pris la pile de photos et en a extrait deux qu'il a placées côte à côte. Celle de Daniel intimidé à La Violeta, et celle d'Ana qui lève son couteau et sa fourchette.

– Regarde. C'est ça, la vérité.

Daniel fixe la chaise vide face à lui. Le serveur remplit son verre d'eau. Il repense au dîner qu'ils ont partagé dans sa chambre. Assis par terre, à parler et à rire, tellement à l'aise ensemble. Il sent encore ses doigts dans ses cheveux, ou qui effleurent sa nuque.

Non. Ce n'est pas terminé.

Une heure s'écoule. Deux. Trois. Le restaurant se vide et le silence s'installe. Daniel se retrouve seul. La bougie n'est plus qu'une mèche rougeoyante au centre d'un petit puits de cire. Et tout à coup, quelqu'un entre et se dirige vers lui.

Repoussant les propositions des serveurs, Nick s'assied.

Ils se font face en silence.

– Tu lui as parlé ? dit finalement Daniel.

– En personne. Je suis allé à Vallecas.

Le murmure est assourdissant. Nick a l'air sincèrement désolé.

– Sa nièce est malade. Rafa est en prison. Je lui ai dit qu'elle n'était pas raisonnable et...

– Répète-moi ce qu'elle t'a dit, c'est tout.

Nick inspire à fond.

– Dan, elle dit que si tu l'aimes vraiment... tu n'essaieras plus de la contacter.

Daniel demeure immobile. Il rumine la réponse douloureuse en essayant de combattre le chagrin qui lui brise le cœur et remonte dans sa gorge. Il pense à Fuga. « Ne lui faites pas de mal. » Il a juré. S'il l'aime vraiment, il fera ce qu'elle veut.

– Je suis désolé. Peut-être...

Daniel lève une main pour le faire taire et parvient à grand-peine à murmurer :

– J'ai compris.

L'avion s'élève. Par le hublot, Daniel observe le paysage bruni par le soleil. Il voit le centre de Madrid, le cimetière, l'hôtel, Vallecas, et la route qui mène à Talavera de la Reina. Il regarde l'Espagne rétrécir peu à peu. Et Ana disparaître sous des couches de nuages.

Carlitos a-t-il déjà trouvé la boîte qu'il a déposée à la réception ? Une lettre à apporter à l'ambassadeur. Une lettre à poster pour Washington. Cinq dollars en pièces, et sa boucle de ceinture.

Tex-has. Pan, pan.

Ses yeux se ferment, sa virilité luttant contre les larmes qui montent. Il est en colère, vide et affreusement triste.

Il s'éveille en entendant qu'on sert le repas. Il n'a pas faim.

– Oh, très bien, tu es réveillé. Tu peux prendre ta sœur pendant que je vais aux toilettes ? demande sa mère en lui tendant le bébé.

Sa sœur.

Ils sont venus à Madrid pour un contrat pétrolier. Il en repart avec le cœur brisé, et ses parents avec un autre enfant. L'avaient-ils prévu depuis le début ? Ont-ils adopté l'enfant à l'Inclusa ? Daniel la regarde. Son sourire plein de joie et d'émerveillement apaise un peu son chagrin.

– Tu as l'air contente, dit-il. Tu n'as plus les oreilles bouchées ?

Elle agite ses pieds minuscules et fait tomber une de ses chaussettes. Daniel prend le pied dans sa main. Son plus petit orteil est quasi inexistant.

– Tu n'as presque pas de cinquième orteil, chuchote-t-il. Ton pied ressemble à un trèfle à quatre feuilles !

La fillette sourit, et une fossette apparaît sur sa joue gauche. Ses yeux se plantent dans les siens. Ils se fixent longuement.

– Merci, mon chéri, dit sa mère en revenant.
– Je vais la garder encore un peu. Elle est si joyeuse. Je l’aime bien.
– J’espère bien. C’est ta sœur, maintenant.
– Tu as vu son pied ?
– Son pied est parfaitement normal. Elle a des petits orteils, c’est tout. Que ton père ne t’entende pas ! Il se plaint déjà bien assez du coût de l’adoption. Elle est parfaite !

Elle se penche pour embrasser le fin duvet de la fillette.

– N’est-ce pas que tu es la plus mignonne des fillettes, Cristina ?
N’est-ce pas que tout est parfait ?

Daniel espère que sa mère sera dans le même état d’esprit quand ils arriveront à Dallas. Elle va devoir affronter les questions. Avoir adopté un enfant à l’étranger va creuser encore plus le fossé entre elle et les autres. Daniel se pose des questions, lui aussi. Combien cela a-t-il coûté ? D’où venaient ces cercueils vides ? Qui sont les parents biologiques de la fillette ? Quand elle grandira, voudra-t-elle en apprendre davantage à leur sujet ? Et aussi...

Rêvera-t-elle de retourner un jour en Espagne comme il le fait déjà ?

Rafa marche seul sur la route à deux voies qui sort de Madrid. Comme prévu, les Corbeaux le suivent sur quelques kilomètres, jusqu'à ce qu'ils soient certains qu'il quitte vraiment la ville. Quand ils sont hors de vue, Rafa ralentit l'allure.

« Ne t'inquiète pas. Quelqu'un de Vallecás viendra te chercher. C'est toujours le cas », lui a chuchoté l'homme en prison.

Il s'arrête au bord de la route. Le matin se change en après-midi et avance vers le soir. Il pense à Fuga, son compagnon de voyage pendant plus de dix ans. Il se revoit avec lui, en train de quitter Barcelone, de dormir sous les oliviers, d'échanger des coups pour chasser les mauvais souvenirs. Il sent son ami. Tout proche.

Il était censé rester enfermé trois semaines. Trois mois de prison ont fait pâlir son teint et amaigri sa silhouette. Mais il est plus fort, aussi. Plus déterminé. C'est vrai, la vie est une lutte. Mais il va essayer de s'y lancer à corps perdu, d'y trouver un sens, au lieu de tenter de la bâillonner. La peur est un esprit malfaisant, pourtant il y a une chose que Franco et les Corbeaux ne pourront jamais lui ôter : la liberté de la combattre. Cette prise de conscience le remplit d'assurance. Sur le sol de la cellule, il a gravé un proverbe pour les futurs détenus : « C'est au moment où la chenille croit que la fin du monde est arrivée qu'elle devient un papillon. »

Alors que les dernières lueurs s'estompent dans le ciel et qu'il commence à avoir mal aux jambes, une voiture se gare sur le bas-côté. Le visage souriant du père Fernández le salue à travers la vitre passager ouverte. Rafa ne reconnaît pas le conducteur, mais peu importe. Le père Fernández est venu le chercher. Il va retourner à Vallecás. Il va rentrer à la maison.

Rafa grimpe sur la banquette arrière, en vinyle noir, qui retient

encore la chaleur du jour.

– Comment va ma famille ?

– Il y a eu du changement, mais tout le monde va bien, répond le prêtre. Antonio a trouvé un travail de nuit à l'usine de voitures Pegaso. Il a un meilleur salaire, et c'est bien mieux que de ramasser les poubelles. Ana a un nouveau poste, elle aussi. Lali a été très malade pendant longtemps, mais elle est guérie. Tu en sauras davantage très bientôt.

Il tend à Rafa un torchon plié qui contient une orange, des olives et un quignon de pain noir.

Un journal est posé sur le siège près de Rafa. La photo du généralissime Franco le dévisage en silence. Rafa fixe la photo et sourit. Il se renfonce sur le siège chaud et ferme les yeux.

Tu ne me connais pas, Généralissime, mais moi, je te connais.

Je m'appelle Rafael Torres Moreno, et aujourd'hui, je n'ai pas peur.

À 68 ans, le général Franco ne montre ni signe de fatigue ni désir de se retirer. Rien ne laisse supposer qu'il pourrait vouloir partager son pouvoir de manière significative avec quiconque tant qu'il bénéficiera d'une bonne santé physique et mentale. On s'attend donc à ce qu'il continue à gouverner dans l'avenir proche comme il l'a fait dans le passé.

Rapport prospectif – 1961 : Question de succession
dans l'Espagne post-Franco
Bibliothèque présidentielle et musée John F. Kennedy
1^{er} novembre 1961

20 janvier 1961

M. le Président [Kennedy],

De la part de différents groupes démocratiques espagnols, nous vous adressons cette lettre en ce jour qui symbolise à la fois une fin et un début, dans la mesure où lorsque vous prêterez serment aujourd'hui pour devenir président des États-Unis d'Amérique, vous serez chargé, en plus de préserver, protéger et défendre la Constitution de votre pays, d'assurer la survie et le triomphe de la liberté à travers la planète et de maintenir et renforcer l'unité du monde occidental.

(...)

Enfin, monsieur le Président, les démocrates espagnols espèrent qu'avec votre talent et votre aide, l'Espagne pourra bientôt obtenir ce que le grand Abraham Lincoln a désiré et obtenu pour son pays : « Que cette nation, si Dieu le veut, voie renaître la liberté ; et que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne disparaisse pas de la Terre. »

Nous vous adressons à nouveau sincèrement tous nos meilleurs vœux de réussite pour votre gouvernement.

Avec nos salutations les plus respectueuses,

[Signatures personnelles représentant] la Gauche chrétienne-démocrate, le Parti socialiste des travailleurs espagnols et l'Union générale du travail, l'Action démocratique et l'Action démocratique républicaine

Lettre déclassifiée au président John F. Kennedy
Remise à l'ambassade des États-Unis à Madrid le 20 janvier 1961
Bibliothèque présidentielle et musée John F. Kennedy

« Les États-Unis sont reconnaissants envers l'Espagne et la culture espagnole, qui ont tant contribué à la vie américaine », a indiqué Nixon dans une brève allocution interrompue par les rugissements des avions se mettant en position à l'aéroport Barajas de Madrid.

« En particulier au cours des dix dernières années, a-t-il poursuivi, nous avons vu augmenter la coopération entre les États-Unis et l'Espagne. »

Il s'est engagé à continuer de travailler avec le chef de l'État espagnol, le généralissime Francisco Franco, et avec le gouvernement du pays en vue de la paix et de la croissance économique des deux nations.

HERB SCOTT

« 1,5 million de personnes acclament Nixon à Madrid »,
Stars and Stripes, 3 octobre 1970

Quel que soit leur milieu, les Espagnols voyaient les Américains bénéficier de toutes sortes de privilèges – des magasins spéciaux pour faire leurs emplettes, des biens qui n'étaient pas disponibles pour les Espagnols, de l'essence pas chère, tout ce qu'il leur fallait pour conduire leurs grosses voitures énergivores sur les petites routes espagnoles. C'était très irritant pour le citoyen lambda. Les Espagnols en avaient vraiment assez. Du côté du ministère des Affaires étrangères, ce qu'on aurait voulu, c'était fermer [la base militaire aérienne de] Torrejon et limiter sévèrement ces passe-droits des soldats américains. Mais comme je l'ai déjà dit, l'armée avait le dernier mot. Franco était du côté de l'armée, donc nous obtenions ce que nous voulions sur presque tous les points.

CURTIS C. CUTTER, officier des Affaires politiques,
Madrid (1970-1972)

Extrait d'entrevue, février 1992

Collection d'histoire orale des Affaires étrangères

Association for Diplomatic Studies and Training

Arlington, VA www.adst.org



SECONDE PARTIE

1975 – Dallas, Texas
1976 – Madrid, Espagne



Né à Valence en 1863, Sorolla se retrouve orphelin à deux ans. Il rencontre sa muse et future épouse, Clotilde, à l'adolescence. Ensemble, à Madrid, ils...

L'arrivée du directeur du musée oblige Daniel à quitter du regard l'écriteau.

– Merci d'être venu, Dan. La famille apprécie ton soutien.

– De rien.

– Comment va ta sœur ?

– Très bien. Elle va bientôt avoir dix-huit ans ! J'ai du mal à y croire.

Daniel assiste à un gala de charité organisé dans la galerie du musée Meadows consacrée à l'Espagne.

– Vous avez vraiment une belle collection d'art espagnol, commente-t-il.

– C'est vrai, confirme le directeur. Je sais que ta mère était espagnole. Tu es déjà allé en Espagne, n'est-ce pas ?

Daniel contemple le tableau accroché au mur.

– Oui, répond-il doucement. Comme la famille Meadows, nous faisons des affaires pétrolières avec le pays. Ma sœur est née à Madrid.

Le directeur remarque que Daniel est ensorcelé par le tableau.

– Tu es un admirateur de Sorolla ?

Daniel revoit le visage rayonnant d'Ana découvrant le livre du peintre qu'il lui avait offert. Il la revoit marcher vers la fontaine dans le jardin fleuri du musée.

– Dan ?

– Pardon. Oui, j'aime beaucoup Sorolla.

– Donnez-moi un Tom Collins, s'il vous plaît.

Daniel se retourne vers la voix. Une femme aux cheveux gris se tient debout devant le comptoir. Elle pose avec affectation une main sur ses perles pour accueillir une amie.

– Oh, ma chère, tu as perdu plus de poids que Patty Hearst. Tu bois quelque chose ?

– Excusez-moi, dit Daniel au directeur.

Il traverse la galerie, échangeant quelques amabilités avec ceux qui le reconnaissent.

– Belle année pour votre compagnie, lui lance un homme à col roulé et favoris. Votre père doit être fier que vous fassiez partie du comité de direction.

– Merci.

– Mais toujours célibataire et insaisissable, ajoute son épouse, désapprobatrice. J'ai entendu dire que Laura Beth avait divorcé. Vous n'étiez pas sortis ensemble, au lycée ?

– Vous avez bonne mémoire. Excusez-moi, madame.

Il sort du musée, pas assez vite à son goût. L'orage gronde au loin tandis qu'il court vers son pick-up. Les nuages menaçants sont dignes d'un cauchemar d'enfant, on dirait des monstres venus du ciel. Il saisit son appareil photo sur le tableau de bord et regarde les formes grises qui tournoient. Peu inspiré, il n'appuie pas sur le déclencheur.

Des gouttes tombent sur le pare-brise alors qu'il se dirige vers Preston Hollow. Il allume la radio dans l'espoir d'entendre le bulletin météo. Pourvu que les chevaux soient à l'écurie. Au lieu de la météo, il tombe sur une réclame pour les lunettes de soleil Foster Grant. Il éteint.

Dix-huit ans. Cela fait dix-huit ans, et pourtant, il lui suffit d'être devant un tableau de Sorolla ou d'entendre les mots « Tom Collins » pour être projeté dans le passé.

Lamentable.

L'orage enfle toute la soirée, avec un risque de tornade. Daniel passe la nuit dans l'écurie en compagnie des chevaux pour essayer de les calmer et surveiller l'évolution de la situation. À trois heures du matin, le jingle d'un flash info se fait entendre à la radio. Il tourne le bouton du volume pour avoir des nouvelles de la tempête.

« CBS News annonce que le généralissime Francisco Franco, dirigeant d'Espagne, est mort à Madrid. Malgré les trente-deux médecins à son chevet, Franco a eu une fin difficile. Rappelons que le dictateur a pris le pouvoir il y a trente-six ans, pendant la guerre d'Espagne, avec l'aide d'Hitler et de Mussolini. Franco a gouverné son pays d'une main de fer. Récemment, l'Espagne a connu une relative stabilité, en particulier après les réformes adoptées en 1959. Les dirigeants des pays européens ont réagi avec réserve à l'annonce de la mort du dictateur et ont exprimé leur espoir de voir une démocratie

moderne s'installer en Espagne. Aucune nation occidentale n'enverra de chef d'État à ses funérailles, à part Monaco. Les drapeaux de toute l'Espagne ont été mis en berne, et le corps du général est désormais exposé au palais du Pardo. Franco sera enterré la semaine prochaine au Valle de los Caídos. Le deuil officiel durera trente jours. »

Exténué et accablé, le Premier ministre, Carlos Arias Navarro, s'est adressé à la nation d'une voix qui se brisait, ce matin à 10 heures :

« Espagnols, Franco est mort. Cet homme d'exception qui devant Dieu et l'Histoire a assumé l'immense responsabilité du service le plus exigeant et asservissant envers l'Espagne, a donné sa vie, consumée jour après jour, heure après heure, dans l'accomplissement d'une mission transcendante. »

Ensuite, les larmes aux yeux, il a lu le message que le général Franco aurait écrit quelques jours après être tombé malade le 14 octobre. Le général y parlait de son amour pour l'Espagne et implorait ses compatriotes de « persévérer dans l'unité et la paix » et « d'entourer le futur roi d'Espagne, Don Juan Carlos de Bourbon, de la même affection et du même soutien que vous m'avez donnés ».

« N'oubliez pas que les ennemis de l'Espagne et de la civilisation chrétienne nous surveillent », ajoutait-il.

Un peu plus loin, il disait également : « J'implore votre pardon à tous, et je pardonne du fond du cœur à ceux qui se sont proclamés mes ennemis. J'espère et veux croire que je n'avais pas d'autres ennemis que les ennemis de l'Espagne – l'Espagne, que j'aimerai jusqu'au dernier instant et que j'ai promis de servir jusqu'à mon dernier souffle, que je sais proche. »

Beaucoup d'Espagnols ont partagé le chagrin du Premier ministre, ayant ressenti une réelle affection, ou du moins du respect, envers le seul chef que la majorité des habitants du pays aient jamais connu. Pour marquer le deuil officiel, les policiers portaient aujourd'hui un brassard noir, et de nombreux hommes, une cravate noire. Quand le corbillard transportant le cercueil en bois verni a franchi le portail du palais, un petit groupe de personnes a applaudi, et des vieilles femmes ont pleuré.

D'autres se sont montrés heureux de voir se refermer ce qu'ils considéraient comme une période haïssable de l'histoire espagnole, et impatientes de s'atteler à la tâche de forger un régime plus progressiste.

Extrait de « Franco implore l'Espagne
de rester unie dans un dernier message »
The New York Times, 21 novembre 1975

C'est avec tristesse que j'ai appris la mort du généralissime Francisco Franco, qui a dirigé ce pays pendant presque quatre décennies durant une ère significative de l'histoire de l'Espagne. À l'occasion de sa disparition, j'adresse les plus profondes condoléances à son épouse et à sa famille de la part du gouvernement et du peuple des États-Unis. Nous souhaitons bon courage au peuple espagnol et au gouvernement d'Espagne pour la période à venir. De son côté, notre pays continuera à mener la politique d'amitié et de coopération qui a formé la pierre angulaire des excellentes relations qui existent entre nos deux nations.

GERALD FORD, 38^e président des États-Unis (1974-1977)

Déclaration lors de la mort du généralissime Francisco Franco d'Espagne

20 novembre 1975

Archives nationales, collection GRF-0248

Communiqués de presse de la Maison-Blanche (administration Ford), 1974-1977

Daniel sort le coffret métallique du placard. Il l'ouvre tous les deux ou trois ans. Est-ce réconfortant ou inquiétant que tous les objets les plus importants de sa vie tiennent dans une petite boîte ?

La notice nécrologique de sa mère. Il y est indiqué qu'elle était membre du club de jardinage et soutenait l'orchestre symphonique. Pas un mot sur sa bataille féroce contre le cancer.

Son premier prix au concours de photographie Magnum.

Sa lettre d'acceptation et son diplôme de l'école de journalisme du Missouri.

Une copie de la lettre de recommandation adressée par Ben au *National Geographic*.

Le badge de photographe de presse fourni par le ministère des Affaires étrangères.

Le faire-part de l'enterrement de Ben.

Et puis, encore en dessous...

La photographie parue dans le journal avec Ana, Nick et lui au défilé de mode de l'ambassade.

Les négatifs de ses photos d'Espagne, et les légendes écrites à la main par Ana.

Tout au fond, une pile de lettres. Dix-sept en tout, attachées ensemble par un vieil élastique. La dix-huitième arrivera le mois prochain. Elles proviennent toutes de Nick Van Dorn. Chaque année sans exception, en décembre, une enveloppe lui parvient de sa part. Elles contiennent toutes une photo avec quelques mots notés à l'arrière, mais jamais d'adresse où lui répondre.

Il en ouvre une. Nick est couché dans un lit d'hôpital, le bras dans le plâtre.

1959. Ski à Saint-Moritz. Un sale coup, c'est le cas de le dire !

Il en ouvre une autre. C'est une photo de mariage dans le Pacifique Sud, mais le visage de la femme est rayé.

1965. Gros bide avec une bimbo. Mariage et annulation trois semaines plus tard.

Il prend l'enveloppe la plus récente. Elle est datée de décembre dernier. Presque un an plus tôt. Et elle vient de Madrid.

1974. Regarde où je suis. Boulot à l'ambassade. Reviens à Madrid !

Daniel contemple la photographie. Nick a beaucoup vieilli. Daniel n'est pas certain qu'il le reconnaîtrait s'il le croisait dans la rue. Mais la femme à son côté n'a pas vieilli. Elle est toujours aussi belle.

C'est Ana.

Quand Daniel a reçu la photo, il a passé des semaines à la regarder. Bien sûr, elle doit être mariée. Bien sûr, Nick n'en a rien dit. Bien sûr, il serait complètement stupide de se précipiter en Espagne pour vérifier.

De plus, qu'auraient-ils à se dire ? Que pourrait-il lui raconter ? Qu'après une dizaine d'années de photojournalisme, il a cédé aux supplications de son père et a rejoint la compagnie familiale pour assurer une certaine stabilité à sa sœur ? Que son père et lui ont eu bien du mal à élever une adolescente en cette époque de révoltes et d'amour libre ? Qu'il lui a fallu l'accompagner à des soirées pyjama entre copines, aller écouter David Cassidy en concert, acheter des produits hygiéniques, la chaperonner dans des bals de lycéens ? Ou peut-être pourraient-ils parler du remariage de son père ? Non. Rien de tout cela n'est intéressant.

Ses yeux sont rivés sur la photo. Dix-huit années durant, il a porté dans son cœur une fille avec laquelle il a passé un mois en Espagne. Au début, ses pensées étaient teintées de colère et de ressentiment. Ben lui a passé un savon à ce sujet, une nuit, au cours d'une mission en Australie.

– Tu es déçu, ce que je comprends, mais arrête d'en vouloir à la terre entière.

Daniel n'en voulait évidemment pas à Ana. Il ne s'en voulait pas à lui-même. Il en voulait à Franco.

– Accuser les autres ou le destin, c'est une dérobade, Dan, et tu vaux mieux que ça. C'est plus facile d'en vouloir à quelqu'un ou à quelque chose que de faire son boulot. Il faut que tu fasses ton boulot.

– De quoi parles-tu ? Je bosse comme un malade depuis des

années !

– Pierre qui roule n’amasse pas mousse. Tu bosses comme un malade et tu es amer, mais tu évites le boulot que tu dois faire. Le boulot là-dedans, a insisté Ben en tapotant sa poitrine. Tu crois que je ne suis pas déçu, moi ? Mes parents sont morts dans un accident de voiture quand j’avais neuf ans. Ça m’a fichu en l’air. Je me suis raccroché aux livres et aux mots parce que, contrairement aux gens, ils ne risquent pas de me laisser tomber. Je suis tellement nul avec les femmes que personne ne m’a jamais aimé assez pour m’épouser, ni même pour sortir quelque temps avec moi, bon sang ! Mais je ne m’amuse pas à accuser les autres. Je fais mon boulot.

– C’est-à-dire ?

– J’accepte mon chagrin. Je fais fonctionner mon cœur rouillé. Je m’assieds autour d’un feu de camp dans un bush au bout du monde, à me geler le cul et à méditer sur les mystères de la vie avec mon pote le cow-boy cafardeux, pour créer des souvenirs qui me feront rire plus tard.

Daniel n’a pu retenir un rire.

– Je n’arrive pas à croire que tu dormes sous une tente.

– Ma hernie discale non plus. Mais je voulais voir les étoiles de ce côté-ci de la Terre. Je me suis dit que si je me bougeais un peu, ça pourrait donner quelque chose. Je fais mon boulot.

Des années plus tard, il repense aux paroles de Ben. Quel bien lui ont fait la colère et les regrets ? Ils l’ont empoisonné. Ils ne lui ont pas donné de forces. Ils ne lui ont pas apporté la paix.

Ils ne lui ont pas rendu Ana.

À Dallas, presque n'importe quelle femme du monde fait appel à Draper's Party Service pour les invitations à ses réceptions. Cela inclut bien entendu l'impression des invitations, la fourniture des enveloppes (on reconnaît toujours une enveloppe de Mrs. Draper : bien qu'écrites à la main, les lignes sont parfaitement droites), l'expédition et le pointage des réponses. Mrs. Draper peut aussi discuter avec l'hôtesse des personnes qu'il convient d'inviter à sa fête. (...) Si nécessaire, elle peut même jouer les entremetteuses : Mrs. Draper a une liste de jeunes gens de bonne famille qui ne demandent qu'à participer aux soirées mondaines de cet automne. Elle se fera un plaisir de former des couples à l'aide de cette liste et d'annoncer à un jeune homme qui sera sa partenaire pour un événement donné.

« Party Power : pourquoi la haute société adore Ann Draper »
D Magazine, octobre 1976

Daniel se gare à l'extérieur du domaine. Il enfonce sa cassette des Eagles dans le lecteur et regarde par le pare-brise. Il va arriver tard et se glisser dehors tôt. La grande réception, organisée par une professionnelle, est donnée pour l'anniversaire de la nouvelle épouse de son père. Sissy est une femme de la haute société, qui a toujours habité à Dallas. Elle est attentionnée, patiente et très gentille. Mais elle ne ressemble en rien à sa mère.

Avant le remariage, la maisonnée conservait jalousement l'esprit de María Alonso Moya Matheson. Son fantôme circulait à petits pas dans les pièces richement décorées, fredonnait ses mélodies préférées et traînait dans les parages quand ils dînaient à une heure tardive d'une grande paella. Daniel sentait sa présence. Mais depuis quelques mois, la nourriture, la musique ou la culture espagnoles ont peu à peu déserté la maison de son enfance. L'heure des repas a été modifiée. Ce n'est pas la faute de Sissy, mais sa présence semble amplifier l'absence de sa mère. Et c'est douloureux.

Aujourd'hui, toute l'Espagne éprouve une absence : celle du dictateur qui l'a gouvernée pendant trente-six ans. Que ressent Ana ? Comment réagit le pays ? Si Ben était encore vivant, ils en auraient parlé au téléphone. Daniel pose ses mains sur le volant et ferme les yeux pour écouter la chanson. Il accepte son chagrin. Il fait son boulot.

Un petit coup contre la vitre. Un valet en habit lui fait signe. Daniel ouvre la vitre.

– Bonsoir, Mr. Matheson. Votre sœur s'est doutée que vous étiez là. Elle dit que votre père vous réclame.

– Merci, Buck. Tu peux y retourner. J'arrive.

Daniel avance sur la route. Il passe une main dans ses cheveux

avant de franchir le haut portail flanqué de colonnes du domaine familial. Des voitures luxueuses sont alignées de part et d'autre de l'allée qui mène jusqu'à la fontaine devant la grande maison. Des petites lumières dorées scintillent dans les arbres qui bordent la voie.

La fête bat déjà son plein. Des serveurs en livrée circulent avec du champagne et des hors-d'œuvre, tandis qu'un chanteur de jazz est posté sur un balcon intérieur. Sa sœur se tient au milieu d'un groupe de camarades de classe de Hockaday. En voyant Daniel, elle fonce vers lui et se jette à son cou.

– ¡ *Hola* ! Tu n'as pas le droit de te cacher dans ta voiture, sauf si tu m'emmènes, lui chuchote-t-elle en espagnol.

Il rit.

– *Hola*. Merci d'avoir envoyé Buck m'avertir.

– *De nada*. Oh, là là, tu joues au rebelle ? continue-t-elle en tirant sur sa manche. La plupart des hommes sont en costume, et toi, tu viens en blazer et bottes ? Mrs. Draper ne sera pas contente. Elle qui essaie de te trouver une femme, tu sabotes ses efforts !

Daniel lève les yeux au ciel. Sa sœur recule pour lui montrer sa robe.

– Regarde ! C'est la nouvelle épouse qui me l'a achetée. Jolie, non ?

– Très jolie, mais ne l'appelle pas comme ça. Elle s'appelle Sissy. Et ne parle pas en espagnol devant elle, la pauvre. Elle ne le comprend pas.

Cristina soupire.

– Maman serait triste d'entendre tous les domestiques parler anglais. Ça me fait vraiment drôle.

Il est d'accord, mais préfère se taire. Elle poursuit :

– Et ne monte pas à l'étage. Sissy l'a fait redécorer. De mignonnes petites fleurs partout. Ça ne plaît pas à papa, mais il ne dit rien. Le week-end dernier, je l'ai trouvé en train de fouiller dans le grenier. Il faisait grise mine. Il prétend que certains objets ont disparu. Tu n'aurais pas volé des affaires de maman, par hasard ?

– Je ne les ai pas volées, je les ai sauvées...

Cristina lui prend le bras.

– Oh, Danny, laisse-moi venir habiter chez toi, s'il te plaît ! Toutes mes amies t'adorent.

– Chut, les voilà ! Rappelle-toi : pas d'espagnol.

En effet, le père de Daniel et son épouse slaloment dans la foule pour s'approcher.

– Joyeux anniversaire, Sissy !

– Merci, mon cher Daniel. Et merci pour le magnifique bouquet de fleurs !

– Bravo, Daniel, tu me fais faire piètre figure ! plaisante son père.

Mrs. Draper, l'organisatrice de la fête, arrive à son tour.

– Bonsoir, Daniel. (Elle examine sa tenue et fait un sourire pincé.) Si charmant, et si... excentrique. C'est drôle : je sais que vous êtes né ici, mais parfois, vous avez l'air plus espagnol que votre sœur.

– Merci, madame, répond-il en adressant un sourire en coin à Cristina.

Mrs. Draper prend Sissy par le coude et l'entraîne vers un nouvel invité.

– ¡ Ay, por favor ! No me vengas con tonterías, chuchote Cristina. Tu n'es pas plus espagnol que moi !

– Ce n'est pas un concours, s'amuse leur père. Daniel, tout s'est bien passé au bureau, aujourd'hui ?

– Oui. Delta Drilling nous a envoyé des comptes.

Daniel accepte le verre que lui tend un serveur et tente de prendre un ton désinvolte.

– Au fait, papa, tu as entendu la nouvelle ? Franco est mort.

– Oui, j'ai écouté les infos. Ce doit être un sacré choc, en Espagne.

– Qu'en penserait maman, à ton avis ? demande Cristina.

Daniel se pose la même question. Leur père se tait un instant, plongé dans ses souvenirs.

– Franchement, je pense que María serait triste.

– Vraiment ? Elle était fasciste ? s'étonne Cristina.

– Non ! Ta mère avait un attachement romantique et vieux jeu à l'Espagne. Ça ne veut pas dire qu'elle était fasciste. Tu ne peux pas comprendre. C'est compliqué.

Il soupire et va rejoindre Sissy. Cristina a baissé la tête. Daniel passe un bras autour de ses épaules et commente :

– Comme si ce n'était pas compliqué d'avoir été adoptée dans un pays étranger et d'avoir perdu sa mère...

Elle hoche la tête, reconnaissante.

– Exactement. Ce n'est pas parce que je ne suis jamais allée en Espagne que je ne peux pas comprendre. N'oublie pas, Daniel, tu m'as promis !

– Je sais.

– Il faut qu'on commence les préparatifs maintenant. J'aurai dix-huit ans dans un rien de temps. Bientôt une grande aventure à Madrid !

Sur ce, elle l'embrasse et part rejoindre ses amis.

Il est naturel que Cristina veuille visiter l'endroit où elle est née. Daniel a toujours été surpris que sa mère refuse catégoriquement de l'emmener en Espagne. Peut-être était-ce pour des raisons de santé. Elle se sentait obligée de cacher sa maladie.

Jorge, le vieux majordome de son père, s'approche. Il a largement passé l'âge de la retraite, mais refuse même d'y songer.

– Hola, Jorge.

– *Buenas tardes, Señor.* Il y a eu un coup de téléphone pour vous, très tôt ce matin. C'était un appel international, et la communication était très mauvaise. Ou peut-être que l'homme qui appelait était ivre. Il ne cessait de répéter « Dites à Danny : *Franco ha muerto.* »

– T'a-t-il donné son nom ?

– Oui. Dick. Ou Nick. Ou peut-être Rick. Je suis désolé, je ne me souviens pas.

Jorge travaille pour sa famille depuis des décennies. Il a quitté l'Espagne juste avant la guerre civile. Daniel se demande ce qu'il pense de la nouvelle.

– *Jorge, Franco ha muerto. ¿ Qué piensas ?*

Sur le visage de Jorge se dessine lentement un sourire satisfait.

– Tout devient possible, Señor.

– Ta sœur marche à trois cents à l’heure. Je serais incapable de la suivre. Tu es sûr que ça ne te dérange pas ? demande Mr. Matheson.

– Absolument pas. On va faire un peu de tourisme, c’est tout. Ça me donnera l’occasion de dépoussiérer mon appareil photo.

– Sissy a envie de vacances, elle aussi. Mais l’Espagne n’est pas le lieu idéal pour nous, bien sûr. Je vais l’emmener en week-end quelque part. (Mr. Matheson examine son fils.) Notre voyage à Madrid remonte à loin. Tu penses que ça va te revenir ?

– Peut-être.

Il ment. Ce souvenir ne l’a jamais quitté.

– Bon voyage, fiston, alors. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. Tu as assez de chèque-voyages ?

– Largement. Tout va bien se passer, papa. J’ai bourlingué pour le magazine avec rien de plus qu’un sac à dos !

– Je sais. Mais Cristina n’a pas l’habitude des déplacements.

Son père est plus attentionné qu’à l’accoutumée. On déchiffre une tristesse étouffée dans son regard.

– J’espère qu’elle ne sera pas trop chamboulée.

J’espère que tu ne seras pas trop chamboulé, traduit Daniel.

Son père lâche un soupir résigné.

– Je sais que tu n’avais pas envie de quitter le *National Geographic*. Mais ta présence ici ces dernières années... Je n’aurais jamais pu y arriver tout seul. Et je crois que nous avons fait du bon travail, dit-il en tournant son regard vers sa fille.

Cristina se tient près des portes d’embarquement des vols internationaux, en jupe-culotte rouge et grosses lunettes de soleil. Elle parle en espagnol au personnel navigant. Cristina a la force de leur mère, mais avec une chaleur et un sens de l’humour bien à elle. Elle

vient vers eux en sautillant.

– Papa, ne fais pas cette tête ! On ne part que deux semaines. Tu ne t'apercevras même pas de mon absence. Je viens d'apprendre que notre hôtel, l'InterContinental, s'appelait autrefois le Castellana Hilton. Ce n'est pas là que vous aviez logé ? L'hôtesse m'a dit que c'était vraiment quelque chose, à l'époque. Tu t'en souviens ?

– Bien sûr que oui. Votre mère s'y était beaucoup plu. (Leur père a la larme à l'œil.) Elle adorait l'Espagne. C'était là-bas qu'elle se sentait vraiment chez elle.

Les yeux de Daniel le picotent.

– Oh là là, vous êtes pires que deux fillettes, tous les deux ! leur reproche Cristina. Arrêtez, sinon je vais me mettre à pleurer et ça va être les grandes eaux générales. Ça ne plairait pas à maman.

Elle a raison.

Mr. Matheson serre Cristina dans ses bras comme si elle risquait de s'envoler. Sans croiser le regard de Daniel, il lui serre la main et lui donne une tape affectueuse sur l'épaule.

– Tu veux t'asseoir près de la fenêtre maintenant ? propose Cristina quand ils s'installent à bord. On échange à l'atterrissage.

Daniel accepte et s'installe près du hublot.

Dix-huit années. Il aurait pu retourner en Espagne. Il ne l'a pas fait. Il aurait pu accepter des missions journalistiques à Madrid. Il ne l'a pas fait non plus. Il s'est tenu à distance, à la fois géographiquement et psychologiquement. À cause de son travail de photographe, il voyageait tout le temps, ce qui a facilité sa solitude. Il passait d'une mission à l'autre, d'un continent à l'autre. Il a développé des pellicules en pleine mer, s'est cassé la jambe en sautant d'un hélicoptère, et a été deux fois malade de la dengue. Aux yeux de ses compatriotes, il était intrépide, aventureux, mystérieux. Quand il est rentré à Preston Hollow, les gens chuchotaient dans son dos. « Pauvre Daniel. Pas d'épouse. Sa mère emportée par le cancer. Qu'a-t-il vu, lors de ses séjours au Vietnam ? A-t-il subi une rupture amoureuse quelque part ? Un si bon parti, surtout depuis qu'il s'est coupé les cheveux. »

Le comité des bons petits plats l'a attaqué en force.

– Ma fille, Fern, vous a préparé ce bœuf Stroganoff. Elle n'est pas mariée, elle non plus.

– Vous vous souvenez de ma fille, Alice ? Elle est complètement guérie de ses crises.

– Appelle-moi un de ces jours, on ira prendre un verre, lui a suggéré Laura Beth.

Un soir de Noël, sa mère lui a glissé doucement :

– Cette charmante jeune fille, à Madrid... Cela n'aurait probablement pas marché. Le fossé entre vous était trop grand. Les souvenirs sont voraces, *tesoro*. Ne les nourris pas. Je serais navrée que

tu restes seul pour le restant de tes jours à cause d'une amourette de jeunesse.

Ben, lui, n'a jamais parlé d'« amourette ». Il avait compris. Dès qu'il le pouvait, il s'arrangeait pour croiser Daniel lors de leurs missions journalistiques et lui reparlait du bon vieux temps.

– Cet été-là, à Madrid, Dan. Cet été-là, à Madrid ! J'attends toujours le jour où je pourrai clamer : « Je te l'avais bien dit ! »

La carte de Nick lui a donné de l'espoir. L'insistance de Cristina lui a donné du courage. Nick était enchanté quand il lui a annoncé leur venue.

Daniel souffle lentement pour essayer de faire craquer le nœud qui lui serre la poitrine depuis dix-huit ans. Il regarde par le hublot ovale. Derrière la grande baie vitrée du terminal, son père attend, debout, les yeux fixés sur l'avion, son chapeau Stetson à la main. Daniel cligne des yeux pour mieux le voir.

Malgré leurs nombreuses différences, tous deux ont quelque chose en commun.

Ils aiment leur famille par-dessus tout.

Daniel boucle sa ceinture de sécurité. Il est vraiment en route. Il retourne à Madrid.

– Le voilà ! Par ici, cow-boy !

Nick Van Dorn attend dans le hall des arrivées en compagnie d'une jeune femme. Il a été maltraité par les années, mais il a gardé ses yeux vifs et son exubérance espiègle. Il embrasse Daniel.

– Ce n'est pas juste, tu n'as même pas vieilli ! Je m'attendais à te retrouver usé comme les sujets de tes photos. Ou peut-être que mon ego espérait que le cow-boy Marlboro se serait un peu empâté !

Il rit et désigne son accompagnatrice.

– Voici ma secrétaire, Ruth.

– Ravi de faire votre connaissance, madame, la salue Daniel.

– Ces Texans, commente Nick. Toujours très formels. Alors, elle est où, cette petite sœur ? Elle en a déjà eu marre de toi ?

Daniel fait un signe à Cristina, qui s'approche.

– La voici.

Le visage de Nick perd son expression joyeuse.

– Ce n'est pas ta sœur ! chuchote-t-il.

– Si, c'est Cristina. Et ne la regarde pas comme ça ! Elle vient à peine d'avoir dix-huit ans.

– Je ne voulais pas dire...

– Je sais exactement ce que tu voulais dire, se moque Daniel. Tu n'as pas changé, Nick.

– *Buenas tardes*, Señor Van Dorn, le salue Cristina. Je suis bien contente de vous rencontrer enfin !

Elle tend la main, mais Nick ne la prend pas ; il la dévisage, les yeux ronds. Elle s'exclame :

– Oh, pardon, c'est vrai, nous sommes en Espagne ! On s'embrasse sur la joue, ici.

Elle se tourne ensuite vers Ruth.

– *Buenas tardes*. Je me présente : Cristina Matheson, la sœur de Daniel.

– Enchantée, Señorita Matheson. Je travaille pour Mr. Van Dorn. Je vous souhaite la bienvenue à Madrid de la part de l'ambassade.

Ruth attrape un gros bouquet de fleurs posé sur une chaise et le lui tend.

– *¡ Qué bonito ! ¡ Gracias !* s'exclame Cristina.

Tandis que les deux jeunes femmes parlent des fleurs, Nick fronce les sourcils, songeur.

– Qu'y a-t-il ? l'interroge Daniel.

– Rien, rien. Je suis juste... Ça me fait drôle de constater que le temps a passé si vite et que nous sommes tous adultes.

Nick les conduit en voiture à l'hôtel. Daniel regarde par la fenêtre. Les choses ont changé. Les femmes portent désormais des pantalons et des tee-shirts sans manches. Il y a des voitures de toutes les couleurs dans les rues. Les kiosques à journaux proposent des magazines étrangers.

– Tu te bats toujours ? demande Nick.

– Comment ça ? réagit Cristina, assise sur le siège arrière.

– Il parle de boxe, explique Daniel.

– Tu n'étais pas au courant, Cristina ? Ton frère est un grand bagarreur, capable de vous mettre à terre plus vite qu'une bouteille d'alcool ! Ne me dis pas que tu n'as jamais joué des poings au cours de tes voyages, Dan. Il a bien fallu que tu protèges ton matériel, non ?

– Une ou deux fois, peut-être. Et toi, Nick, tu te bats toujours ? le taquine Daniel.

– Bien sûr. La vie est un combat. À propos, tu as sûrement entendu parler de Shep et du scandale de la campagne à New York. Quel numéro. Mais ce type se débrouille toujours pour retomber sur ses pattes.

Daniel repense aux lettres qu'il a écrites autrefois à l'ambassade et au ministère des Affaires étrangères au sujet de Shep Van Dorn. Personne n'y a donné suite. Nick a raison. Les hommes comme Shep semblent toujours retomber sur leurs pieds. Il aurait dû l'assommer quand il en avait l'occasion.

– Mes parents ont enfin divorcé, annonce Nick. Ma mère fréquente un entraîneur d'aviron. Un type bien. Ben nous a mis au courant, pour ta mère. Je suis vraiment désolé. J'aurais dû envoyer mes condoléances. Mais je parie que ton père est content que tu sois retourné à Dallas. On a eu beau faire, nous avons tous les deux fini par exercer le même métier que nos pères. C'est fou, hein ?

– Oui, acquiesce Daniel, le regard tourné vers la fenêtre. C'est fou.

Quand Daniel arrive à l'hôtel, tout lui semble irréel, comme un rêve. La voie d'accès en demi-cercle, le hall à carreaux de marbre, les marches qui mènent au vestibule supérieur... Tout est exactement pareil, et en même temps, différent. Un vieux film défile dans l'esprit et le cœur de Daniel. Il s'attend d'un instant à l'autre à voir Carlitos surgir, Lorenza s'approcher pour lui vendre des cigares ou des cigarettes. Il se tourne vers le coin du hall où Ben et Paco Lobo passaient des heures d'affilée. Il a du mal à avaler le nœud qui s'est formé dans sa gorge.

Ruth s'occupe des formalités d'enregistrement tandis qu'un bagagiste prend leurs affaires.

– Reste-t-il quelques-uns des anciens employés ? demande Daniel.

– Ça m'étonnerait, soupire Nick. Un ou deux, peut-être. La vie est un fleuve, Dan. Elle avance sans s'arrêter. Dis-moi, est-ce que Cristina a envie de faire quelque chose de précis ?

Daniel regarde sa sœur, qui bavarde avec le porteur qui s'occupe de sa pile de valises.

– Eh bien, rappelle-toi quand nous avions dix-huit ans. Je pense que Cristina veut voir le maximum de choses.

– Et toi ? l'interroge Nick en étudiant son visage. Le maximum de choses aussi ?

Daniel balaie le hall du regard. La petite porte qui donne sur l'escalier conduisant aux sous-sols est toujours là. Son dîner avec Ana dans le réfectoire du personnel lui revient en mémoire. Les ascenseurs étroits sont les mêmes. Il revoit le reflet de la jeune fille dans les miroirs.

– Je sais que tu ne vas pas me poser la question, donc je vais le dire, commence Nick. J'ai repris contact avec Ana depuis que je suis

revenu à Madrid. Tu aimerais la voir ?

La réponse est si simple, et pourtant Daniel demeure immobile, paralysé. Il repense à l'avertissement de sa mère : nourrir les souvenirs est dangereux.

– Attends, je recommence, reprend Nick. J'ai repris contact avec Ana depuis que je suis revenu à Madrid. Nous sommes amis. Elle est célibataire. Es-tu seul, toi aussi ?

Daniel hoche la tête.

– Alors, je vais l'appeler.

– Attends. Quand ?

– Aujourd'hui, je pense.

– Aujourd'hui ? Si vite ?

– Ne t'inquiète pas, je te préviendrai bien à l'avance. De toute façon, il faut que je lui parle.

– Comment va-t-elle ? Et sa famille ?

Cristina revient en courant, une clef à la main.

– Nous sommes dans la suite 760 !

Daniel regarde Nick, qui hausse les épaules.

– C'est mon petit doigt qui me l'a dit...

– Nous étions déjà au septième étage quand nous sommes venus, explique Daniel à sa sœur.

– D'après Ruth, Ava Gardner logeait au septième étage et organisait des fêtes incroyables. Je suis si excitée que j'ai l'impression que je vais exploser ! piaille Cristina en embrassant son frère.

De l'excitation. Est-ce là ce qu'il ressent ? Non. Cela ressemble plutôt au vieux fantôme qui hantait l'Espagne autrefois.

De la peur.

Cristina défait ses bagages sans arrêter de bavarder.

– Ta valise est si petite ! Tu as d'autres chaussures que tes bottes, j'espère ?

Daniel promet à sa sœur qu'il a pris tout ce qu'il faut et qu'il ne lui fera pas honte. Il a aussi apporté son appareil photo, et pour la première fois depuis des années, il ressent un désir intense de l'utiliser.

La suite est identique à son souvenir. Seuls les meubles ont changé. Il y a deux lits jumeaux dans la chambre. En plus de la radio, il y a désormais une télévision et un téléphone moderne à cadran tournant. L'emblème du Castellana Hilton a été remplacé par le logo de l'InterContinental.

Il y a dix-huit ans, il se tenait à cet endroit précis et collait des photos au mur. Là, assis par terre devant le canapé, Ana et lui ont passé des heures après leur dîner ensemble. Ici, Ana l'a attiré à elle pour lui donner un baiser qui ne l'a jamais quitté. Il repense au couteau et à la fourchette qu'elle avait apportés, et ça le fait rire.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demande Cristina.

– La quantité de bagages que tu as apportés.

Il va s'asseoir sur la terrasse. La chaleur de Madrid l'enveloppe de ses bras et réveille des émotions enfouies. Excitation, peur, nervosité. Il n'a jamais rien ressenti de tel, même pendant les missions photographiques les plus dangereuses. Nick semble toujours égal à lui-même, à peine un peu plus mûr. Est-il toujours aussi imprévisible ? Va-t-il se présenter sans prévenir devant la porte de leur chambre, déjà pompette, accompagné d'Ana ? Pourvu que non. Peut-être Daniel devrait-il prendre une douche et se raser, au cas où ?

Cristina vient le rejoindre sur le balcon. Elle se penche en arrière,

en soulevant sa longue chevelure brune pour la rejeter par-dessus le dossier du fauteuil, et ferme les yeux.

– C'est bizarre : je n'ai passé que quelques mois de ma vie, ici, et pourtant, pendant le trajet depuis l'aéroport, j'ai eu l'impression d'être attirée par cette ville comme par un aimant. J'étais... profondément émue. C'est la crise d'identité qu'ont tous les enfants adoptés sur leurs vieux jours, tu crois ?

Daniel regarde sa sœur. Elle ne ressemble ni à lui, ni à leurs parents, mais elle n'est pas non plus différente au point de se faire remarquer, à Dallas.

– Je pense que tes vieux jours sont encore loin, Cristina. Mais une crise d'identité... oui. Les racines et l'hérédité ont de l'importance. Je suis content que tu ressenties un lien avec cette ville.

– C'est plus qu'un lien. Je ne sais pas comment le décrire. Peut-être que je suis juste folle de joie d'être ici. Ou folle de joie d'être hors du Texas. Ou peut-être que je m'invente des émotions pour combler le vide laissé par maman.

Parfois, sa sœur fait preuve d'une lucidité étonnante pour son âge. Comme si elle s'observait et commentait sa propre vie d'un point de vue extérieur, au lieu de la vivre de l'intérieur comme n'importe quelle adolescente. Il lève son appareil et la photographie.

Nick les appelle et insiste pour les emmener dîner quelque part et faire un petit tour en ville. Il ne dit mot d'Ana. Daniel est trop gêné pour lui poser la question.

Quand ils rentrent à l'hôtel, il est minuit passé. Ils sont épuisés, alors que Madrid commence tout juste à s'animer vraiment. Nick propose de sortir avec Cristina le lendemain.

– Ruth et moi t'emmènerons au musée du Prado, et ensuite on prendra le thé au Ritz.

– Et Daniel ?

– Je me suis permis d'arranger un rendez-vous pour Daniel demain après-midi. Il nous rejoindra pour le dîner.

Nick se tourne vers Daniel, avec une expression parfaitement sincère.

– Tom Collins te retrouvera dans le jardin Sorolla demain à trois heures.

Daniel arrive une heure en avance, sous prétexte de photographier le jardin et la fontaine. Il essaie de se convaincre qu'il n'est pas nerveux, qu'il ne transpire pas et qu'il ne nourrit pas des espoirs insensés. Tant de choses peuvent changer en dix-huit ans ! Ana est sans doute quelqu'un de complètement différent. Peut-être que lui aussi. C'est normal, non ? À l'époque, elle lui avait dit qu'il ne pouvait pas la comprendre. Alors comment le pourrait-il après presque vingt ans de séparation ?

Les visiteurs se promènent dans le jardin luxuriant et odorant du musée. Le clapotis de la fontaine lui est familier, et les statues continuent à se parler tout bas, mais des changements ont été réalisés. Le banc sur lequel ils s'asseyaient n'est plus là ; d'autres ont été ajoutés. Pendant un instant, il s'inquiète : où vont-ils se retrouver ? Il éprouve la même chose que dans un mauvais rêve dont on parvient à se réveiller : il se remémore qu'ils ne sont plus obligés de se cacher. Ils peuvent être amis officiellement. Oui, ils seront amis.

Il choisit un banc qui lui permet de rester légèrement en retrait, mais d'où il aperçoit l'entrée. Ainsi, il verra Ana avant qu'elle le voie.

L'heure approche. Il a mal au cœur.

L'avertissement de sa mère résonne dans ses oreilles. « Le fossé entre vous était trop grand. Je serais navrée que tu restes seul pour le restant de tes jours à cause d'une amourette de jeunesse. »

Il pose son appareil photo à côté de lui et essuie ses paumes sur son jean. C'est de la folie. Il ferait mieux de partir.

Mais il n'en a pas envie.

Ils vont se saluer, causer gauchement de choses et d'autres pendant quelques minutes et refermer enfin une porte restée trop longtemps ouverte.

Ana. Il sent sa présence avant de la voir.

Daniel se lève, les yeux fixés sur la porte voûtée entourée de lierre et de fleurs. Ses cheveux bruns ondulent quand elle regarde vers leur fontaine. Sa robe fleurie se balance autour de ses jambes et danse au-dessus de ses talons hauts. Comme au ralenti, elle se tourne vers lui.

Ils demeurent face à face, suspendus dans ces dix-huit années d'absence. Cela ne dure qu'un instant. Une fraction de seconde. Puis un immense sourire illumine le visage d'Ana. Elle fait un pas vers lui. Un autre. Sa démarche s'allonge, s'accélère. Elle court. Le cœur de Daniel fait un saut périlleux quand elle se jette à son cou. Il enfouit le visage dans ses cheveux. Elle passe les bras autour de lui. Elle l'embrasse. Elle pleure. Il sent sa respiration haletante contre sa poitrine. Il l'attire plus près, entoure sa taille fine de ses bras.

Elle lève sur lui des yeux remplis de joie et de larmes.

– *Hola*, Daniel.

Il prend doucement son visage entre ses mains.

– *Hola*, Ana.

– Il y a trop de monde, ici. Allons au parc du Retiro, chuchote-t-elle en entrelaçant ses doigts avec ceux de Daniel.

Ils descendent les marches du métro. Le quai est noir de monde.

Les femmes regardent Daniel, et elle comprend pourquoi. Il est plus beau que jamais. Même silhouette élancée, même jean et bottes, mais en une version plus âgée, plus séduisante que la beauté brute de l'adolescent. Certains hommes s'adoucissent avec le temps. La mâchoire de Daniel et ses pommettes sont plus définies ; ses épaules et ses bras, plus larges. Sa coiffure indisciplinée est désormais à la mode.

Il remarque qu'elle le dévisage.

– Tu approuves ?

– Sans hésiter, souffle-t-elle. Vite, attrapons ce métro avant qu'il parte.

Elle le tire par la main au milieu de la foule qui monte à bord d'un wagon. Les portes se referment et pressent les passagers les uns contre les autres.

Au lieu de se retenir à la barre métallique, Ana se retient à Daniel. L'air dans la voiture est lourd et moite. Une goutte de sueur coule des cheveux de Daniel jusqu'à son oreille. Ils sont si proches l'un de l'autre qu'on pourrait difficilement glisser une feuille de papier entre eux.

– Il fait trop chaud pour toi ? chuchote Ana.

Il se penche vers elle ; elle sent son haleine sur son oreille.

– Non, c'est parfait.

Ana lui adresse un sourire euphorique.

– Je suis contente que tu aies apporté ton appareil photo. J'étais une lectrice assidue du *National Geographic*, tu sais.

– C'est vrai ?

– Oui. Les bibliothécaires devaient penser que j'étais obsédée par

les voyages, ou que j'étais détective... Dans l'une de tes photos de Buenos Aires, il y avait un léger reflet de toi dans la vitre.

– Tu l'as remarqué ?

– Non seulement je l'ai remarqué, mais j'ai demandé aux bibliothécaires de me prêter une loupe. Je suis restée longtemps plantée là, à essayer de t'extraire de la photo. J'ai aussi fait des recherches sur la photographie pour essayer de comprendre tes pensées, avoue-t-elle en passant la main sur l'ourlet de la chemise de Daniel. Au début, tes clichés étaient agressifs ; tu t'engageais tellement que ça me faisait peur. Les photos aériennes...

– Assis sur le patin d'un hélicoptère. C'était stupide. Quand j'ai commencé, je cherchais à repousser les limites. J'avais quelque chose à prouver, j'imagine.

– J'ai appris que si tes photos avaient des lignes horizontales, cela parlait d'espoir et de possibilités. Une photo posée signifiait que tu étais assis, en position d'observateur et que tu attendais que le bon moment vienne à toi.

– Un peu comme j'ai attendu ce moment-ci ?

Elle passe le doigt sur son nez, ses lèvres, son menton.

– Je n'en crois pas mes yeux. Tu es vraiment là. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil la nuit dernière, tellement j'étais excitée.

– Moi non plus. Au musée, j'étais tellement nerveux que j'avais mal au cœur.

– Et maintenant, tu te sens comment ?

Daniel lui prend la main et la presse contre sa poitrine. Ana écarquille les yeux.

– Exactement, rit Daniel. Si mon cœur bat encore plus vite, ça va mal finir !

Daniel regarde la démarche gracieuse d'Ana, son sourire éclatant. Il est prêt à la suivre aussi bien au parc du Retiro que dans une faille de l'espace-temps. D'une certaine manière, il l'a déjà fait. Et soudain, il lui semble que ça en valait la peine.

Quand ils arrivent au parc, leur conversation est redevenue naturelle. Ils se tiennent par la main comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.

– Puisque Nick et Ruth sont au Prado avec ta sœur, j'ai pensé que c'était pratique. Nous sommes tout à côté.

– Oui, je veux que tu fasses la connaissance de Cristina.

Les lèvres d'Ana forment un petit sourire.

– Trouvons un endroit tranquille pour bavarder. C'est un si bel après-midi.

En effet, le soleil brille au milieu d'un ciel azur. Ana le conduit jusqu'au parterre à la française et choisit un banc sous un bosquet de cyprès taillés.

– Je suis désolée : je n'arrive pas à arrêter de te regarder, s'excuse-t-elle en riant et en plaçant les mains de chaque côté de son visage. C'est vrai, tu es plus âgé, mais tu n'as pas changé. Tes cheveux sont un peu plus longs, remarque-t-elle en passant les doigts dans une mèche.

La main d'Ana sur sa nuque. Silencieuse et tonitruante.

– Toi non plus, tu n'as pas changé. Tu es encore plus belle.

– Je n'ai plus ma dent en or. C'était un jour heureux.

– Tu as eu beaucoup de jours heureux ?

– Quelques-uns. J'ai de la chance de les avoir eus. Après ton départ, j'ai trouvé du travail. Tu te rappelles Paco Lobo ?

– L'homme discret qui habitait à l'hôtel et avait adopté un village ?

– Qui *habite* à l'hôtel, le corrige Ana.

– Il y est encore ?

– Oui. Paco avait besoin d'une assistante bilingue pour son équipe. Il m'a embauchée et m'a fait suivre des études de commerce.

– C'est super ! Cet homme représentait un gros mystère, pour moi. Je n'arrivais pas à comprendre s'il était à la retraite, ou quel métier il exerçait.

– Ben ne te l'a pas dit ? (Ana baisse la voix.) Paco traquait des nazis.

– Quoi !

– Après la guerre, un certain nombre de nazis s'étaient installés en Espagne sous de nouvelles identités. Paco les suivait à la trace et découvrait où ils habitaient. Ensuite, il le disait à Ben, qui le communiquait à quelqu'un à New York. À propos de Ben, j'ai été triste d'apprendre sa mort.

L'allusion au journaliste émeut Daniel.

– Oui. C'était tellement inattendu. Ça m'a assommé. Nous étions devenus proches, au fil du temps. C'était un excellent mentor. Il venait me retrouver quand je voyageais à l'étranger. Je l'avais vu à peine un mois plus tôt.

Ana hoche la tête.

– Je me suis toujours demandé si c'était grâce à lui que Paco m'avait embauchée.

Ils gardent le silence, repensant au journaliste. Ana passe le doigt sur une grosse cicatrice qui décore l'avant-bras de Daniel.

– C'est nouveau, ça.

– Ce n'est pas récent, mais je ne l'avais pas quand nous nous sommes connus. Je dois avouer que j'ai vraiment eu mal, cette fois-là. Une entaille jusqu'à l'os. Vingt-deux points de suture et deux infections.

Ana soulève son bras et y dépose un baiser. Puis elle lui prend les deux mains.

– Daniel, je suis désolée, pour ta mère.

Il hoche la tête. Il sent encore l'électricité de ses lèvres sur son bras.

– Merci. Sa mort n'est pas arrivée par surprise, contrairement à celle de Ben. J'ai pu passer du temps avec elle. Elle a été malade pendant plusieurs années, toujours entre deux traitements et essayant de le cacher. Cristina avait douze ans quand elle est morte. Mon père était complètement paumé. Je suis resté à la maison après l'enterrement pour lui donner un coup de main. Il m'a supplié de revenir m'installer à Dallas pour l'aider à élever ma sœur.

– Tu avais envie d'y retourner ?

– Au début, non. Mais je savais que c'était ce que ma mère aurait voulu. Alors j'ai quitté le magazine, je suis devenu le deuxième père d'une adolescente, et maintenant je travaille dans le pétrole aux côtés

de mon père. Quand je m'entends parler, ça me paraît absurde.

Elle lui tient les mains, pleine de compassion.

– Et toi, Ana ?

– Demande-moi ce que tu veux. Nous avons attendu assez longtemps. Et au cas où tu voudrais le savoir : non, je ne suis jamais sortie avec Nick. Avoue que tu te posais la question ! le taquine-t-elle.

– C'est possible...

Il sourit. Elle le connaît si bien, et ça lui plaît immensément.

– Tu habites toujours à Vallecás ?

– Non, je suis en centre-ville, mais toujours avec Julia et sa famille.

Et toi, tu loges chez ton père ?

– Non, je vis tout seul, pas loin de chez lui.

Son expression est sincère, elle est disposée à tout lui raconter.

– Rafa ?

– Rafa travaille pour l'arène de Las Ventas. Il adore son métier. Il a épousé la fille d'un torero et ils ont trois superbes enfants. Il est resté à Vallecás. Le quartier a beaucoup changé, mais mon frère refuse de le quitter. Il a contribué à la construction d'une nouvelle église.

– Et ta cousine ? Comment s'appelait-elle, déjà ?

– Puri, répond Ana avec un gloussement contraint. Oui, Purificación va bien.

Elle change de position et lui reprend les mains. Un oiseau gazouille dans l'arbre au-dessus d'eux.

– Nous avons été séparés si longtemps. L'Espagne a beaucoup changé. Depuis les années 1940, chaque décennie est différente des autres. À présent que Franco est mort, je ne sais pas si quiconque d'extérieur pourra jamais comprendre ce que nous vivions, à l'époque. C'est si compliqué...

Elle le regarde en face.

– Daniel, j'ai été stupide. Je t'ai repoussé, je t'ai dit que tu ne pourrais jamais me comprendre, et pourtant les années ont passé et j'ai l'impression que tu es la seule personne avec qui je peux vraiment être moi-même. Tu as vu ma vie. Tu as vu ma peur. Je sais que tu me comprends. Je n'ai pas cessé d'imaginer, de rêver que je pouvais te parler, m'excuser et tout arranger.

Il écarte une mèche de ses yeux.

– Crois-moi, en ce moment précis, il n'y a rien à arranger. Tout va parfaitement bien.

– Pas tout à fait, le contredit-elle en secouant la tête. Il y a quelque chose que tu ignores.

On peut certainement estimer que, par notre association avec Franco, par l'aide économique et financière que nous avons fournie à l'Espagne en échange des bases militaires, nous avons prolongé la période franquiste. Dans l'esprit de beaucoup de gens en Espagne, elle serait peut-être morte d'une mort naturelle, si nous n'avions pas été là pour soutenir la structure. Mais il y a toutes sortes d'opinions sur le rôle joué par les États-Unis.

CURTIS C. CUTTER, officier des Affaires politiques, Madrid (1970-1972)

Extrait d'entrevue, février 1992

Collection d'histoire orale des Affaires étrangères

Association for Diplomatic Studies and Training

Arlington, VA www.adst.org

Ana crispe et décrispe ses mains.

– Je suis tellement inquiète.

– Ne t'en fais pas. Raconte-moi tout.

Elle prend une inspiration pour rassembler son courage et se lance :

– C'est arrivé il y a des années, et je ne suis même pas certaine que tu t'en souviennes. Mais Rafa m'a dit que tu avais pris des photos au cimetière.

Daniel hoche la tête. Il se rappelle. La photo de la religieuse avec le bébé mort a pesé lourd dans sa victoire au prix Magnum. En revanche, quand il a essayé de partager l'histoire des cercueils vides avec des agences de presse aux États-Unis, personne ne s'y est intéressé.

– Fuga avait convaincu Rafa que des bébés de républicains étaient volés dans les cliniques partout en Espagne. Tous les deux soupçonnaient que les enfants étaient vendus à des familles fascistes.

Ana regarde derrière elle, de chaque côté, pour vérifier qu'il n'y a personne dans les parages.

– Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que ça concernait aussi ma sœur, Julia.

– Je ne comprends pas.

– Julia était enceinte.

– Je le sais bien. J'ai photographié son bébé.

– Tu as photographié l'un de ses bébés, chuchote Ana en essayant de contenir son émotion. Julia a eu des jumelles. Elles sont nées prématurément. Elles étaient très petites, mais l'une était plus forte que l'autre. Les médecins ont déclaré à Julia et Antonio que l'un des bébés était mort. Ils avaient tous les deux de gros soupçons, mais avaient peur de parler. Les religieuses et les médecins étaient catégoriques, et comme nos parents étaient considérés comme des

rouges, Julia n'osait pas dire quoi que ce soit.

– Tu veux dire qu'on a volé le bébé de Julia ?

Ana acquiesce.

– Mon Dieu ! s'exclame Daniel en prenant Ana dans ses bras. Et comment va la fille de Julia, maintenant ?

– Lali va bien. Quand elle était petite, elle avait une phobie terrible d'être séparée de Julia. Grandir à Vallecás n'est pas facile. J'ai une photo récente d'elle, mais... je ne sais pas si je dois te la montrer.

– J'aimerais la voir.

Ana ouvre la bouche, la referme, secoue la tête. Elle se penche vers Daniel et l'embrasse.

– Tu m'as tellement manqué. Tu ne peux pas savoir à quel point.

– Oh si, crois-moi, je sais.

– Je ne veux pas tout gâcher. Mais il ne peut pas y avoir de secret entre nous.

Une larme roule sur son visage.

– Ana, pourquoi pleures-tu ? Tu ne gâcheras rien du tout.

– Promis ?

– Juré.

Elle hoche la tête, ravale ses larmes et fouille dans son sac à main avant de tendre une photographie à Daniel.

– Voici Lali.

Daniel regarde l'image. Ce n'est pas Lali. C'est sa sœur, Cristina.

Daniel fixe la photographie.

– Je ne comprends pas. C’est ma sœur.

– Non, c’est Lali. Ta sœur est sa jumelle.

Daniel s’adosse au dossier du banc et essaie de comprendre ce qu’Ana vient de lui annoncer. Cristina a une jumelle. Cristina est la fille de Julia. Ses parents ont adopté la fille de Julia et Antonio ? Il est amoureux de la tante de sa sœur ?

– Daniel ?

– Je suis désolé. Je... Je suis complètement sonné. Bien sûr, je savais qu’elle avait été adoptée, et je me doutais qu’un jour elle se poserait des questions sur ses parents biologiques...

– Non, tu ne dois rien lui révéler. S’il te plaît. Pas tout de suite. C’est compliqué. Je connais les soupçons de Julia depuis des années ; je savais qu’elle pensait que son autre fille était encore vivante, mais Rafa n’est pas au courant.

Daniel regarde intensément la photo, sans répondre.

– Daniel, réfléchis bien. Personne ne sait comment les choses vont évoluer en Espagne, s’il va y avoir une transition, ou si tout restera comme avant. Julia et Antonio ont surmonté beaucoup d’épreuves au cours de ces dix-huit années. Ils ont eu deux autres enfants, donc Cristina n’a pas seulement une sœur jumelle, elle a aussi un petit frère et une petite sœur. Imagine combien ce sera difficile d’expliquer à Lali et aux deux autres qu’ils ont une sœur en Amérique. Le pourquoi, le comment. Je t’en prie, promets-moi que tu ne diras rien. Pas encore. C’est à Julia de décider, maintenant.

Daniel acquiesce et rend la photo à Ana en essayant de reprendre ses esprits.

– Si tu veux bien, j’aimerais en parler à mon père, pour vérifier ce

qu'il savait.

– D'accord, je comprends.

D'un côté, Daniel aurait préféré qu'Ana ne lui ait pas révélé cela tout de suite, qu'ils aient eu le temps de se concentrer sur leurs retrouvailles et de passer une journée de pur bonheur ensemble. D'un autre, il est tellement heureux de se sentir aussi proche d'elle. Il a essayé de toutes ses forces de ne pas trop attendre de ce moment, mais à l'instant où il a vu Ana dans le jardin Sorolla, son cœur a explosé.

Ana se mord les lèvres.

– Tu rumines. Tu es en colère ?

– Non, je te promets. Sous le choc, c'est tout. Et égoïstement, j'ai peur que ce soit la seule raison pour laquelle tu désirais me voir.

Ana prend son visage entre ses mains.

– Non. Crois-moi, j'ai pensé à toi pendant toutes ces années. Je ne connaissais pas la vérité jusqu'à hier. Nick m'a téléphoné après avoir vu Cristina à l'aéroport. Il était secoué ; il m'a dit qu'il avait vu un fantôme. Il était convaincu que tu te doutais de quelque chose, que tu avais remarqué son comportement bizarre.

– Nick s'est toujours comporté bizarrement.

– Seulement parce qu'il essayait de te cacher quelque chose, comme moi. Le silence enveloppe tout. Je peux accepter qu'il y ait du silence autour de nous, Daniel, mais pas entre nous. Plus maintenant. Voilà pourquoi il fallait que je t'en parle sans tarder. Mais je te promets que ce n'était pas pour ça que je voulais te voir. (Elle se penche tout contre lui.) Je voulais te voir parce que je désire être avec toi, et j'espère que toi aussi.

Elle désire être avec lui. Ana passe la main dans son dos. Ce contact est à la fois apaisant et troublant. Il remet les choses en perspective. Daniel repense à Fuga et à leur poignée de main au cimetière.

Si on lui avait dit qu'il pourrait avoir Ana, mais que ce serait compliqué... il n'aurait pas hésité. Toutes ces journées, ces nuits interminables, pendant ses voyages, à la chercher dans le ciel. Et maintenant, elle est juste à côté de lui. Sa tête posée sur son épaule. Sa main dans son dos. C'est compliqué ? Et alors ? La vie est compliquée. Il a perdu sa mère, il a perdu sa carrière, il a perdu Ben, et pendant dix-huit ans, il a perdu la femme qu'il aimait. Mais la retrouver lui a tout rendu. Il entend Ben griller une allumette.

« C'est l'occasion ou jamais, Dan. Profites-en. Fais le genre de trucs qu'on voit dans les films. Ces trucs que personne ne peut faire, mais toi, si. Je ne veux pas que tu m'appelles dans dix ans en pleurnichant que tu aurais dû faire ceci et cela. Comme on dit, tu ne seras plus jamais aussi jeune qu'aujourd'hui. »

Il se tourne vers Ana. Il l'embrasse. L'embrasse encore en la serrant contre lui. Il doit faire appel à toute sa volonté pour rester décent en

public. Finalement, il chuchote :

– Ça te ferait plaisir de la voir ? C'est une jeune femme belle et forte. Comme toi.

Ana et Daniel attendent devant le musée du Prado.

– Essayons d’avoir l’air naturel. Nick lui a dit que j’avais rendez-vous avec Tom Collins.

– L’homme qui aime beaucoup la glace, rit Ana.

– Je suis content que tu arrives à rire. J’ai un nœud à l’estomac. Peut-être vaut-il mieux qu’on ne se tienne pas par la main. Cristina ne va rien comprendre.

À contrecœur, ils se lâchent, et Ana s’écarte un peu.

– La voilà, s’exclame-t-elle d’une voix enrouée. *Dios mío*, elle est si belle !

Cristina apparaît sur les marches du Prado en compagnie de Nick et Ruth. Elle porte une robe qui lui découvre les épaules et des sandales à semelles compensées. Nick aperçoit Daniel dans la foule et lui fait signe.

Cristina court aussitôt vers son frère. Enthousiaste, elle se met à bavarder en espagnol.

– Oh, Danny, c’est le musée le plus incroyable que j’aie jamais vu ! Tu connais *Les Amants de Teruel* ? Je t’ai acheté une carte postale, au cas où.

– Tu as vu les œuvres de Bosch ? C’étaient mes préférées.

– El Bosco, oui. Très étranges. Très toi.

Nick salue Ana et l’attire vers les autres.

– Cristina, je te présente notre amie, Ana. Ana, voici la sœur de Daniel.

Sans hésitation, Cristina salue joyeusement Ana d’un baiser sur les deux joues.

– Tu connais l’histoire des amants de Teruel ? lui demande Ana. C’est une légende tragique et romantique.

Cristina la prend par le bras.

– Raconte-moi tout !

– Diego et Isabel étaient très amoureux, mais le père d'Isabel n'approuvait pas leur mariage. Diego est parti en promettant que cinq ans plus tard, il serait devenu quelqu'un et reviendrait demander la main d'Isabel.

– Cinq ans ? s'écrie Cristina. C'est long !

– Cinq ans ? rit Daniel. Ce n'est rien du tout !

Tandis qu'Ana raconte la légende des amants, Nick prend Daniel à part.

– Ça va ?

– Je crois. J'ai la tête qui tourne.

Nick l'examine.

– Mais le tournis est en partie agréable, j'espère ? Revoir Ana ?

– Désolé. Oui. C'est incroyable. Le plus beau jour de ma vie. Mais tout à coup... découvrir ça ?

– Tu as dû remarquer mon ahurissement à l'aéroport. Ana t'a montré la photo, non ? Elle m'a fait jurer de garder le secret. Il faut que tu voies Lali. Le doute n'est pas permis. Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Il faut que j'appelle mon père.

– Je vais te ramener à l'hôtel. Éclaircis-toi les idées, appelle ton père, et on se retrouve ensuite, pour le dîner.

– Ana aussi ?

Nick rit :

– Dan, réveille-toi. Ça fait dix-huit ans qu'Ana ne rêve que de toi. Je parie qu'elle a demandé un passeport le jour même de la mort de Franco. Je ne réussirai pas à l'éloigner de toi tant que tu seras dans le coin !

Daniel regarde Ana et sa sœur. Pendant que Cristina bavarde, les yeux d'Ana se posent sur lui. Elle sourit, et son sourire le remplit d'un espoir qui renoue les fils du temps perdu.

Cristina est allongée sur le lit, les yeux fermés.

– Tu es bizarre depuis qu'on est ici.

– Mais non.

– Si. Je l'entends dans ta voix.

– C'est le décalage horaire.

– menteur.

Il n'a jamais menti à sa sœur. Elle le connaît encore mieux que leur mère. Elle perçoit réellement ses sentiments dans sa voix, elle les détecte sur son visage. Il faut qu'il lui dise quelque chose. Il garde le silence plusieurs minutes, dans l'espoir qu'elle s'endorme.

– Tu te rappelles Ana, la femme que tu as rencontrée tout à l'heure ?

Il a parlé à voix basse. Peut-être qu'elle somnole. Mais elle s'assied d'un coup sur le lit.

– Oui ! *Les Amants de Teruel*. Raconte-moi tout, sans perdre un seul instant !

Sa théâtralité le fait rire.

– Eh bien, je... j'aime beaucoup Ana. Depuis longtemps. C'est quelqu'un de bien.

Cristina lève les yeux au ciel.

– Oh, Danny, arrête tes euphémismes ! Nous aimons beaucoup notre facteur, et c'est quelqu'un de bien. Allez, crache le morceau !

Il revoit Ana courir vers lui et se jeter dans ses bras dans le jardin Sorolla.

– Mais... tu rougis ? Regardez-moi ça ! Daniel Matheson, qu'est-ce qui t'arrive ?

Ses sentiments le submergent. Il est si heureux. Il meurt d'envie de se confesser.

– Cristina, si je suis toujours resté célibataire, c'est parce que... j'étais complètement, totalement amoureux d'Ana, souffle-t-il.

– Depuis quand ?

– Depuis dix-huit ans. Depuis que je suis venu à Madrid. Elle travaillait ici, à l'hôtel.

Cristina saute de son lit jusqu'à celui de son frère.

– QUOI ! Papa le sait ? C'est pour ça que tu es resté un loup solitaire ? Tu courais le monde pour essayer d'oublier ton seul véritable amour ? Oh, mon Dieu, c'est merveilleux !

– Je suis content que tu voies ça comme ça...

– Mais oui ! (Les yeux de Cristina se remplissent de larmes.) Ça fait des années que je me sens coupable. À Dallas, les gens pensent que tu as sacrifié ton bonheur personnel pour t'occuper de moi.

– C'est faux !

– Maintenant, je le sais ! Ce n'était pas parce que tu avais hérité du fardeau d'une petite sœur, c'est parce que tu te languissais pathétiquement d'une femme à des milliers de kilomètres !

Daniel sourit.

– Peut-être pas « pathétiquement »...

– Vous vous êtes déjà embrassés ? Elle sait que tu as laissé tomber la photographie pour le pétrole ? Quand viendra-t-elle à Dallas ? Attends, ou alors c'est toi qui vas déménager à Madrid ? Je pourrai venir avec toi ?

Il rit.

– Repose-toi. Tu verras Ana au dîner, ce soir. Je vais descendre un moment au bureau d'affaires de l'hôtel.

Cristina se laisse retomber sur son lit, les bras en croix.

– Comment peux-tu penser aux affaires ? Mon frère est amoureux ! C'est la version heureuse des *Amants de Teruel* !

Daniel se représente son père, seul dans son bureau. L'énorme table d'acajou trônant devant un mur de bibliothèques. Les photos de sa mère qui décoraient autrefois la pièce sont désormais chez Daniel. Un portrait de Sissy avec un cadre en argent est posé sur le plateau, entre le téléphone multilignes et une carafe de whisky en cristal.

– Bien sûr que nous avons payé. L'adoption n'est pas gratuite. Mais tout était parfaitement légal et officiel, assure son père. Je suis certain que notre avocat a encore les documents. Tu l'as vue, cette fille ? Il y a plein de gens qui se ressemblent beaucoup sans être apparentés.

– J'ai vu une photo récente. J'ai cru que c'était Cristina. Elles sont identiques. Quand Nick a aperçu Cristina, il a failli s'évanouir. Tu te rappelles le nom de la personne avec qui vous avez traité à l'Inclusa ?

– C'était il y a dix-huit ans, Dan. Je ne m'en souviens plus. Bien sûr, ta mère le saurait, elle...

– Papa, tu crois que maman était au courant ?

Son père garde un moment le silence.

– Difficile à dire. Encore une fois, tout a été fait officiellement, via l'ambassade. Mais je me souviens... Ta mère a posé des questions sur la famille, les parents. La religieuse nous a dit que Cristina était *sin datos*. Je me rappelle que j'ai dû demander à ta mère ce que ça signifiait. On nous a raconté qu'elle avait été déposée à l'orphelinat sans lettre. Ils n'avaient aucune information concernant l'enfant et nous ont dit que sa date de naissance était estimée. Ils ont parlé d'autres couples américains catholiques dans les bases militaires qui avaient adopté des enfants, eux aussi. Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est ce qu'on nous a dit.

– Tu faisais des affaires directement avec Franco, papa. Je suis sûr que tu avais des privilèges.

– Ne sois pas injuste, Dan. Je ne suis allé en Espagne que quelques rares fois dans ma vie.

– En tout cas, Franco est mort, maintenant. S'il est vrai que des bébés ont été volés à leur famille, ça va sortir au grand jour. Il va falloir que ce soit reconnu officiellement et qu'il y ait des réparations.

Son père pousse un lourd soupir.

– Je n'en suis pas si sûr, Dan. Cela dépend de l'évolution du pays. Un entrepreneur que je connais a entendu dire que l'Espagne allait basculer dans une démocratie et qu'il était question d'amnistie générale.

– Une amnistie ? On effacerait tous les crimes du passé ? Personne ne tolérera ça !

– C'est difficile de revenir judiciairement sur trois décennies de crimes et de délits. Les Espagnols ont beaucoup souffert. Les gens auront peut-être envie d'aller de l'avant et de se débarrasser de toutes les chaînes de la dictature.

Son père s'éclaircit la voix avant de demander :

– Dan, cette amie à toi... Est-ce que sa famille réclame quelque chose ? Ils ont des demandes, des exigences ?

– Non, papa. La seule chose qu'ils veulent, c'est la vérité, juste entre nous. Ils ne souhaitent même pas que j'en parle à Cristina, pour le moment.

– Cela me paraît sage. Ça ouvrirait une boîte de Pandore prématurément.

Son père se tait. Daniel entend le tintement du bouchon de la carafe en cristal et le clapotis du liquide versé dans un verre.

– Fiston, tu as été un second père pour Cristina. Quel est ton avis ?

Mr. Matheson est un homme orgueilleux. Le simple fait qu'il demande l'opinion de Daniel prouve un énorme respect.

– Si ça se confirme, j'aimerais le lui dire. Cristina sait qu'elle a été adoptée. Légalement, elle est adulte, maintenant, et elle aura envie un jour de retrouver ses parents biologiques. Elle est aussi compréhensive et solide. Elle nous a soutenus quand nous avons perdu maman, plus que nous ne l'avons soutenue, nous.

– Cela ne fait aucun doute. Mais ne nous précipitons pas. Il faut faire les choses bien, pour toutes les personnes concernées. Et il vaut mieux ne pas l'ébruiter. C'est ce que ta mère aurait voulu. Je connais un biologiste au Centre médical de Houston. La dernière fois que nous avons joué au golf, il m'a parlé de quelque chose qui s'appelle « test de paternité ». Laisse-moi lui en toucher deux mots. Si les parents à Madrid sont d'accord, nous pouvons faire un test, mais il faut le réaliser ici, au Texas. Je ne veux pas que Cristina apprenne quoi que ce soit tant que nous n'aurons pas un résultat confirmé.

– Oui, c'est sans doute mieux d'être vraiment sûr, d'abord.

– Explique ça à ton amie, et peut-être que tu peux en parler à sa sœur. Je vais prendre rendez-vous avec nos avocats.

Son « amie ». C'est ainsi que son père appelle Ana. Il n'a aucune idée de ce que Daniel ressent ou a ressenti pendant toutes ces années.

– Eh bien, voilà un bouleversement inattendu, conclut son père. Cristina soupçonne-t-elle quelque chose ?

– Pas du tout. Elle est enchantée d'être ici.

– Tant mieux. Bon, vu le prix des appels internationaux, il vaut mieux raccrocher. J'ai beaucoup de choses à digérer, comme tu peux t'en douter.

– Moi aussi, dit Daniel.

– Ruth, viens t’asseoir près de moi. Daniel, mets-toi à côté d’Ana, ordonne Cristina, ravie de jouer les cupidons.

Tout au long du dîner, elle coule des regards vers le nouveau couple avec un petit sourire entendu.

– Elle ne s’imagine pas une seconde que nous parlons d’elle, s’amuse Daniel.

– Elle est adorable, commente Ana. Et je pense que la suggestion de ton père est sage. J’ignore comment il sera possible de faire un test au Texas alors qu’Antonio et Julia vivent ici, mais peut-être que Nick peut nous aider ? Julia préférerait sans doute que ce soit réalisé à l’étranger. Cela lui laisserait un peu plus de temps pour s’y faire. Elle a très peur qu’un ami ou un membre de la famille rencontre Cristina à Madrid. Elle craint qu’on pense qu’elle a abandonné l’enfant. Pire : elle a peur d’être punie, d’une manière ou d’une autre.

– Ce n’est pas elle qui mérite d’être punie. Madrid est une grande ville, mais je ne veux pas qu’elle s’inquiète. Nous pourrions aller faire du tourisme dans d’autres villes. Antonio et elle acceptent-ils de me rencontrer ?

– Oui. Et bien sûr, ils espèrent voir Cristina, si possible. Nick a eu une idée et m’a promis de tout organiser. Julia et Antonio seront présents, mais Cristina ne saura rien.

Daniel acquiesce et essaie de se faire à cette idée tout en gardant une apparence désinvolte.

– C’est fou, cette histoire.

– Oui, confirme Ana. J’ai du mal à y croire. Mais tu sais quoi ?

– Quoi ?

Elle se penche vers lui et chuchote, les yeux étincelants :

– Nous sommes au restaurant ensemble.

Daniel regarde ses pupilles sombres, ses cheveux souples, ses lèvres charnues, ses mains délicates. Chaque partie est un tableau en soi. La lumière venue d'en haut accentue l'angle de son cou délicat. Elle porte une robe marron fluide qui se colle à sa peau et révèle ses formes.

Elle a raison. Ils sont enfin dans un restaurant ensemble. Il aurait tellement aimé passer la soirée seul avec elle ! Il voudrait commander un plateau-repas, s'asseoir par terre et écouter Lola Flores à la radio. Il voudrait rester éveillé toute la nuit pour discuter. Il voudrait l'embrasser.

Ana lui prend la main sous la table.

– Je sais, murmure-t-elle. Moi aussi.

C'est le début de l'après-midi. Daniel attend dans le hall de l'hôtel. Il commande un café dans l'espoir que ça le réveille. Il doit ressembler à Ben, échevelé et débraillé après une nuit de folie madrilène. Cela fait deux soirs qu'il est resté avec Ana dans le hall longtemps après que Cristina, fatiguée par le décalage horaire, est retournée dans la chambre.

La nuit dernière, Ana a convaincu Daniel de se glisser discrètement au sous-sol.

– Personne ne nous verra. Allons nous asseoir à notre vieille table dans le réfectoire. On y sera tranquilles.

Ils se sont installés à la table du coin, ils ont parlé à la table du coin, ils se sont tenu les mains à la table du coin, jusqu'à ce que la tension électrique soit si forte entre eux que Daniel a attiré Ana sur ses genoux. Un employé très embarrassé les a découverts et a appelé son supérieur.

Ce souvenir le fait sourire.

Daniel est debout quand Ana entre dans le hall avec Julia et Antonio. La forme du visage de Julia et ses yeux sont les mêmes que ceux de la petite fille qui se cachait dans son pick-up, les mêmes que ceux de la jeune femme qui lui a proposé de s'asseoir près du hublot dans l'avion.

– *Bienvenido, caballero*, le salue Antonio.

Leurs salutations sont sincères et chaleureuses, mais le visage de Julia est marqué par le poids des secrets longtemps gardés. Ses yeux balayaient le hall comme l'objectif d'une caméra.

– Je n'étais pas sûre que ce soit une bonne idée de venir, souffle-t-elle.

– J'ai choisi une table à l'écart, dans le fond, la rassure Daniel.

– *Gracias*, dit Antonio en prenant une chaise. Je lui ai répété qu'il fallait venir. Ce que nous a révélé Ana confirme ce que nous savons au fond de notre cœur depuis des années.

Daniel attrape une photographie dans son portefeuille. Le cœur battant, il la passe à Julia.

– ¡ *Ay, Dios mío* ! s'exclame-t-elle.

Sa main tremble. Elle se met à pleurer.

– *Virgen Santa*, murmure Antonio. Le torero de Rafa avait raison depuis le début.

Ils fixent l'image longtemps.

– Vous l'appellez Cristina ? demande Antonio.

– Oui. Cristina María Alonso Moya Matheson.

– *Muy guapa*, soupire Julia.

– D'après mon père, le dossier de Cristina à l'Inclusa prétendait qu'elle était *sin datos*. On a déclaré à mes parents que sa date de naissance était estimée au 22 mars, mais Ana me dit que l'anniversaire de Lali est le 12 février.

– Les jumelles étaient prématurées, explique Ana. Elles étaient minuscules. Daniel et moi nous sommes demandé si la date de naissance avait été changée volontairement. Peut-être que l'Inclusa voulait que les parents potentiels la croient plus jeune ?

– Et peut-être cherchait-on ainsi à mettre une distance physique entre les jumelles, hasarde Daniel.

Julia se tord les mains.

– Señor...

– S'il vous plaît, j'aimerais que vous m'appeliez Daniel, tous les deux, et qu'on se tutoie.

– Daniel... Sache que nous ne t'accusons de rien du tout. Tant de temps a passé. Tu n'étais qu'un adolescent. Mais ta sœur et ma fille se ressemblent comme deux gouttes d'eau. J'ai pris mes bébés dans mes bras peu après la naissance. Je les ai embrassées partout, comme le font toutes les nouvelles mères. De la tête... aux *pieds*, insiste-t-elle. Tu comprends ce que je veux dire ?

Il fait un signe affirmatif.

– Bien sûr.

Tout à coup, il se fige et ouvre de grands yeux.

– Attendez. Oui, j'ai compris.

– Vraiment ? demande Julia, en serrant ses mains l'une contre l'autre, pleine d'espoir.

– Oui. Son petit orteil.

– Quel pied ? interroge Antonio.

– Le gauche. Je l'appelais son « trèfle ».

Les mains d'Antonio se crispent sur ses genoux. Ana passe un bras autour de Julia.

– C'est bien ça ? s'enquiert Daniel.

– Oui, confirme Antonio. Il y a des années, quand Rafa et Fuga soupçonnaient qu'il se passait quelque chose, ils pensaient que ça concernait peut-être des centaines de bébés.

– Quand l'Espagne aura fait sa transition démocratique, les adoptions seront peut-être officialisées d'une manière ou d'une autre, espère Daniel.

– Tu es optimiste, sourit Julia. Pour le moment, je souhaite juste que ça reste entre nous. Je t'en prie, n'allons pas trop vite.

– Mon père serait d'accord. Il y a juste une complication. Peut-être le savez-vous, mais quand j'ai rencontré Ana, il y a dix-huit ans...

Il prend sa main. Antonio s'esclaffe :

– *Amigo*, crois-moi, nous le savons. Oh, oui !

– Ils le savent, confirme Ana. Ils ont supporté mes crises de larmes pendant des années.

– Ay, comme elle se lamentait, renchérit Julia. Daniel, son Daniel, comme les amants de Teruel ! Mais je t'assure que je suis vraiment très heureuse pour ma sœur, termine-t-elle avec un sourire sincère.

– Par conséquent, vous comprendrez que je ne souhaite pas que nos familles soient séparées, reprend Daniel.

– Nous apprécions ta patience. Julia et moi allons en discuter, assure Antonio.

– Nick m'a annoncé qu'il y aurait une réception dans la salle Tolède à l'hôtel, cet après-midi, dit Ana. Il y aura plein de gens venus de tous horizons, donc vous pourrez voir Cristina sans que ça paraisse artificiel. Tu verras, Julia, elle est magnifique, et elle parle très bien l'espagnol. Mais il faut que tu saches que c'est une vraie Américaine.

– Je m'en fiche, murmure Julia. C'est ma fille.

C'était passionnant d'être là-bas à cette époque, parce que voir un pays ayant passé près de quarante ans sous une dictature se transformer peu à peu en une démocratie somme toute très réussie est, d'un point de vue professionnel, quelque chose de fascinant.

WELLS STABLER, ambassadeur des États-Unis en Espagne (1975-1978)

Extrait d'entrevue, février 1991

Collection d'histoire orale des Affaires étrangères

Association for Diplomatic Studies and Training

Arlington, VA www.adst.org

– Je crois que je n’ai jamais vu cette partie de l’hôtel, dit Daniel.

– La salle Tolède est restée telle quelle, comme la Placita, explique Ana.

– Tu m’avais promis de me faire faire une visite complète de l’hôtel, à l’époque, mais ensuite, nous avons eu d’autres idées en tête...

– Et j’espère que ce sera bientôt de nouveau le cas !

Elle sourit. Dans le couloir, Nick les appelle :

– *Hola*, les amis ! Viens, cow-boy.

Il entraîne Daniel jusqu’à la salle Tolède et ouvre la porte.

– *¡ Bienvenido !* crie un petit groupe de gens.

Daniel regarde autour de lui. À qui souhaitent-ils la bienvenue ? Est-ce... à lui ? La réception est-elle donnée en son honneur ?

Une guitare espagnole commence à jouer. Cristina court vers lui, toute joyeuse.

– Ne te fâche pas, d’accord ? Je sais que tu détestes être au centre de l’attention, mais quand Nick m’a proposé d’organiser une petite fête pour célébrer ton retour, j’ai trouvé que c’était une bonne idée !

Au centre de la superbe salle bleue se dresse une table ronde chargée de nourriture et de boissons. Nick va saluer des collègues de l’ambassade. Daniel fait la grimace : il déteste les fêtes, mais il sait pourquoi Nick a fait ça. Près de la porte se tiennent Julia et Antonio.

– J’ai une petite surprise pour toi, dit Nick en le guidant à travers la pièce.

Disposées avec soin, une sélection de ses photographies de 1957 sont épinglées au mur. L’hôtel. Les rues exotiques de Madrid. Le dîner chez les Van Dorn. Rafa. Fuga. Vallecas. Nick. Ana. Près des photos exposées se tient fièrement un homme âgé, aux sourcils gris broussailleux.

– Miguel ? s'écrie Daniel. Miguel, c'est vous ?

L'homme ouvre ses bras, et les deux photographes s'embrassent.

– Miguel, je suis si content de vous voir ! J'ai souvent pensé à vous. Je n'arrive pas à y croire : vous avez gardé des duplicatas de mes photos pendant toutes ces années ?

– Oui. Une promesse est une promesse. J'ai aussi ces photos-là, ajoute Miguel en soulevant un exemplaire du *National Geographic*. Nous vous avons pisté à travers les années, *Texano*. Ana venait sans cesse au laboratoire poser des questions sur vos photos. Nous décortiquions ensemble le moindre détail, et faisions des marques sur un planisphère pour suivre vos déplacements. *Caramba*, nous nous sommes inquiétés pour vous !

Miguel pose ses mains sur les épaules de Daniel. Sa voix est rauque d'émotion.

– Quel périple. Je suis très fier de vous, *amigo*. Capa serait fier, lui aussi.

Les yeux de Daniel s'embuent, et tant pis si tout le monde s'en aperçoit. Comme Ben, l'homme qui lui fait face a cru en lui avant tout le monde. Il étreint à nouveau Miguel, et ce faisant, aperçoit Julia et Antonio en train de parler avec Cristina. La conversation semble légère et facile. Cristina, toujours affectueuse, touche Julia avant de la quitter et de revenir vers les photos. Même de loin, la joie qui irradie de Julia est visible. Ana sourit et serre le bras de Daniel.

Nick divertit un attaché de presse en commentant les images :

– Regardez mon visage, là-dessus ! J'ai dû subir deux opérations aux sinus après cette bagarre. Mais si vous aviez vu ce que le petit Danny a infligé aux deux autres gars ! Il m'a photographié dans le taxi en route vers l'hôpital.

Daniel regarde son autoportrait, pris après la bagarre, dans le miroir de l'ascenseur. L'adolescent de dix-huit ans qui le fixe est grand, couvert de taches de sang, et n'a honte de rien. Il est prêt à foncer face au vent.

La main de Miguel lui effleure le dos.

– Ay, vous êtes toujours le même, dit-il doucement.

Cristina s'approche du groupe.

– C'est qui, l'homme qui fume sur plein de photos ? C'est Ben ? Ton Ben ?

« L'homme qui fume ». Daniel regarde une photo de Ben, seul sur la piste de danse. Il bougeait à un rythme totalement personnel, plein de vie, vide de vie. Il a vécu féroce, joué féroce. Il a fait son boulot.

– Oui, c'est Ben. Tu l'as rencontré, un jour, quand tu étais petite. C'est lui qui m'a fait entrer au magazine. Ils avaient besoin d'un photographe bilingue pour un projet en Amérique du Sud.

Cristina désigne la photo de Fuga.

– Et ce torero ?

Fuga est assis sur le siège arrière de la voiture, avant la *capea*. Des hordes d'enfants de Vallecás se pressent contre la fenêtre en souriant. La main de Fuga sur la vitre leur rend leur amour et leur respect.

– Oh, bon sang, ce gars était mythique, dit Nick. Il bouffait du feu au petit déjeuner. Un vrai sauvage, toujours furieux.

– Non, objecte Daniel. Pas du tout. Il était bien plus que ça. C'était quelqu'un d'exceptionnel.

Il effleure la photo de Fuga, en repensant à l'inquiétude du torero pour Ana et à ses soupçons au sujet des enfants volés.

– Viens, dit Ana en l'entraînant doucement.

Dans un coin est assis Paco Lobo, vieux et ratatiné, la canne posée contre la table. Sa veste, autrefois ajustée, est désormais trop large pour son corps diminué.

– Le voici, Paco.

L'homme lève une main tremblante pour ajuster ses lunettes. Il observe Daniel à travers des verres en cul-de-bouteille qui lui font des yeux ronds.

– Bienvenue à la maison, Matheson. Vous l'avez vraiment fait attendre longtemps.

– Je suis stupide, hein ?

– Très stupide, si vous voulez mon avis. Mais Ben n'était pas d'accord. Il me disait souvent : « Ne la laissez pas épouser quelqu'un d'autre, Paco. Il reviendra. » Ben était votre plus grand fan, vous savez.

– Et moi le sien.

– Bien sûr. Qui d'autre vous aurait laissé voler un badge de presse ?

Daniel sent qu'on lui tapote l'épaule. Il se retourne et voit Cristina, main dans la main avec un jeune homme en costume.

– Daniel, je te présente Jaime.

– *Hola*, Jaime, dit lentement Daniel, perplexe.

Le jeune homme est poli, bien élevé, mais clairement nerveux. Il s'accroche à la main de Cristina.

– Où vous êtes-vous rencontrés ? demande Ana.

– Jaime travaille à l'hôtel, cet été. C'est lui qui a apporté ma montagne de bagages jusqu'à la chambre, le jour de notre arrivée, et le courant est tout de suite passé entre nous. Je lui ai beaucoup parlé du Texas. Il entre à l'université ici cet automne. Il voudrait m'emmener dîner au restaurant ce soir et me faire visiter la ville cette semaine, mais je lui ai dit que nous devons te demander la permission, bien sûr.

Daniel regarde sa sœur. Quand est-ce arrivé ? Et à quoi pensait-elle donc ? Leur père désapprouverait.

Il sent la main d'Ana dans la sienne.

– Euh, eh bien... d'accord. En fait, j'envisageais d'emmener Ana à Valence, ce week-end. Vous pourriez peut-être nous accompagner, tous les deux ?

– Vraiment ? demande Jaime.

– Si tes parents sont d'accord, bien sûr.

– Je t'avais bien dit que c'est le meilleur des grands frères ! s'écrie Cristina.

– Bon appétit, alors, leur souhaite Daniel. Revenez à minuit, s'il vous plaît.

– Minuit ? s'étonne Jaime.

– *Mi amor*, nous sommes à Madrid ! lui chuchote Ana.

Daniel modifie l'heure du couvre-feu, et sa sœur part avec Jaime.

– Elle nous a bien eus, hein ? Ces dernières soirées, tu crois qu'elle les a vraiment passées dans notre chambre, fatiguée par le décalage horaire ?

– Elle était peut-être dans la chambre, mais ni fatiguée ni esseulée..., rit Ana.

Elle caresse des doigts le bras de Daniel et lui sourit.

– Au fait, ça signifie que nous allons enfin être seuls, ce soir.

Tout à coup, il meurt d'envie de quitter la fête. Il se penche vers elle et lui chuchote à l'oreille :

– Service d'étage, ou Lhardy ?

– Service d'étage. J'apporterai mes couverts.

– Ne t'inquiète pas, l'a rassuré Ana. Ils ne donneront aucune information à Cristina. Crois-moi, ils continueront à soutenir qu'elle est *sin datos*. Mais peut-être que tu apprendras quelque chose.

Daniel franchit avec Cristina les portes de l'Inclusa. Il lui raconte l'histoire du petit garçon qu'il a trouvé dans la rue et amené ici.

– C'est affreux, déclare-t-elle. Moi aussi, j'ai été abandonnée dans la rue comme ça, comme *Oliver Twist* ?

– Tu étais en pleine forme quand maman et papa t'ont adoptée.

Cristina contemple l'imposant bâtiment.

– C'est si... austère. Je n'arrive pas à imaginer maman là-dedans. Mais heureusement qu'elle y est venue !

L'intérieur de l'Inclusa est silencieux, plus solennel que dans le souvenir de Daniel. Leurs pas résonnent sur les dalles grises usées jusqu'à l'accueil. Au bout de quelques minutes, une religieuse arrive.

– *Buenos días*. Que puis-je faire pour vous ?

– Nous sommes venus voir Sœur Purificación, s'il vous plaît.

– Elle vous attend ?

– Je ne crois pas. Dites-lui qu'un vieil ami voudrait lui dire bonjour. La religieuse les examine avant d'acquiescer :

– Installez-vous dans la bibliothèque. Deuxième porte à droite.

Dans le couloir, Cristina glisse sa main dans celle de Daniel. Le silence de l'Inclusa les incite à chuchoter.

– C'était donc ici, ma première maison...

– Ça va ?

Elle hoche la tête.

Dans la bibliothèque lugubre et solitaire, ils s'installent à une table. La robe courte orange et jaune de Cristina paraît criarde parmi les livres sombres qu'entourent des décennies de silence. Au bout d'un

long moment, une religieuse apparaît. Elle n'entre pas : elle reste sur le seuil à les regarder. De taille moyenne, trapue, le visage assez laid, elle pince la bouche comme si elle tenait un bouton entre ses lèvres.

Daniel se lève.

– Ma Sœur, je suis très heureux de vous voir.

– Bonjour.

Sa voix est si basse qu'on l'entend à peine. Elle fait un pas hésitant en avant.

– Je m'appelle Daniel Matheson, et je viens du Texas. Nous nous sommes rencontrés un été, il y a bien des années, alors que j'étais venu visiter Madrid. Je logeais au Castellana Hilton et j'avais fait la connaissance de votre cousine, Ana.

Un nerf se contracte près de la bouche de Puri. Ses yeux se posent sur Cristina, qu'elle dévisage fixement, sans cligner des paupières.

– Vous vous souvenez de moi ? insiste Daniel.

Puri se tourne à nouveau vers lui, mais ne croise pas son regard.

– Je suis désolée, mais je ne crois pas.

Les doigts de ses deux mains se tendent, comme une étoile de mer, et se contractent en deux poings serrés.

– Je vous en prie, implore Daniel, asseyez-vous. Je vous présente ma sœur, Cristina.

Puri s'installe à la table, avec précaution, comme si la chaise risquait d'exploser. Daniel fait un signe à Cristina, qui prend la parole :

– Bonjour, ma Sœur. Je suis très contente de vous voir. Merci de prendre le temps de nous parler. Je suis en train de faire un voyage dans le passé, voyez-vous. Bien sûr, je ne peux pas m'en souvenir, mais mes parents m'ont tout raconté. Je suis arrivée à l'Inclusa au printemps 1957. J'étais *sin datos*. Mes parents venaient du Texas, et ma mère souhaitait désespérément un autre enfant, et... enfin, peu importe les détails. Bref, mes parents sont venus ici, et vous les avez persuadés de m'adopter.

Puri écarquille les yeux.

– Non ! Non, c'est faux.

– Oh, pardonnez-moi. Ma mère m'a toujours dit qu'une jeune fille leur avait parlé très chaleureusement de moi. Elle les a convaincus que j'étais ce qu'il leur fallait et que je méritais d'avoir une famille. Je pensais que c'était peut-être vous... Si c'est le cas, c'est à vous que je dois mon bonheur.

– Pardonnez-moi, je... ne me souviens pas, affirme Puri.

Elle jette un regard à Daniel avant d'interroger Cristina :

– Dites-moi, mon enfant, vous êtes heureuse ?

– Oui, ma Sœur.

– Vous avez appris à parler espagnol au Texas ?

– Oui. Ma mère était originaire de Galicie et tenait à ce que nous parlions espagnol.

– Vous avez été élevée dans la religion catholique ?

– Oui, ma Sœur.

– Et comment vont vos parents ?

– Ma mère est morte il y a six ans.

La tristesse se peint sur le visage de Puri.

– Oh, pauvre enfant !

– Mais mon frère et mon père se sont très bien occupés de moi.

– Votre père travaille toujours dans le pétrole ?

– Vous vous souvenez de lui, alors ? intervient Daniel.

Puri hésite et secoue la tête avec décision.

– Il y avait à Madrid beaucoup d'hommes d'affaires américains dans le pétrole, à l'époque.

– Oui, ses affaires marchent très bien, répond Cristina. Daniel travaille avec lui... C'était autrefois un excellent photographe, mais il a démissionné quand notre mère est morte et il est revenu à la maison pour contribuer à m'élever.

Puri hoche lentement la tête.

– Je suis désolée pour votre perte.

– Merci. J'ai passé le baccalauréat en mai, avec mention honorable, et j'ai été acceptée à l'université Vanderbilt. J'ai participé à mon bal de débutantes l'année dernière.

Le visage de Puri s'éclaire.

– C'est merveilleux. Vous avez eu beaucoup de chance. Une si jolie jeune fille, avec une famille riche et aimante. Votre avenir semble plein de promesses.

Daniel observe Puri. Elle est sincère, mais solennelle. Détachée. Pourtant, il se rappelle vaguement une fille pleine de vie, qui posait beaucoup de questions. Quelque chose a éteint la lumière dans ses yeux. Elle a beau être la cousine d'Ana, elle ne lui ressemble absolument pas ; peut-être tient-elle de son père. Elle a pourtant forcément remarqué la similitude entre Cristina et Lali. Fait-elle semblant ? Est-ce pour cela que leur conversation semble lui peser ? Évidemment, elle ne peut pas savoir qu'il a revu Ana.

– Si mes parents biologiques étaient venus un jour s'enquérir de moi, est-ce que cela figurerait dans mon dossier ? demande Cristina.

Sa question désole Daniel. Il va falloir qu'il lui avoue la vérité.

Puri fait un signe négatif.

– Vous étiez *sin datos*, vous l'avez dit vous-même. Vous êtes arrivée sans nom, sans informations. On vous a donné un numéro. Lors de votre adoption, on a fabriqué un certificat de naissance. En Espagne, les parents adoptifs sont inscrits comme les parents véritables.

Cristina hoche la tête, résignée.

– Est-il possible de faire le tour de l’Inclusa ? J’aimerais bien voir où je dormais et où je jouais.

– Il n’y a pas grand-chose à voir. L’Inclusa est bien plus calme, de nos jours. Il y a beaucoup moins d’enfants. Si vous étiez bébé quand vous y avez séjourné, vous deviez être dans la pouponnière. Si vous le désirez, je peux demander à quelqu’un de vous y emmener.

Puri fait venir une jeune femme pour conduire Cristina.

– Je t’attends ici, dit Daniel à sa sœur.

Puri se lève pour partir.

– Sœur Purificación. S’il vous plaît, voulez-vous rester un instant ?

Puri se rassoit et observe Daniel. Il est détendu. Tranquille, assuré. Si beau. Et il n'a pas conscience de ce qui se joue.

– Je suis content de vous revoir, dit-il.

Elle parvient à sourire.

– Je me demande s'il y a beaucoup de familles adoptives qui viennent de l'étranger, poursuit Daniel.

– Je suis désolée, mais je l'ignore.

Puri pose doucement ses mains jointes sur la table.

– Señor, votre sœur mène une très belle existence. Il est évident qu'elle ne manque de rien et que la vie s'offre à elle. Cela me réjouit beaucoup de voir à quel point l'adoption a été profondément bénéfique pour elle. Ce n'est pas toujours le cas.

Daniel ne répond pas. Les nerfs de Puri sont tendus. Pourquoi la regarde-t-il ainsi ? Sait-il quelque chose ? Elle se sent obligée de meubler le silence.

– Vous disiez que vous étiez déjà venu ici. Vous souvenez-vous de l'ancienne directrice, Sœur Hortensia ? Elle est aujourd'hui au ciel, mais elle était responsable de la plupart des adoptions.

– Oui, je m'en souviens vaguement.

– C'est certainement elle qui a placé votre sœur. Elle a placé tant d'enfants. Beaucoup sont revenus la voir... Et j' imagine qu'il en viendra encore.

Daniel hoche la tête, mais se tait. Le silence continue à peser entre eux. Cette expression sur son visage. Il semble mal à l'aise.

– Y a-t-il un problème, Señor ?

– Excusez-moi, ma Sœur. Je vais très bien ; je suis juste un peu déçu que vous ne vous souveniez pas de moi. Je suis venu ici avec

plein de questions. Je me rappelle encore le jour où nous avons discuté devant l'hôtel. Vous m'aviez jugé très mauvais pour garder des secrets et aviez deviné que j'étais amoureux de votre cousine, Ana. Vous aviez raison. J'étais amoureux d'elle. Et vous aviez raison encore : je n'aime pas les secrets.

Pourtant, il ne connaît pas les vrais secrets, pense Puri. Ses gènes correspondent à son nom.

– Ma Sœur, auriez-vous pu savoir qui étaient les parents biologiques de Cristina ?

Le chagrin envahit Puri. Elle-même ignore toujours l'identité de ses parents biologiques.

– Vous parlez de savoir, Señor. À l'époque dont vous parlez, j'étais une adolescente, et même une adolescente effrayée. Mon « savoir » était très limité. Et les épreuves que j'ai traversées m'ont appris que le savoir est quelque chose qui évolue. Ce que nous croyons savoir peut être assez éloigné de la vérité. Si nous continuons à faire des recherches et à poser des questions, nous pourrions éventuellement trouver des réponses un jour. Mais parfois, les réponses ne mènent qu'à d'autres questions.

Daniel réfléchit à ses paroles.

– À propos de questions, que penseriez-vous si j'étais un jour réuni avec Ana... pour de bon ?

Un grand sourire illumine le visage de Puri. Cette joie sincère la transforme complètement.

– Oh, ce serait formidable ! Ana est une femme merveilleuse. Elle mérite tout le bonheur possible.

– Je suis d'accord. Bien sûr, je ne peux pas savoir comment les choses vont évoluer, mais j'ai bon espoir, dit-il en souriant. J'essaie d'imaginer la rencontre de nos familles : Julia, Antonio, Rafa, mon père... et la fille de Julia, Lali, avec ma sœur, Cristina. Il paraît qu'elles ont le même âge. Peut-être auront-elles des points communs et deviendront-elles amies ?

Lance-t-il juste une hypothèse en l'air, ou est-il au courant de quelque chose ? Il semble nager dans les soupçons, chercher une bouffée d'air frais entre deux vagues. Elle sait exactement quel effet ça fait et a de la peine pour lui. Il a envie de retourner des rochers, mais semble effrayé de ce qu'il pourrait trouver dessous. La peur. C'est ce qui l'a fait taire et l'a isolée pendant des années.

– Amies..., répète-t-elle à voix basse. Oui, peut-être deviendront-elles amies. Peut-être qu'un jour, nous pourrions tous être amis.

Daniel marque une pause.

– Pardonnez-moi, ma Sœur, mais votre choix d'entrer dans un ordre religieux m'a surpris. Cependant, je suis heureux que vous ayez trouvé

le bonheur, ajoute-t-il.

Un spasme familial parcourt Puri. Il parle de bonheur. Sans doute connaît-il bien ce sentiment. Il cherche ses réponses avec la rigueur de l'autorité. Il n'est jamais châtié, menacé ou moqué pour avoir demandé une explication. Puri croit encore entendre l'avertissement de Sœur Hortensia : « C'est Dieu qui te teste avec ces pensées, Purificación. Au lieu de pécher en posant tes vilaines questions à voix haute, plonge-toi dans la contemplation et la prière. C'est ton devoir ! »

Puri se lève pour partir. Oui, cela flotte autour de lui : le beau et aimable Daniel Matheson connaît le bonheur, et suppose donc qu'elle aussi. Elle se dirige vers la porte.

– Ce n'est pas du bonheur. C'est une vocation, du latin *vocare*, « appeler ». J'ai été appelée pour aimer et servir. La vocation de votre père était le pétrole. Votre sœur a parlé de la photographie pour vous. Notre ancienne directrice, Sœur Hortensia, avait pour vocation de s'occuper des orphelins, et elle a placé un grand nombre d'entre nous.

Daniel hausse les sourcils face à cette révélation. Puri poursuit :

– C'est ainsi. Tout choix de vie impose des sacrifices. Peut-être l'avez-vous déjà constaté ? J'ai choisi d'entrer dans les ordres pour chercher Dieu, au lieu de chercher des explications. Voyez-vous, Señor, après des années de questionnement et de prière, j'ai enfin ressenti un appel moi-même. L'appel du silence.

– Ce que vous avez dit tout à l'heure m'intéresse. Vous disiez que la connaissance évolue parfois, que ce que nous croyons savoir peut être très éloigné de la vérité.

– En effet.

– Mais si nous atteignons la certitude ? (Il la regarde fixement.) À votre avis, ma Sœur, si nous découvrons la vérité... que devons-nous faire ?

Une note d'espoir résonne dans le cœur de Puri.

Il sait.

Elle revient vers la table.

– Quand vous découvrez la vérité, vous devez la proclamer à voix haute et aider les autres à en faire autant, Señor. La vérité brise la chaîne du silence.

Puri pose une main tremblante sur sa poitrine. Sa voix n'est plus qu'un murmure.

– La vérité nous libère tous.

Des milliers de bébés ont été volés à leurs parents pendant la dictature de Franco en Espagne, mais ce scandale a été étouffé pendant des décennies. Aujourd'hui, le premier cas de bébé volé arrive devant les tribunaux. Le procès durera sans doute des mois. Ainsi que Lucía Benavides le raconte depuis l'Espagne, c'est une partie sombre de l'histoire espagnole qui commence enfin à se faire connaître. Entre 1939 et la fin des années 1980, on soupçonne que plus de 300 000 bébés ont été volés à leurs mères et vendus pour être adoptés.

LUCÍA BENAVIDES

Présentation de l'émission « Le premier cas de bébé volé sous la dictature franquiste arrive devant les tribunaux en Espagne », National Public Radio, 14 août 2018

Après la mort de Franco et pendant la transition démocratique, les Espagnols ont souscrit à ce qui a longtemps été appelé un « pacte de silence ». La nouvelle loi vise clairement à y mettre fin. Ainsi que le disait l'historien Hugh Trevor-Roper il y a quarante ans à propos d'un autre régime, « un despote à lui seul peut prolonger des idées obsolètes au-delà de leur terme naturel, mais le changement des générations finit toujours par les emporter ».

MICHAEL KIMMELMAN

Extrait de « En Espagne, un silence monumental »,
The New York Times, 18 janvier 2008

Note de l'auteur

Hôtel Castellana est une œuvre de fiction historique.

La guerre civile en Espagne et les trente-six années de dictature de Francisco Franco qui ont suivi sont évidemment bien réelles. Si ce roman vous donne envie de vous pencher sur le sujet, faites donc des recherches sur la guerre d'Espagne et la dictature.

Je dois beaucoup aux nombreux excellents écrivains, historiens, chercheurs, diplomates, artistes, photographes et journalistes qui ont chroniqué cette sombre période. Si les romans historiques vous plaisent, je vous encourage à rechercher les faits, les histoires vraies, les mémoires et les témoignages personnels disponibles. Ce sont les fondations sur lesquelles reposent les romans historiques.

J'ai exploré l'Espagne pour la première fois lors d'une tournée promotionnelle pour mon premier roman. Je suis tombée amoureuse non seulement du pays, mais aussi de sa population. De Bilbao à Barcelone, en passant par Madrid, Valence, Tarragone, etc., j'ai rencontré des lecteurs, avec des histoires familiales variées, qui ont fait preuve d'une profonde empathie pour les pans les plus secrets de l'Histoire. Ils m'ont accueillie à bras ouverts et m'ont donné leur avis sur les conflits, les souffrances humaines et la résilience. J'ai découvert que l'Espagne est un condensé de l'humanité.

En 2011, Tamra Tuller et Michael Green, de la maison d'édition Philomel, m'ont envoyé un article de Raphael Minder du *New York Times* intitulé « L'Espagne affronte des décennies de chagrin au sujet des bébés perdus ». Je me suis mise à enquêter sur la guerre civile et l'après-guerre, de 1936 à la mort de Franco en 1975, et jusqu'à la transition vers la démocratie. J'ai étudié les questions juridiques portant sur la naissance, les nombreuses définitions du terme « fortune » et les lignes de fracture qui divisent les êtres. J'ai voyagé à

travers l'Espagne et rencontré des témoins qui m'ont rendu vivantes l'histoire et les épreuves du pays. Un refrain revenait souvent :

C'est très difficile à expliquer.

C'est nuancé et complexe pour un étranger.

Vous ne pouvez pas comprendre.

Or, comme mon personnage, Daniel, je voulais comprendre. Je désirais faire preuve de la même affection, compréhension et compassion que les Espagnols avaient manifestées envers mes histoires et moi. Cependant, au fur et à mesure de mes recherches, je me suis rendu compte que ce refrain était juste. Non seulement cette période est difficile à comprendre pour un étranger, mais je me suis souvent surprise à me demander : « Quel droit avons-nous de nous emparer d'une histoire qui n'est pas la nôtre ? »

Mes précédents livres contenaient des éléments de l'histoire de ma propre famille, ce qui m'a permis de les raconter de l'intérieur. Quand j'ai commencé mes recherches pour ce qui allait devenir *Hôtel Castellana*, j'ai compris que si je voulais parler de l'Espagne, il fallait que j'en parle d'un point de vue extérieur.

J'ai donc étudié les liens entre les États-Unis et l'Espagne après guerre, et examiné les différends existant entre ces deux pays très dissemblables qui essayaient d'interagir et de coopérer tout en poursuivant leurs propres objectifs.

Comment pouvaient-ils surmonter ce fossé et se comprendre ?

J'ai ensuite rétréci le point de vue pour me focaliser sur des jeunes gens issus de milieux très différents, désireux de coopérer, de s'aimer et de chercher la vérité, mais séparés par la culture et les circonstances.

Comment pouvaient-ils surmonter ce fossé et se comprendre ?

Ce travail m'a montré la tension qui existe entre histoire et mémoire. Certaines personnes voulaient désespérément se souvenir, d'autres voulaient désespérément oublier. J'étais hantée par les descriptions de la guerre, et aussi de la guerre après la guerre. La faim, l'isolement, la peur et la généralisation du silence. Le vainqueur, en Espagne, était la souffrance, qui avait atteint les deux camps et brisé tant de cœurs.

L'Histoire révèle que, pendant les guerres, les premières victimes sont souvent les plus jeunes. Des enfants et adolescents impuissants deviennent les victimes innocentes d'une terrible violence et de pressions idéologiques. En Espagne, certains sont devenus orphelins ou ont été séparés de leurs familles. D'autres, comme Rafa et Fuga, ont été envoyés dans des « foyers » d'aide sociale où ils ont subi un régime de tortures régulières. Pendant la période de l'après-guerre et la dictature, ces jeunes ont grandi au milieu des ruines et ont reçu en héritage le poids des malheurs et la responsabilité d'événements

auxquels ils n'avaient pas pris part. C'est leur point de vue que j'ai choisi de présenter dans cette histoire, celui de jeunes innocents qui, au lieu de poursuivre leurs rêves et leurs espoirs, sont devenus des puits de silence.

Après la mort de Franco en 1975, l'Espagne a entamé la tâche herculéenne de la transition vers la démocratie. Dans l'espoir de progresser vers la paix, une loi d'amnistie a été votée en 1977, libérant les prisonniers politiques et autorisant les exilés à revenir en Espagne. La loi a aussi octroyé l'impunité à ceux qui avaient commis des crimes ou y avaient participé pendant la guerre et la dictature. Cette loi a ouvert la voie à *el pacto del olvido*, le « pacte de l'oubli ».

Certains historiens ont jugé le pacte de l'oubli nécessaire pour réussir une transition sereine et sans violence. D'autres s'interrogent sur les effets à long terme du silence sur la mémoire historique, la construction de l'identité et la dignité humaine. Des chercheurs se demandent si l'absence d'un récit historique commun ne crée pas de douloureuses obstructions à la justice et à la confiance.

Selon certaines études, il pourrait y avoir eu plus de trois cent mille enfants espagnols volés à leurs parents biologiques, puis donnés ou vendus à des familles « moins dégénérées ». Ces vols et adoptions ont commencé en 1939 et ont duré jusque dans les années 1980. Pendant la guerre civile et juste après, les bébés ont été pris à ceux qui s'opposaient à Franco afin de punir les parents. Dans l'après-guerre, ces manœuvres étaient considérées comme un moyen de « réhabiliter » des enfants dont les parents ou grands-parents avaient un gène « rouge ». Les dernières années, les enfants auraient été kidnappés dans le cadre d'un trafic financier impliquant des médecins et l'Église.

Aujourd'hui, de nombreuses organisations en Espagne militent inlassablement pour les enfants perdus. L'ONU a encouragé des enquêtes sur les droits humains. On a suggéré la création d'une base de données d'ADN, comme cela a été fait pour les enfants volés en Argentine, afin de favoriser la vérité et la réunification du pays. Bien que cela soit incroyablement complexe, je suis persuadée que le progrès est possible. Je suis également convaincue que les lecteurs peuvent participer à ce progrès, en particulier les jeunes lecteurs.

On me considère comme une autrice dont les livres peuvent être lus à la fois par des adolescents et par des adultes. Ce sont les jeunes lecteurs qui porteront vers l'avenir nos histoires peu à peu effacées, leurs défis et le dialogue nécessaire. J'ai pleinement confiance en la jeune génération, une génération d'empathie, pour nettoyer doucement les plaies anciennes et travailler ensemble à la guérison et à l'apaisement.

Chaque nation a ses cicatrices et son histoire cachée. Les anciens conflits présentés dans des histoires lues et discutées nous donnent

l'occasion d'être unis dans l'étude et le souvenir. En ce sens, les livres nous relient les uns aux autres en une communauté de lecteurs internationale, mais aussi en une communauté d'êtres humains qui s'efforcent de tirer les leçons du passé.

J'adresse ma reconnaissance la plus sincère au peuple d'Espagne et aux régions qui la composent. Merci de m'avoir permis d'étudier votre histoire. Mon espoir est que ce roman pousse d'autres personnes à mener leurs propres recherches afin d'apprendre, de grandir et de bâtir des ponts qui résisteront aux épreuves du temps et de la mémoire. Quand viendra ce jour, l'Histoire ne se dressera plus entre nous : elle coulera à travers nous.

Ruta Sepetys

Recherche et sources

Le processus de recherches pour ce roman constitue un effort collectif et international qui s'est étendu sur huit années. Cela étant, j'assume l'entière responsabilité de toute erreur potentielle que vous pourriez trouver dans ces pages.

Mon editrice espagnole, Maeva, m'a fait connaître des personnes, des lieux et des expériences afin de donner vie à cette histoire. Laura Russo est allée plus loin encore. Je serai éternellement reconnaissante à Maite Cuadros, Mathilde Sommeregger, Eva Cuadros, Rocio de Isasa, Sara Fernandez, Montse Vintró, et toute l'équipe de Maeva et de la maison d'édition SGEL.

La traductrice et scénariste Marta Armengol Royo, à Barcelone, m'a souvent servi d'interprète mais aussi de conseillère pour ce projet. Elle a lu de nombreux brouillons, a guidé avec passion mes efforts et recherches et a aimablement corrigé mon épouvantable espagnol.

Mon ami de longue date Claus Pedersen est professeur d'histoire et d'espagnol au Danemark. Claus a travaillé avec moi pendant des années, m'a aidée à trouver des documents, m'a conseillée sur bien des sujets, et m'a fourni les encouragements dont j'avais grand besoin.

La docteure Almudena Cros, professeure d'histoire à Madrid, m'a aidée à préparer et à compléter mes recherches. Elle m'a également accompagnée pendant de longues journées en Espagne, et ensuite pendant des années, dans mon exploration de l'Histoire et des myriades d'émotions qui en sont inséparables.

Jon Galdos a consacré beaucoup de temps et de patience à me guider à travers Bilbao, Guernica, Getaria, Hendaye, Irún, San Sebastián, et l'éblouissant Pays basque.

La professeure Soledad Luque Delgado préside l'organisation Todos los niños robados son también mis niños (« Tous les enfants volés sont

aussi mes enfants »), qui s'efforce de faire connaître le sujet de la disparition des enfants sous la dictature de Franco et dans les années de transition et de mobiliser l'opinion autour. Soledad pense que son frère jumeau a été volé. Elle a consacré des années à en parler et à défendre sans trêve d'autres victimes. Elle a passé du temps avec moi à Madrid et m'a été un précieux soutien.

Ángel Casero, président de l'organisation Adelante Niños Robados (« En avant, enfants volés »), m'a rencontrée et m'a expliqué l'histoire cachée de la disparition des enfants, des adoptions, ainsi que la manière dont étaient traitées les femmes à cette époque. Le petit frère d'Ángel a disparu d'un établissement médical dans les années 1960, et on a montré à ses grands frères le cadavre congelé d'un enfant censé être leur frère mort.

Soledad et Ángel m'ont invitée à assister à une réunion à Madrid consacrée aux enfants volés. La salle était étouffante et bondée. Les témoignages étaient à la fois poignants (comme ceux de personnes recherchant leur véritable identité) et horribles (un cercueil de bébé exhumé qui contenait non pas les restes d'un enfant, mais les os d'un bras adulte). Je suis reconnaissante envers tous ceux qui ont partagé avec moi leurs histoires personnelles, leurs photos et leurs espoirs. Vous êtes sans cesse dans mes pensées.

Mes recherches m'ont permis de découvrir la bande dessinée très acclamée de Carlos Giménez, *Paracuellos*, où l'auteur raconte les souvenirs de son enfance dans un foyer de l'Assistance publique espagnole. Ses histoires déchirantes mâtinées d'humour m'ont fait forte impression et m'ont inspiré les personnages et le voyage de Rafa et Fuga.

Le père Fernando Cerracedo, prêtre à Vallecas pendant plus de quarante ans, m'a généreusement présenté l'âme du quartier ainsi que de nombreux détails historiques, ce qui m'a permis de montrer dans mon roman la beauté de Vallecas et de ceux qui y vivaient.

Le docteur José Ignacio de Arana, médecin à l'Inclusa de Madrid pendant plus de quarante ans, m'a expliqué la structure et le fonctionnement quotidien de l'Inclusa, soulignant l'amour et le dévouement dont la plupart des médecins et employés faisaient preuve envers les pupilles de l'orphelinat.

Mariluz Antolín et Elena Nieto m'ont accueillie lors d'un long séjour à l'InterContinental de Madrid, anciennement Castellana Hilton. Mariluz m'a donné accès aux archives, m'a trouvé des lieux pour mes réunions de recherches et m'a autorisée à explorer l'hôtel dans ses moindres recoins, me permettant ainsi de créer le monde d'Ana et de Daniel.

Antonio López Fuente, maître tailleur au Fermin de Madrid, a répondu à mes innombrables questions et m'a laissée passer du temps

dans son atelier avec son équipe afin de mieux comprendre le processus de création et les traditions des habits de lumière.

Eduardo Fernández et son père, Antonio Fernández, m'ont généreusement raconté l'histoire de leur famille et leurs souvenirs. Antonio a survécu à l'Asilo Durán, un foyer pour garçons à Barcelone, et est devenu serveur au Castellana Hilton.

Efraín Royo Lascorz m'a patiemment relaté les détails et souvenirs de l'époque où il travaillait à l'abattoir, apportant des informations et une dimension supplémentaire au personnage de Rafa.

Je remercie tout particulièrement l'Adelaida Caro, la Bibliothèque nationale d'Espagne, qui m'a accueillie et assistée dans mes recherches.

Javier Pagola et le personnel de Lhardy ont rendu magique chacune de mes sorties dans ce restaurant.

Je suis très reconnaissante envers le conservateur Luis Alberto Pérez Velarde et envers Blanca Pons-Sorolla Ruiz de la Prada, du musée Sorolla, pour leur aide continue, leur générosité et leur patience lors de mes fréquentes visites.

J. Edgar Williams était officier consulaire à l'ambassade des États-Unis de Madrid entre 1956 et 1960, et a travaillé avec l'ambassadeur John Lodge. Mr. Williams a répondu à mes nombreuses questions sur les relations entre les États-Unis et l'Espagne et a partagé ses souvenirs de l'époque.

Mr. Pierce Allman, ancien journaliste résidant depuis toujours à Highland Park à Dallas, m'a donné des informations fort utiles pour créer et comprendre le personnage de Daniel Matheson.

L'écrivaine et journaliste Karen Blumenthal m'a orientée et m'a fait visiter Preston Hollow pour que je puisse visualiser la maison de Daniel.

Tout du long, je me suis constamment appuyée sur les précieuses œuvres de Robert Capa, Gerda Taro, Paul Preston, Helen Graham, Adam Hochschild, Neil M. Rosendorf, Ángela Cenarro, Larry Collins et Dominique Lapierre.

Je remercie également les personnes et organismes suivants pour leur aide généreuse et l'inspiration donnée : Anadir, The Association for Diplomatic Studies and Training, American Foreign Service Association, The Association for the Recovery of Historical Memory, Mary Ann Campbell, la municipalité de Vallecas, Niki Coffman, Corral de la Moreria, *D Magazine*, la bibliothèque présidentielle Dwight D. Eisenhower, Hilda Farfante, The Foreign Service Journal Archives, la bibliothèque présidentielle Gerald R. Ford, Hargrett Rare Book & Manuscript Library à l'université de Géorgie, l'école Hockaday, The Hospitality Industry Archives de Conrad N. Hilton College of Hotel & Restaurant Management à l'université de Houston, International

Center of Photography, Juan de Isasa, la bibliothèque présidentielle John F. Kennedy, La Venencia, La Violeta, Lucía Lijtmaer, Low Media, Magnum Photos, Andrew Maraniss, Gerard Solé Martinez, le musée Meadows au SMU, les archives nationales de Washington, D.C., le *National Geographic*, Dr. Ann Neely, le *New York Times*, la famille Ordóñez, Manuel Benítez Pérez, le musée du Prado, le restaurant Botín, la fondation Rockefeller du Bellagio Center, Sim Smiley, S.O.S. de Bébés Robados, St-Mark's School of Texas, Steve Norris-Tari, Carol Stoltz, Taberna de Antonio Sánchez, la bibliothèque présidentielle d'archives Harry S. Truman, Dr. Mark E. Young, Patty Young.

Bibliographie

- Michel del Castillo, *Tanguy*, Folio, éditions Gallimard, 1996
- Ernest Hemingway, *L'Été dangereux*, Folio, éditions Gallimard, 1992
- Ernest Hemingway, *Mort dans l'après-midi*, Folio, éditions Gallimard, 1972
- Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas*, Folio, éditions Gallimard, 2017
- Ernest Hemingway, *Le soleil se lève aussi*, Folio, éditions Gallimard, 2017
- Michael Aaron Rockland, *An American Diplomat in Franco Spain*
- Antonio Alcoba López, *El año que tú naciste: 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960*
- Aquel Madrid que se nos fue . . . 1957–1967*
- Mark Kurlansky, *The Basque History of the World: The Story of a Nation*
- Conrad Hilton, *Be My Guest*
- Darwin Payne, *Big D: Triumphs and Troubles of an American Supercity in the 20th Century*
- Bryan Burrough, *The Big Rich: The Rise and Fall of the Greatest Texas Oil Fortunes*
- Castellana Magazine: Castellana Hilton Hotel Monthly, 1957–1959*
- Paco Delgado, *Colores del toreo*
- American Women's Club of Madrid, *Dances and Cooking Specialties of Spain*
- Barnaby Conrad, *The Death of Manolete*
- Layla Renshaw, *Exhuming Loss: Memory, Materiality and Mass Graves of the Spanish Civil War*
- Tobias Buck, "Facing up to Franco: Spain 40 Years On", *Financial Times*

Sylvia Poggioli, "Families of Spain's 'Stolen Babies' Seek Answers—And Reunions", *Morning Edition*, NPR, December 14, 2012

Paul Preston, *Franco*

Jorge Marco, "Francoist Crimes: Denial and Invisibility, 1936–2017"

Conxita Mir y Curcó, "The Francoist Repression in the Catalan Countries"

Neal M. Rosendorf, *Franco Sells Spain to America: Hollywood, Tourism and Public Relations as Postwar Spanish Soft Power*

Franco's Forgotten Children, film documentaire de Montse Armengou et Ricard Belis, TV3

Paul Blanshard, *Freedom and Catholic Power in Spain and Portugal: An American Interpretation*

Alexandra Lawrence, *From Bullfights to Bikinis: Tourism and Spain's Transition to Modernity Under the Franco Regime*

Giles Tremlett, *Ghosts of Spain: Travels Through Spain and Its Silent Past Give Me Back My Child!*, film documentaire de Montse Armengou et Ricard Belis, TV3

Guide Museo Sorolla

Dr. Mercedes Pasalodos Salgado, *Haute Couture, High Fashion in the 50s*

Mark Besas and Peter Besas, *Hidden Madrid*

J. Randy Taraborrelli, *The Hiltons: The True Story of an American Dynasty*

James A. Michener, *Iberia*

Dr. Javier Matos Aguilar, *La inclusa que yo viví: 1945–1990*

Helen Graham, *Interrogating Francoism: History and Dictatorship in Twentieth-Century Spain*

Carlos Osorio, *Lavapiés y el rastro*

"*LIFE* Goes to a Fancy Madrid Hotel Opening, U.S. Guests Launch Hilton's Latest," *LIFE*, August 3, 1953

Jon Lee Anderson, "Lorca's Bones: Can Spain Finally Confront Its Civil War Past?", *The New Yorker*

Miguel Á. Urech Ribera, *Madrid a pie de calle: fotografías de Manuel Urech*

Ángela Cenarro, "Memories of Repression and Resistance: Narratives of Children Institutionalized by Auxilio Social in Postwar Spain"

The Mexican Suitcase, film documentaire de Trisha Ziff

Carmen Laforet, *Nada*

National Geographic Live! photography interview series

James Presley, *Never in Doubt: A History of the Delta Drilling Company*

New Guide to the Prado Gallery, 1957

María José Estesio Poves, *Niños robados*

"El niño y los pediatras en la Guerra Civil Española," *Cuadernos de Historia de la Pediatría Española*, No. 10

Francisco González de Tena, *Nos encargamos de todo: Robo y tráfico de*

niños en España

Margarita Gómez Borrás and Lucía Molina Zamora, *Nosotros, los niños de los años 50*

Camille R. Kraeplin, *Of Hearts and Mind: The Hockaday Experience, 1913–1988*

The Oral History Reader: Spain 1931–1995, Foreign Affairs Oral History Collection, Association for Diplomatic Studies and Training, Arlington, VA; www.adst.org

Larry Collins and Dominique Lapierre, *Or I'll Dress You in Mourning*

Carlos Giménez, *Paracuellos: Children of the Defeated in Franco's Fascist Spain*

Octavio Puche Riart, Luis F. Mazadiego Martínez, and José E. Ortiz Menéndez, "Petroleum in the Spanish Iberian Peninsula"

Practical Guide for the Diplomatic Corps Accredited in Spain

The Prado Guide: Museo Nacional Del Prado

Proof: The Photographers on Photography, National Geographic series

James Presley, *A Saga of Wealth: The Rise of the Texas Oilmen*

William R. Simon, *St. Mark's School of Texas: The First 100 Years*

Luis Otero, *La Sección Femenina*

Lara Pugh, "La Sección Femenina: Women's Role in Francoist Spain"

The Silence of Others, film documentaire de Almudena Carracedo et Robert Bahar

Honor Tracy, *Silk Hats and No Breakfast: Notes on a Spanish Journey*

Dulce Chacón, *The Sleeping Voice*

Robert Capa, *Slightly out of Focus*

Social Register of Dallas, 1953

Polly Morland, *The Society of Timid Souls: or, How To Be Brave*

R. Richard Rubottom and J. Carter Murphy, *Spain and the United States: Since World War II*

Raphael Minder, "Spain Confronts Decades of Pain Over Lost Babies", *The New York Times*, July 6, 2011

Adam Hochschild, *Spain in Our Hearts: Americans in the Spanish Civil War, 1936–1939*

Peggy Donovan, *Spain in Your Pocket*

Helen Graham, *The Spanish Civil War: A Very Short Introduction*

Franz Borkenau, *The Spanish Cockpit: An Eye-Witness Account of the Political and Social Conflicts of the Spanish Civil War*

Paul Preston, *The Spanish Holocaust: Inquisition and Extermination in Twentieth-Century Spain*

Honor Tracy, *Spanish Leaves*

"A Spanish Rose for Beatrice. Madrid Applauds U.S. Ambassador's Popular Daughter on Her Debut," *LIFE*, July 9, 1956

Eugene Smith, "Spanish Village. A Photo Essay", *LIFE*, April 9, 1951

Neal M. Rosendorf, "Spain's First 'Re-Branding Effort' in the Postwar

Franco Era”

“Spain’s Stolen Babies,” *This World* – documentaire de la BBC, October 18, 2011

Giles Tremlett, “Spain’s ‘Stolen Babies’ Attempt to Blow Lid Off Scandal”, *The Guardian*, January 5, 2012

Lisa Abend, “Spain’s Stolen-Babies Scandal: Empty Graves and a Silent Nun”, *Time*, April 13, 2012

Kimberly Josephson, *Stolen Babies in Spain: Human Rights Abuses and Post-Transitional Justice*

Atika Shubert, “Stolen Babies Scandal Haunts Spain”, CNN, April 26, 2012

Les frères Grimm, “The Story of a Boy Who Went Forth to Learn Fear”

Harry Hurt III, *Texas Rich: The Hunt Dynasty from the Early Oil Days Through the Silver Crash*

Mercè Rodoreda, *The Time of the Doves*

Víctor Alba, *Transition in Spain: From Franco to Democracy*

Adam Hochschild, “The Untold Story of the Texaco Oil Tycoon Who Loved Fascism”, *The Nation*

Sixto Rodríguez Leal, *Vallecas: Fotos Antiguas*

Abel Plenn, *Wind in the Olive Trees: Spain from the Inside*

Frederick R. Benson, *Writers in Arms: The Literary Impact of the Spanish Civil War*

Pilar Fidalgo, *A Young Mother in Franco’s Prisons: Señora Pilar Fidalgo’s Story*

Remerciements

J'admire les écrivains qui créent et atteignent le succès tout seuls. Je n'en fais pas partie.

Mon incroyable agent, Steven Malk, guide mes pas. Je ne pourrais rêver d'un meilleur mentor et ami. Kacie Wheeler organise mes journées et le fait avec une tendresse et un soin incroyables. C'est la grâce incarnée.

Liza Kaplan, mon éditrice brillante et infatigable, a consacré des années à ce roman et au voyage associé. Le talent, la créativité et l'inspiration de Liza m'ont aidée à aller de l'avant. Je suis très reconnaissante envers Michael Green, qui a cru en moi dès le tout début. Des remerciements du fond du cœur à Ken Wright, Jill Santopolo, Talia Benamy, Shanta Newlin, Kim Ryan, Jen Loja, Felicia Frazier, Emily Romero, Erin Berger, Carmela Iaria, Trevor Ingerson, Theresa Evangelista, Ellice Lee, et ma famille Philomel pour avoir donné une voix à l'Histoire et une demeure à mes histoires.

Rien de tout cela ne serait possible sans les personnes merveilleuses de Philomel, le groupe de jeunes lecteurs de Penguin, tous les représentants de Penguin, le service des droits dérivés de Penguin, la Writers House, l'UTA, Penguin audio, le bureau des conférenciers de Penguin Random House, et SCBWI. Ma gratitude sincère envers mes merveilleux éditeurs étrangers, les sous-agents et les traducteurs qui font connaître mes textes à travers le monde.

Les mains et le cœur de Court Stevens ont touché chaque page de ce roman. Ensemble, nous avons parcouru des centaines de kilomètres (littéralement !) en parlant histoire, romans et mémoire.

Mon groupe d'écriture voit tout en premier : Sharon Cameron, Amy Eytchison, Howard Shirley et Angelika Stegmann. Merci pour ces dix ans et plus de dévouement et d'amitié. Je ne pourrais pas y arriver

sans vous, et je ne voudrais surtout pas.

Pam Aanenson, Ruta Allen, Genetta Adair, les Bayson, Mike Cortese, les frères Faber, Brian Geffen, Beth Kephart, la communauté lituanienne, Hannah Mann, Marius Markevicius, Andrea Morrison, les Myer, Niels Bye Nielsen, les Peale, Claus Pedersen, les Reid, Jason Richman, les Rocket, Emmett Russell, JW Scott, Yvonne Seivertson, la famille Sepetys, les Smith, l'équipe Schefsky, Mary Tucker et Steve Vai ont tous contribué à mes efforts d'écriture.

Ma gratitude la plus profonde envers mes plus grands fans : les professeurs, bibliothécaires et libraires. Et par-dessus tout : les lecteurs. Je vous apprécie tous, du premier au dernier.

Ma mère et mon père m'ont appris à rêver en grand et à aimer en encore plus grand.

John et Kristina sont mes héros et les meilleurs amis dont puisse rêver une petite sœur.

Et Michael, dont l'amour me donne du courage et des ailes. Il est mon tout.

Glossaire

Adelante Entrez.

¿ *Ah, sí ?* Ah oui ?

¡ *Ahí no !* Pas ici !

Alternativa Cérémonie au cours de laquelle un torero amateur devient un vrai matador

Americano Américain

Amigo Ami

Auxilio Social Assistance publique

Ave María purísima. Je vous salue Marie la plus pure.

Ay, mi madre Oh, ma mère (juron)

¡ *Ay, no !* ¡ *Ay, no !* Oh non, oh non !

¡ *Ay, por favor !*

No me vengas

con tonterías. Oh, je t'en prie, ne dis pas de bêtises.

Basta Assez

Bien hecho Bravo, bon travail

Bienvenido Bienvenue

El Bosco Jérôme Bosch, peintre néerlandais

Botones Boutons (surnom des grooms)

Braceros Travailleurs manuels

Buenas noches Bonsoir, bonne nuit

Buenas tardes Bonjour (après-midi)

Bueno Bien

Buenos días Bonjour (matin)

Caballero Homme, Monsieur (moins formel que *Señor*)

Cálmate Du calme

Capea Corrida d'amateurs, sans mise à mort

Caramba Juron

Caray Juron
Cariño Mon chéri
El Caudillo Le dirigeant (en référence à Franco)
Cava Vin pétillant
Chabolas Baraques, masures
Chaquetilla Veste courte portée par les toreros
Chico Garçon
Churros Longs beignets frits dans l'huile
Claro Compris / Bien sûr
Cocido a la madrileña Ragoût de pois chiches, viande et légumes
Cuadrilla Équipe du matador
Culón Gros cul
De nada De rien
¡ Dios mío ! Mon Dieu !
Entonces Alors / Ensuite
España Espagne
¡ Espere ! Attendez !
Estamos más guapas
con la boca cerrada Nous sommes plus belles avec la bouche fermée.
¿ Está ahí ? Vous êtes là ?
¿ Está bien ? Vous allez bien ?
Está loco. Vous êtes fou.
Fantástico Fantastique
Felicidades Félicitations
El fin La fin
Franco ha muerto. Franco est mort.
Fuga Fuite
Futbolista Footballeur
Federico García Lorca Poète et auteur de théâtre
González Byass Un producteur de sherry connu
Francisco de Goya Peintre et graveur espagnol
Gracias Merci
Los grises Les Gris : argot pour les policiers en uniforme gris
Hermano Frère
Hola Salut
Huérfano Orphelin
Inclusa Un orphelinat
Lo siento. Je suis désolé.
Madre Mère
Maletilla Un matador novice, non entraîné, amateur
Manzanilla Un type de xérès
Maravilloso Merveilleux
Matadero Abattoir
Matador Torero qui tue le taureau

Mentirosos menteurs
Mi amor Mon amour
Miedo Peur
El momento Le moment
Morcilla Boudin (saucisse de sang)
Mucho gusto Enchanté
Muleta Tissu rouge tenu par une pique, utilisé dans le dernier tiers d'une corrida
Muy bonito Très beau
Muy guapa Très belle
Nenaza Mauviette, tapette
Nepotismo Népotisme
Niño Enfant
No era mi intención
asustarla. Je ne voulais pas vous faire peur.
No le haga daño. Ne lui faites pas mal.
Novilladas Rencontres pour les toreros qui ne sont pas encore officiellement matadors
No, soy yo el que
lo lamenta. Non, c'est moi qui suis désolé.
Novillero Torero junior
Oh, qué chiquitita ! Oh, qu'elle est petite !
Olé Exclamation approbatrice dans une corrida
Padre Père
Pasodoble Marche militaire
Pequeñines Les petits
Perdón Pardon
Periodista Journaliste
Permiso marital Série de lois qui interdisaient à une femme de travailler, posséder quelque chose et voyager, sans l'autorisation de son époux
Pesetas Monnaie espagnole jusqu'en 2002
La Phalange Mouvement fasciste fondé en 1933
Placita Petit centre commercial
Por favor S'il te plaît, s'il vous plaît
¿ Por qué ? Pourquoi ?
Portales Portails d'entrée d'immeuble
Qué bien Très bien, super
Qué bonito. Que c'est beau.
Qué duro. Que c'est dur.
¿ Qué hace aquí ? Que faites-vous ici ?
¿ Qué hay ? Comment ça va ?
¿ Qué pasa ? Que se passe-t-il ?
¿ Qué piensas ? Qu'en penses-tu ?

Él quería ser torero. Il voulait être torero.

Querida Ma chère

Rioja Vin / Région d'Espagne

Rojilla Terme négatif pour une femme à gauche politiquement

Sección Femenina Section féminine de la Phalange

Señor Monsieur

Señora Madame

Señorita Mademoiselle

Sensacional Sensationnel

Sentido Terme de corrida qui indique le moment où le taureau comprend que l'ennemi est l'homme et non la cape

El sereno Gardien de nuit

Siesta Sieste

Sin datos Sans données, sans informations

Sí, tú Oui, toi

Sorolla Joaquín Sorolla, peintre espagnol

Suerte Chance, bonne chance

Tandas Terme de corrida décrivant une série de passes avec le taureau

Tesoro Mon trésor

Texano Texan

Tío Pepe Une marque de xérès produit par González Byass

El torno Le tour (d'abandon)

Toro Taureau

Tortilla de patatas Omelette aux pommes de terre (et aux oignons)

Traje de luces Habit de lumière

Tranquilo Tranquille / Du calme

Uy Oups

El Valle de los Caídos La vallée de ceux qui sont tombés

Virgen Santa Sainte Vierge

¡Viva España ! Vive l'Espagne !

Voy a ser torero. Je serai torero.

¿Y qué ? Et alors ?

Ya lo veo. Je vois ça.

Yo Moi

Yo hablo español. Je parle espagnol.

Née et élevée dans le Michigan, dans une famille d'artistes, d'intellectuels et de musiciens, Ruta Sepetys est la fille d'un réfugié lituanien dont le père, officier, menacé de mort par Staline, a été emprisonné pendant huit ans dans un goulag. Elle fait des études de finance internationale et vit quelque temps en Europe, notamment à Paris. Puis elle s'installe à Los Angeles pour travailler dans l'industrie de la musique. Elle vit aujourd'hui dans le Tennessee avec son mari, se consacrant à l'écriture, à la recherche historique et à la rencontre de ses lecteurs. Traduite dans plus de cinquante pays, Ruta Sepetys a reçu en 2017 la prestigieuse Carnegie Medal. Elle est le seul écrivain à avoir été décoré de la croix de chevalier de l'Ordre par le président de la République de Lituanie, pour son roman *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre*, qui a été adapté au cinéma en Lituanie (2018) et aux États-Unis (2019).

Dans *Le Sel de nos larmes*, elle livre un récit poignant sur le naufrage du *Wilhelm Gustloff*, torpillé en 1945 par la marine soviétique. *Big Easy* offre, quant à lui, une incroyable plongée dans l'univers sombre et pittoresque de la Louisiane dans les années 1950.

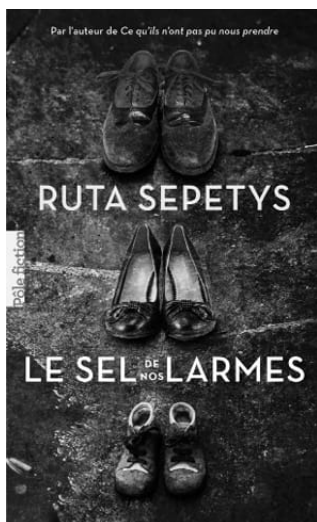
Avec *Hotel Castellana*, Ruta Sepetys renoue avec les heures les plus sombres de l'Histoire dans l'Espagne franquiste de l'après-guerre.

Retrouvez Ruta Sepetys sur son site : rutasepetys.com et sur Facebook : facebook.com/rutasepetys



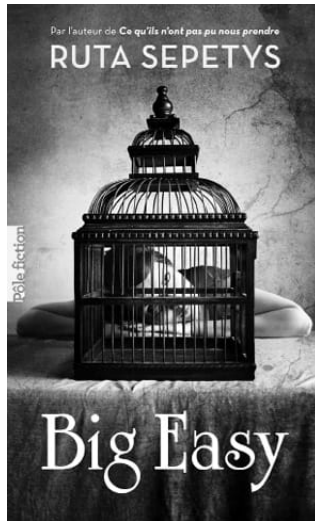
CE QU'ILS N'ONT PAS PU NOUS PRENDRE

Lina est une jeune Lituanienne comme tant d'autres. Très douée pour le dessin, elle va intégrer une école d'art. Mais un nuit de juin 1941, des gardes soviétiques l'arrachent à son foyer. Elle est déportée en Sibérie avec sa mère et son petit frère, Jonas, au terme d'un terrible voyage. Dans ce désert gelé, il faut lutter pour survivre dans les conditions les plus cruelles qui soient. Mais Lina tient bon, portée par l'amour des siens et son audace d'adolescente. Dans le camp, Andrius, 17 ans, affiche la même combativité qu'elle.



LE SEL DE NOS LARMES

Hiver 1945. Quatre adolescents, chacun né dans un pays différent, chacun hanté par sa propre guerre. Parmi les milliers de réfugiés fuyant à pied, le destin les a réunis pour affronter le froid, la faim, la peur, les bombes... et embarquer sur le « Wilhem Gustloff », un navire promesse de liberté.



BIG EASY

1950, La Nouvelle-Orléans. Josie, 17 ans et fille de prostituée, a grandi dans une maison close. Pourtant, elle n'a qu'un rêve: entrer dans une prestigieuse université. Impliquée dans une histoire de meurtre, tout pousse la jeune fille à suivre, elle aussi, la voie de l'argent facile. Mais Jo vaut mieux que cela... et ceux qui l'aiment le savent. Une incroyable plongée dans l'univers sombre et pittoresque de la Louisiane dans les années 50.



Francisco Franco saluant le peuple espagnol du haut du balcon du palais royal du Pardo.



Général Francisco Franco.



Clinique à Madrid.



*Enfants en Espagne faisant le salut
devant une image de Franco, dans la rue.*



Foyer pour garçons de l'Auxilio Social.

Introducing

THE NEW
Castellana Hilton
 IN MADRID

...the first Hilton Hotel in Europe

Hilton travelers make their continental debut with the opening of the luxurious Castellana Hilton in colorful Madrid. This glamorous hotel offers a gracious blending of old world charm and traditional Hilton hospitality. With hotels planned for Istanbul, Rome, London, Mexico City, Havana and other capital cities . . . Hilton Hotels will soon afford world travelers new and modern accommodations both at home and abroad.

Situated in the center of Madrid's embassy area, the Castellana Hilton offers every comfort and convenience. Each of its rooms and suites has a telephone and radio . . . many have a terrace and air-conditioning and all are handsomely furnished. Superb cuisine, both Spanish and American, and prompt, courteous service await you at this elegant 300-room hotel.

Hilton Hotels

Consult your Travel Agent, write direct, contact
 Hilton Hotels International, Reservation Office,
 The Waldorf-Astoria, New York 17, New York.
 Tel. MAdison 8-1146 or any Hilton Hotel.

Leland R. Hilton, President
 CONFIDENTIAL OFFICERS • THE EDWARD HILTON • EDWARD J. HARRISON

Publicité d'origine pour le Castellana Hilton à Madrid.



La Guardia Civil.



El Valle de los Caídos, qui contient les restes de quarante mille personnes qui se sont battues pendant la guerre civile. Le site fait encore polémique en Espagne.



Fresque nationaliste sur un bâtiment à Bilbao, avec le symbole de la Phalange.

Cahier photos :

Le défilé de la victoire de Francisco Franco à Madrid, célébrant son triomphe dans la guerre d'Espagne. Mai 1939. :

Parade : © Everett Collection / Aurimages

Général Francisco Franco. :

Franco : Creative Commons via Wikimedia

Francisco Franco saluant le peuple espagnol du haut du balcon du palais royal du Pardo. :

Franco balcon : © Photo12/Alamy/Pictorial Press Ltd

Enfants en Espagne faisant le salut devant une image de Franco, dans la rue. :

Enfants affiche : © Photo12/Ann Ronan Picture Library

Clinique à Madrid. :

Salle de maternité à Madrid, en 1963 : Photo © SZ Photo / Alfred Strobel / Bridgeman Images

Foyer pour garçons de l'Auxilio Social. :

garçons : © Photo12/Alamy/World History Archive

Publicité d'origine pour le Castellana Hilton à Madrid. :

pub Hilton : collection de l'auteur

La Guardia Civil. :

gardes civils : © The LIFE Picture Collection via Getty Images

El Valle de los Caídos, qui contient les restes de quarante mille personnes qui se sont battues pendant la guerre civile. Le site fait encore polémique en Espagne. :

El Valle de los Caídos : Creative Commons via Wikimedia (photo Jorge Diaz Bes)

Fresque nationaliste sur un bâtiment à Bilbao, avec le symbole de la Phalange. :

ON LIT
PLUS
FORT.
COM

WWW.ONLITPLUSFORT.COM

Hôtel Castellana

Ruta Sepetys



Madrid, été 1957.

Passionné de photographie, Daniel Matheson, 18 ans, découvre l'Espagne à travers l'objectif de son appareil. Il loge au quartier général de la haute société américaine : l'hôtel Castellana, où travaille la mystérieuse Ana Torres Moreno. À mesure qu'ils se rapprochent, Ana lui révèle un pays où la dictature fait régner la peur et l'oppression, hanté par de terribles secrets...

Romance poignante et trajectoires tourmentées
au cœur du régime franquiste, par l'autrice
du best-seller *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre*.

« Un roman historique captivant, souvent glaçant,
qui brosse un portrait remarquable de l'Espagne fasciste. »

Publishers Weekly

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'autrice ou sont utilisés dans le cadre de la fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes, des sociétés, des magasins, des événements ou des lieux ayant réellement existé ne serait qu'une coïncidence.

Les extraits d'histoire orale inclus dans l'ouvrage traduisent les souvenirs personnels et les opinions des personnes interrogées et servent à fournir un contexte historique.

Les opinions exprimées ne doivent pas être considérées comme des déclarations officielles du gouvernement des États-Unis ou de l'ASDT (Association for Diplomatic Studies and Training).

La corrida était très populaire en Espagne dans les années 1950. Sauvez les taureaux.
Renseignez-vous sur PACMA.es.

Gallimard Jeunesse

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Couverture : photographie femme © Alexia Feltser / Arcangel Images ; photographie
ville © Photo12/Alamy/Jozef Sedmak ;
texture © Photo12/Alamy/Jimj0will
Couverture : Theresa Evangelista

Titre original : *The Fountains of Silence*
Édition originale publiée par Philomel Books,
une filiale de Penguin Young Readers Group,
département de Penguin Random House LLC, New York
© Ruta Sepetys, 2019, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2020, pour la traduction française

Cette édition électronique du livre
Hôtel Castellana
de Ruta Sepetys a été réalisée le 6 février 2020
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2020, en Italie,
par l'imprimerie Grafica Veneta
(ISBN : 978-2-07-513473-6 – Numéro d'édition : 356762).

Code sodis : U28728 – ISBN : 978-2-07-513474-3
Numéro d'édition : 356763

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.